This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

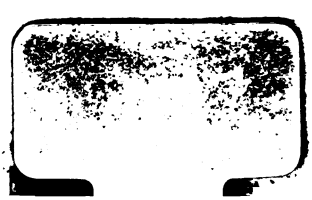
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1142



OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II A. 1442

DE

LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'eſprit & au cœur.

Par Mr. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Univerſité, Profeſſeur d'Eloquence au Collège Roial, & aſſocié à l'Académie Roiale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revue ſur la derniere Edition de Paris, & augmentée d'un Supplément.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXVI.

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHETORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles ſoient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles ſuffiſent ſeules pour y réuſſir; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puiſſent être d'un grand ſecours à l'orateur,* ſoit pour lui

* Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem eſſe arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus ea ducamur, ſed ut ea quæ natura, quæ ſtudio, quæ exercitatione conſequimur, aut recta eſſe confidamus, aut prava intelligamus; cùm, quo referenda ſint, didicerimus. *Cic. 2. de orat. n. 232.*

lui ſervir de guides en lui donnant des règles ſûres, qui apprennent à diſcerner le bon du mauvais, ſoit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

* Ces préceptes, fondés ſur les principes du bon-ſens & de la droite raiſon, ne ſont autre choſe que des obſervations judicieuſes, faites par d'habiles gens ſur les diſcours des meilleurs orateurs, qu'on a enſuite rédigées par ordre, & réunies ſous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il eſt aiſé par-là de comprendre que la rhétorique, ſans la lecture des bons écrivains, eſt une ſcience ſtérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reſte, † les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au-lieu que le rhéteur ſe contente de montrer comme de loin aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur ſemble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on ſe propoſe dans la claſſe de rhétorique eſt de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, & à imiter les mo-

* Ego hanc vim intelligo eſſe in præceptis omnibus, non ut ea ſecuti oratores eloquentiæ laudem ſint adepti; ſed, quæ ſua ſponte homines eloquentes facerent, ea quoſdam obſervaſſe, atque id egiſſe. Sic eſſe non eloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentia natum. I. *de orat.* n. 146.

† In omnibus fere minus valent præcepta quam experimenta. *Quintil.* l. 2, c. 5.

modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le ſoin des maîtres, par rapport à l'éloquence, ſe réduit à trois choſes, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la compoſition.

Quintilien nous apprend que de ſon tems la ſeconde de ces trois parties étoit abſolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de compoſition qui regnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales cauſes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très-long, & dans des queſtions très épineuſes, & ſouvent aſſez inutiles : & c'eſt ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, ſi excellente d'ailleurs, paroit en pluſieurs endroits fort ennuieuſe. Il avoit le goût trop bon pour ne pas ſentir que la lecture des auteurs eſt une des parties les plus eſſentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'eſprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas poſſible de réſiſter au torrent, & il ſe vit obligé * malgré lui de ſe conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, ſe réſervant à ſuivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'eſt celle qui domine maintenant dans l'U-

* Cetera, ſentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt : quod & longa conſuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quintil. l. 2, c. 5.*

l'Univerſité de Paris, & à laquelle on n'eſt parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement ſur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain ſens être renfermées dans celle-ci.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES DE RHETORIQUE.

LA BONNE maniere d'apprendre la rhétorique, ſeroit de la puiſer dans les ſources mêmes, je veux dire dans Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Longin, Ciceron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces auteurs, ſur-tout des Grecs, eſt beaucoup au-deſſus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les profeſſeurs peuvent ſe réſerver le ſoin de leur expliquer de vive voix les ſolides principes qui ſe trouvent dans ces grands maitres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particuliere, & ſe contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Ciceron & de Quinti-

tilien, où ſeront traitées les matieres qu'ils leur expliqueront. Car il ſeroit, ce me ſemble, honteux qu'on ſortit de rhétorique ſans avoir quelque idée & quelque connoiſſance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de ſuccès.

Ce qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne conſiſte pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'uſage. On peut connoître le nombre des differentes parties du diſcours, celui des Tropes & des Figures; en ſavoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la compoſition. Cela eſt utile, & néceſſaire même juſqu'à un certain point, mais ne ſuffit pas: ce n'eſt là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les obſervations qui rendent raiſon & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'eſt un corps ſans ame. Quelques exemples éclairciront ma penſée.

C'est une des règles de l'Exorde, que l'orateur, pour ſe concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modeſtement de lui-même, ne point trop montrer ſon éloquence & rendre même ſuſpecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre lui. Ce précepte eſt fort bon, & très néceſſaire: mais les réflexions que Quintilien y ajoute, ſont d'un bien plus grand prix. *

„ Il

* In his quoque commendatio tacita, ſi nos infirmos & impares ingeniis contra agentium di-

„ Il eſt naturel, dit-il, qu'on ſe ſente „ porté d'inclination pour ceux qui ſont „ les plus foibles; & un Juge religieux „ écoute volontiers un avocat qu'il re„ garde comme incapable de ſurprendre „ ſa religion, & dont il ne croit point „ devoir ſe défier. De-là, ajoute-t-il, le „ ſoin qu'avoient les anciens de cacher „ leur éloquence, bien different de la va„ nité des orateurs de notre ſiecle, qui „ ne ſongent qu'à la montrer & à l'éta„ ler. “

Il en rapporte ailleurs une autre raiſon encore plus belle, puiſée dans la nature même, & fondée ſur la connoiſſance du cœur de l'homme. † „ Il ne ſied jamais „ à perſonne, dit-il, de ſe vanter ſoi„ même: mais un orateur ſur-tout a mau„ vaiſe grace de tirer vanité de ſon élo„ quence. Cela rebute ſes auditeurs, & „ ſou-

nerimus.... Eſt enim naturalis favor pro laborantibus; & judex religioſus libentiſſimè patronum audit, quem juſtitiæ ſuæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio, multum ab hac noſtrorum temporum jactatione diverſa. *Quintil. l.* 4. *c.* 1.

† Omnis ſui vitioſa jactatio eſt, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè; offertque audientibus non faſtidium modò, ſed plerumque etiam odium. Habet enim mens noſtra ſublime quiddam, & erectum, & impatiens ſuperioris. Ideoque abjectos, aut ſummittentes ſe, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; & quoties diſceſſit æmulatio, ſuccedit humanitas. At, qui ſe ſupra modum extollit, premere ac deſpicere creditur; nec tam ſe majorem, quam minores ceteros facere. *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

„ ſouvent même le rend odieux. Car il „ y a naturellement dans le cœur de „ l'homme je ne ſai quoi de grand, de no„ ble, d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien „ ſouffrir au-deſſus de lui. C'eſt pour„ quoi nous relêvons volontiers ceux que „ nous trouvons abbattus, ou qui s'abaiſ„ ſent eux-mêmes; parce que cela nous „ donne un air de ſupériorité, & que cet „ état d'abaiſſement ne laiſſant plus de „ lieu à la jalouſie, un ſentiment naturel „ de bonté en prend auſſi-tôt la place. „ Au contraire, celui qui ſe fait trop va„ loir, bleſſe notre orgueil, en ce que „ nous croions qu'il nous rabaiſſe & nous „ mépriſe, & qu'il ne ſemble pas tant s'é„ lever lui-même, que faire deſcendre les „ autres au-deſſous de lui.

ON MET ordinairement la brièveté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait conſiſter à ne dire que ce qu'il faut, *quantum opus ſit*. Si ce précepte n'eſt dévelopé, il n'éclaire pas beaucoup l'eſprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout ſon jour. * „ Quand j'a„ vertis que la brièveté conſiſte à ne di„ re que ce qu'il faut, je ne prétens pas „ que

* Quantum opus eſt autem, non ita ſolùm accipi volo, quantum ad judicandum ſufficit: quia non inornata debet eſſe brevitas, alioqui ſit indocta. Nam & fallit volupitas, & minùs longa quæ delectant videntur; ut amœnum ac molle iter, etiamſi eſt ſpatii amplioris, minùs fatigat quam durum arduumque compendium. *Quintil. li. 4. c. 2.*

„ que l'orateur doive ſe borner à ce qui „ ſuffit pour expoſer ſimplement le fait. „ La narration, pour être courte, ne doit „ pas manquer de graces : autrement elle „ ſeroit ſans art, & ennuieroit. Car le „ plaiſir trompe & amuſe, & ce qui plait „ paroit moins durer : de même qu'un „ chemin riant & uni, quoique plus „ long, fatigue moins qu'un chemin plus „ court qui ſeroit eſcarpé ou deſagréa- „ ble. "

ON SENT bien * que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'éloquence, & ſervent même à former & à nourrir le ſtile : au-lieu que les préceptes, quand on les traite d'une maniere ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſecher l'eſprit, & qu'à décharner le diſcours, en ne lui laiſſant ni force, ni agrément.

Mr. Herſan, ancien Profeſſeur au Collège du Pleſſis, ſous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entieres, & qui a contribué à former pluſieurs des plus habiles maitres qui ont paru depuis lui dans l'Univerſité, avoit compoſé dans ce genre une excellente Rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans

* His omnibus admiſcebitur dicendi ratio . . . quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ poſſit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque conſiduntquicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt. *Quintil. Proœm. l.* 1.

dans les anciens. Mais il faudroit un tems trop conſidérable pour la dicter, ce qui eſt un grand inconvénient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la ſource même.

Il me ſemble donc que pour ménager le tems, qui eſt fort précieux dans les études, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe ſervît dans l'Univerſité d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, préciſe ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât ſur chaque matiere les beaux endroits de Ciceron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une ſi bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la claſſe une partie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes conſulter les autres.

Je ſens bien qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner aux parens qui ſouhaiteront que leurs enfans faſſent un ſolide progrès dans cette claſſe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reſte de leur vie, quelque profeſſion qu'ils doivent embraſſer, c'eſt de les y faire reſter pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers, preſque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoiſſance & dans l'uſage de la langue Latine, & pour l'ordinaire peu laborieux,

mieux, puiſſent dans un eſpace ſi court ſaiſir les préceptes d'un art ſi important?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la jeuneſſe dont on prenoit quelque ſoin s'y appliquoit ſérieuſement, & paſſoit pluſieurs années ſous les maitres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on ſe relâchoit quelquefois de cette excellente diſcipline, & des peres ambitieux, uniquement occupés du ſoin d'avancer leurs enfans, les pouſſoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digerées, comme s'il étoit auſſi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au-lieu que s'ils les avoient fait paſſer par les differens degrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laiſſé le tems de ſe mûrir l'eſprit par une lecture ſolide des auteurs, de ſe remplir des principes de la bonne philoſophie, de ſe former un ſtile exact & correct; ils les auroient mis en état de ſoutenir dignement tout le poids & toute la majeſté de l'éloquence.

CHA-

CHAPITRE SECOND.

DE

LA COMPOSITION.

C'Est ſur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque choſe d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de ſoin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui eſt comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réuſſir, ils doivent avoir fait dans les autres claſſes, par la lecture des auteurs, un amas & une proviſion des termes & des manieres de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en ſorte que, lorſqu'il s'agira d'exprimer quelque penſée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche tréſor, toutes les expreſſions dont ils auront beſoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matieres de Compoſition.

LES MATIERES de compoſition ſont une eſpece de plan que le maitre trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire ſur le ſujet qu'on leur donne à compoſer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en propoſant dans la claſſe aux écoliers un ſujet à traiter ſur le champ, & les aidant à trouver des penſées, à les arranger, à les exprimer: ou par écrit, en dictant ſur quelque ſujet une matiere de compoſition qui ſoit digérée, qui fourniſſe pluſieurs penſées, qui en preſcrive l'ordre, & qui ne demande preſque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manieres, la premiere eſt la moins pratiquée, mais elle n'eſt pas la moins utile; & je ſuis perſuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'eſſai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'eſt plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainſi compoſer de tems en tems en ſa préſence, en les interrogeant de vive voix, & leur faiſant trouver ce que l'on peut dire ſur un ſujet. Je donnerai dans la ſuite quelques modèles de ces ſortes de matieres de compoſition.

IL EST naturel de commencer par les matieres les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que ſont les fables:

&

& pour cela il ne ſera pas inutile de leur faire lire pendant les premieres ſemaines celles de Phedre, qui ſont un modèle parfait pour cette ſorte de compoſition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de penſées qu'il n'y en a dans celles de Phedre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laiſſée ſur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera ſucceder à ces fables de petites narrations, d'abord très ſimples, enſuite plus ornées: des lieux-communs: des paralleles, ſoit entre de grands hommes d'un caractere différent dont on leur aura appris l'hiſtoire; ſoit entre différentes profeſſions, comme on voit que Ciceron dans ſon plaidoier pour Murena compare enſemble l'art militaire & la juriſprudence; ſoit entre différentes actions, comme le même Ciceron dans le beau diſcours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerrieres de Céſar avec ſa clémence. Ces ſortes de matieres fourniſſent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des penſées.

Les diſcours, les harangues, ſont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique; & par cette raiſon il eſt juſte de le réſerver pour la fin.

Les matieres de compoſition, ſoit Latines ſoit Françoiſes, que le maitre donnera, doivent être travaillées avec ſoin, & c'eſt de là que dépend principalement le ſuccès des écoliers. Il faut, comme le re-

Quintil. lib. 2. c. 7. remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matieres proportionnées à leurs forces, & qui ſoient preſque toutes digerées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la ſorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainſi, ſur la voie, & leur tracer légerement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher ſeuls & ſans ſecours. Enſuite on ne fera pas mal de les abandonner entierement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une ſorte de pareſſe & d'engourdiſſement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes. * C'eſt à peu près ce que nous voions que font les oiſeaux. Tant que leurs petits ſont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils ſont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à ſortir du nid & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a eſſaié leurs forces, elle leur fait prendre l'eſſor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Profeſſeur de rhétorique, la maniere de corriger les compoſitions des écoliers eſt un des plus im-

* Cui rei ſimile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmiſque fœtibus cibos ore ſuo collatos partiuntur: at cum viſi ſunt adulti, paulum egredi nidis, & circumvolare ſedem illam præcedentes ipſæ docent: tum expertas vires libero cœlo ſuæque ipſorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l. 2. c. 7.*

importans, & n'eſt pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien ſur cette matiere ſont tout-à-fait judicieuſes, & peuvent beaucoup ſervir aux maîtres. Ils y apprendront ſur-tout à éviter un défaut eſſentiel dans leur profeſſion, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'eſprit & de trop de délicateſſe, qui eſt de pouſſer trop loin l'exactitude & la ſévérité en corrigeant les compoſitions des jeunes gens. Lib. 2. c. 4.

Quintilien avoit parlé de deux ſortes de narrations: l'une ſeche & ſans grace; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens.* „ C'eſt un défaut, dit-il, „ de part & d'autre: le premier pourtant, „ qui marque diſette & ſtérilité, eſt pire „ que le dernier, qui eſt cauſé par trop „ d'abondance & de richeſſe. Car il ne „ faut ni exiger ni attendre un diſcours parfait d'un enfant: mais j'augurerai bien „ d'un eſprit fécond, d'un eſprit qui ſait „ produire de lui-même, & faire de nobles „ efforts, dût-il quelquefois ſe laiſſer emporter. Je ne hai point que dans cet „ âge il y ait quelque choſe à retran-

„ cher

* Vitium utrumque: ſed pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec ſperari poteſt: melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura juſto concipiens interim ſpiritus. Nec unquam me in his diſcentis annis offendat, ſi quid ſuperfluerit. Quin ipſis doctoribus hoc eſſe curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, & ſatiari veluti quodam jucundioris diſciplinæ lacte patiantur. . . . Audeat hæc ætas plura, & inveniat, ſint licet illa interim non ſatis ſicca & ſevera. Facile remedium eſt uberitatis; ſterilia nullo labore vincuntur. . . . *Quintil. lib. 2. c. 4.*

„ cher. Je veux même qu'un maître, „ comme une bonne nourrice, plein d'in„ dulgence pour ſes tendres éleves, leur „ donne une douce nourriture, & les laiſ„ ſe remplir de ce qu'il y a de plus agréa„ ble & de plus fleuri comme d'un lait dé„ licieux..... Permettons-leur de s'égaier „ un peu, de prendre quelques hardieſſes, „ d'inventer, & de ſe plaire dans ce qu'ils „ inventent, quoique leurs productions „ ne ſoient encore ni châtiées, ni juſtes. „ On remédie facilement au trop d'abondan„ ce, mais la ſtérilité eſt un mal ſans re„ mede.

* „ Ceux qui ont lu Ciceron, ajoute „ Quintilien, ſavent bien que je ne fais ici „ que ſuivre ſon ſentiment. Voici comme „ il s'en explique au ſecond livre de l'O„ rateur : *Je veux*, dit-il, *qu'un jeune* „ *homme donne carriere à ſon eſprit, &* „ *qu'il montre de la fécondité.* La ſeche„ reſſe dans les maîtres n'eſt donc pas „ moins à craindre, ſur-tout pour les en„ fans, que ne le ſont des terres arides „ & brulées pour de jeunes plantes. Un „ jeu-

* Quod me de his ætatibus ſentire nemo mirabitur, qui apud Ciceronem legerit: *Volo enim ſe efferat in adoleſcente fœcunditas.* Quapropter inprimis evitandus, & in pueris præcipuè, magiſter aridus, non minùs quam teneris adhuc plantis ſiccum & ſine humore ullo ſolum. Inde fiunt humiles ſtatim, & velut terram ſpectantes, qui nihil ſupra quotidianum ſermonem atrollere audeant. Macies illis proſanitate, & judicii loco infirmitas eſt: & dum ſatis putant vitio carere, in idipſum incidunt vitium, quod virtutibus carent. *Ibid.*

„ jeune homme entre leurs mains rampe „ toujours, & n'oſe rien hazarder au-deſ- „ ſus de la portée la plus commune. Ce „ qui n'eſt que maigreur, leur paroit ſanté; „ & ce qu'ils appellent jugement, eſt pure „ foibleſſe. Ils ſe perſuadent qu'il ſuffit d'ê- „ tre exemt de défauts: mais par-là même „ ils tombent dans un grand défaut, qui „ eſt de manquer de perfections.

* „ Je dois avertir auſſi que rien n'ab- „ bat ſi fort l'eſprit des enfans, que d'a- „ voir un maitre trop ſévère & trop dif- „ ficile à contenter. Car ils ſe chagrinent, „ ils deſeſperent du ſuccès, & ils prennent „ enfin l'étude en averſion: ou, ce qui „ leur nuit autant, la fraieur qu'ils ont de „ dire mal les glace à tel point, qu'ils ne „ tentent pas même de bien dire.

† Qu'un maitre, ſur-tout par raport à „ cet âge, s'applique donc particuliere- „ ment à ſe rendre agréable, afin d'adou- „ cir par des manieres inſinuantes ce qu'il „ y a de dur dans la correction. Louer un „ endroit, trouver un autre ſupportable, „ changer celui-ci, & dire pourquoi il le „ change; raccommoder celui-là en y met- „ tant un peu du ſien: voilà comme il „ doit s'y prendre.

‡ La

* Ne illud quidem quod admoneamus indignum eſt, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis ſeveritate deficere. Nam & deſperant, & dolent, & noviſſime oderunt: & quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Ibid.*

† Jucundus ergo tum maximè debet eſſe præceptor: ut, quæ alioqui naturâ ſunt aſpera, molli manu leniantur; laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione; illuminare interponendo aliquid ſui. *Ibid.*

‡ La différence de l'âge en doit mettre „ auſſi dans la maniere de corriger les com- „ poſitions, & l'on doit demander plus ou „ moins, ſelon que les écoliers ſont plus „ ou moins avancés. Pour moi, quand „ je voiois des enfans qui égaioient un peu „ trop leur ſtile, & dont les penſées étoient „ plus hardies que ſolides: Quant à préſent, „ leur diſois-je, cela eſt bien; mais il „ viendra un tems que je ne vous paſſerai pas „ la même choſe. Par-là ils ſe trouvoient „ flatés du côté de l'eſprit, & n'étoient „ point trompés du côté du jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de ſi excellentes réflexions, ſinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs & des qualités d'un bon maitre. * „ Qu'il ne refuſe point aux jeu- „ nes gens, dit-il, la louange qu'ils méri- „ tent; mais auſſi qu'il ne la prodigue pas: „ car l'un jette dans le découragement, & „ l'autre donne une ſécurité dangereuſe. „ Quand il trouvera quelque choſe à cor- „ riger, qu'il ne ſoit ni amer, ni offenſant. „ Rien ne leur donne tant d'averſion pour „ l'é-

‡ Aliter autem alia ætas emendanda eſt, & pro modo vitium exigendum & corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid auſis licentius ſat lætius, laudare illud me adhuc venturum tempus quo idem non permitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Did.*

† In laudandis diſcipulorum dictionibus nec malignus nec effuſus: quia res altera tædium laboris, altera ſecuritatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quod quidam ſic objurgant, quaſi oderint. *Q. l. 2. c. 2.*

„ l'étude, que de ſe voir continuellement
„ repris avec un air chagrin, qui ſemble
„ venir d'un eſprit de haine. „

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compoſitions de ſes écoliers, eſt de ne ſe pas contenter de blâmer les expreſſions & les penſées qui lui paroîtront mauvaiſes, mais d'en rendre en même tems la raiſon, & d'y en ſubſtituer d'autres; de leur fournir ſur le champ quelques phraſes, quelques périodes, qui relevent & embelliſſent leurs compoſitions; de les leur faire retoucher une ſeconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matieres corrigées au moins en partie, qui leur ſervent de modèles; & ſur-tout de ne les point rebuter par un air trop ſévère, mais de les animer & de les encourager par l'eſpérance du ſuccès, par des louanges diſpenſées à propos & avec meſure, & par tous les moiens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation eſt un des grands avantages des collèges: & Quintilien ne manque pas de le faire valoir comme une des plus fortes raiſons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui ſe fait en particulier.

* „ Un enfant, dit-il, ne peut apprendre

* Adde quod domi ea ipſi præcipiantur; in ſchola diſcere poteſt, quæ etiam quæ aliis. Aug

„ dre chez lui que ce qu'on lui enſeigne, „ mais dans les écoles il apprend encore ce „ qu'on enſeigne aux autres. Il verra tous „ les jours ſon maitre approuver une cho„ ſe, corriger l'autre, blâmer la pareſſe „ de celui-ci, louer la diligence de celui-là. „ Tout lui ſervira: l'amour de la gloire lui „ donnera de l'émulation: il aura honte „ de cèder à ſes égaux: il voudra même „ ſurpaſſer les plus avancés. Voilà ce qui „ donne de l'ardeur à de jeunes eſprits: & „ quoique l'ambition ſoit un vice, on en „ peut tirer du bien, & la rendre utile.

Il parle enſuite de la coutume de diſtribuer les places dans la claſſe une fois chaque mois, & il ne manque pas de jetter à ſon ordinaire de l'agrément & de l'eſprit dans des choſes qui paroiſſent ſi petites & ſi communes.

* „ On établiſſoit, dit-il, réguliere„ ment des examens pour juger du pro„ grès des écoliers: & quels efforts ne fai„ ſions-

diet multa quotidie probari, multa corrigi: proderit alicujus objurgata deſidia, proderit laudata induſtria: excitabitur laude æmulatio: turpe ducet cedere pari, pulcrum ſuperaſſe majores. Accendunt omnia hæc animos: & licet ipſa vitium ſit ambitio, frequenter tamen cauſa virtutum eſt. *Q. l.* 1. *c.* 3.

* Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò claſſem multo pulcherrimum. Nec de hoc ſemel decretum erat: triceſimus dies reddebat victo certaminis poteſtatem. Ita nec ſuperior ſucceſſu curam remittebat; & dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis ſcriores ad ſtudia dicendi faces ſubdidiſſe, quàm exhortationes docentium, pædagogorum cuſtodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere poſſum, contenderim. *Ibid.*

„ sions-nous point pour remporter la pal-
„ me? Mais d'être le premier de la classe
„ & à la tête des autres, c'étoit sur-tout
„ ce qui faisoit l'objet de notre ambition.
„ Au reste, ce n'étoit point une affaire déci-
„ dée sans retour & pour toujours. A la
„ fin du mois, celui qui avoit été vaincu
„ pouvoit prendre sa revanche, & renou-
„ veller la dispute, qui n'en devenoit que
„ plus échauffée. Car l'un dans l'attente
„ d'un nouveau combat n'oublioit rien
„ pour conserver son avantage ; & l'autre
„ trouvoit dans sa honte & dans sa douleur
„ des forces pour se relever de sa défaite. Je
„ puis assurer que cela nous donnoit plus
„ de courage & d'envie d'apprendre, que
„ ni les exhortations de nos maitres, ni la
„ vigilance de nos surveillans, ni les vœux
„ empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maitre que Quintilien? A la coutume de donner régulierement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je te-

tenois toujours la classe en haleine: toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places: & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE moien le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matieres traitées par de bons auteurs, soit Latins, soit François. Comme le maitre aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours, & les expressions; il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniere même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit

écrit des matieres de compoſition, tirées auſſi, s'il ſe peut, des bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loiſir.

J'en propoſerai quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un ſeul endroit tiré des auteurs Latins, parce qu'on en trouvera pluſieurs autres dans la ſuite. Le récit de l'avanture arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'Article premier, où l'on traite du Genre ſimple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui ſera rapporté Art. II. du §. II. où il s'agit des penſées; pourront ſervir de modèles pour les Narrations.

I. *Eloge de la clémence de Céſar.*

Marcellus en toute occaſion s'étoit déclaré contre Céſar d'une maniere tout-à-fait injurieuſe, & ſans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome il voulut bien, à la priere du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ſes bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il eſt aſſez naturel de la comparer avec les victoires de Céſar, & de lui donner la préférence. Ce ſera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu-commun ſe rapportera; *La clémence que Céſar vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup ſur toutes ſes victoires.*

Mais cette propoſition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicateſſe. On de-

demande aux écoliers s'il n'eſt point à craindre que cette comparaiſon, qui va, ce ſemble, à diminuer l'éclat des victoires, ne bleſſe un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, eſt de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrieres de Céſar. Et c'eſt ce que Ciceron fait d'une maniere merveilleuſe. Cette règle de rhétorique ſera expliquée dans la ſuite ſous le titre de *Précautions oratoires.*

Pro Marcel. n. 4-10.

* *Nullius tantum eſt flamen ingenii, nulla*

„ * Jamais l'éloquence „ l'univers, ne peuvent
„ avec toutes ſes richeſſes „ entrer en comparaiſon
„ & toute ſa pompe, ja- „ avec les vôtres, ſoit
„ mais les plus beaux gé- „ qu'on examine la gran-
„ nies ne pourront, Cé- „ deur des guerres, ou la
„ ſar, ſoutenir la gran- „ multitude des batailles,
„ deur de vos exploits, „ ou la variété des pays,
„ loin d'y pouvoir ajou- „ ou la rapidité du ſuccès,
„ ter un nouveau luſtre „ ou la diverſité des en-
„ par la maniere de les „ trepriſes. Vous avez
„ raconter. J'oſe cepen- „ ſoumis par vos victoi-
„ dant aſſurer, & vous „ res un grand nombre de
„ me permettrez de le di- „ régions ſéparées les unes
„ re ici en votre préſence, „ des autres par de vaſtes
„ que parmi tant d'actions „ eſpaces, & vous les a-
„ ſi éclatantes il n'en eſt „ vez parcourues en Con-
„ point qui vous ſoit plus „ quérant avec autant de
„ glorieuſe que celle dont „ viteſſe qu'auroit pu fai-
„ nous venons d'être les „ re un voiageur. Il fau-
„ témoins. Je penſe ſou- „ droit s'aveugler volon-
„ vent en moi même, & „ tairement pour ne pas
„ je me fais un vrai plai- „ convenir que de tels ex-
„ ſir de le publier, que „ ploits ont une grandeur
„ les hauts faits de nos „ qui paſſe preſque tout
„ plus célèbres guerriers, „ ce que nos idées nous
„ ceux des plus illuſtres „ en peuvent repréſenter.
„ Potentats, ceux des plus „ Il y a néanmoins encore
„ belliqueuſes nations de „ quelque choſe de plus

la dicendi aut ſcribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, ſed enarrare, C. Cæſar, res tuas geſtas poſſit: tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his eſſe laudem ampliorem, quam eam quam hodierno die conſecutus es. Soleo ſæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris uſurpare ſermonibus, omnes noſtrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentiſſimorumque populorum, omnes clariſſimorum Regum res geſtas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec diſſimilitudine bellorum poſſe conferri: nec verò diſjunctiſſimas terras citiùs cujuſquam paſſibus potuiſſe peragrari, quàm tuis, non dicam curſibus, ſed victoriis illuſtratæ ſunt. (aliàs, *luſtratæ ſunt.*) *Quæ quidem ego niſi ita magna eſſe fatear, ut ea vix cujusquam mens aut cogitatio capere poſſit, amens ſim: ſed tamen ſunt alia majora.*

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrieres de Céſar avec la clémence qu'il a fait paroître en rétabliſſant Marcellus; & l'on préfere celle-ci aux autres par trois raiſons, qui peuvent aiſément venir dans l'eſprit des jeunes gens, du moins les deux premieres.

1. RAISON. Un Général n'a pas ſeul toute la gloire d'une victoire: au lieu que celle de la clémence que Céſar vient de montrer, lui eſt propre & perſonnelle. Voi-

[a] grand & de plus admirable.

Voilà la propoſition ſimple. L'éloquence conſiſte à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout ſon jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes pluſieurs choſes qui partagent avec le Général la gloire des combats : & ils ajoutent qu'il n'en eſt pas ainſi de celle que Céſar s'eſt acquiſe en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes ſolent quidam extenuare verbis, eaſque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ ſint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia ſociorum, claſſes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quaſi ſuo jure Fortuna ſibi vindicat, & quidquid eſt proſperè geſtum, id penè omne ducit ſuum.*

† *At verò hujus gloriæ, C. Cæſar, quam eſ*

* Car pour ce qui eſt des actions guerrieres, il ſe trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat, en ſoutenant que le ſoldat en partage la gloire avec le Chef, qui dès-là ne peut ſe l'approprier. En effet la valeur des troupes, l'avantage des lieux, les ſecours des alliés, les armées navales, la facilité des convois, tout cela ſans doute contribue beaucoup à la victoire. La Fortune ſurtout ſe croit en droit de s'en attribuer la plus grande partie, & ſe regarde preſque comme la ſeule & unique cauſe des heureux ſuccès.

† Mais ici vous n'avez point de compagnon ni de concurrent qui puiſſe vous diſputer la gloire que votre clémence vient de vous acquérir. Quelque brillante qu'elle ſoit, & elle l'eſt infiniment, vous la poſſedez ſeul toute entiere. Ni le ſoldat, ni l'officier, ni les troupes de pié, ni celles de cavalerie, n'y peuvent prétendre. La Fortune ne

es paulo antè adeptus, ſocium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque eſt, quod certè maximum eſt, totum eſt, inquam, tuum. Nihil ſibi ex iſta laude centurio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipſa rerum humanarum domina Fortuna, in iſtius ſe ſocietatem gloriæ non offert. Tibi cedit: tuam eſſe totam & propriam fatetur. Nunquam enim temeritas cum ſapientia commiſcetur, nec ad conſilium caſus admittitur.

2. RAISON. Il eſt moins difficile de vaincre des ennemis, que de ſurmonter ſes paſſions.

* *Domuiſti gentes immanitate barbaras, multi-*

„ ne même, cette fiere „ maitreſſe des évenemens „ humains, ne peut rien „ vous dérober de cet hon- „ neur: elle vous le cède „ entierement, & avoue „ qu'il vous appartient en „ tout & en propre; puiſ- „ que la témérité & le „ hazard ne ſe trouverent „ jamais où préſident la „ ſageſſe & la prudence.

„ Vous avez ſoumis des „ peuples innombrables, „ répandus en beaucoup „ de pays differens, for- „ midables par leur fé- „ rocité, pourvus abon- „ damment de tout ce „ qui eſt néceſſaire pour „ ſe défendre. Mais après „ tout, vous n'avez vaincu „ pour-lors que ce qui „ étoit de nature & de „ condition à être vaincu: „ car il n'eſt rien de ſi „ puiſſant ni de ſi redou- „ table, dont le fer & la „ force ne puiſſent enfin „ venir à bout. Mais ſe „ domter ſoi-même, é- „ touffer ſon reſſentiment, „ mettre un frein à la vic- „ toire; relever un en- „ nemi abattu, un enne- „ mi conſiderable par ſa „ naiſſance, par ſon eſ- „ prit, par ſon courage, „ & non ſeulement le re- „ lever, mais le faire „ monter à un plus haut „ point de fortune qu'il „ n'étoit avant ſa chute: „ en uſer ainſi, c'eſt ſe „ rendre, je ne dis pas „ comparable aux plus „ grands hommes, mais „ preſque ſemblable aux „ Dieux.

multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes: ſed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci poſſent habebant. Nulla eſt enim tanta copia, quæ non ferro ac viribus debilitari frangique poſſit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adverſarium nobilitate, ingenio, virtute præſtantem, non modò extollere jacentem, ſed etiam amplificare ejus priſtinam dignitatem: hæc qui faciat, non ego eum cum ſummis viris comparo, ſed ſimillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque choſe de tumultueux, qui, même dans le récit qu'on en entend faire, cauſe je ne ſai quel trouble: au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'eſprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, C. Cæſar, bellicæ tuæ laudes, ce-*

* „ Vos conquêtes, Céſar, ſe liront à la vérité „ dans nos annales, & „ dans celles de preſque „ tous les peuples, & la „ poſterité la plus reculée „ ne ſe taira jamais ſur „ vos louanges. Mais lorſ„ qu'on lit ou qu'on en „ tend le récit des guer„ res & des batailles, il „ arrive je ne ſai com„ ment que l'admiration „ qu'elles excitent, eſt en „ quelque ſorte troublée „ par le cri tumultueux „ des ſoldats, & par le „ ſon éclatant des trom„ pettes. Au contraire le „ récit d'une action où pa„ roiſſent la juſtice, la „ modération, la ſageſſe, „ principalement ſi elle „ eſt faite malgré la cole„ re toujours ennemie des „ réflexions, & dans la „ victoire naturellement „ ſuperbe & inſolente, le „ récit, dis-je, de cette „ action, même dans des „ hiſtoires qui ſont feintes, produit en nous une ſi douce & ſi vive im„ preſſion d'eſtime & d'a„ mour pour ceux qui en „ ſont les auteurs, que nous „ ne pouvons nous empêcher de les chérir, quand „ bien même nous ne les „ aurions jamais connus.

celebrabuntur illæ quidem non ſolùm noſtris, ſed penè omnium gentium literis atque linguis; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticeſcet : ſed tamen ejuſmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obſtrepi clamore militum videntur & tubarum ſono. At verò cùm aliquid clementer, manſuetè, juſtè, moderatè, ſapienter factum, in iracundia præſertim quæ eſt inimica conſilio, & in victoria quæ naturâ inſolens & ſuperba eſt, aut audimus aut legimus: quo ſtudio incendimur, non modò in geſtis rebus, ſed etiam in fictis, ut eos ſæpe, quos nunquam vidimus, diligamus?

* *Te verò, quem præſentem intuemur, cujus mentem ſenſuſque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ fecerit, id eſſe ſalvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus ſtudiis proſequemur? qua benevolentia complectemur? Parietes medius fidius, C. Cæſar, ut mihi videtur, hujus curiæ tibi gratias agere geſtiunt, quòd brevi tempore ſu-*

tu-

» * Vous donc, que » nous avons le bonheur » de voir de nos yeux, » dont nous connoiſſons » les diſpoſitions & les » ſentimens les plus intimes: vous, dont tous » les deſſeins ne tendent » qu'à conſerver à la Ré» publique tout ce que la » fureur de la guerre a » épargné : par quelles » louanges, par quelles » démonſtrations de zèle » & de reſpect pourrons» nous vous témoigner » notre reconnoiſſance ? » Oui, Céſar, tout eſt » ſenſible ici à une telle » généroſité, même ces » murailles, qui vou» droient, ce ſemble, mar» quer leur allegreſſe de » ce que vous allez leur » rendre leur ancien éclat, » & rétablir le Sénat dans » ſon ancienne autorité.

tura ſit illa auctoritas in his majorum ſuorum & ſuis ſedibus.

MATIERE de Compoſition Françoiſe donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faiſoit paroître de piété & de religion, au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu-commun, où il montrera combien il eſt difficile à un Général qui ſe trouve à la tête d'une armée nombreuſe, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne ſe pas croire infiniment au-deſſus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il eſt, & ce qu'eſt Dieu. C'eſt pour-lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impiété de ſe regarder comme des divinités. Mais auſſi la religion & l'humilité ne paroiſſent jamais avec plus d'éclat que lorſque dans ces occaſions elles rendent l'homme ſoumis à Dieu.

C'eſt dans ces occaſions que M. de Turenne faiſoit paroître plus de piété. On l'a vu ſouvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue ſe proſterner par terre pour adorer Dieu. Il faiſoit dire ſa Meſſe tous les jours dans ſon camp, & y aſſiſtoit avec une ſinguliere dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le ſuccès paroiſſoit infaillible, &

où

où de toutes parts on lui annonçoit une victoire assurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur disant: „ Si Dieu ne „ nous soutient, & s'il n'achève son ou„ vrage, il y a encore assez de tems pour „ être battus.

En faisant relire cette matiere, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

MATIERE précédente, traitée par M. Mascaron dans l'Oraison funebre de M. de Turenne.

„ NE PENSEZ PAS, Messieurs, que „ notre Héros perdît à la tête des armées, „ & au milieu des victoires, ces sentimens „ de religion. Certes, s'il y a une occa„ sion au monde où l'ame pleine d'elle„ même soit en danger d'oublier son Dieu, „ c'est dans ces postes éclatans, où un hom„ me par la sagesse de sa conduite, par la „ grandeur de son courage, par la force de „ son bras & par le nombre de ses soldats, „ devient comme le Dieu des autres hom„ mes; & rempli de gloire en lui-même, „ remplit tout le reste du monde d'amour, „ d'admiration, ou de fraieur. Les de„ hors même de la guerre, le son des in„ strumens, l'éclat des armes, l'ordre des „ troupes, le silence des soldats, l'ardeur „ de la mêlée, le commencement, le pro„ grès, & la consommation de la victoire, „ les cris différens des vaincus & des vain-

„ queurs, attaquent l'ame par tant d'en-
„ droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
„ de ſageſſe & de modération, elle ne con-
„ noit ni Dieu, ni elle-même. C'eſt alors
„ que les impies Salmonées oſent imiter le
„ tonnerre de Dieu, & répondre par les fou-
„ dres de la terre aux foudres du ciel. C'eſt
„ alors que les ſacrileges Antiochus n'adorent
„ que leurs bras & leurs cœurs; & que les in-
„ ſolens Pharaons, enflés de leur puiſſan-
„ ce, s'écrient: C'eſt moi qui me ſuis fait
„ moi-même. Mais auſſi la religion &
„ l'humilité paroiſſent-elles jamais plus ma-
„ jeſtueuſes, que lorſque dans ce point de
„ gloire & de grandeur elles retiennent le
„ cœur de l'homme dans la ſoumiſſion &
„ la dépendance où la créature doit être à
„ l'égard de ſon Dieu?

„ M. de Turenne n'a jamais plus vive-
„ ment ſenti qu'il y avoit un Dieu au-deſ-
„ ſus de ſa tête, que dans ces occaſions
„ éclatantes, où preſque tous les autres
„ l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit
„ ſes prieres. On l'a vu même s'écarter
„ dans les bois, où la pluie ſur la tête, &
„ les genoux dans la boue, il adoroit en
„ cette humble poſture ce Dieu, de-
„ vant qui les légions des anges trem-
„ blent & s'humilient. Les Iſraëlites,
„ pour s'aſſurer la victoire, faiſoient
„ porter l'Arche d'alliance dans leur camp:
„ & M. de Turenne croioit que le ſien ſe-
„ roit ſans force & ſans défenſe s'il n'étoit
„ tous les jours fortifié par l'oblation de

„ la

„ la divine victime qui a triomphé de tou-
„ tes les forces de l'enfer. Il y assistoit a-
„ vec une dévotion & une modestie capa-
„ ble d'inspirer du respect à ces ames du-
„ res, à qui la vue des terribles mysteres
„ n'en inspiroit pas.

„ Dans le progrès même de la victoire,
„ & dans ces momens d'amour-propre, où
„ un Général voit qu'elle se déclare pour
„ son parti, sa religion étoit en garde,
„ pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le
„ Dieu jaloux par une confiance trop
„ précipitée de vaincre. En vain tout re-
„ tentissoit des cris de victoire autour de
„ lui: en vain les Officiers se flatoient, &
„ le flatoient lui-même de l'assurance d'un
„ heureux succès. Il arrêtoit tous ces
„ emportemens de joie, où l'orgueil hu-
„ main a tant de part, par ces paroles si di-
„ gnes de sa piété: *Si Dieu ne nous soutient,*
„ *& s'il n'acheve son ouvrage, il y a encore*
„ *assez de tems pour être battus.*

MEME MATIERE, tirée de M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Turenne a montré par son exemple que la piété attire les bons succès, & qu'un guerrier est invincible, quand il a beaucoup de foi. Il raportoit à Dieu seul la gloire de ses victoires, & ne mettoit sa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué toutes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à

plier. Les François crient que la victoire eſt aſſurée. M. de Turenne alors leur dit: *Arrêtez, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe*: & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu ſeul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu-commun, pour montrer combien il eſt difficile d'être victorieux, & d'être humble tout enſemble. Deux penſées, dont chacune ſera tournée en différentes manieres, & montrée ſous différentes faces, formeront ce lieu-commun. Il eſt ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de graces, il eſt à craindre qu'il ne retienne en ſecret pour lui-même une partie de la gloire qui n'eſt dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agiſſoit pas ainſi. S'il marche, s'il défend des places, s'il ſe retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui raporte tout. Il faudra à chacune des parties mettre une penſée particuliere.

„ M. DE TURENNE a fait voir que le „ courage devient plus ferme, quand il eſt „ ſoutenu par des principes de religion; „ qu'il y a une pieuſe magnanimité, qui „ attire les bons ſuccès malgré les périls „ & les obſtacles; & qu'un guerrier eſt in„ vincible, quand il combat avec foi, & „ quand il prête des mains pures au Dieu „ des batailles qui les conduit.

„ Comme il tient de Dieu toute ſa gloire, „ auſ-

„ auſſi la lui raporte-t-il toute entiere, &
„ ne conçoit autre confiance que celle qui
„ eſt fondée ſur le nom du Seigneur. Que
„ ne puis-je vous repréſenter ici une de ces
„ importantes occaſions où il attaque avec
„ peu de troupes toutes les forces de l'Alle-
„ magne! Il marche trois jours, paſſe trois
„ rivieres, joint les ennemis, les combat,
„ & les charge. Le nombre d'un côté, la
„ valeur de l'autre, la fortune eſt long-tems
„ douteuſe. Enfin le courage arrête la mul-
„ titude, l'ennemi s'ébranle, & commence
„ à plier. Il s'éleve une voix, qui crie:
„ Victoire. Alors ce Géneral ſuſpend toute
„ l'émotion que donne l'ardeur du combat;
„ & d'un ton ſévère: *Arrêtez*, dit-il, *no-*
„ *tre ſort n'eſt pas en nos mains; & nous*
„ *ſerons nous-memes vaincus, ſi le Seigneur*
„ *ne nous favoriſe.* A ces mots il leve les
„ yeux au ciel, d'où lui vient ſon ſecours;
„ & continuant à donner ſes ordres, il at-
„ tend avec ſoumiſſion, entre l'eſperance
„ & la crainte, que les ordres du ciel s'exé-
„ cutent.

Combat d'Eintzen.

„ Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être
„ victorieux, & d'être humble tout enſem-
„ ble! Les proſpérités militaires laiſſent
„ dans l'âme je ne ſai quel plaiſir touchant,
„ qui la remplit & l'occupe toute entiere.
„ On s'attribue une ſupériorité de puiſſance
„ & de force: on ſe couronne de ſes propres
„ mains: on ſe dreſſe un triomphe ſecret à
„ ſoi-même: on regarde comme ſon propre
„ bien ces lauriers qu'on cueille avec pei-
„ ne, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang.

„ Et lors même qu'on rend à Dieu de ſo-
„ lennelles actions de graces, & qu'on
„ pend aux voutes ſacrées de ſes temples
„ des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on
„ a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dange-
„ reux que la vanité n'étouffe une partie de
„ la reconnoiſſance, qu'on ne mêle aux vœux
„ qu'on rend au Seigneur des applaudiſſe-
„ mens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même,
„ & qu'on ne retienne au moins quelques
„ grains de cet encens qu'on va brûler ſur
„ ſes autels!

„ C'eſt en ces occaſions que M. de Tu-
„ renne, ſe dépouillant de lui-même, ren-
„ voioit toute la gloire à celui à qui ſeul
„ elle appartient légitimement. S'il mar-
„ che, il reconnoit que c'eſt Dieu qui le
„ conduit & qui le guide. S'il défend des
„ places, il ſait qu'on les défend en vain, ſi
„ Dieu ne les garde. S'il ſe retranche, il lui
„ ſemble que c'eſt Dieu qui lui fait un rem-
„ part pour le mettre à couvert de toute inſul-
„ te. S'il combat, il ſait d'où il tire toute ſa
„ force; & s'il triomphe, il croit voir dans
„ le ciel une main inviſible qui le cou-
„ ronne.

J'AJOUTERAI ici quelques endroits tirés des meilleurs auteurs, & qui me paroiſſent fort propres à former le goût des jeunes gens, ſoit pour la lecture, ſoit pour la compoſition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des diſcours compoſés dans le genre démonſtratif, ſont les deſcriptions, les paralleles, les lieux-communs. Pour en connoitre

noître tout l'art & toute la délicateſſe, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une maniere commune & ordinaire: c'eſt ce que j'appelle réduire les choſes à une propoſition ſimple. J'eſſaierai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVÉE de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je ſouhaiterois pouvoir vous le repréſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après les travaux du Palais, il alloit paſſer les vacations à Baſville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture: tantôt méditant les diſcours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais: tantôt accommodant dans quelque allée de ſon jardin les differends des payſans.

„ QUE ne puis-je vous le repréſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville, & du tumulte des affaires, il alloit ſe décharger du poids de ſa dignité, & jouïr d'un noble repos dans ſa retraite de Baſville! Vous le verriez, tantôt s'adonnant aux plaiſirs innocens de l'agriculture, élevant ſon eſprit aux choſes inviſibles de Dieu par les merveilles viſibles de la nature. Tantôt méditant ces éloquens & graves diſcours, qui enſei- *Oraiſon funebre de M. de Lamoignon par M. Fléchier.*

„ gnoient & inſpiroient tous les ans la Juſ-
„ tice, & dans leſquels formant l'idée d'un
„ homme de bien, il ſe décrivoit lui-même
„ ſans y penſer. Tantôt accommodant les
„ differends que la diſcorde, la jalouſie, ou
„ le mauvais conſeil font naitre parmi les
„ habitans de la campagne; plus content
„ en lui-même, & peut-être plus grand
„ aux yeux de Dieu, lorſque dans le fond
„ d'une ſombre allée, & ſur un tribunal
„ de gazon, il avoit aſſuré le repos d'une
„ pauvre famille, que lorſqu'il décidoit des
„ fortunes les plus éclatantes ſur le pre-
„ mier trône de la Juſtice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne: ſa vie privée.*

PROPOSITION SIMPLE. Perſonne n'a parlé de lui-même plus modeſtement que M. de Turenne. Il racontoit ſes victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ſes campagnes les plus glorieuſes, il fuioit les applaudiſſemens, & craignoit de paroitre devant le Roi, de peur d'en être loué. C'eſt alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il ſe cache, il marche ſans ſuite & ſans équipage: mais tout le monde le remarque & l'admire.

Oraiſon funebre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

„ QUI FIT jamais de ſi grandes choſes
„ qui les dit avec plus de retenue? Rem-
„ portoit-il quelque avantage: à l'enten-
„ dre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais
l'en-

„ l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il
„ compte d'une bataille: il n'oublioit rien,
„ ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée.
„ Racontoit-il quelques-unes de ces actions
„ qui l'avoient rendu ſi célèbre: on eût
„ dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur,
„ & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trom-
„ poit, ou la renommée. Revenoit-il de
„ ces glorieuſes campagnes qui rendront
„ ſon nom immortel: il fuioit les accla-
„ mations populaires; il rougiſſoit de ſes
„ victoires; il venoit recevoir des éloges
„ comme on vient faire des apologies, &
„ n'oſoit preſque aborder le Roi, parce
„ qu'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir
„ patiemment les louanges dont Sa Ma-
„ jeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

„ C'eſt alors que dans le doux repos
„ d'une condition privée, ce Prince ſe
„ dépouillant de toute la gloire qu'il avoit
„ acquiſe pendant la guerre, & ſe renfer-
„ mant dans une ſociété peu nombreuſe de
„ quelques amis choiſis, s'exerçoit ſans
„ bruit aux vertus civiles: ſincere dans
„ ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fide-
„ le dans ſes amitiés, exact dans ſes devoirs,
„ règlé dans ſes deſirs, grand même dans
„ les moindres choſes. Il ſe cache: mais
„ ſa réputation le découvre. Il marche
„ ſans ſuite & ſans équipage: mais chacun
„ dans ſon eſprit le met ſur un char de
„ triomphe. On compte, en le voiant,
„ les ennemis qu'il a vaincus, non pas les
„ ſerviteurs qui le ſuivent. Tout ſeul
„ qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes

„ ver-

„ vertus & ſes victoires qui l'accompa-
„ gnent. Il y a je ne ſai quoi de noble dans
„ cette honnête ſimplicité; & moins il eſt
„ ſuperbe, plus il devient vénérable.

3. *RECEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi, au retour de ſes campagnes. Sa modeſtie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, ſous les Empereurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs campagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de bleſſer la jalouſie du Prince, qui les recevoit très froidement; après quoi ils demeuroient confondus dans la foule. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre ſous un Roi qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu ſouffrir. Il revenoit de ſes campagnes comme un ſimple particulier qui retourneroit d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudiſſemens de tout le peuple, ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui.

Oraiſon funebre de M. de Turenne, par M. Maſcaron.

„ PERMETTEZ-MOI de rappeller dans
„ votre mémoire ces ſiecles funeſtes de
„ l'Empire Romain, où il n'étoit pas per-
„ mis aux particuliers d'être vertueux &
„ illuſtres, parce que les vices des Prin-
„ ces ne laiſſoient ni vertu ni gloire im-
„ punies. Après avoir conquis des pro-
„ vinces & des Roïaumes, bien loin d'aſ-
„ pirer à l'honneur du triomphe, il falloit

„ à

„ à ſon retour éviter la rencontre de ſes
„ amis, prendre la nuit de peur de trop
„ arrêter les yeux du public. Une em-
„ braſſade froide, ſans entretien, & ſans
„ diſcours, étoit tout l'accueil que le Prin-
„ ce faiſoit à un homme qui venoit de ſau-
„ ver l'Empire. Du cabinet de l'Empe-
„ reur où il ne faiſoit que paſſer, il étoit
„ rejetté & confondu dans la foule des au-
„ tres eſclaves : *Exceptuſque brevi oſculo,* Tacit.
„ *nullo ſermone, turbæ ſervientium immix-*
„ *tus eſt.*

„ M. de Turenne a eu le bonheur de
„ vivre & de ſervir ſous un Monarque
„ dont la vertu ne laiſſe rien à craindre à
„ celle de ſes ſujets. Il n'y a point de
„ grandeur ni de gloire qui puiſſe faire
„ ombre à celle du ſoleil qui nous éclaire;
„ & l'importance des ſervices n'eſt jamais
„ à charge à un Prince convaincu par ſa
„ propre magnanimité qu'il les mérite.
„ Auſſi les diſtinctions d'eſtime & de con-
„ fiance de la part du Roi, valoient à M.
„ de Turenne la gloire d'un triomphe. Les
„ récompenſes fuſſent allées auſſi loin que
„ ces diſtinctions, ſi le Roi eût trouvé
„ en lui un ſujet docile à recevoir des
„ graces. Mais ce qui étoit l'effet d'une
„ ſage politique dans les tems malheureux
„ où la vertu n'avoit rien tant à craindre
„ que ſon éclat, étoit en lui l'effet d'une
„ modeſtie naturelle & ſans art.

„ Il revenoit de ſes campagnes triom-
„ phantes avec la même tranquillité que
„ s'il fût revenu d'une promenade, plus

vuide

„ vuide de ſa propre gloire, que le public „ n'en étoit occupé. En vain les peuples „ s'empreſſoient pour le voir. En vain „ dans les aſſemblées ceux qui avoient „ l'honneur de le connoitre le montroient „ des yeux, du geſte, & de la voix à ceux „ qui ne le connoiſſoient pas. En vain ſa „ ſeule préſence, ſans train & ſans ſuite, „ faiſoit ſur les ames cette impreſſion preſ- „ que divine, qui attire tant de reſpect, & „ qui eſt le fruit le plus doux & le plus „ innocent de la vertu héroïque. Toutes „ ces choſes, ſi propres à faire rentrer un „ homme en lui-même par une vanité ra- „ finée, ou à le faire répandre au dehors „ par l'agitation d'une vanité moins rè- „ glée, n'alteroient en aucune maniere „ la ſituation tranquille de ſon ame; & il „ ne tenoit pas à lui qu'on oubliât ſes „ victoires & ſes triomphes. " (Je croi qu'il faut, *qu'on n'oubliât*. Ce peut être une faute d'impreſſion.)

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre ſur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à ſe retirer de ſon Roiaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaiſſeaux des rebelles qui la pourſuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien different de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſqu'elle alloit prendre poſſeſſion du ſceptre de la Grande Bretagne. Pour-

Pour-lors tout lui étoit favorable: ici tout lui eſt contraire.

„ LA REINE fut obligée à ſe retirer *Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre par M. Boſſuet.*
„ de ſon Roiaume. En effet elle partit des
„ ports d'Angleterre à la vue des vaiſſeaux
„ des rebelles, qui la pourſuivoient de ſi
„ près, qu'elle entendoit preſque leurs cris
„ & leurs menaces inſolentes. O voyage
„ bien different de celui qu'elle avoit fait
„ ſur la même mer, lorſque venant pren-
„ dre poſſeſſion du ſceptre de la Grande
„ Bretagne, elle voioit pour ainſi dire les
„ ondes ſe courber ſous elle, & ſoumettre
„ toutes leurs vagues à la dominatrice des
„ mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie
„ par ſes ennemis implacables qui avoient
„ eu l'audace de lui faire ſon procès, tan-
„ tôt ſauvée, tantôt preſque priſe, chan-
„ geant de fortune à chaque quart d'heu-
„ re, n'ayant pour elle que Dieu & ſon
„ courage inébranlable, elle n'avoit ni
„ aſſez de vents ni aſſez de voiles pour fa-
„ voriſer ſa fuite précipitée. "

PARALLELES.

J'appelle ainſi les endroits où l'orateur raproche & compare enſemble des objets contraires ou differens. Ces ſortes de peintures plaiſent extrêmement à l'eſprit par la variété des images qu'elles lui préſentent, & donnent beaucoup d'agrément au diſcours. On en a déja remarqué dans les deſcriptions précédentes: j'en rapporterai encore quelques exemples.

1. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis; M. le Cardinal de Bouillon convertiſſoit les hérétiques, & rétabliſſoit les temples.

Oraiſon funebre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

„ QUELLE étoit ſa joie, lorſqu'après avoir forcé des villes, il voioit ſon illuſtre Neveu, plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes? Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſpérer les armes, l'autre étendoit la religion: l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des autels: l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël. Puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le Neveu avoit part aux ſervices que l'Oncle rendoit à l'Etat, & l'Oncle avoit part à ceux que le Neveu rendoit à l'Egliſe.

2. *PARALLELE des maux violens, & des maladies de langueur.*

Oraiſon funebre de M. de Montauſier, par M. Fléchier.

„ IL EST VRAI qu'elle n'a pas ſouffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuiſent en un moment toute la conſtance d'un malade. . . . Mais ſi la miſéricorde de Dieu a adouci la rigueur de

„ de ſa pénitence, ſa juſtice en a augmen-
„ té la durée ; & il n'a pas falu moins de
„ force à ſoutenir cette longue épreuve,
„ que ſi elle avoit été plus courte & plus
„ rigoureuſe.

„ En effet dans les maux violens la na-
„ ture ſe recueille toute entiere, le cœur
„ ſe munit de toute ſa conſtance. On ſent
„ beaucoup moins, à force de trop ſentir ;
„ & ſi l'on ſouffre beaucoup, on a toujours
„ la conſolation d'eſpérer qu'on ne ſouffri-
„ ra pas longtems. Mais les maladies de
„ langueur ſont d'autant plus rudes, que
„ l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut ſup-
„ porter & les maux, & les remedes, auſſi
„ fâcheux que les maux mêmes. La natu-
„ re eſt tous les jours plus accablée : les
„ forces diminuent à tous momens, & la
„ patience s'affoiblit auſſi bien que celui
„ qui ſouffre.

3. *PARALLELE. LA REINE ſervant les pauvres à l'Hôpital, & prenant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

„ COMPAGNES fidèles de ſa piété qui
„ la pleurez aujourd'hui, vous la ſuiviez
„ quand elle marchoit dans cette pompe
„ chrétienne ; plus grande dans ce dé-
„ pouillement de ſa grandeur, & plus glo-
„ rieuſe lorſqu'entre deux rangs de pau-
„ vres, de malades, ou de mourans, elle
„ participoit à l'humilité & à la patience de
„ JESUS-CHRIST, que lorſqu'entre deux
„ haies de troupes victorieuſes, dans un
char

Oraiſon funebre de la Reine, par M. Fléchier.

„ char brillant & pompeux, elle prenoit
„ part à la gloire & aux triomphes de ſon
„ Epoux.

4. *PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

Oraiſon funebre de M. de Lamoignon par M. Fléchier.

„ IL AUROIT cru manquer à la partie
„ la plus eſſentielle de ſon état, ſi, comme
„ il ſentoit ſes intentions droites, il ne
„ les rendoit éclairées. Auſſi diſoit-il or-
„ dinairement, qu'il y avoit peu de diffe-
„ rence entre un Juge méchant, & un Ju-
„ ge ignorant. L'un au moins a devant
„ ſes yeux les règles de ſon devoir, & l'i-
„ mage de ſon injuſtice: l'autre ne voit ni
„ le bien ni le mal qu'il fait. L'un péche
„ avec connoiſſance, & il eſt plus inex-
„ cuſable: mais l'autre péche ſans remords,
„ & il eſt plus incorrigible. Mais ils ſont
„ également criminels à l'égard de ceux
„ qu'ils condamnent ou par erreur, ou par
„ malice. Qu'on ſoit bleſſé par un fu-
„ rieux, ou par un aveugle, on ne ſent
„ pas moins ſa bleſſure: & pour ceux qui
„ ſont ruïnés, il importe peu que ce ſoit
„ ou par un homme qui les trompe, ou par
„ un homme qui s'eſt trompé.

LIEUX-COMMUNS.

COMME j'en ai déja cité pluſieurs, je n'en rapporterai ici qu'un ſeul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de

de Police dans Paris eſt important & difficile.

„ LES citoiens d'une ville bien policée *M. de Fontenelle.*
„ jouïſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans
„ ſonger combien il en coute de peines à
„ ceux qui l'établiſſent ou le conſervent;
„ à peu près comme tous les hommes jouïſ-
„ ſent de la régularité des mouvemens cé-
„ leſtes, ſans en avoir aucune connoiſſance:
„ & même, plus l'ordre d'une Police reſ-
„ ſemble par ſon uniformité à celui des
„ corps céleſtes, plus il eſt inſenſible; &
„ par conſéquent il eſt toujours d'autant
„ plus ignoré, qu'il eſt plus parfait Mais
„ qui voudroit le connoitre & l'approfon-
„ dir, en ſeroit effraié. Entretenir perpé-
„ tuellement dans une ville telle que Pa-
„ ris une conſommation immenſe, dont
„ une infinité d'accidens peuvent toujours
„ tarir quelques ſources; réprimer la ty-
„ rannie des marchands à l'égard du pu-
„ blic, & en même tems animer leur com-
„ merce; empêcher les uſurpations mutuel-
„ les des uns ſur les autres, ſouvent diffi-
„ ciles à démêler; reconnoitre dans une
„ foule infinie tous ceux qui peuvent ſi aiſ-
„ ſément y cacher une induſtrie pernicieu-
„ ſe, en purger la ſociété, ou ne les to-
„ lerer qu'autant qu'ils peuvent lui être
„ utiles, par des emplois dont d'autres
„ qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne
„ s'acquitteroient pas ſi bien; tenir les a-
„ bus néceſſaires dans les bornes préciſes
„ de la néceſſité qu'ils ſont toujours prêts
„ à franchir, les renfermer dans l'obſcuri-
té

„ té à laquelle ils doivent être condamnés,
„ & ne les en tirer pas même par des châ-
„ timens trop éclatans ; ignorer ce qu'il
„ vaut mieux ignorer que punir, & ne pu-
„ nir que rarement & utilement ; pénétrer
„ par des conduits ſouterrains dans l'inté-
„ rieur des familles, & leur garder les ſe-
„ crets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il
„ n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage ; être
„ préſent par-tout ſans être vu ; enfin mou-
„ voir ou arrêter à ſon gré une multitude
„ immenſe & tumultueuſe, & être l'ame
„ toujours agiſſante & preſque inconnue de
„ ce grand corps : voilà quelles ſont en
„ général les fonctions du Magiſtrat de la
„ Police. Il ne ſemble pas qu'un homme
„ ſeul y puiſſe ſuffire, ni par la quantité
„ des choſes dont il faut être inſtruit, ni
„ par celle des vues qu'il faut ſuivre, ni
„ par l'application qu'il faut apporter, ni
„ par la variété des conduites qu'il faut
„ tenir, & des caracteres qu'il faut prendre.
„ Mais la voix publique répondra ſi M.
„ d'Argenſon a ſuffi à tout.

On ſent bien que des modèles ſi beaux, ſi parfaits dans leur genre, propoſés aux jeunes gens, ſoit pour objet de leur lecture, ſoit pour matiere de leurs compoſitions, ſur-tout quand ils ſont expliqués & dévelopés par un maitre habile, ſont fort capables de leur élever l'eſprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'eſt une des raiſons qui m'a porté à choiſir ces exemples dans le genre

dé-

démonſtratif, qui eſt plus ſuſceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre aſſez conſidérable de ces endroits choiſis des bons auteurs, il ſera utile de leur y faire remarquer la difference des ſtiles & des caracteres, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, ſoit pour le langage, ſoit pour le ſtile.

Je n'ai cité juſqu'ici que quatre auteurs, non qu'il n'y en ait encore pluſieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples: mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci ſe ſont trouvés ſous ma main. Ils ſont tous excellens: mais aucun d'eux ne reſſemble aux autres, & ils ont chacun un caractère particulier qui les diſtingue; & peut-être ne ſont-ils pas exemts de tout défaut.

Ce qui domine dans M. Fléchier, eſt une pureté de langage, une élégance de ſtile, une richeſſe d'expreſſions brillantes & fleuries, une grande beauté de penſées, une ſage vivacité d'imagination, & ce qui en eſt une ſuite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme ſenſibles & palpables.

Mais il me ſemble qu'on voit regner dans tous ſes écrits une ſorte de monotonie & d'uniformité. Preſque par-tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manieres. L'antitheſe ſaiſit preſque toutes ſes penſées; & ſouvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle eſt rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ain-

si elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse.* Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allerent à lui !* Elle peut même devenir ennuieuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée: *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connus: qu'elle eut de la sagesse en un tems où l'on n'a presque pas encore de la raison... & qu'elle fut capable de donner des conseils en un tems où les autres sont à peine capables d'en recevoir!*

Oraison funebre de M. le Tellier.

Oraison funebre de M. de Lamoignon.

Oraison funebre de M. de Montausier.

M. BOSSUET écrit d'une maniere toute différente. Peu occupé des graces légeres du discours, & quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal, & se soutient moins; & c'est le caractere du stile sublime: mais en récompense il enleve, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

Oraison funebre de la Reine d'Angleterre.

„ O Mere, ô Femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, „ si les fortunes de la Terre étoient quelque chose! Enfin il faut ceder à votre „ sort.

„ Elle vit avec étonnement, que quand „ l'heure fut arrivée, Dieu alla prendre com-

„ comme par la main le Roi ſon fils pour
„ le conduire à ſon trône. Elle ſe ſoumit
„ plus que jamais à cette main ſouveraine,
„ qui tient du plus haut des cieux les rê-
„ nes de tous les empires; & dédaignant
„ les trônes qui peuvent être uſurpés, elle
„ attacha ſon affection au Roiaume où l'on
„ ne craint point d'avoir des égaux, * &
„ où l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens.

Il fait ainſi le portrait de Cromwel.
„ Un homme s'eſt rencontré d'une profon-
„ deur d'eſprit incroiable, hypocrite raſi-
„ né autant qu'habile politique, capable
„ de tout entreprendre & de tout cacher,
„ également actif & infatigable dans la paix
„ & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien
„ à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter
„ par conſeil & par prévoiance; mais au
„ reſte ſi vigilant, & ſi prêt à tout, qu'il
„ n'a jamais manqué les occaſions qu'elle
„ lui a préſentées: enfin un de ces eſprits
„ remuans & audacieux, qui ſemblent être
„ nés pour changer le monde.

Il décrit dans un autre endroit la maniere dont la Princeſſe Henriette-Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles. „ Malgré
„ les tempêtes de l'ocean, & les agita-
„ tions encore plus violentes de la ter-
„ re, Dieu la prenant ſur ſes ailes, com-
„ me l'aigle prend ſes petits, la porta lui-
„ même dans ce Roiaume, lui-même la
poſa

Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Orleans.

* Plus amant illud regnum, in quo non habent æmulos.

„ posa dans le sein de la Reine sa mere,
„ ou plutôt dans le sein de l'Eglise Catho-
„ lique.

Oraison funebre de Marie-Thereſe d'Autriche.

„ Que dirai-je davantage? Ecoutez tout
„ en un mot. Fille, Femme, Mere,
„ Maitreſſe, Reine, telle que nos vœux
„ l'auroient pu faire, plus que tout cela
„ Chrétienne, elle accomplit tous ſes de-
„ voirs ſans préſomption, & fut humble
„ non ſeulement parmi toutes les gran-
„ deurs, mais encore parmi toutes les
„ vertus.

„ Glaive du Seigneur, quel coup vous
„ venez de frapper! Toute la Terre en eſt
„ étonnée.

Il emploie quelquefois les antitheſes, mais elles deviennent ſublimes dans ſon diſcours.

Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

„ Malgré le mauvais ſuccès de
„ ſes armes infortunées, (il s'agit de Char-
„ les I. Roi d'Angleterre) ſi on a pu le
„ vaincre, on n'a pu le forcer: & comme
„ il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſon-
„ nable étant vainqueur, il a toujours re-
„ jetté ce qui étoit foible & injuſte étant
„ captif.

M. MASCARON tient quelque choſe du caractere des deux Auteurs dont je viens de parler, ſans pourtant leur reſſembler entierement. Il a en même tems beaucoup d'élegance & beaucoup de nobleſſe: mais il eſt, ce me ſemble, moins orné que l'un, & moins ſublime que l'autre. L'art ſe montre chez lui avec moins d'oſtentation que dans le premier, ce qui eſt un grand art: peut-être auſſi la nature

t-elle moins riche & moins hardie que dans le ſecond.

„ Rome profane lui eût dreſſé des ſta- *Oraiſon funebre de M. de Turenne.*
„ tues ſous l'empire des Ceſars; & Rome
„ ſainte trouve de quoi l'admirer ſous les
„ Pontifes de la religion de Jéſus-Chriſt.

„ M. de Turenne vainqueur des ennemis
„ de l'Etat, ne cauſa jamais à la France
„ une joie ſi univerſelle & ſi ſenſible, que
„ M. de Turenne vaincu par la vérité, &
„ ſoumis au joug de la foi.

„ Anges du premier ordre, Eſprits deſ-
„ tinés par la Providence à la garde de
„ cette grande Ame, dites-nous quelle fut
„ la joie de l'Egliſe du ciel à la conver-
„ ſion de ce Prince, & avec quelles réjouïſ-
„ ſances furent reçus les premiers parfums
„ des oraiſons de ce nouveau Catholique,
„ lorſque du pié des autels de l'Agneau ſa-
„ crifié vous les portâtes au pié de l'autel
„ de l'Agneau regnant dans la gloire.

„ Jamais homme ne fut plus propre à
„ donner de grands ſpectacles à l'univers:
„ mais jamais homme ne ſongea moins aux
„ applaudiſſemens des ſpectateurs.

„ Sa maniere, ſans avoir rien de dur,
„ mettoit pourtant ſur ſon viſage tout le
„ reſſentiment d'une modeſtie indignée.

„ Auſſi éloigné dans ſes récits du faſte
„ de la modeſtie, que de celui de l'or-
„ gueil.

„ Que ne peut pas un grand Maître,
„ lorſqu'il trouve un génie du premier or-
„ dre à former? A peine M. de Turenne
„ a-t-il donné ſes premiers conſeils, qu'il

» ſe voit hors d'état d'en donner d'autres, » prévenu par les lumieres, par la péné- » tration, & par l'heureuſe & ſage impé- » tuoſité du courage de ce grand Monar- » que. (Louis XIV.) Comme on voit la » foudre conçue preſque en un moment » dans le ſein de la nue, briller, éclater, » frapper, abattre; ces premiers feux d'u- » ne ardeur militaire ſont à peine allumés » dans le cœur du Roi, qu'ils brillent, é- » clatent, frappent par-tout.

L'AUTEUR du lieu-commun ſur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractere tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté eſt d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroiſſent moins affectées, quoique la matiere fût fort ſuſceptible de ces tours brillans & fleuris, auxquels on a mieux aimé ſubſtituer la ſolidité des choſes & des penſées.

Les Eloges Académiques, compoſés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les Latins appellent *tenue & ſubtile*, le ſtile en eſt plus ſimple, comme il a dû l'être, mais c'eſt une ſimplicité qui eſt jointe avec beaucoup d'eſprit. On en jugera par quelques endroits choiſis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me ſervir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ſes confreres, que „tout ce qu'il dit lui appartient: „ j'ajouterois volontiers, „ & la maniere dont „ il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après na-

nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

„ M. Dodart, dit-il dans l'Eloge de cet „ illustre Académicien, étoit né d'un ca„ ractere sérieux; & l'attention chrétienne „ avec laquelle il veilloit perpetuellement „ sur lui-même, n'étoit pas propre à l'en „ faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'a„ voir rien d'austere ni de sombre, laiſ„ soit paroitre assez à découvert un fond „ de cette joie sage & durable, qui est le „ fruit d'une raison épurée, & d'une con„ science tranquille. Cette disposition ne „ produit pas les emportemens de la gaie„ té, mais une douceur égale, qui cepen„ dant peut devenir gaieté pour quelques „ momens, & par une espece de surprise. „ Et de tout cela ensemble se forme un „ air de dignité qui n'appartient qu'à la „ vertu, & que les dignitez même ne don„ nent point.

„ M. DE VAUBAN mépriſoit cette po„ liteſſe superficielle dont le monde se con„ tente, & qui couvre souvent tant de „ barbarie: mais sa bonté, son humanité, „ sa libéralité, lui composoient une autre „ politesse plus rare, qui étoit toute dans „ son cœur. Il savoit bien à tant de ver„ tus de négliger des dehors, qui, à la vé„ rité lui appartiennent naturellement, „ mais que le vice emprunte avec trop de „ facilité.

„ A LA FORME de dialogue, & à cet„ te maniere de traiter la philosophie, on „ reconnoit que Ciceron a servi de mo-

„ dèle: (il s'agit de la philoſophie de M. „ du Hamel.) Mais on le reconnoît en„ core à une Latinité pure & exquiſe ; &, „ ce qui eſt plus important, à un grand „ nombre d'expreſſions ingénieuſes & fines, „ dont ces ouvrages ſont ſemés. Ce ſont „ des raiſonnemens philoſophiques, qui „ ont dépouillé leur ſechereſſe naturelle, „ ou du moins ordinaire, en paſſant au „ travers d'une imagination fleurie & or„ née, & qui n'y ont pris cependant que „ la juſte doſe d'agrément qui leur con„ venoit. Ce qui ne doit être embelli que „ juſqu'à une meſure préciſe, eſt ce qui „ coûte le plus à embellir.

„ IL REGNE en cet ouvrage (la Re„ cherche de la Vérité du Pere Mallebran„ che) „ un grand art de mettre des vérités „ abſtraites dans leur jour, de les lier en„ ſemble, de les fortifier par leur liai„ ſon. . . . La diction, outre qu'elle eſt „ pure & châtiée, a toute la grace qu'el„ les peuvent ſouffrir. Ce n'eſt pas qu'il „ eût apporté aucun ſoin à cultiver les ta„ lens de l'imagination: au contraire, il „ s'eſt toujours fort attaché à les décrier. „ Mais il en avoit naturellement une fort „ noble & fort vive, qui travailloit pour „ un ingrat malgré lui, & qui ornoit la „ Raiſon en ſe cachant d'elle.

„ LA BOTANIQUE n'eſt pas une ſcien„ ce ſédentaire & pareſſeuſe, qui ſe puiſſe „ acquérir dans le repos & dans l'ombre „ d'un cabinet. . . . Elle veut que l'on „ coure les montagnes & les forêts, que

l'on

„ l'on graviſſe contre des rochers eſcar-
„ pés, que l'on s'expoſe aux bords des
„ précipices. Les ſeuls livres qui peuvent
„ nous inſtruire à fond dans cette matie-
„ re, ont été jettés au hazard ſur toute la
„ ſurface de la Terre; & il faut ſe réſoudre
„ à la fatigue & au péril de les cherche
„ & de les ramaſſer. . . . Son inclina-
„ tion dominante (de M. de Tournefort)
„ lui faiſoit tout ſurmonter. Ces rochers
„ affreux & preſque inacceſſibles qui l'en-
„ vironnoient de toutes parts *dans les Py-*
„ *renées*, s'étoient changés pour lui en
„ une magnifique bibliotheque où il avoit
„ le plaiſir de trouver tout ce que ſa cu-
„ rioſité demandoit, & où il paſſoit des
„ journées délicieuſes.

L'auteur des Eloges ſait emploier à propos certains traits d'hiſtoire & d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'uſage ſobre & raiſonnable qu'on en doit faire dans la compoſition.

„ On lui a reproché (à M. Parent)
„ d'être obſcur dans ſes écrits. Car nous
„ ne diſſimulons rien, & nous ſuivons
„ en quelque ſorte une loi de l'ancienne
„ Egypte, où l'on diſcutoit devant des
„ Juges les actions & le caractere des
„ morts, pour règler ce qu'on devoit à
„ leur mémoire.

„ Un Roi d'Arménie demanda à Neron
„ un acteur excellent & propre à toutes
„ ſortes de perſonnages, pour avoir, di-
„ ſoit-il, en lui ſeul une Troupe entiere.
„ On eût pu dire de même avoir en M.

„ de la Hire seul une Académie entiere de „ sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embraſſé preſque toutes les ſciences: „Nous „ ſommes obligés de le partager ici, & „ pour parler philoſophiquement, de le „ décompoſer. De pluſieurs Hercules l'an„ tiquité n'en a fait qu'un: & du ſeul „ M. Leibnitz, nous ferons pluſieurs ſa„ vans.

„ Il alla (M. Fagon) en Auvergne, en „ Languedoc, en Provence, ſur les Al„ pes & ſur les Pyrenées, & n'en revint „ qu'avec de nombreuſes colonies de plan„ tes deſtinées à repeupler ce déſert: " c'eſt-à-dire, le Jardin Royal, qui étoit ſi dénué de plantes, que ce n'étoit preſque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peut-être en ſoupçonner quelqu'une dans un certain tour de penſées un peu trop uniforme, quoique les penſées ſoient fort diverſifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des periodes comme d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.

Ce qui éleve l'eſprit, devroit toujours auſſi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Egliſe, l'en éloignoit.

La même cauſe qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus

Plus les yeux ont vu, plus la raiſon voit elle-même.

Ce qu'il croioit, il le voioit; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, &c.

Je craindrois qu'un modèle ſi autoriſé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces ſortes de traits, appellés dans Séneque, *ſtimuli quidam & ſubiti ictus ſententiarum;* qui, ſelon le même auteur, ſemblent par leur affectation étudiée mendier l'applaudiſſement, & qui étoient inconnus à la ſaine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plauſibilis oratio.* Epiſt. 100. Epiſt. 59.

Il ne s'enſuit pas pour cela qu'ils doivent être entierement rejettés: ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, comme on le voit ſouvent dans les ouvrages de l'auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire eſt à craindre, & c'eſt cette raiſon qui m'oblige à inſiſter ſouvent & fortement ſur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'Ai déja remarqué, en parlant des differens devoirs du Profeſſeur de Rhetorique par raport à l'éloquence, que cette partie étoit une des plus eſſentielles, & qu'on pouvoit dire en un ſens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'eſt en expliquant les auteurs que le maitre fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes uſage dans la compoſition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent ſans doute juſqu'à un certain point à toutes les claſſes: mais cependant elles appartiennent d'une maniere plus particuliere à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'eſprit plus formé, ſont auſſi plus en état d'en profiter. Juſques-là on s'eſt plus appliqué à leur apprendre les règles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du

du langage. * Mais le devoir propre du Rhéteur, c'eſt de leur faire ſentir l'économie d'un diſcours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

„ † Il fera obſerver comment dans l'ex-
„ orde on ſe rend les auditeurs favorables:
„ quelle clarté il y a dans la narration, quel-
„ le briéveté, quel air de ſincérité, quel
„ deſſein caché quelquefois, & quel arti-
„ fice; car ici le ſecret de l'art n'eſt gueres
„ connu que des maitres de l'art: quel or-
„ dre enſuite & quelle juſteſſe dans la di-
„ viſion: comment l'orateur ſait trouver
„ avec eſprit & entaſſer les uns ſur les au-
„ tres un grand nombre de moiens & de rai-
„ ſonnemens; comment il eſt tantôt véhé-
„ ment & ſublime, tantôt au contraire
„ doux & inſinuant; quelle force & quel-
„ le violence il met dans ſes invectives,
„ quel

* Demonſtrare virtutes, vel, ſi quando ita incidat, vitia, id profeſſionis ejus atque promiſſi, qui ſe magiſtrum eloquentiæ polliceatur, maximè proprium eſt. *Q. l. 2. c. 5.*

† Quæ in procemio conciliandi Judicis ratio: quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando conſilium & quàm occulta calliditas: (namque ea ſola in hoc ars eſt quæ intelligi niſi ab artifice non poſſit) quanta deinceps in dividendo prudentia: quàm ſubtilis & crebra argumentatio; quibus viribus inſpiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis aſperitas, in jocis urbanitas, ut denique dominetur in affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum ſimilem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, ſublime: ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria: quid ſpecioſè tranſlatum: quæ lenis & quadrata, virilis tamen compoſitio. *Q. l. 2. c. 5.*

» quel ſel & quel agrément dans ſes raille-
» ries: enfin comment il remue les paſſions,
» comment il ſe rend maître des cœurs,
» & tourne les eſprits ſelon qu'il lui plaît.
» De là paſſant à l'élocution, il leur fera re-
» marquer la propriété, l'élégance, la no-
» bleſſe des expreſſions: en quelle occa-
» ſion l'amplification eſt louable, & quel-
» le eſt la vertu oppoſée: la beauté des
» métaphores, & les differentes figures: ce
» que c'eſt qu'un ſtile coulant & periodique,
» mais pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abregé des préceptes de Rhétorique, & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la ſuite ne ſervira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour.

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caracteres d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques règles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui eſt proprement le but que je me propoſe dans cet ouvrage. Je paſſerai enſuite aux obſervations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions ſur l'éloquence du barreau, de la chaire, & ſur celle de l'Ecriture ſainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être ſuperficielle & rapide. * Il faut re-

* Optimus quiſque legendus eſt, ſed diligenter, ac

revoir ſouvent les mêmes endroits, ſur-tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le ſens & les beautés : ſe les rendre familiers preſque juſqu'à les ſavoir par cœur. Le moien le plus aſſuré de profiter de cette lecture, qu'on doit regarder comme la nourriture de l'eſprit, eſt de la digérer à loiſir, & de la convertir par là, pour ainſi dire, en ſa propre ſubſtance.

Pour cela * il ne faut pas ſe piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui ſont les plus eſtimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que † Séneque dit d'une vaſte Bibliotheque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'eſprit, elle ne ſert le plus ſouvent qu'à y jetter le deſordre & la confuſion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choiſis, & les étudier à fond, que de promener ſa curioſité ſur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

§. II.

ac penè ad ſcribendi ſollicitudinem. .. Repetamus autem, & tractemus : & ut cibos manſos ac prope liquefactos dimittimus, quo facilius digerantur ; ita lectio non cruda, ſed multa iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ imitationique tradatur. *Q. l.* 10. *c.* 1.

* Tu memineris ſui cujuſque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum eſſe, non multa. *Plin. Epiſt. l.* 7.

† Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas? .. Onerat diſcentem turba, non inſtruit : multoque ſatius eſt paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos. *Senec. de Tranq. an. c.* 9.

§. I.

DES TROIS DIFFERENS Genres ou Caracteres d'éloquence.

* COMME il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui ſont d'inſtruire, de plaire, & de toucher; il y a auſſi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre ſimple, le genre ſublime, & le genre temperé.

† Le premier paroît convenir plus particulierement à la Narration & à la Preuve. Son caractere principal eſt la clarté, la ſimplicité, la préciſion. Il n'eſt pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut ſouffrir

* Erit eloquens is qui ita dicet, ut flectat. Probare, neceſſitatis eſt; delectare, ſuavitatis; flectere, victoriæ... ſed quot officia oratoris, tot ſunt genera dicendi: ſubtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 96.*

† Illo ſubtili præcipue ratio narrandi probandique conſiſtet. *Q. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres eſſe dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipſum deceat, ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum: nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur: elegantia modò & munditia remanebit. Sermo purus & Latinus: dilucidè planéque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit uſus oratoriæ quaſi ſupellectilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic ſubtilis, ſed paulò parcius. Nam ſic, ut in epularum apparatu à magnificentia recedens, non ſe parcum ſolum, ſed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur... Aberunt quæſitæ venuſtates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtè deprehenſum appareat. *Ibid. n. 84.*

frir que de ſimples, & rejette ceux qui ſentent l'affectation & le fard. Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeſte, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des penſées, la pureté du langage, & je ne ſai quelle élégance qui ſe fait plus ſentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui ſemblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en eſt de ce genre d'écrire comme de ces tables ſervies proprement & ſimplement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicateſſe étudiée, tout ragoût recherché.

* Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique: c'eſt ce qu'on appelle le grand, le ſublime. Il met en uſage tout ce que l'éloquence a de plus relevé, de plus fort

* Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus: in quo profectò vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſa ſunt: ſed hanc eloquentiam quæ curſu magno ſonituque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat. n. 97.*

Nam & grandiloqui ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum; vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Orat. n. 20.*

fort, de plus capable de frapper les eſprits; la nobleſſe des penſées, la richeſſe des expreſſions, la hardieſſe des figures, la vivacité des mouvemens. C'eſt elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudiſſemens. C'eſt elle qui tonne, qui foudroie, & qui *, ſemblable à un fleuve rapide & impétueux, entraine & renverſe tout ce qui lui réſiſte.

Enfin il y a un troiſieme † genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres: qui n'a ni la ſimplicité du premier, ni la force du ſecond: qui en approche, mais ſans leur reſſembler; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le ſecond. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des

* At ille qui ſatis devolvat, & ſtipâ ſibi faciat, mutuus & tonans, judicem vel nitentem contra ferat, cogatque ire quò rapit. *Q. l.* 12. *c.* 10.

† Eſt quidam interjectus intermedius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum, nec fulmine uterque ſuperiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriuſque particeps, vel utriuſque, ſi verum quærimus, potius expers. Iſque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens præter facilitatem & æqualitatem. *Quint. l.* 12. *c.* 10. *n.* 21.

Uberius eſt aliquantoque robuſtius quàm hoc humile, ſummiſſius autem quàm illud ampliſſimum. Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, pluriumque eſt in hac orationis forma ſuavitatis. *Ib. n.* 22.

Medius hic modus & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione apcus, ſententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des penſées, l'agrément des digreſſions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, ſemblable à une belle riviere, dont l'eau eſt claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

ARTICLE PREMIER.

Du Genre ſimple.

I. DE ces trois genres d'écrire, le * premier, qui eſt le ſimple, n'eſt pas le plus facile, quoiqu'il le paroiſſe. Comme le ſtile qu'on y emploie eſt fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniere commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réuſſir; & quand on lit ou qu'on entend un diſcours de ce genre, les moins éloquens ſe croient capables de l'imiter. On le croit, mais on ſe trompe; & pour s'en convaincre † il ne faut qu'en faire l'eſſai: car après bien des efforts, on ſera contraint ſouvent

* Summiſſus eſt, & humilis, conſuetudinem imitans, ab indiſertis re plus quàm opinione differens. Itaque eum qui audiunt, quamvis ipſi infantes ſint, tamen illo modo confidunt ſe poſſe dicere. Nam orationis ſubtilitas, imitabilis quidem illa videtur eſſe exiſtimanti, ſed nihil eſt experienti minus. *Orat.* n. 76.

† Ut ſibi quivis ſpereet idem, ſudet multum, frustraque laboret auſus idem. *Horat.*

vent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir *. Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y ſont le plus verſés, reconnoiſſent qu'il n'y a rien de ſi difficile que de parler avec juſteſſe & ſolidité, & cependant d'une maniere ſi ſimple & ſi naturelle, que chacun ſe flatte d'en pouvoir faire autant.

II. Cicéron, dans ſon premier livre de l'orateur, fait remarquer † que dans les autres arts ce qui eſt le plus excellent, eſt le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matiere d'éloquence c'eſt un défaut eſſentiel de s'écarter de la maniere ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le ſtile de l'orateur doive être ſemblable à celui du peuple, ou à celui qui regne dans les converſations: mais il veut que l'orateur évite avec ſoin, les expreſſions, les tours, les penſées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le diſcours obſcur & inintelligible. Comme il ne parle que pour ſe faire entendre, il eſt certain que le plus grand de tous les défauts

* Rem indicare ſermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis eſſe exiſtimant: cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, neſcias præſtare minùs velint, an poſſint. Neque enim aliud in eloquentiâ cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod ſe dicturos fuiſſe omnes putant, poſtquàm audierunt. *Q. l. 4. c. 2.*

† In ceteris artibus id maximè excellit, quod longiſſimè ſit ab imperitorum intelligentia ſenſuque disjunctum: in dicendo autem vitium vel maximum eſt, à vulgari genere orationis atque à conſuetudine communis ſenſus abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

sauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. † Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source: mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particuliere, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Ciceron sur la matiere que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. „ Ciceron, * dit-il, a écrit quelquefois où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. † Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source: mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particuliere, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Ciceron sur la matiere que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. „ Ciceron, * dit-il, a écrit quelquefois où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes. † Car ils sont, à peu de chose près, les mêmes de part & d'autre; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source: mais l'orateur sait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particuliere, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

† Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alio genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur: sed ea nos cùm jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 177.

* Cicero quodam loco scribit id esse optimum, quod cùm te facilè credideris consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse confideret, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque, ac meritò, laudatur. Causa enim modoque distat: quia simplicitas illa, & velut securitas inaffectatæ orationis mirè tenues causas decet; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero: ex quibus alterum imperiti se posse consequi credent, neutrum qui intelligunt. *Q. l.* 12, c. 10.

„ quelque part que la perfection conſiſte à
„ dire de ces choſes qu'il ſemble que tout
„ le monde pourroit aiſément dire de mê-
„ me, à quoi néanmoins on trouve plus
„ de difficulté qu'on ne penſoit quand on
„ vient à le tenter. Et dans un autre en-
„ droit il dit qu'il ne s'eſt point étudié à
„ parler comme chacun s'imagineroit pou-
„ voir le faire, mais comme perſonne n'o-
„ ſeroit l'eſpérer: en quoi il ſemble ſe con-
„ tredire. Cependant l'un & l'autre eſt
„ fort juſte: car de l'un à l'autre il n'y a
„ de diſtance que le ſujet que l'on traite.
„ En effet cette ſimplicité, & cet air né-
„ gligé d'un ſtile naturel où il n'y a rien
„ d'affecté, ſied admirablement bien aux
„ petites cauſes; & le grand, le merveil-
„ leux convient fort aux grandes. Cice-
„ ron excelle en ces deux qualités: dont
„ l'une, à ce qu'il ſemble aux ignorans,
„ eſt fort aiſée à attraper; mais au juge-
„ ment des connoiſſeurs, ni l'une ni l'autre
„ ne l'eſt. „ On voit par là que le ſtile ſim-
ple doit être emploié quand on parle de
choſes ſimples & communes; & qu'il con-
vient ſur-tout aux récits, & aux parties
du diſcours où l'orateur ne ſonge qu'à in-
ſtruire ſes auditeurs, ou à s'inſinuer dou-
cement dans leurs eſprits.

IV. * De là venoit cette attention des
anciens à cacher l'art, qui ceſſe en effet
de

* Inde illa veterum cir-
ca occultandam eloquen-
tiam ſimulatio, multum
ab hac temporum noſtro-
rum jactatione diverſa. Q.
Fab. l. 2.

de l'être s'il eſt viſible, bien différente de l'oſtentation & du faſte de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur eſprit. † De là certaines négligences qui ne choquent point & ne déplaiſent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choſes que des mots. * De là enfin cet air de modeſtie & de retenue que les anciens avoient ſoin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration, pour le ſtile, pour l'expreſſion, pour les penſées, pour le ton même & le geſte. L'orateur n'eſt pas encore admis dans les eſprits. On l'obſerve avec attention. Alors tout ce qui ſent l'art eſt ſuſpect à l'auditeur & le met en défiance, en lui faiſant craindre qu'on ne veuille lui dreſſer des embuches. Dans la ſuite il eſt moins ſur ſes gardes, & laiſſe plus de liberté.

‡ Ciceron remarque que Démoſthene a ſuivi cette règle dans ſon beau plaidoier pour

† Habet ille ſtilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de ſe hominis magis quàm de verbis laborantis. *Orat.* n. 77.

* Frequentiſſimè præcipiam decebit & ſententiarum, & compoſitionis, & vultûs modeſtia... Diligenter ne ſuſpecti ſimus in illa parte vitandum: propter quod minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi. t. Nondum accepti ſumus, & cuſtodis nos recens audientium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas, feretur. *Q. l.* 4. c. 1.

‡ Demoſthenes in illa pro Cteſiphonte oratione longè optima, ſummiſſus à principio; deinde, dum de legibus diſputat, preſſius; poſt ſenſim incedens, judices ut vidit audientes, in reliquis exultavit audacius. *Orat.* n. 26.

Principia verecunda, nonnulla inſenſa verbis. *Ibid.* n. 129.

pour Ctéſiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeſte, & ne paſſe à ce ſtile vif & véhément qui regne dans la ſuite, qu'après s'être inſinué peu à peu & comme par degrés dans les eſprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raiſon que l'on marque quelque timidité en commençant, & * il releve dans Craſſus ce caractere de modeſtie & de retenue, qui bien loin de nuire à ſon diſcours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus eſtimable par l'idée avantageuſe qu'il donnoit de ſa perſonne.

Homere & Virgile, dont la poëſie eſt ſi noble & ſi ſublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poëmes par un début fort ſimple, & très éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raiſon dans un poëte de ſon tems:

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

† Il eſt ridicule en effet de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être ſimple & ſans affectation. ‡ Ce feu, cet éclat ſi vif, dégénerent ſouvent en fumée; au lieu qu'un ſtile plus ſimple d'abord & moins éclatant plait extrêmement

* Fuit mirificus quidam in Craſſo pudor, qui tamen non modo non obeſſet ejus orationi, ſed etiam probitatis commendatione prodeſſet. I. *de Orat.* n. 122.

† Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu? *Horat. de art. poët.*

‡ Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem cogitat. *Ibid.*

ment, quand il eſt ſuivi d'une grande lumiere.

Cette règle, Que l'exorde doit être ſimple & modeſte, n'eſt point générale, ni pour la proſe, ni pour la poëſie. Il y a des harangues dont le ſujet ſouffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble & grand; & le début le plus ſublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit bleſſer ailleurs. M. de la Mothe, dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes, apporte une bonne raiſon de cette différence, pour ce qui regarde la poëſie. „ C'eſt, dit-il, que le Poëme étant „ un ouvrage de longue haleine, il eſt „ dangereux de commencer d'un ton difficile à ſoutenir: au lieu que l'Ode „ étant reſſerrée dans d'étroites bornes, „ on ne court aucun riſque à échauffer „ d'abord le lecteur, qui n'aura pas le „ tems de ſe refroidir par la longueur de „ l'ouvrage. Ainſi un homme qui auroit „ à faire une longue courſe, devroit ſe „ ménager d'abord, pour ne pas épuiſer „ trop tôt ſes forces: & au contraire, celui qui n'auroit à fournir qu'une petite „ carriere, pourroit par un premier effort „ augmenter ſa légereté naturelle, & en „ achever plus rapidement ſa courſe.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractere de ſimplicité qui regne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter ſouvent que la meilleure éloquence eſt celle qui eſt la plus naturelle & la

moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiſte dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plait extrêmement par cette raiſon-là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent * un nom qui eſt fort expreſſif: c'eſt ἀφέλεια. Ἀφελὴς, ſe dit d'un genre de vie ſimple, frugale, modeſte, honnête, ſans luxe, ſans faſte, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien auſſi de ſuperflu. C'eſt à peu près ce qu'Horace appelle *ſimplex munditiis*: une élégante ſimplicité.

VI. Le récit de l'avanture arrivée à Canius eſt de ce genre. Il ſe trouve dans le troiſieme livre des Offices de Ciceron: je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

† *C. Canius, eques Romanus, nec infacetus, & ſatis literatus, cùm ſe Syracuſas, otiandi, ut ipſe dicere ſolebat, non negotiandi cauſa, contuliſſet; diſſitabat ſe hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi ſe oblectare ſine interpellatoribus poſſet.* Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus, & ſatis literatus!* Le François en rend très bien le ſens, mais n'eſt ni ſi court ni ſi vif. Il y a un agrément dans cette eſpece de jeu de

* Ipſa illa ἀφέλεια ſimplex & inaffectata habet quemdam parum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *O. l.* § 3.

† „ C. Canius, Chevalier Romain, homme „ agréable & de bon eſprit, & qui n'étoit point „ ſans étude, étant allé à „ Syracuſe, non pour af„ faire, mais *pour ne rien „ faire*, comme il avoit „ accoutumé de dire, fit „ ſavoir qu'il ſeroit bien„ aiſe d'acheter une mai„ ſon de plaiſance proche „ de la ville, pour y aller „ quelquefois ſe divertir „ avec ſes amis, & ſe„ dé-

de mots, *otiandi*, *negotiandi*; & dans ces diminutifs, *dictitabat*, *hortulos*, qui ne peuvent se transporter dans une langue étrangere.

* *Quod cùm percebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cùm ille promisisset, tum Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus, piscatores ad se convocavit, & ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet.* Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus.* Elle n'eſt pas ſi bien rendue dans le François, qui ne fait pas aſſez entendre que ſa caiſſe lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les perſonnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui eſt bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum.*

† *Ad cœnam tempore venit Canius. Opi-*

„ dérober aux viſites.

* „ Ce bruit s'étant ré-
„ pandu dans la ville, un
„ certain Pithius, qui fai-
„ ſoit la banque à Syra-
„ cuſe, lui dit qu'il en a-
„ voit une qui à la vérité
„ n'étoit point à vendre,
„ mais qu'il la lui offroit
„ pour en uſer comme ſi
„ elle étoit à lui, & le
„ pria d'y venir manger
„ le lendemain. Canius
„ l'ayant promis, l'autre,
„ qui par ſon commerce
„ s'étoit acquis toutes ſor-
„ tes de gens, fit venir les
„ pêcheurs, les pria de ve-
„ nir le lendemain pêcher
„ devant ſa maiſon, & leur donna quelques autres ordres qui convenoient à ſon deſſein.

† „ Canius ne manqua
„ pas au rendez-vous. Il
„ trouva un feſtin magni-
„ fique, & toute la mer
„ couverte de barques de

parè à Pythio apparatum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro ſe quisque quod ceperat, afferebat: ante pedes Pythii piſces abjiciebantur. Le ſtile concis, où les verbes ſont ſupprimés, eſt fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'eſt une beauté, dont notre langue eſt rarement ſuſceptible. Il y a ce me ſemble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii piſces abjiciebantur*, une belle image de gens qui s'empreſſoient de jetter aux piés de Pythius une grande quantité de poiſſons. Je ne ſai pourquoi le Traducteur y a ſubſtitué une autre penſée qui n'eſt point dans le Latin.

* *Tum Canius: Quæſo, inquit, quid eſt hoc, Pythi? tantumne piſcium, tantumne cymbarum? Et ille: Quid mirum, inquit? Hoc loco eſt, Syracuſis quidquid eſt piſcium: hîc aquatio: hac villa iſti carere non poſſunt.*

† *Incenſus Canius cupiditate, contendit à Pythio ut venderet. Gravatè ille primò. Quid*

„ pêcheurs, qui venoient „ l'un après l'autre appor- „ ter à Pithius une gran- „ de quantité de poiſſons, „ comme s'ils fuſſent ve- „ nus de les prendre de- „ vant lui.

„ * Canius, tout ſurpris „ de ce qu'il voioit: Quoi, „ dit-il à Pithius, y a-t-il „ donc ici tant de pois- „ ſons, & y voit-on tous „ les jours tant de barques „ de pêcheurs? Tous les „ jours, dit Pithius. Il „ n'y a que ce ſeul endroit „ autour de Syracuſe où „ l'on trouve du poiſſon, „ & où les pêcheurs puiſ- „ ſent même venir prendre „ de l'eau, & tous ces gens- „ là ne ſauroient ſe paſſer „ de cette maiſon.

† „ Voila Canius amou- „ reux de la maiſon. Il „ preſſe Pithius de la lui „ vendre. Pithius paroît a- „ voir bien de la peine à „ s'y réſoudre: il s'en fait „ beaucoup prier: enfin „ il y conſent. Canius, „ homme riche, qui ai- „ moit ſon plaiſir, l'achete „ tout ce que l'autre vou- „ lut,

Quid multa? Impetrat: emit homo cupidus & locuples tanti, quanti Pythius voluit, & emit inſtructos: nomina facit: negotium conficit. Rien n'eſt plus admirable que tout ce récit. Mais ces deux mots, *homo cupidus & locuples*, ſont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raiſons qui déterminerent Canius à acheter ſi cher cette petite maiſon: c'eſt qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le ſens du premier mot: *Canius, homme riche, qui aimoit ſon plaiſir.* Ce n'eſt pas ce que ſignifie, *homo cupidus.*

* *Invitat Canius poſtridie familiares ſuos: venit ipſe maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piſcatorum eſſent, quòd eos nullos videret. Nullæ, quod ſciam, inquit ille: ſed hic piſcari nulli ſolent. Itaque heri mirabar quid accidiſſet. Stomachari Canius. Sed quid faceret? Nondum enim Aquillius, collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formu-*

„ lut, & l'achete même „ toute meublée. On fait „ le contrat: voilà l'affaire „ conſommée.

* „ Canius prie de ſes a- „ mis de l'y venir voir dès „ le lendemain. Il s'y rend „ lui-même de fort bonne „ heure. Mais il ne voit „ ni pêcheurs, ni barques. „ Il demande à quelque „ voiſin s'il étoit fête ce „ jour-là pour les pêcheurs. „ Nulle fête, que je ſache, „ dit le voiſin. Jamais on „ ne pêche ici: & hier „ je ne ſavois ce que tout „ cet appareil vouloit di- „ re. Voilà Canius en „ grande colere. Mais que „ faire? Car Aquillius, „ mon collegue & mon „ ami, n'avoit pas encore établi ſes formules „ contre le dol & la mauvaiſe-foi. Or ce qu'on „ appelle *dol, mauvaiſe-foi*, „ c'eſt, diſoit le même A- „ quillius, donner lieu à „ quelqu'un de s'attendre „ à une choſe, & en faire une autre.

mulas : in quibus ipſis, cùm ex eo quæreretur quid eſſet dolus malus, reſpondebat, cùm eſſet aliud ſimulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de penſées & d'expreſſions, on ne changera rien au fonds, & l'on n'aura omis aucune des circonſtances néceſſaires, * mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicateſſe, c'eſt-à-dire, tout ce qui rend le diſcours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de raporter encore ici une petite hiſtoire que Pline le naturaliſte nous a conſervée ; l'on verra dans un ſeul mot ce que c'eſt que cet ornement ſimple & naturel dont nous parlons. Un eſclave, qui s'étoit tiré de ſervitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de ſoin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel ſuccès lui attira la jalouſie de tous ſes voiſins, qui l'accuſerent d'uſer de magie, & d'emploier des ſortileges, pour procurer à ſon petit champ une ſi étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres ſtériles. Il fut appellé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'aſſignation étant venu, il comparut. On ſait que l'aſſemblée du peuple ſe tenoit dans la place publique. * Il amena avec lui ſa fille, qui étoit une groſſe payſanne très

Plin. l. 18. c. 6.

* Caret ceteris lenociniis expoſitio ; & niſi commendetur hac venuſtate, jaceat neceſſe eſt. Q. *l.* 4. *c.* 2.

† Inſtrumentum ruſticum omne in forum

très laborieuſe, bien nourrie & bien & bien vêtue, dit l'hiſtorien de qui ce fait eſt tiré. Il fit apporter tous ſes inſtrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très peſans, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit auſſi venir ſes bœufs qui étoient gros & gras. Puis ſe tournant vers les Juges: Voilà, dit-il, mes ſortileges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc ſunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes ſueurs, mes veilles, mes travaux de nuit: *Nec poſſum vobis oſtendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque, & ſudores.* Les ſuffrages ne furent point partagés, & il fut abſous d'une commune voix.

Il n'y a perſonne qui à la ſimple lecture de ce récit ne ſoit frapé de la beauté de cette réponſe, *veneficia mea, Quirites, hæc ſunt.* Mais en quoi donc conſiſte cette beauté? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque expreſſion brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure ſublime? Rien de tout cela. C'eſt la naïveté ſeule de cette réponſe, & une ingénieuſe ſimplicité, puiſée dans la nature même, qui plait & qui charme. Qu'on ſubſtitue à ce peu de paroles ſi ſimples & ſi peu recherchées le diſ-

attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piſo) bene curatam ac veſtitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderoſos, boves ſaturos.

diſcours le plus ſpirituel & le plus orné qu'il ſoit poſſible d'imaginer, on ôte à la réponſe du payſan toute ſa grace. C'eſt ainſi, comme le raporte le même Pline, que Neron par un mauvais goût qui lui faiſoit préférer le brillant à la ſimplicité, gâta une des plus belles ſtatues de Lyſippe, en la faiſant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il fallut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art. *Cùm pretio periſſet gratia artis, detractum eſt aurum*; & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat, que la ſtatue recouvra ſon ancien prix.

Plin. l. 34. c. 8.

ARTICLE SECOND.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le Merveilleux, eſt ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainſi dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes: *Je croi*, dit-il, *que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion.* Il rend enſuite raiſon de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme

des

des réflexions fort judicieuſes. Je ne ſai pourtant ſi la derniere partie de cette définition eſt bien juſte: *exprimés avec élégance & préciſion.* Ces deux qualités ſont-elles donc ſi eſſentielles au ſublime, que ſans elles il ne puiſſe ſubſiſter? Je croiois que *l'élégance*, loin de faire le caractere propre du ſublime, ſouvent lui étoit oppoſée; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un eſt de Moyſe: *Dieu dit, que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit*; l'autre d'Homere: *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous.* Pour *la préciſion*, ou *briéveté*, elle convient quelquefois au ſublime, lorſqu'il conſiſte dans une penſée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens: mais il me ſemble qu'elle n'en fait pas l'eſſence. * Il y a dans Démoſthene & dans Ciceron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui ſont pourtant très ſublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'uſe de la liberté que M. de la Mothe donne à ſes lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expoſe ſimplement mes doutes, mais en les ſoumettant à ſes lumieres. L'admirable traité de Longin ſur cette matiere ſeroit ſeul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai preſque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui ſeront pour eux comme autant de règles & de principes.

* Ce n'eſt point appeler ſublime qu'on définit communément cette eſpece ici.

M. Deſpreaux prétend que par ſublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtile ſublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime, dit il, veut toujours de grands mots; mais le ſublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui ſouffre pluſieurs difficultés, je me contente d'avertir que par ſublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & ſe trouve dans la ſuite du diſcours; & celui qui eſt plus court, & conſiſte dans des traits vifs & frappans: parce que dans l'une & dans l'autre eſpece, j'y trouve également une maniere de penſer & de s'exprimer avec nobleſſe & grandeur, ce qui fait proprement le ſublime.

I. Le ſtile ſimple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans ſon genre, & rempli de graces ſouvent inimitables, eſt bon pour inſtruire, pour prouver, & même pour plaire: mais il ne produit point ces grands effets, ſans leſquels * Ciceron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés ſimples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de ſtile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le genre

* Eloquentiam, quæ nullam judico. *Cic. in Brut.* admirationem non habet, *ſed ad Brut.*

genre ſublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt tout autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du ſublime. Il donne au diſcours une vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. . . . Par ce ton de majeſté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y regnent, il enlève l'auditeur, & le laiſſe comme abbattu & ébloui, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. *Longin ch. 1.* *Chap. 28.*

II. C'eſt ce que * Quintilien remarque au ſujet d'un endroit ſublime & éclatant du plaidoier de Ciceron pour Cornelius Balbus, où il avoit inſeré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non ſeulement par des acclamations, mais même *Pro Cornel. Balbo. n. 9. 16.*

* Nec fortibus modò, ſed etiam fulgentibus armis præliatus in cauſa eſt Cicero Cornelii: qui non aſſecutus eſſet docendo judicem tantùm, & utiliter demum ac Latinè perſpicueque dicendo, ut populus Romanus admirationem ſuam non acclamatione tantùm, ſed etiam plauſu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expreſſit illum fragorem. Nec tam inſolita laus, eſſet proſecuta dicentem, ſi uſitata & ceteris ſimilis fuiſſet oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec ſenſiſſe quid facerent, nec ſponte judicioque plauſiſſe, ſed velut mente captos, & quo eſſent in loco ignaros, eruiſſe in hunc voluntatis affectum. *Quinſil. l. 8. c. 3.*

même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu: ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vue que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arracherent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espece de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voilà proprement la difference qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'ame au-dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une impression, à laquelle il est difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, & dont le souvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine: au lieu que le stile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche, pour ainsi dire, que la surface de l'ame, & la laisse dans sa situation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plaît & flate, l'autre ravit & transporte. C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage: mais nous som-

Longin ch. 2.

Chap. 29.

ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur-tout.

IV. On diſtingue pluſieurs ſortes de ſublime. Il n'eſt pas toujours véhément & impétueux. Le ſtile de Platon ne laiſſe pas d'être élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire de bruit. Démoſthene eſt grand, quoique ſerré & concis; & Ciceron l'eſt auſſi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démoſthene à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Ciceron, on peut dire que, comme un grand embraſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages, & qui à meſure qu'il s'avance prend toujours de nouvelles forces. Au reſte, continue Longin, le ſublime de Démoſthene vaut ſans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes paſſions, quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agréable dans les eſprits. *Chap. 10.*

V. Le vrai ſublime conſiſte dans une maniere de penſer noble, grande, magnifique; & il ſuppoſe par conſéquent dans celui qui écrit ou qui parle un eſprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui ſoit au contraire rempli de hau- *Chap. 7.*

tes idées, de ſentimens généreux, & de je ne ſai quelle noble fierté qui ſe faſſe ſentir en tout. Cette élévation d'eſprit & de ſtile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Aſie avec ſa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui diſoit Parmenion, *ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres.* *Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'étois Parmenion.* N'eſt-il pas vrai qu'il faloit être Alexandre pour faire cette réponſe?

Je raporterai ici quelques exemples de penſées ſublimes, qui en feront mieux ſentir la beauté & le caractere, que tous les préceptes.

Æn. lib. 6. v 847. &c.

Excudent alii ſpirantia mollius æra. . . .
Orabunt cauſas melius, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes; pacique imponere morem,
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Horat. Od. 2. lib. 2.

Et cuncta terrarum ſubacta;
Præter atrocem animum Catonis.

M. de Peliſſon dans l'éloge du Roi parle ainſi: *Ici il détruiſoit le duel. . . Ici il ſavoit pardonner nos fautes, ſupporter nos foibleſſes, deſcendre du plus haut de ſa gloire dans nos moindres interêts; tout à ſes peuples, Général, Légiſlateur, Juge, Maitre, Bienfaiteur, Pere, c'eſt-à-dire, véritablement Roi.*

Peliſſon hiſt. suivie

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le

la Judée, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles.

Il restoit environ cinq cens ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les Prophetes durant tout ce tems, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (*contre Dieu*) tous les Rois de la terre? *Rac. Esth.*
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre:
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poëte n'est pas moins grand, quoiqu'en un seul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il

il juſte que devant lui tout diſparoiſſe & s'anéantiſſe.

VI. La nobleſſe des penſées entraine ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour ſervent beaucoup à relever les penſées. Mais il faut bien ſe donner de garde de prendre pour ſublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblés au hazard, & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours, que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au-dedans elle eſt creuſe & vuide. . . Ce défaut n'eſt pas facile à éviter. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons ſur-tout d'être accuſés de ſechereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés ſur cette maxime commune:

Longin chap. 3.

Chap 2.

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui, au raport de * Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme. . . Ces déclamateurs Latins, dont Séneque le pere la-

Le P. Bouhours.

* Non ſupra modum attollit ſe, ſed ſæpe etiam infra ſe. Latus Tullius. *Quintil. l.*

raporte les ſentimens dans la déliberation que fait Alexandre pour ſavoir s'il doit pouſſer ſes conquêtes au-delà de l'Ocean, ſont outrés & exceſſifs. Les uns diſent, * qu'Alexandre ſe doit contenter d'avoir vaincu où l'aſtre du jour ſe contente de luire; † qu'il eſt tems qu'Alexandre ceſſe de vaincre où le monde ceſſe d'être, & le ſoleil d'éclairer: ‡ les autres, que la fortune met à ſes victoires les mêmes limites, que la nature met au monde; qu'Alexandre § eſt grand pour le monde, & que le monde eſt petit pour Alexandre; ‖ qu'il n'y a rien au-delà d'Alexandre, non plus qu'au-delà de l'Ocean.

Ce que dit un Hiſtorien au ſujet de Pompée, n'eſt gueres moins outré. ** *Telle fut*, dit-il, *la fin de Pompée, après trois Conſulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir domté l'univers; la fortune s'accordant ſi peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſépulture.*

L'en-

* Satis ſit hactenus viciſſe Alexandro, quà mundo lucere ſatis eſt.

† Tempus eſt Alexandrum cum orbe & cum ſole deſinere.

‡ Eumdem fortunæ victoriæ ſuæ, quem naturæ, finem facit.

§ Alexander orbi magnus eſt: Alexandro orbis anguſtus eſt.

‖ Non magis quicquam ultrà Alexandrum novimus, quàm ultra oceanum. *Suaſor.* 1.

** Hic poſt tres conſulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus: in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Velleii Paterc. lib.* 2.

L'endroit ſuivant de Malherbe l'eſt encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclattent:
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent;
Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noiant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

Cet excellent Poëte ſort ici viſiblement de ſon caractere, & nous montre combien il eſt aiſé que l'enflure prenne la place du grand & du ſublime. Cette piece étoit ſans doute un ouvrage de la jeuneſſe de Malherbe, que ſes autres compoſitions ſemblent déſavouer.

Longin ch. 14. VII. Les figures ne ſont pas une des moindres parties du ſublime, & ce ſont elles qui donnent le plus de vivacité au diſcours. Démoſthene, après la perte de la bataille de Chéronée, veut juſtifier ſa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non, Meſſieurs*, leur dit-il, *non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire ſimplement, que l'exemple de ces grands hommes juſtifioit leur conduite.

Mais

Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires & ſi nouveaux, il éleve ces anciens citoiens au-deſſus de la condition humaine, il inſpire à ſes auditeurs l'eſprit & le ſentiment de ces illuſtres morts, & il égale en quelque ſorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Ciceron attribue la mort de Clodius à une juſte colere des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniere fort ſublime, en apoſtrophant & les autels & les dieux, & emploiant les plus grandes figures de Rhétorique. *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor; voſque Albanorum obrutæ aræ, ſacrorum populi Romani* Pro Mil. n. 85.

„ * Je vous atteſte & „ vous implore, ſaintes „ Collines d'Albe, que „ Clodius a profanées; „ Bois reſpectables qu'il „ a abbattus; ſacrés Autels, lien de notre u„ nion, & auſſi anciens „ que Rome même, ſur „ les ruïnes deſquels cet „ impie avoit élevé ces „ maſſes énormes de bâtimens: votre religion „ violée, votre culte aboli, „ vos myſteres pollus, „ vos dieux outragés, ont „ enfin fait éclater leur „ pouvoir & leur vengeance. Et vous, divin Jupiter Latial, dont il a„ voit ſouillé les lacs & „ les bois par tant de cri„ mes & d'impuretés, du „ ſommet de votre ſainte montagne vous avez „ enfin ouvert les yeux „ ſur ce ſcélérat pour le „ punir. C'eſt à vous, & „ ſous vos yeux; c'eſt à „ vous qu'une lente, mais „ juſte vengeance a immolé cette victime, „ dont le ſang vous étoit „ dû.

ni ſociæ & æquales, quas ille præceps amentia, cæſis proſtratiſque ſanctiſſimis lucis, ſubſtructionum inſanis molibus oppreſſerat : veſtræ tum aræ, veſtra religiones viguerunt, veſtra vis valuit, quam ille omni ſcelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis ſancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, fineſque ſæpe omni nefario ſtupro & ſcelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuiſti. Vobis illæ, vobis, veſtro in conſpectu, ſeræ, ſed juſtæ tamen & debitæ pœnæ ſolutæ ſunt.

Oraiſon funebre de M. de Turenne.

Mr. Fléchier décrit une mort bien différente d'une maniere fort ſublime, en faiſant uſage auſſi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils ſur les enfans des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs, & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puiſſance renverſe ceux que votre puiſſance avoit élevés. Vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plait, ces têtes illuſtres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit eſt grand certainement, & le ſeroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheſes.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcène tragique; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſ-

triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

ARTICLE TROISIEME.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé juſqu'ici, ſavoir le ſimple & le ſublime, il y en a un troiſieme, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'eſt celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reſte à faire ſur cette ſorte de ſtile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à diſcerner les ornemens ſolides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la compoſition, & pluſieurs de ceux que je citerai encore dans la ſuite, ſont dans le genre fleuri, & peuvent ſervir pour la matiere que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiere d'éloquence, certains tours, certaines manieres, qui contribuent à rendre le diſcours plus agréable, plus inſinuant, & même plus perſuaſif. L'orateur ne parle pas ſeulement pour ſe faire entendre, auquel cas il ſuffiroit de dire les choſes d'une maniere tou-

toute ſimple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but eſt de convaincre & de toucher: à quoi il ne peut réuſſir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'eſprit & au cœur: mais il ne le peut faire qu'en paſſant par l'imagination, à laquelle par conſéquent il faut parler ſon langage, qui eſt celui des figures & des images, parce qu'elle n'eſt frapée & remuée que par les choſes ſenſibles. C'eſt ce qui fait dire à Quintilien * que le plaiſir aide à la perſuaſion, & que l'auditeur eſt tout diſpoſé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne ſuffit donc pas que le diſcours ſoit clair & intelligible, ni qu'il ſoit plein de raiſons & de penſées ſolides. L'éloquence ajoute à cette clarté & & à cette ſolidité certain agrément, certain éclat: & c'eſt ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur ſatisfait en même tems l'eſprit & l'imagination. Il donne à l'eſprit la vérité & la ſolidité des penſées & des preuves, qui eſt comme ſa nourriture naturelle; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicateſſe, l'agrément des expreſſions & des tours, qui ſont plus de ſon reſſort, & lui appartiennent plus particulierement.

II. † Il y a des gens ennemis de tout or-

* Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quintil. l. 5. c. 14.* Neſcio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda ſunt, & voluptate ad fidem ducitur. *lib. 4. cap. 2.*

† Quidam nullam eſſe naturalem eloquentiam putant, niſi quæ ſit quotidiano ſermoni ſimillima, ... contenti promere animi voluntatem, ni-

ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme superflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangere, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes, ou devant des personnes exemtes de toute passion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroitre raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entrainer par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. * C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fût à Rome,

nihilque accersiti & elaborati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

* Cùm esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentiæ. . . noluit ne ornatrix quidem sua liberius causam dici suam, quàm simplex ratio veritatis ferebat; . . . Quòd si tibi, Crasse, pio P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo, licuisset dicere; quamvis scelerati illi fuissent, sicuti fuerunt pestiferi cives, suppliciisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dùm causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. 1. *de Orat.* n 229. 230.

Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui; parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour ſa défenſe que celles de la ſimple vérité. Il n'en auroit pas été ainſi, dit Antoine à Craſſus dans un des dialogues de Ciceron, ſi vous l'aviez défendu, non à la maniere des philoſophes, mais à la vôtre: & quelque corrompus que fuſſent ſes Juges, votre éloquence victorieuſe auroit ſurmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injuſtice un citoien ſi digne d'être conſervé.

III. C'eſt cette habileté à orner & à embellir un diſcours, qui met de la difference entre un homme diſert, & un homme éloquent. * Le premier ſe contente de dire ſur une matiere ce qu'il en faut dire: mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme diſert, c'eſt-à-dire, qui s'explique ſeulement avec clarté & ſolidité, laiſſe ſon auditeur froid & tranquille; & n'excite point en lui ces ſentimens d'admiration & de ſurpriſe, qui †, ſe-

* M. Antonius ait (*l. 1. de Orat. n. 94.*) à ſe diſertos viſos eſſe multos, eloquentem autem neminem. Diſertis ſatis putat, dicere quæ oporteat; ornatè autem dicere, prorium eſſe eloquentiſſimi. *Quintil. Proœm. l. 8.*

† In quo igitur homines exhorreſcunt? Quem ſtupefacti dicentem audiunt? . . . . qui diſtincte, qui explicate, qui abun-

ſelon Ciceron, ne peuvent être l'effet que d'un diſcours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, ſoit pour les penſées, ſoit pour les expreſſions.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui eſt uniquement pour l'oſtentation, & qui n'a d'autre but que le plaiſir de l'auditeur, comme les diſcours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puiſſances, certains panégyriques, & d'autres pieces ſemblables; * où il eſt permis de déployer toutes les richeſſes de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Penſées ingénieuſes, expreſſions frapantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur † peut non ſeulement le montrer, mais même en quelque ſorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours, & dont il ne peut en-

le-

abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt: id eſt, quod dico ornatè. *lib.* 3. *de Orat. n.* 53.

* Illud genus oſtentationi compoſitum ſolam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit. . . . Quare quicquid erit ſententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, tranſlationibus magnificum, compoſitione elaboratum, velut inſtitor quidam eloquentiæ, intuendum & penè pertractandum dabis. *Quintil. l.* 8. *c.* 1.

† In hoc genere, permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, ſed oſtentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Q. l.* 2. *c.* 11.

lever les ſuffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

V. * Il eſt pourtant néceſſaire, même dans ce genre, que les ornemens ſoient diſpenſés avec une ſorte de ſobriété & de ſageſſe, & l'on doit ſur-tout y jetter une grande variété. Ciceron inſiſte beaucoup ſur ce principe, comme ſur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choiſir un genre d'écrire, qui ſoit agréable & qui plaiſe à l'auditeur, de ſorte néanmoins que cet agrément & ce plaiſir ne viennent point enfin à lui cauſer du dégoût. Car c'eſt l'effet que produiſent ordinairement les choſes qui frapent d'abord les ſens par un vif ſentiment de plaiſir, ſans qu'on puiſſe trop en rendre la raiſon.

* Ut conſperſa ſit quaſi verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem. Genus dicendi eſt eligendum, quod maxime teneat eos qui audiant, & quod non ſolùm delectet, ſed etiam ſine ſatietate delectet. . . Difficile enim dictu eſt, quænam cauſa ſit cur ea quæ maxime ſenſus noſtros impellunt voluptate & ſpecie prima acerrime commoveant, ab iis celerrimè faſtidio quodam & ſatietate abalienemur. . . . Omnibus in rebus voluptatibus maximis faſtidium finitimum eſt: quo hoc minùs in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, poſſumus judicare, concinnam, diſtinctam, ornatam, feſtivam, ſine intermiſſione, ſine reprehenſione, ſine varietate, quamvis claris ſit coloribus picta vel poeſis vel oratio, non poſſe in delectatione eſſe diuturna. Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam & receſſum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. 3. *de Orat. n.* 96. 97. 98. 100. 101.

raiſon. Il en apporte pluſieurs exemples, tirés de la peinture, de la muſique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le raſſaſiement ſuivent de près les grands plaiſirs, & que c'eſt ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & inſipide, il en conclud qu'il n'eſt pas étonnant que ſoit en proſe, ſoit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il eſt trop uniforme, & toujours ſur le même ton, ne ſe faſſe pas longtems goûter. Un diſcours qui eſt par-tout ajuſté & peigné, ſans mêlange & ſans variété, où tout frape, tout brille; un tel diſcours cauſe plutôt une eſpece d'éblouïſſement, qu'une véritable admiration: il laſſe & il fatigue par trop de beautés, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumiere.

VI. Si cela eſt vrai, même dans ces ſortes de diſcours qui ne ſont que pour l'apparat & pour la cérémonie, combien plus ce précepte doit-il être obſervé dans ceux où l'on traite d'affaires ſérieuſes & importantes, telles que ſont celles dont ſe charge l'éloquence de la chaire & du barreau? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, &, ce qui eſt bien plus conſiderable, du ſalut éternel; eſt-il permis à un orateur de s'occuper du ſoin de ſa réputation, & de

chercher à faire paroître de l'eſprit? * Ce n'eſt pas qu'on prétende bannir de ces diſcours les graces & la beauté du ſtile. Mais les ornemens qu'il eſt permis d'y emploier, doivent être plus graves, plus modeſtes, plus ſévères, † & partir plutôt du fonds de la matiere même, que du génie de l'orateur. J'aurai occaſion de traiter ce ſujet avec plus d'étendue. ‡ On ne peut trop le répéter: il faut que cette parure ſoit mâle, noble, & chaſte. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute afſeterie; qui brille pourtant, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qui ne doive ſa beauté qu'à ſes forces. § Car il en doit être du diſcours, comme du corps humain, qui tire ſes véritables agrémens de ſa bonne conſtitution: au-lieu que le fard & l'artifice ne ſervent qu'à gâter le viſage par le ſoin même qu'on prend de l'embellir.

VII. ‖ C'eſt un grand principe, qui ſe vé-

* Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus ſit ornatus, ſed uti preſſior, & ſeverior. *Q. l.* 8. *c.* 3.

† Omnia potius à cauſa, quam ab oratore, profecta credantur. *Quintil. l.* 4. *c.* 2.

‡ Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & ſanctus ſit: nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem nitorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

§ Corpora ſana, & integri ſanguinis, & exercitatione firmata, ex iiſdem his ſpeciem accipiunt, ex quibus vires: namque & colorata, & adſtricta, & lacertis expreſſa ſunt. Sed eadem ſi quis vulſa atque fucata muliebriter comat, fœdiſſima ſint ipſo formæ labore. *Quintil. Proœm. l.* 8.

‖ Ut in pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt

vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choſes qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont auſſi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. † Qu'on faſſe quelque attention ſur la ſymétrie & l'arrangement des differentes parties qui compoſent un édifice ou un vaiſſeau, qui entrent dans la ſtructure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer; on reconnoitra que chacune de ces parties, dont l'utilité ſeule ou la néceſſité ſembleroit avoir fait naitre l'idée, contribue auſſi beaucoup à la beauté du tout. Il en eſt ainſi du diſcours. Ce qui en fait la force, en fait auſſi l'agrément; ‡ & jamais la vraie beauté n'eſt ſéparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup ſervir pour diſtinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui ſont faux & étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils ſont utiles ou né-

eſt ipſa fabricata, ſic in oratione, ut ea, quæ maximam in ſe utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel ſæpe etiam venuſtatis. 3. *de Orat. n.* 178.

† Singula hanc habent in ſpecie venuſtatem, ut non ſolùm ſalutis, ſed etiam voluptatis causâ inventa eſſe videantur. . . Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis. . , Capitolii faſtigium illud, & ceterarum ædium, non venuſtas, ſed neceſſitas ipſa fabricata eſt. *n.* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè neceſſitatem, ſuavitas quædam ac lepos conſequatur. *n.* 181.

‡ Nunquam vera ſpecies ab utilitate dividitur. *Quinti. l.* 8. *c.* 3.

néceſſaires au ſujet que l'on traite. * Il y a un ſtile ébloüiſſant, qui impoſe par le vain éclat de l'expreſſion, ou qui court ſans ceſſe après de petites penſées froides & puériles, ou qui eſt toujours monté ſur des échaſſes, ou qui s'égare en des lieux-communs vuides de ſens, ou qui brille de je ne ſai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les ſecouer, ou qui ſe guinde enfin juſqu'aux nues pour attraper le ſublime. Tout cela n'eſt point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure: & pour le bien faire ſentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte ſévérité des bons écrivains, ſoit anciens, ſoit modernes, qui ne ſortent point de leur ſujet, & n'outrent rien. † Car ces fauſſes graces, & ces fauſſes beautés diſparoiſſent, quand on leur en oppoſe de ſolides.

IX. Je dirois volontiers des graces du ſtile fleuri par raport aux beautés d'un ſtile plus ſolide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres.

* Vitioſum eſt & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ reſultat, aut puerilibus ſententiolis laſcivit, aut immodico tumore turgeſcit, aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris ſi leviter excutiantur floſculis nitet, aut præcipitia pro ſublimibus habet. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

† Evaneſcunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum: ut lana tincta fuco citra purpuram placet... Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas, jam illud, quod fefellerat, exuat mentirum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate palleſcat. *Ibid.*

bres. * La nature, dit-il, ſemble avoir voulu ſe jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs & les jardins: variété incompréſible, & que nulle deſcription ne peut exprimer; parce que la nature eſt bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaiſir, auſſi ne leur donne-t-elle ſouvent pour durée que le court eſpace d'un jour: au-lieu que pour les arbres deſtinés à la nourriture de l'homme & aux uſages de la vie, elle leur accorde pluſieurs années, & quelquefois des ſiecles entiers; ſans doute pour nous avertir que ce qui eſt fort brillant paſſe bien vîte, & perd bientôt ſa vivacité & ſon éclat. Il eſt aiſé de faire l'application de cette penſée aux beautés du ſtile dont nous parlons ici, auxquelles on ſait que les orateurs donnent ordinairement le nom de † fleurs.

* Inenarrabilis florum varietas: quando nulli poteſt facilius eſſe loqui, quàm rerum naturæ pingere, laſcivienti præſertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua uſus alimentique gratia genuit, ideoque ſæcula annoſque tribuit iis. Flores verò odoreſque in diem gignit: magna (ut palam eſt) admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celeritimè marceſcere. *Pl. hiſt. nat. l.* 21. *c.* 1.

† Ut conſperſa ſit verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem. 3. *de Orat. n.* 96.

ARTICLE QUATRIEME.

Réflexions générales ſur les trois Genres d'Eloquence.

IL ſeroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puiſqu'il doit les embraſſer tous, * & que ſon habileté conſiſte à ſavoir les emploier à propos ſelon la difference des matieres qu'il traite, de ſorte qu'il puiſſe les tempérer l'un par l'autre, & mêler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. † D'ailleurs ces trois genres, dans la diverſité de ſtiles qui les diſtingue, ont pourtant quelque choſe de commun qui les réunit, ſavoir un certain goût de beauté ſolide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer

* Magni judicii, ſummæ etiam facultatis eſſe debebit moderator ille & quaſi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus ſit; & poterit, quocumque modo poſtulabit cauſa, dicere. *Orat. n.* 70.

† Si habitum etiam orationis & quaſi colorem aliquem requiritis, eſt plena quædam, & tamen teres; & tenuis, & non ſine nervis ac viribus, & ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris inſidere quidam venuſtatis non fuco illitus, ſed ſanguine diffuſus debet color. 3. *de Orat. n.* 199.

quer que cette éloquence fleurie & brillante, qui, pour ainſi dire, petille par-tout d'eſprit, qui prodigue ſans meſure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne aſſez ſouvent la préférence ſur toutes les autres, qui paroit ſi fort du goût de notre ſiecle, & qui étoit preſque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, eſt pourtant d'un très médiocre uſage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette ſorte d'éloquence n'eſt point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'eſt pas propre non plus pour les écrits de piété, & de morale, pour les livres de controverſe, pour les diſſertations ſavantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de literature. L'hiſtoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un ſtile ſi affecté; & il paroitroit encore plus inſuportable dans les lettres, dont la ſimplicité fait le principal caractere. A quoi ſe trouvera donc réduite cette éloquence ſi vantée? Je laiſſe au lecteur le ſoin de parcourir les endroits & les occaſions où elle peut être raiſonnablement admiſe, & de juger ſi elle mérite tous nos ſoins & toute notre eſtime.

Ce n'eſt pas que tous ces autres ouvrages ſoient ennemis de l'ornement. Ciceron en eſt une grande preuve, & il peut ſeul nous ſuffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juſte idée du ſtile épiſto-

laire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciement, de louange. Quelques-unes ſont gaies & enjouées, où il badine avec eſprit: d'autres graves & ſérieuſes, où il examine des queſtions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne ſont pas à mon ſens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au Peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de ſa province, ſont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la préciſion qui doivent regner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit ſur-tout y remarquer la maniere adroite & inſinuante qu'il emploie pour ſe concilier les bonnes graces de Caton, & pour ſe le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa fameuſe lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, ſera toujours regardée avec raiſon comme un monument éclatant de ſon éloquence, auſſi bien que de ſa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à ſon frere Quintus, où toutes les graces & toutes les fineſſes de l'art ſont miſes en uſage. Ses traités de Rhétorique & de Philoſophie ſont des chef-d'œuvres dans leur genre; & les derniers montrent comment les matieres les plus ſubtiles & les plus épineuſes peuvent être traitées avec élégance & délicateſſe. Pour ſes harangues, elles renferment tous les

Epiſt. 2. & 4. lib. XV. ad Famil.

Epiſt. 12. lib. V. ad Famil.

les genres d'éloquence, toutes les différentes ſortes de ſtiles, le ſimple, l'orné, le ſublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractere propre d'Homere n'eſt-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choſes, & de joindre à une ſublimité merveilleuſe une ſimplicité qui n'eſt pas moins admirable? Y a-t-il un ſtile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Eſt-ce ſans raiſon que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems à Athenes, * Démoſthene a eu le premier rang, & a été regardé preſque comme la règle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens hiſtoriens, eſt-il un homme ſenſé qui ſe laſſe de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs ſi anciennement & ſi généralement eſtimés, y en a-t-il un ſeul qui ait donné dans ce goût de pointes, de penſées brillantes, de figures recherchées, de beautés entaſſées les unes ſur les autres? Et combien ce ſtile, qui eſt banni de preſque tous les diſcours ſérieux, doit-il paroître quelque choſe de petit, de mince, de puérile, en comparaiſon de cette noble ſimplicité, ou de cette ſage grandeur, qui ſont le caractere de tous les bons ouvrages, & qui ſont d'uſage pour toutes les matieres, pour tous les tems, & pour toutes les conditions?

MAIS

* Quorum longè princeps Demoſthenes, ac fere ſolus. *Quinct. l. 10. c. 1.*

MAIS pour en juger ainſi, il ne faut que conſulter la nature. On ne peut nier que ces jardins ſi peignés, ſi ajuſtés, ſi enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût ſi délicat, ces jets-d'eau, ces caſcades, ces boſquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oſeroit-on comparer tout cela au magnifique ſpectacle que préſente une belle * campagne, où l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer: ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ſes eaux avec majeſté, où ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paiſſent ſans ceſſe rendent comme vivantes & animées; ou ces gazons naturels qui ſemblent inviter au repos, † & dont l'éclatante verdure n'eſt point ternie par des ouvrages de marbre; ou ces riches côteaux ſi merveilleuſement diverſifiés par des maiſons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte; où ces hautes montagnes qui ſemblent ſe perdre dans les nues; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, preſque auſſi anciens que le monde, ne doivent

* Terra veſtita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo inſatiabili varietate diſtinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, fluvios perlucidos amnium, ripatum veſtitus viridiſſimos, ſpeluncarum concavas altitudines, ſaxorum aſperitates, impendentium montium altitudines, immenſitateſque camporum. *Lib.* 2. *de nat. deor. n.* 98.

† Viridi ſi margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum. *Juven. l.* 1. *ſat.* 3.

vent leur beauté qu'à celui qui en eſt le créateur? Voilà ce qu'eſt le ſtile le plus fleuri, auprès de la grande & ſublime éloquence.

Le célèbre Atticus, ſi connu par les lettres que Ciceron lui a écrites, ſe promenant avec lui dans une Ile fort agréable près de l'une des maiſons de campagne que ce fameux Orateur * aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de ſa naiſſance; lui diſoit, en admirant la beauté du payſage, que la magnificence des plus ſuperbes maiſons de campagne, ces ſalles pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vaſtes pieces d'eau qui faiſoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroiſſoit petit & mépriſable, quand il le comparoit avec cette Ile, ce ruiſſeau, cette campagne ſi riante qu'il avoit pour-lors devant les yeux: & il remarque judicieuſement que ce ſentiment n'eſt point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il eſt dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'eſprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeu-

* Hoc ipſo in loco.... ſcito me eſſe natum. Quare id eſt neſcio quid, & latet in animo ac ſenſu meo, quo me plus hic locus fortaſſe delectet. 2. *de leg.* n. 3.

Equidem, qui nunc primùm huc venerim, ſentiari non queo: magnificaſque villas, & pavimenta marmorea, & laquearia tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos illi tubos & euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriſerit? Itaque, ut tu paulo ante de lege, & jure diſſerens, ad naturam referebas omnia; ſic in his ipſis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. *Ibid.* n. 2.

Jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de penſées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui ſemble vouloir prendre le deſſus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chûte & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raiſon de dire que s'il falloit * néceſſairement choiſir, entre la ſimplicité encore groſſiere des anciens écrivains, & la licence démeſurée des nouveaux, il préféreroit ſans héſiter les premiers aux ſeconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un diſcours, que l'on peut, ce me ſemble, propoſer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & ſublime, & en même tems naturelle, & ſans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caracteres. Ce diſcours fut prononcé par M. Racine dans l'Académie Françoiſe à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui ſuccedoit au célèbre Pierre Corneille ſon frere. M. Racine après avoir comparé ce dernier aux Eſchyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuſe Athenes ne s'honore pas moins que des Themiſtocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainſi:

„ Oui, Monſieur, que l'ignorance rabaiſ-
„ ſe tant qu'elle voudra l'éloquence & la poë-
„ ſie, & traite les habiles écrivains de gens
„ inutiles dans les Etats; nous ne crain-
„ drons

* Si neceſſe ſit, vetus illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. Q. l. 8. c. 3.

„ drons point de le dire à l'avantage des
„ lettres, & de ce corps fameux dont vous
„ faites maintenant partie: du moment que
„ des eſprits ſublimes, paſſant de bien loin
„ les bornes communes, ſe diſtinguent,
„ s'immortaliſent par des chef-d'œuvres
„ comme ceux de Monſieur votre frere;
„ quelque étrange inégalité que durant
„ leur vie la fortune mette entre eux & les plus grands Héros, après leur mort
„ cette différence ceſſe. La poſtérité, qui
„ ſe plait, qui s'inſtruit dans les ouvrages
„ qu'ils lui ont laiſſés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y
„ a de plus conſidérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent
„ Poëte & le grand Capitaine. Le même ſiecle
„ qui ſe glorifie aujourd'hui d'avoir produit
„ Auguſte, ne ſe glorifie guere moins d'avoir
„ produit Horace & Virgile. Ainſi, lorſque dans les âges ſuivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuſes, & de toutes les grandes choſes, qui
„ rendront notre ſiecle l'admiration de
„ tous les ſiecles à venir, Corneille, n'en
„ doutons point, Corneille tiendra ſa place parmi toutes ces merveilles: La France ſe ſouviendra avec plaiſir, que ſous
„ le regne du plus grand de ſes Rois a
„ fleuri le plus grand de ſes Poëtes. On
„ croira même ajouter quelque choſe à la
„ gloire de notre auguſte Monarque, lorſqu'on dira qu'il a eſtimé, qu'il a honoré
„ de ſes bienfaits cet excellent génie: que
„ même deux jours avant ſa mort, & lorſ-

„ qu'il

„ qu'il ne lui reſtoit plus qu'un raion de „ connoiſſance, il lui envoia encore des „ marques de ſa liberalité ; & qu'enfin les „ dernieres paroles de Corneille ont été des „ remercimens pour LOUIS LE GRAND.

„ A l'occaſion de M. Bergeret, Secretaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Françoiſe, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV. dont j'inſererai ici une partie.

„ Qui l'eût dit au commencement de l'an„ née derniere, & dans cette même ſaiſon „ où nous ſommes, loſqu'on voioit de tou„ tes parts tant de haines éclater, tant de „ ligues ſe former, & cet eſprit de diſ„ corde & de défiance qui ſouffloit la guer„ re aux quatre coins de l'Europe : qui l'eût „ dit, qu'avant la fin du printems tout ſe„ roit calme ? Quelle apparence de pouvoir „ diſſiper ſi-tôt tant de ligues ? Comment „ accorder tant d'interêts ſi contraires ? „ Comment calmer cette foule d'Etats & „ de Princes, bien plus irrités de notre „ puiſſance, que des mauvais traitemens „ qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût„ on pas cru que vingt années de confé„ rences ne ſuffiſoient pas pour terminer „ toutes ces querelles ? La Diete d'Allema„ ne, qui n'en devoit examiner qu'une „ partie, depuis trois ans qu'elle y étoit „ appliquée, n'en étoit encore qu'aux „ préliminaires. Le Roi cependant, pour „ le bien de la Chrétienté, avoit réſolu „ dans ſon cabinet qu'il n'y eût plus de „ guerre. La veille qu'il doit partir pour ſe

„ met-

„ mettre à la tête d'une de ſes Armées, il
„ trace ſix lignes, & les envoie à ſon Am-
„ baſſadeur à la Haie. Là-deſſus les Pro-
„ vinces déliberent, les Miniſtres des Hauts-
„ Alliés s'aſſemblent: tout s'agite, tout ſe
„ remue. Les uns ne veulent rien cèder
„ de ce qu'on leur demande: les autres re-
„ demandent ce qu'on leur a pris: mais
„ tous ont réſolu de ne point poſer les ar-
„ mes. Le Roi cependant, d'un côté fait
„ prendre Luxembourg, de l'autre s'avan-
„ ce lui-même aux portes de Mons: ici il
„ envoie des Généraux à ſes Alliés, là il
„ fait foudroier Gènes: il force Alger à lui
„ demander pardon: il s'applique même à
„ règler le dedans de ſon roiaume, ſoulage
„ les peuples, & les fait jouïr par avance
„ des fruits de la paix: & enfin, comme
„ il l'avoit prévu, voit ſes ennemis, a-
„ près bien des conférences, bien des pro-
„ jets, bien des plaintes inutiles, contraints
„ d'accepter ces mêmes conditions qu'il
„ leur a offertes, ſans avoir pu en rien re-
„ trancher, y rien ajouter; ou pour mieux
„ dire, ſans avoir pu, avec tous leurs ef-
„ forts, s'écarter d'un ſeul pas du cercle
„ étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du ſublime. Tout y plait, tout y frape; & ce n'eſt point par des graces affectées, par des antitheſes bien meſurées, par des penſées ébloüiſſantes: rien de tout cela ne s'y trouve. C'eſt la ſolidité & la grandeur des choſes mêmes & des idées, qui enleve, ce qui fait le caractere

tère de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthene. L'éloge du Roi est terminé par une pensée magnifique, qui laisse infiniment plus à découvrir qu'elle ne montre: *sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevue où le fier Romain Popilius aiant prescrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, & voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma * dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin & le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que si l'on avoit cité l'endroit d'où il est tiré.

§. II.

DE CE QUE L'ON DOIT *principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.*

JE REDUIRAI ces observations à sept ou huit chefs, qui sont le raisonnement & les preuves, les pensées, le choix des mots, leur

* **Popilius virga quam in manu gerebat circumscripsit regem, ac: *Priusquam hoc circulo excedas*, inquit, *redde responsum senatui, quod referam.*** **Obstupefactus tam violento imperio, paulumper cùm hæsitasset: *Faciam*, inquit *quod censet senatus.* *Liv. lib. 45. n. 12.***

leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les paſſions. Je mêlerai quelquefois à ces obſervations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui ſerviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de compoſer.

ARTICLE PREMIER.

Du Raiſonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus néceſſaire, la plus indiſpenſable, qui en eſt comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres ſe raportent. Car les expreſſions, les penſées, les figures, & toutes les autres ſortes d'ornemens dont nous parlerons dans la ſuite, viennent au ſecours des preuves, & ne ſont emploiées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. * Elles ſont au diſcours ce que ſont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la ſolidité; qui couvrent & embelliſſent les os & les nerfs, mais qui les ſuppoſent, & n'en peuvent tenir lieu. † Je ne diſconviens pas

* Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus cauſa continetur, adjiciunt ſuperinducti corporis ſpeciem. *Quintil. l.* 5. *c.* 9.

† Nec abnuerim eſſe aliquid in delectatione, mul-

pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, & encore plus à toucher: mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de ſuccès, lorſque l'on aura inſtruit & convaincu les auditeurs; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raiſonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens quand ils examinent un diſcours, une harangue, un ouvrage, ſe rendent ſur-tout attentifs aux preuves & aux raiſons; qu'ils les ſéparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient ſe laiſſer éblouïr; qu'ils les peſent & les conſiderent en elles-mêmes; qu'ils examinent ſi elles ſont ſolides, ſi elles ſont au ſujet, & ſi elles ſont à leur place. Il faut que toute la ſuite, toute l'économie du diſcours ſoit bien préſente à leur eſprit; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils ſoient en état de rendre raiſon du deſſein de l'auteur, & de dire ſur chaque endroit: Ici il veut prouver telle choſe, & il la prouve par telles raiſons.

* PARMI les preuves il y en a de fortes & de convainquantes, ſur chacune deſquelles il faut inſiſter, & qu'il faut montrer ſéparément, de peur qu'elles ne ſoient obſcurcies & confondues dans la foule. Il

y

multum vero in commovendis affectibus. Sed hæc ipſa plus valent, cum ſe didiciſſe Judex putat: quod conſequi niſi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non poſſumus. *Ibid.*

* Firmiſſimis argumentorum ſingulis inſtandum, infirmiora congreganda ſunt: quia illa per ſe fortiora non oportet circumſtantibus obſcurare, ut qualia ſunt appareant; hæc imbecilla naturâ, mutuo au-

y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légeres, qu'il faut entaſſer enſemble; afin qu'elles ſe prêtent un mutuel ſecours en ſuppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort ſenſible de ces dernieres. Il s'agiſſoit d'un homme accuſé d'avoir tué un de ſes proches pour recueillir ſa ſucceſſion; & voici les preuves qu'on en apportoit: *Hereditatem ſperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas ſciebas.* * Ces preuves, conſidérées ſéparément, ſont légeres & communes; mais jointes enſemble elles ne laiſſent pas de fraper, non comme la foudre qui renverſe, mais comme la grêle dont les coups redoublés ſe font ſentir.

Il faut éviter de trop inſiſter ſur des choſes qui ne le méritent pas: † car alors nos preuves, outre qu'elles ſont ennuieuſes, deviennent encore ſuſpectes par le ſoin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui ſemble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des eſprits; ou à la fin, pour y laiſſer une plus forte impreſſion; ou par- *Q. l. 5. c. 12.*

auxilio ſuſtinentur. Itaque ſi non poſſunt valere quia magna ſunt, valebunt quia multa ſunt. *Q. l. 5. c. 12.*

* Singula levia ſunt & communia, univerſa vero gravant, & nocent, etiamſi non ut hunc fulmine, tamen ut grandine. *Ibid.*

† Nec tamen omnibus ſemper quæ invenerimus argumentis onerandus eſt judex: quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *Ibid.*

partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de bataille que nous voions dans Homere; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Ciceron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort, & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible: mais dans ses Partitions Oratoires * il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & prévoiant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se règler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matieres que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a emploié d'abord de fortes.

Iliad. l. 4. v. 297.

Cic. l. 2. de Orat. n. 314. & in Orat. n. 50.

LA liaison des preuves entre elles n'est pas une chose indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transitions, † qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des par-

* Semperne ordinem collocandi, quem volumus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & providò, & quod respuunt immutandum est. *In Partition. Orat. n. 15.*

† Ita res diversæ distantibus ex locis, quasi invicem ignotæ, non colliguntur, sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulaque tenebunt... Ita ut corpus sit, non membra... Ac videbitur non solùm composita oratio, sed etiàm continua. *Quintil. l. 7. c. ult.*

parties & des propoſitions, qui ſouvent paroiſſent n'avoir aucun raport, qui ſont indépendantes & comme étrangeres à l'égard les unes des autres, & qui ſans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer enſemble. L'art de l'orateur conſiſte donc alors à ſavoir par de certains tours, & de certaines penſées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union ſi naturelle, qu'elles ſemblent faites les unes pour les autres, & que toutes enſemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maitres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut enſuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naitre dans l'héréſie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une tranſition toute naturelle. „ Mais que dis-je ? „ Il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en „ plaindre. Quelque glorieuſe que fût la „ ſource dont il ſortoit, l'héréſie des derniers tems l'avoit infectée.

Il y a encore une obſervation plus importante. * Il ne ſuffit pas d'avoir trouvé des

* Quædam argumenta adjuvanda ſunt. *Q. l. 5. c.* ponere ſatis non eſt : 12.

des preuves ſolides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies enſemble: il faut ſavoir les développer, & leur donner une juſte étendue pour en faire ſentir tout le poids, & en tirer tout l'avantage poſſible. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'eſt en cela que conſiſte principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur: & c'eſt en quoi Ciceron a ſur-tout réuſſi. J'en raporterai un ſeul exemple, tiré de ſon plaidoier pour Milon.

A pluſieurs preuves, par leſquelles Ciceron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le deſſein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonſtance du tems, & il demande s'il eſt vraiſemblable qu'à la veille preſque des aſſemblées du peuple Romain où ſe devoient donner les charges, Milon qui ſongeoit à demander le Conſulat, eût été aſſez imprudent pour aliéner de lui tous les eſprits par un ſi lâche aſſaſſinat. *Præſertim, Judices, cùm honoris ampliſſimi contentio & dies comitiorum ſubeſſet.* Cette réflexion eſt fort ſenſée: mais ſi l'orateur s'étoit contenté de la montrer ſimplement, ſans lui prêter le ſecours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une maniere merveilleuſe, en montrant comment dans une telle conjoncture on eſt circonſpect & attentif juſqu'au ſcrupule à ménager les bonnes graces & les ſuffrages des citoiens.

Pro Mil. n. 42. & 43.

„ Je ſai, dit Ciceron, juſqu'où va la ti-

„ midité

„ midité de ceux qui briguent ſes charges, & combien la demande du Conſulat entraine avec elle de ſoins & d'inquiétudes. Nous craignons, non-ſeulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penſer de nous en ſecret & dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la fable la plus vaine & la moins fondée nous allarme & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les regards, les paroles de tout le monde. Car rien n'eſt ſi délicat, ſi variable que la volonté des citoiens à l'égard de quiconque prétend aux charges publiques. Non-ſeulement ils s'irritent & s'offenſent de la faute la plus légere: ils conçoivent même ſouvent de capricieux & d'injuſtes dégoûts pour les plus belles actions. *Quo quidem tempore (ſcio enim quàm timida ſit ambitio, quantaque & quàm ſolicita cupiditas Conſulatûs) omnia, non modò quæ reprehendi palam, ſed etiam quæ obſcurè cogitari poſſunt, timemus: rumorem, fabulam fictam, falſam perhorreſcimus: ora omnium atque oculos intuemur. Nihil enim eſt tam molle, tam tenerum, tam aut fragile aut flexibile, quàm voluntas erga nos ſenſuſque civium, qui non modò improbitate iraſcuntur candidatorum, ſed etiam in recte factis ſæpe faſtidiunt.* Eſt-il poſſible de mieux peindre, d'un côté la bizarre légereté du peuple, de l'autre les craintes & les inquiétudes continuelles de ceux qui briguoient ſes ſuffrages? Il conclud ce raiſonnement d'une maniere encore plus vi-

ve, en demandant s'il y a la moindre vraiſemblance que Milon, uniquement occupé depuis ſi long-tems de l'attente de ce grand jour, eût oſé ſe préſenter devant l'auguſte aſſemblée du peuple les mains encore fumantes du ſang de Clodius, & portant ſur ſon front & dans toute ſa contenance l'orgueilleux aveu de ſon crime. *Hunc diem igitur campi ſperatum atque exoptatum ſibi proponens Milo, cruentis manibus ſcelus & facinus præ ſe ferens & confitens, ad illa auguſta centuriarum auſpicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui ſe, interfecto Milone, regnaturum putaret!*

Il faut avouer que ce ſont ces ſortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pouſſer trop loin, & ſe défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ſes ſaillies, s'arrête mal à propos ſur des choſes étrangeres au ſujet, ou de peu de conſéquence, ou qui inſiſte trop long-tems ſur les choſes mêmes qui méritent quelque attention. Ciceron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roſcius, il fait de longues réflexions ſur le ſupplice des parricides, qui étoient enfermés tout vivans dans un ſac, enſuite jettés dans la mer. * L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit,

Pro Roſc. Amer. 70. 72.

† Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum? *Cic. in Orat. n.* 107.

droit, & interrompit l'orateur par ſes applaudiſſemens. En effet il eſt difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. * Cependant Ciceron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long uſage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une eſpece de maturité, reconnut dans la ſuite que ſi cet endroit avoit été ſi fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés ſolides & réelles, que dans l'eſperance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST, comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur propoſer un ſujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver ſur le champ ce qu'on peut dire ſur ce ſujet, en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

S. Roſcius, pour qui Ciceron plaida, étoit accuſé d'avoir tué ſon pere, & l'accuſateur n'apportoit aucune preuve contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accuſateur. Ils répondront ſans doute que pour donner quelque vraiſemblance à une telle accuſation,

* Cùm ipſa oratio jam noſtra caneſceret, haberetque ſuam quandam maturitatem, & quaſi ſenectutem. *Brut. n.* 8.

Quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe poſt aliquando ſentire cœpimus . . . ſunt enim omnia ſicut adoleſcentis, non tam re & maturitate, quàm ſpe & expectatione, laudati. *Orat. n.* 107.

Illa pro Roſcio juvenilis redundantia. *Ibid. n.* 101.

tion, il faut que les preuves ſoient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait inconteſtables: on doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de ſon pere: montrer dans ſa vie précédente des dérèglemens & des deſordres qui préparent à croire un tel crime: & quand tout cela ſeroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait ſi incroiable, marquer le lieu, les témoins, les complices; ſans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action ſi noire, qui ſuppoſe un monſtre qui a étouffé tous les ſentimens de la nature. On aura pris ſoin auparavant de leur raconter l'hiſtoire des deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoierent abſous, perſuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés: & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici uſage de cette hiſtoire. La fable même viendra à leur ſecours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengereſſes. Enfin la nature du ſupplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faiſant voir l'énormité de ce crime, montrera auſſi la néceſſité où eſt un accuſateur d'en apporter des preuves bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raiſons: & des interrogations faites à propos leur feront dire le reſte. Après cela on leur fe-

rà lire l'endroit même de Ciceron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Ciceron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniere dont ils doivent composer.

EXPLICATION d'une Harangue de Tite-Live.

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matiere de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres, qui étoient les plus considerables de la ville, donnerent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la priere de son pere. Après le repas, Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa ro-

Tit. Liv. l. 23. n. 9.

robe un poignard, il lui déclara le deſſein qu'il avoit formé de tuer Annibal, & de ſceller par ſon ſang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner ſon fils d'une ſi funeſte réſolution. Ce diſcours, dans de telles circonſtances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en ſoi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en préſente trois aſſez naturellement. Le premier ſe tire du danger où il s'expoſe en attaquant Annibal au milieu de ſes gardes. Le ſecond regarde le pere même, qui eſt réſolu de ſe mettre entre Annibal & ſon fils, & qu'il faudra par conſéquent percer le premier. Une troiſieme ſe tire de ce que la religion a de plus ſacré, la foi des traités, l'hoſpitalité, la reconnoiſſance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en compoſant, qui eſt de trouver des preuves & des moiens: & c'eſt ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en eſt la premiere partie.

Après qu'on a trouvé des raiſons, on ſonge à l'ordre qu'il faut leur donner: & cet ordre demande, dans une harangue auſſi courte que celle-ci, qu'elles aillent toujours en croiſſant; & que les plus fortes ſoient miſes à la fin. La religion n'eſt pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractere de celui dont il s'agit: c'eſt donc par là qu'il faut commencer. Son propre interêt, ſon danger perſonnel, le touchent bien plus vive-

ment

ment: ce motif doit tenir la ſeconde place. Le reſpect & la tendreſſe pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, paſſent tout ce qu'on peut imaginer: c'eſt donc par où il faudra finir. Voilà ce qui s'appelle en Rhétorique *Diſpoſition*, & qui en eſt la ſeconde partie.

Reſte l'*Elocution*, qui fournit les expreſſions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du diſcours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu D'EXORDE, eſt courte, mais vive & touchante. * *Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæſoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis.* Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui eſt tout hors de lui-même: *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette propoſition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui repréſente le crime & les ſuites funeſtes d'un tel meurtre, eſt comme l'abregé de tout le diſcours. Il pouvoit dire ſimplement, *ne occidere Annibalem in conſpectu meo velis.* Quelle différence!

I. Mo-

„ * Mon fils, je vous „ prie & vous conjure „ par tous les droits les „ plus ſacrés de la nature „ & du ſang, de ne point „ entreprendre de com„ mettre ſous les yeux „ de votre pere une ac„ tion, également crimi„ nelle en elle-même, „ & funeſte par les ſui„ tes qu'elle aura pour „ vous.

I. MOTIF, tiré de la religion. Il ſe ſubdiviſe en trois autres, qui ne ſont preſque que montrés, mais d'une maniere fort vive & fort éloquente, ſans qu'il y ait aucune circonſtance omiſe, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le ſerment & les ſacrifices. 2. Les droits ſacrés & inviolables de l'hoſpitalité. 3. L'autorité d'un pere ſur ſon fils. * *Paucæ horæ ſunt, intra quas juran-tes quicquid deorum eſt, dextræ dextras jun-gentes, fidem obſtrinximus, ut ſacratas fide manus digreſſi ab colloquio extemplò in eum armaremus? Surgis ab hoſpitali menſa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab An-nibale es, ut eam ipſam menſam cruentares hoſpitis ſanguine? Annibalem pater filio meo petui placare: filium Annibali non poſſum?*

II. MOTIF. † *Sed ſit nihil ſancti; non re-*

„ * Il n'y a que peu de „ momens que nous „ nous ſommes liés par „ les ſermens les plus ſo- „ lennels, que nous a- „ vons donné à Annibal „ les marques les plus „ ſaintes d'une amitié in- „ violable : & ſortis à „ peine de cet entretien, „ nous armerions contre „ lui cette même main, „ que nous lui avons pré- „ ſentée pour gage de no- „ tre fidelité! Cette ta- „ ble, où préſident les „ dieux vengeurs des „ droits de l'hoſpitalité, „ où vous avez été ad- „ mis par une faveur que „ deux ſeuls Campaniens „ partagent avec vous; „ vous ne la quittez cet- „ te table ſacrée que pour „ la ſouiller un moment „ après du ſang de votre „ hôte? Helas! après a- „ voir obtenu d'Annibal la „ grace de mon fils, ſe- „ roit-il bien poſſible „ que je ne puſſe obte- „ nir de mon fils celle „ d'Annibal?

„ † Mais ne reſpectons „ rien, j'y conſens, de „ tout ce qu'il y a de

plus

religio, non pietas: audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt. Ce n'est là qu'une transition: mais combien est-elle ornée! Quelle justesse & quelle élégance dans cette distribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif! *fides*, pour le traité: *religio*, pour l'hospitalité: *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, & conduit naturellement du premier motif au second.

* *Unus aggressurus es Annibalem? Quid illa turba tot liberorum servorumque? Quid in unum intenti omnium oculi? Quid tot dextræ? Torpescent-ne in amentia illa? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis?* Quelle foule de pensées, de figures, d'images! & cela pour dire qu'il

„ plus sacré entre les „ hommes: violons tout „ ensemble la foi, la re- „ ligion, la piété: ren- „ dons-nous coupables „ de l'action du mon- „ de la plus noire, si no- „ tre perte ne se trouve „ pas ici infailliblement „ jointe avec le crime.

„ * Seul vous préten- „ dez attaquer Annibal? „ Mais quoi! Cette fou- „ le d'hommes libres & „ d'esclaves qui l'envi- „ ronnent; tous ces yeux „ attachés sur lui pour „ veiller sans cesse à sa „ sureté; tant de bras „ toujours prêts à s'em- „ ploier à sa défense; „ esperez-vous qu'ils de- „ meurent glacés & im- „ mobiles au moment „ que vous vous porte- „ rez à cet excès de fu- „ reur? Soutiendrez-vous „ le regard seul d'Anni- „ bal, ce regard redou- „ table, que ne peu- „ vent soutenir les Ar- „ mées entieres, qui fait „ trembler le peuple Ro- „ main?

qu'il ne peut pas attaquer Annibal, ſans s'expoſer à un danger certain de mourir. Quelle admirable oppoſition entre des Armées entieres qui ne peuvent ſoutenir le viſage d'Annibal, le peuple Romain même que ſes regards font trembler, & un foible particulier! *tu*.

III. MOTIF. * *Et, alia auxilia deſint, me ipſum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis ſuſtinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque eſt.*

Je n'admire pas moins la ſimplicité & la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme ſeroit bien tenté d'ajouter ici quelques penſées, & d'étendre cet endroit. Pourrez-vous tremper vos mains dans le ſang d'un pere à arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maitre comme Tite-Live ſent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'eſt l'affoiblir.

PERORAISON. * *Deterreri hîc ſine, te potiùs, quàm illic vinci. Valeant preces apud*

» * Et quand même » tout autre ſecours lui » manqueroit, aurez-» vous le courage de me » fraper moi-même lorſque » je le couvrirai de mon » corps, & que je me préſen-» terai entre lui & vos » coups? Car je vous le » déclare, ce n'eſt qu'en » me perçant le flanc que » vous pouvez aller juſ-» qu'à lui.

» † Laiſſez-vous flé-» chir en ce moment, » plutôt que de vouloir » périr dans une entre-» priſe ſi mal concertée. » Souffrez que mes prié-» res aient ſur vous quel-» que pouvoir, après » qu'elles ont été au-» jourd'hui ſi puiſſantes » en votre faveur.

preces meæ, ſicut pro te hodie valuerunt. Juſqu'ici Pacuvius avoit emploié les figures les plus vives & les plus preſſantes: tout étoit animé & plein de feu: ſes yeux, ſon viſage, ſes mains en diſoient ſans doute encore plus que ſa langue. Tout d'un coup il s'adoucit: il prend un ton plus tranquille, & finit par les prieres, qui dans la bouche d'un pere ſont plus fortes que toutes les raiſons. Auſſi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes, qui commencerent à couler de ſes yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baiſers du pere, qui le tint long-tems tendrement embraſſé, & ſes prieres redoublées avec inſtance, acheverent de le perſuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque oſculo hærens, non antè precibus abſtitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

ARTICLE SECOND.

Des Penſées.

PENSE'E eſt un mot fort vague & fort général, qui a pluſieurs ſignifications bien differentes, auſſi bien que le mot Latin *ſententia*. On voit aſſez que ce que nous examinons ici ſont les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, & qui en ſont une des principales beautés.

C'eſt ici proprement ce qui fait le fond, & comme le corps du diſcours: * car l'élocution n'en eſt que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeûnes gens ce grand principe, ſi ſouvent répeté dans Ciceron & dans Quintilien, † que les mots ne ſont que pour les choſes: qu'ils ne ſont deſtinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos penſées: ‡ que les expreſſions les plus choi-

* Quorumdam elocutio res ipſas effeminat, quæ illo verborum habitu veſtiuntur. *Quintil. Prooem. l. 8.*

† Sit cura elocutionis quàm maxima, dum ſciamus tamen nihil verborum cauſa eſſe faciendum, cùm verba ipſa rerum gratiâ ſint reperta. *Quintil. Prooem. l. 8.*

Quibus (verbis) ſolum à natura ſit officium attributum, ſervire ſenſibus. *Quintil. l. 12. c. 10.*

‡ Quid eſt tam furioſum quàm verborum vel optimorum atque ornatiſſimorum ſonitus inanis, nulla ſubjecta ſententia nec ſcientia. 1. *de Orat. n. 51.*

choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvues de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſon vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'inſenſé. Qu'au contraire il faut faire cas des penſées & des raiſons ſolides, quoique deſtituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque maniere qu'elle ſe montre, eſt toujours eſtimable: en un mot, que * l'orateur peut donner quelque ſoin aux mots, mais qu'il doit ſa principale attention aux choſes.

On fera remarquer auſſi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les penſées dont ils embelliſſent leur diſcours ſont ſimples, naturelles, intelligibles: qu'elles ne ſont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'eſprit, mais qu'elles naiſſent toujours du fonds même de la matiere qui y eſt traitée, dont elles paroiſſent ſi inſéparables, qu'on ne voit pas comment les choſes auroient pu ſe dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même maniere. Un exemple rendra ces obſervations plus ſenſibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat eſt, ſans conteſtation, un des plus beaux endroits

* Curam ergo verborum, rerum volo eſſe ſollicitudinem. *Quintil. Proem. l. 2.*

droits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des penſées naturelles & ingénieuſes. Pour en bien connoître l'art & la délicateſſe, il ne faut que la réduire à un récit tout ſimple, en n'omettant aucune des circonſtances eſſentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les differentes parties par differens chiffres pour les mieux diſtinguer, & pour les pouvoir enſuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

Lib. 1. cap. 25.

1. *Fœdere ictò trigemini, ſicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter duas*
3. *acies procedunt. Conſederant utrinque pro*
caſtris duo exercitus, in hoc ſpectaculum
4. *totis animis intenti. Datur ſignum, infeſtiſ-*
5. *que armis terni juvenes concurrunt. Cùm*
aliquandiu inter ſe æquis viribus pugnaſſent, duo Romani, ſuper alium alius, vul-
neratis tribus Albanis, expirantes corrue-
6. *runt. Illi ſuperſtitem Romanum circumſi-*
ſtunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut ſe-
gregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita
ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affec-
7. *tum corpus ſineret. Jam aliquantum ſpatii*
ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat,
cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſe-
quentes: unum haud procul ab ſeſe abeſſe;
in eum magno impetu redit, eumque inter-
8. *ficit. Mox properat ad ſecundum, eumque*
9. *pariter neci dat. Jam æquato marte ſinguli*
ſupererant, numero pares, ſed longè viribus
10. *diverſi. Romanus exultans, Duos, inquit,*

FRA-

FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Tum gladium ſuperne illius jugulo defigit: jacentem ſpoliat. Romani ovantes ac gratulantes* 11. *Horatium accipiunt. Inde ex utraque parte* 12. *ſuos ſepeliunt.*

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de penſées & d'images qui intereſſent & qui frapent vivement le lecteur, & lui rendent cette action ſi préſente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ſes propres yeux, en quoi conſiſte la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que conſulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû ſe paſſer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonſtance avec des couleurs ſi vives, mais ſi naturelles, qu'on s'imagine aſſiſter à ce combat. C'eſt ce que Tite-Live fait d'une maniere merveilleuſe.

* *Fœdere icto trigemini, ſicut convenerat,* 1. *arma capiunt. Cùm ſui utroſque adhortarentur* 2.

„ * 1. Le traité conclu, „ les trois freres de côté „ & d'autre prennent les „ armes comme on en „ étoit convenu.

„ 2. Pendant que chacun parti exhorte les „ ſiens à bien faire leur „ devoir, en leur repréſentant que les dieux, „ la patrie, leurs peres & „ leurs meres, tout ce „ qu'il y avoit de citoiens „ dans la ville & dans l'armée, ont les yeux attachés ſur leurs armes „ & ſur leurs bras; ces généreux Athletes, pleins „ de courage par eux-mêmes, & animés encore par de ſi puiſſantes „ exhortations, s'avancent au milieu des deux „ armées.

rentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & suopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, & leur représentât que la patrie entiere étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la maniere dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. * *Conſederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis quàm curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur.* Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis præsentis quàm curæ expertes:* & Tite-Live en apporte aussi-tôt la rai-

* 3. Elles étoient rangées de côté & d'autre autour du champ de bataille, exemtes à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissoit de l'avoir lequel des deux peuples commanderoit à l'autre, & que la valeur d'un si petit nombre de combattans alloit décider de leur sort. Occupés de ces pensées, & dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver, ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvoit pas ne les point allarmer.

raiſon. Quelle image ces deux mots, *erecti ſuſpenſique*, peignent à l'eſprit!

* *Datur ſignum, infeſtiſque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum ſuum, publicum imperium ſervitiumque obverſatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipſi feciſſent. Ut primo ſtatim concurſu increpuere arma, micanteſque fulſere gladii, horror ingens ſpectantes perſtringit; & neutro inclinata ſpe; torpebat vox ſpirituſque.* On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entieres, & en avoient le courage: inſenſibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que la deſtinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux penſées magnifiques, & puiſées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui ſuit, ſans ſe ſentir encore ſaiſi d'horreur & de friſſonnement, auſſi bien que les ſpectateurs du

4.

„ * 4. On donne le „ ſignal: & ces braves „ héros marchent trois à „ trois les uns contre les „ autres, portant en eux „ ſix le courage de deux „ grandes armées. Inſenſibles de part & d'autre „ à leur propre péril, ils „ n'ont devant les yeux „ que la ſervitude ou la „ liberté de leur patrie, „ dont le ſort deſormais „ dépend uniquement de „ leur courage. Dès qu'on „ entendit le choc de „ leurs armes, & qu'on „ vit briller leurs épées; „ les ſpectateurs ſaiſis de „ crainte & d'allarme, „ ſans que l'eſperance pan„ chât encore de part ou „ d'autre, reſterent telle„ ment immobiles, qu'on „ eût dit qu'ils avoient „ perdu l'uſage de la voix „ & de la reſpiration.

du combat? Ici les expreſſions ſont toutes poëtiques; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expreſſions poëtiques, dont il ne faut uſer que rarement & avec ſobriété, étoient appellées par la grandeur même du ſujet, & par la néceſſité d'égaler par les termes le merveilleux du ſpectacle.

Ce morne & triſte ſilence, qui les tenoit tous comme ſuſpendus & immobiles, ſe changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurerent ſans eſpérance, mais non ſans inquiétude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui reſtoit ſeul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de ſon péril. N'étoit-ce pas là la véritable diſpoſition des deux armées après la chute des deux Romains; & le Tableau qu'en fait Tite-Live n'eſt-il pas copié d'après nature?

5. *Conſertis deinde manibus, cùm jam non motus tantùm corporum, agitatioque anceps te-*

„ 5. Enſuite, lorſqu'en „ étant venus aux mains, „ ce ne fut plus ſeule- „ ment le mouvement „ des bras & l'agitation „ des armes qui ſervirent „ de ſpectacle, mais qu'on „ aperçut des bleſſures, „ & qu'on vit couler le „ ſang, deux Romains „ tomberent morts aux „ piés des Albains, qui „ tous trois avoient été „ bleſſés. A leur chûte, „ l'armée ennemie pouſ- „ ſa de grands cris de „ joie, pendant que de „ l'autre côté les légions „ Romaines demeurerent „ ſans eſpérance, mais „ non ſans inquiétude, „ tremblant pour le Ro- „ main qui étoit reſté „ ſeul, & que les trois „ Albains avoient entou- „ré.

telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent ; duo Romani ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cùm conclamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nondum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius quem très Curiatii circumſteterant.

Je raporterai le reſte de ce récit ſans preſque y faire aucune réflexion, pour éviter une ennuieuſe longueur. Je dois ſeulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, auſſi bien que de l'hiſtoire en général ſelon la judicieuſe remarque de * Ciceron, c'eſt la merveilleuſe variété qui y regne par-tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'eſpérance, de joie, de deſeſpoir, de douleur, cauſés par des changemens ſubits, & des viciſſitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable ſurpriſe, qui tiennent juſqu'à la fin l'eſprit du lecteur comme en ſuſpens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaiſir incroiable, ſur-tout quand le récit ſe termine par un

* Multam caſus noſtri tibi varietatem in ſcribendo ſuppeditabunt, plenam cujuſdam voluptatis, quæ vehementer animos hominum in legendo ſcripto retinere poſſit : Nihil eſt enim aptius ad delectationem lectoris, quam temporum varietates fortunæque viciſſitudines.... Ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. *Cic. Ep.* 12. *l.* 5. *ad famil.*

un évenement intereſſant & ſingulier. Il ſera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui ſuit.

6. *Fortè is integer fuit; ut univerſis ſolus nequaquam par, ſic adverſus ſingulos ferox. Ergo, ut ſegregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret.*

7. *Jam aliquantum ſpacii ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat, cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſequentes: unum haud procul ab ſeſe abeſſe. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat.*

8. *Tum clamore, qualis ex inſperato faventium*

„ 6. Heureuſement il „ étoit ſans bleſſure; ainſi „ trop foible contre tous „ enſemble, mais plus „ fort que chacun d'eux; „ il uſe d'un ſtratageme „ qui lui réuſſit. Pour di„ viſer ſes ennemis, il „ prend la fuite, perſuadé „ qu'ils le ſuivroient plus „ ou moins vîte, ſelon „ qu'il leur reſtoit plus ou „ moins de force.

„ 7. Déja il étoit aſſez „ loin de l'endroit où „ l'on avoit combattu, „ lorſque tournant la tête „ il voit les Curiaces à „ une aſſez grande diſ„ tance les uns des au„ tres, & l'un d'eux tout „ proche de lui. Il re„ vient ſur celui ci de tou„ te ſa force: & tandis „ que l'armée d'Albe crie „ à ſes freres de le ſecou„ rir, déja Horace, vain„ queur de ce premier „ ennemi, court à une ſe„ conde victoire.

„ 8. Alors les Romains „ animent leur guerrier „ par des cris, tels que „ le mouvement ſubit „ d'une joie inespérée en „ fait pouſſer, & lui de „ ſon côté ſe hâte de met„ tre fin au ſecond com„ bat. Avant donc que „ l'autre, qui n'étoit pas „ fort éloigné, eût pu „ l'atteindre, il couche „ ſon ennemi par terre.

tium ſolet, Romani adjuvant militem ſuum: & ille defungi prælio feſtinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit.

Famque æquato marte ſinguli ſupererant, 9.
ſed nec ſpe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant: alter, feſſum vulnere, feſſum curſu trahens corpus, victuſque fratrum ante ſe ſtrage, victori objicitur hoſti. Nec illud prælium fuit.

Quelle beauté d'expreſſions & de penſées! Quelle vivacité d'images & de deſcriptions!

Romanus exultans, DUOS, *inquit,* FRA- 10.
TRUM MANIBUS DEDI: TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPÆRET, DABO. *Male ſuſtinenti arma gladium ſuperne jugulo defigit: jacentem ſpoliat.*

Ro-

„ 9. Il ne reſtoit plus „ de chaque côté qu'un „ combattant: mais ſi le „ nombre étoit égal, les „ forces & l'eſpérance ne „ l'étoient pas. Le Ro- „ main ſans bleſſure, & „ fier d'une double vic- „ toire, marche plein de „ confiance à ce troiſieme „ combat. L'autre au con- „ traire, affoibli par le „ ſang qu'il a perdu, & „ épuiſé par la courſe, ſe „ traine à peine, & déja „ vaincu par la mort de „ ſes freres, comme une „ victime ſans défenſe, „ préſente la gorge à ſon „ vainqueur. Auſſi ne fut-ce point un combat.

„ 10. Horace, triomphant déja par avance: „ j'ai immolé, dit-il, les „ deux premiers aux manes de mes freres, j'immolerai le troiſieme à „ ma patrie, afin que „ Rome devienne maîtreſſe d'Albe, & lui faſſe „ la loi. A peine Curiace „ pouvoit-il ſoutenir ſes „ armes: il lui enfonce „ ſon épée dans la gorge, „ & enſuite le dépouille.

11. *Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat.*

12. *Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur ; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti.*

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples Latins & François, & qui sont tirées de son livre sur la maniere de bien penser.

DIFFERENTES REFLEXIONS sur les Pensées.

I. LA VERITÉ est la premiere qualité, &

„ 11. Les Romains reçoivent Horace dans leur „ camp avec une joie & „ une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils „ avoient été plus près du „ danger.

„ 12. Après cela, chacun songe à ensevelir les siens, mais „ avec des dispositions „ bien differentes ; les „ Romains étant devenus „ maîtres de leurs ennemis, & les Albains se „ voiant soumis à une domination étrangere.

& comme le fondement des penſées. Les plus belles ſont vicieuſes, ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque. *page* 9.

Les penſées ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées: & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables, qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes. Ainſi une penſée eſt vraie, lorſqu'elle repréſente les choſes fidèlement; & elle eſt fauſſe, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas ici. Les penſées ſont plus ou moins vraies, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiere fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée. C'eſt-à-dire, que comme les habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout-à-fait proportionnés à la perſonne qui les porte; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent: de ſorte qu'une penſée juſte eſt, à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme Latine ſur Didon, qui a été traduite ſi heureuſement en notre langue. Pour la bien entendre il faut ſuppoſer ce que

que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poëſie, qu'elle ſe tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Auſon. *Infelix Dido, nulli bene nupta marito:*
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a * réduite
De tes maris le triſte ſort!
L'un, en mourant, cauſe ta fuite:
L'autre, en fuiant, cauſe ta mort.

* *On a remarqué ici une faute contre la langue, qui demande* réduit *au maſculin, parce que le nominatif eſt après le verbe.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe. Elle ne demande pas toujours tant de ſymétrie, ni tant de jeu: il ſuffit que la penſée ſoit vraie dans toute ſon étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *pages* 41. 42.

Plutarque, qui étoit un eſprit ſolide, condamne la penſée fameuſe d'un hiſtorien ſur l'incendie du temple d'Epheſe : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique conſacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu'Alexandre vint au monde ; parce que la Déeſſe aiant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias, fut ſi occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il eſt ſurprenant que * Ciceron

* Concinnè, ut multa, Timæus, qui cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe: adjunxit, minimè id eſſe mirandum, quod Diana, cùm

céron trouve cette penſée jolie, lui qui penſe & juge toujours ſainement. Mais il eſt encore plus ſurprenant que Plutarque, ce cenſeur ſi auſtere, ait oublié ſa ſévérité, en ajoutant que la réflexion de l'hiſtorien eſt ſi froide, qu'elle ſuffiſoit pour éteindre l'incendie. *pages* 49. *&* 50.

Quintilien ſe moque avec raiſon de quelques Orateurs qui diſoient comme quelque choſe de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur ſource*, & *Que les bons arbres portoient du fruit en naiſſant.* (* Ces comparaiſons peuvent éblouïr d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoît le faux.) *page* 72.

II. Pour penſer bien, il ne ſuffit pas que les penſées n'aient rien de faux. Les penſées, à force d'être vraies, ſont quelquefois triviales: & pour ce ſujet Ciceron louant celles de Craſſus, après avoir dit qu'elles ſont ſi ſaines & ſi vraies, ajoute qu'elles ſont ſi nouvelles & ſi peu communes: *Sententiæ Craſſi tam integræ, tam veræ, tam novæ.* C'eſt-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'eſprit, il faut quelque choſe qui le frape & qui le ſurprenne .. La vérité eſt à la penſée ce que les fon-

De Orat. l. 2. n. 188.

cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *De nat. deor. l. 2. n. 69.*

* Quorum utrumque in iis eſt quæ me juvene ubique cantari ſolebant: Magnorum fluminum navigabiles fontes ſunt: & generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt. *Quintil. l. 8. c. 3.*

fondemens ſont aux édifices: elle la ſoutient, & la rend ſolide. Mais un bâtiment qui ne ſeroit que ſolide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui ſe connoiſſent en architecture. Outre la ſolidité, on veut de la grandeur, de l'agrément, & même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties: & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité, qui plait tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne perſonne. Voilà une penſée fort vraie: mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniere qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez:

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. *Carm. lib. 1. od. 4.*

„ La mort renverſe également les palais des „ Rois, & les cabanes des pauvres. „ Le ſecond prend un autre tour:

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Le

Le tour du poëte Latin eſt plus figuré, & plus vif ; celui du poëte François eſt plus naturel & plus fin : il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre. *pages* 75. 78. 79.

1. [Ce qui releve ſur-tout un diſcours,] ce ſont * les penſées qui ont de l'élevation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. La ſublimité, la grandeur dans une penſée, eſt juſtement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la penſée convienne au ſujet. Car c'eſt une règle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiere qu'on traite ; & rien n'eſt moins raiſonnable † que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit preſque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand ſujet qui en demanderoit de ſublimes. *page* 80.

‡ *Vous n'avez reçu rien de plus grand de la fortune, que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire.* C'eſt à Céſar que parle ainſi l'Orateur Romain ; & voici comme un hiſtorien parle de ce dernier : § *Il n'a dû ſon élévation qu'à lui-*

* Non ad perſuaſionem, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Long. de ſublimi ſect.* 1.

† A ſermone tenui ſublime diſcordat, ſitque corruptum, quia in plano tumet. *Q. l.* 8. c. 3.

‡ Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

§ Omnia incrementa ſua ſibi debuit : vir ingenio

lui-même; *& ſon grand génie a empêché que les nations vaincues n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains, que les Romains en avoient ſur elles par la valeur.* Mais le vieux Séneque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que * *Ciceron eſt le ſeul eſprit qu'ait eu le peuple Romain égal à ſon empire.* pages 83. & 84.

Ciceron parle bien noblement de Céſar, † en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient applanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec, l'Italie n'auroit rien à craindre; & que les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page* 87.

Pompée aiant défait Tigranes Roi d'Arménie, ne le ſouffrit pas longtems à ſes piés, & lui remit ſa couronne ſur la tête. ‡ *Il le rétablit en ſa premiere fortune*, dit un hiſtorien, *jugeant qu'il étoit auſſi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'O-

maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib.* 1.

* Illud ingenium quod ſolum populus Romanus par imperio ſuo habuit. *Controv. lib.* 1.

† Perfecit ille, ut ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non ma-turæ præſidio, ſed victoria ſua rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Cicer. Pif. n.* 62.

‡ In priſtinum fortunæ habitum reſtituit: æquè pulcrum eſſe judicans, & vincere reges, & facere. *Val. Max. lib.* 5. *c.* 1.

L'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Ducheſſe d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Boſſuet,) ſont pleines de ces penſées qu'Hermogene nomme majeſtueuſes.

„ Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſan„ ce : toute autre place qu'un trône eût „ été indigne d'elle.

„ Douce, familiere, agréable autant „ que ferme & vigoureuſe, elle ſavoit „ perſuader & convaincre auſſi bien que „ commander, & faire valoir la raiſon non „ moins que l'autorité.

„ Malgré les mauvais ſuccès de ſes ar„ mes infortunées, (*c'eſt de Charles I. Roi „ d'Angleterre dont parle l'auteur*) ſi on a „ pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; „ & comme il n'a jamais refuſé ce qui é„ toit raiſonnable étant vainqueur, il a „ toujours rejetté ce qui étoit foible & in„ juſte étant captif. *p.* 105.

Ces ſortes de penſées portent la conviction avec elles, entrainent comme par force notre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame.

2. Voilà donc une premiere eſpece de penſées, qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpece ſont les agréables, qui ſurprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes; mais qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par

la ſublimité. . . . . Les penſées ſublimes ſont auſſi agréables: mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractere. Elles plaiſent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'eſprit; au-lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant en elles, eſt comme en certaines peintures quelque choſe de doux, de tendre, & de gracieux. C'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant, mais dans je ne ſai quelle grace qu'on ne ſauroit définir en général, & dont il y a plus d'une ſorte. *pages* 131. & 132.

Satyr. 10. lib. 1.

Les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agréables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles. „ Il me „ paroît, dit Coſtar, que c'eſt un grand „ avantage d'être porté au bien ſans nulle „ peine; & il me ſemble que c'eſt un ruiſ„ ſeau tranquille, qui ſuivant ſa pente na„ turelle, coule ſans obſtacle entre deux „ rives fleuries. Je trouve au contraire „ que ces gens vertueux par raiſon, qui „ ſont quelquefois de plus belles choſes que „ les autres, ſont de ces jets-d'eau où l'art „ fait violence à la nature, & qui après „ avoir jailli juſques au ciel, s'arrêtent „ bien ſouvent par le moindre obſtacle “. C'eſt encore penſer joliment que de dire avec Balzac d'une petite riviere: „ Cette „ belle eau aime tellement ce pays, qu'el„ le

„ le ſe diviſe en mille branches, & fait „ une infinité d'îles & de tours afin de „ s'y amuſer davantage. *p.* 137. 138.

Les fictions ingénieuſes ne font point un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées. . . . . Pline le Jeune exhortant par ſon exemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, lui dit * que l'exercice du corps réveille l'eſprit: que les bois, la ſolitude, le ſilence même qu'on garde en certaines chaſſes aident fort à bien penſer: & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord † qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans les toiſes, il étoit aſſis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, rêvant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ſes tablettes pleines. Cela eſt penſé joliment: mais il

Y

* Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique ſylvæ, & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt. . . Experieris non Dianam magis in montibus quam Minervam inerrare. *Lib.* 1. *ep.* 6.

† Ad retia ſedebam: erant in proximo non venabulum aut lancea, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane hôteſſe des bois, qu'on la trouve dans les vallons & ſur les montagnes. *pages* 139. 140.

L'agrément nait d'ordinaire de l'oppoſition, ſur-tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens, & comme deux faces: car cette figure, qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt très élégante. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere. Séneque, * qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude: Tacite, † qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. ‡ Horace parle d'une folle ſageſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante. Quelqu'un a dit, que les Rois ſont eſclaves ſur le trône; que le corps & l'ame ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter, & deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Selon Voiture, le ſecret pour avoir de la ſanté & de la gaieté, eſt que le corps ſoit agité & que l'eſprit ſe repoſe. Le même dit, en parlant d'une perſonne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce: Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je

* Magna ſervitus eſt magna fortuna. *De Conſol. ad Polyb.*

† Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib.* 1.

‡ Inſanientis dum ſapientiæ conſultus erro... Strenua nos exercet inertia... Rerum concordia diſcors. *Horat.*

je reçois de ſes lettres, ni ſi humble que lorsque j'y veux répondre. *page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une penſée ne puiſſe être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu: la ſeule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle conſiſte cette naïveté dans je ne ſai quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable, tel qu'eſt celui d'un villageois de bon ſens, ou d'un enfant qui a de l'eſprit. *page* 150.

3. Il y a une troiſieme eſpece de penſées, qui avec de l'agrément ont de la délicateſſe, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le prix, vient de ce qu'elles ſont délicates. . . . On peut dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit. . . Il faut, à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par raport à celle des ouvrages naturels. * Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit, & dont la matiere preſque imperceptible fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe. Tel eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la vue, ſelon l'auteur de l'hiſtoire naturelle. *page* 158. & 160.

Di-

* Rerum natura nuſquam magis, quàm in minimis, tota. *Plin. l.* 11, *c.* 2.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas, multis nulla ſui parte mirabilior. *Mem. l.* 37. *Prim.*

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué. * Il ſemble d'abord qu'elle le cache en partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'eſprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & emploier même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit myſtere eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées : enſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entieres à la premiere vue, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoute je ne ſai quoi au ſublime & à l'agréable. Des exemples rendront la choſe plus claire. *Pages* 160. 161.

Pline le Panégyriſte dit à ſon Prince qui avoit refuſé long-tems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand

* Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur, & gaudent, non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quinct.* l. 8. c. 2.

quand il crut l'avoir mérité: * *Vous êtes le ſeul à qui il eſt arrivé d'être pere de la patrie, avant que de le devenir.* page 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations règlées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des blés en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. † *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome: ‡ *Les uns publioient après vous avoir vu, qu'ils avoient aſſez vêcu; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicateſſe dans la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des Enfers, la regarda, & la perdit au même moment: § *Folie pardonnable à la vérité, ſi les Dieux des Enfers ſavoient pardonner!* page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Ciceron donne à Céſar: ‖ *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

Outre la délicateſſe des penſées qui ſont pu-

* Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ eſſes, antequam fieres.

† Nilus Ægypto quidem ſæpe, ſed gloriæ noſtræ nunquam largiòr fluxit.

‡ Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto: alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

§ Cùm ſubita incautum dementia cepit amantem: Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. l. 4.*

‖ Obliviſci nihil ſolet niſi injurias. *Orat. pro Ligar. n. 35.*

purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. * *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poëte au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément: *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie: mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainſi d'une perſonne qui lui étoit extrêmement chere: † *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus déſerts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'eſt plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue eſt entre un Paſſant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis: j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle?

* Nunquam ego te vitâ frater amabilior aſpiciam poſthac: at certè ſemper amabo. *Catull.*

† In ſolis tu mihi turba locis. *Tibull.*

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.
pages 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également ſenſée & ſpirituelle du Pere Bouhours, qui ſe trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSE'ES INGE'NIEUSES. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus délicat dans les penſées & dans les expreſſions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de juſteſſe* [*& de délicateſſe*,] *ſe perd quand on les veut mettre dans une autre langue: à peu près comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtil s'évapore quand on les verſe d'un vaſe dans un autre.* page. 195.

DES PENSE'ES BRILLANTES.

IL Y A une ſorte de penſées, peu connues chez les écrivains du bon ſiecle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles conſiſtent dans une maniere de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plaît ſur-tout par une certaine pointe d'eſprit, qui frape par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Séneque contribua beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût: * & du tems de Quintilien il

* Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſen-

y étoit ſi général & ſi dominant, que les Orateurs ſe faiſoient une loi de terminer preſque chaque période par quelque penſée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & ſe récriât.

Les réflexions de Quintilien ſur ce ſujet ſont tout-à-fait ſenſées. * Il ne condamne pas ces ſortes de penſées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le diſcours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation: il en condamne ſeulement l'abus & la trop grande affectation. † Il veut qu'on les regarde comme les yeux du diſcours: & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ‡ Il conſent qu'on ajoute à la maniere d'écrire des anciens cette nouvelle grace, comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne maniere de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condamner, & dont même on doit tâcher de faire une ſorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. § Car après tout, l'ancienne ſimplicité

ſus, in fine ſermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, reſpirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Q. l.* 8. *c.* 5.

* Quod tantum in ſententia bona crimen eſt? Non cauſæ prodeſt? non judicem movet? non dicentem commendat? *Ibid.*

† Ego hæc lumina orationis velut oculos quoſdam eloquentiæ eſſe credo: ſed neque oculos eſſe toto corpore velim. *Ibid.*

‡ Patet media quædam via: ſicut in cultu victuque acceſſit aliquis citra reprehenſionem nitor, quem, ſicut poſſumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid.*

§ Si neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam.

té ſeroit encore plus eſtimable que cette nouvelle licence.

* En effet, lorſque ces penſées ſont en trop grand nombre, elles s'entrenuiſent & s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui ſont plantés trop près les uns des autres: & elles cauſent la même obſcurité & la même confuſion dans le diſcours, que la trop grande multitude de perſonnages dans un tableau.

† D'ailleurs, comme ces ſortes de penſées, dont la beauté conſiſte à être courtes & vives, ſont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un ſens complet, il arrive de là que le diſcours eſt extrêmement coupé & concis, ſans liaiſons & comme découſu, compoſé plutôt de pieces & de morceaux, que de membres & de parties qui faſſent un tout. Or une telle compoſition paroît entierement oppoſée au nombre & à l'harmonie du diſcours, qui demande plus de ſuite & plus d'étendue.

‡ On peut dire auſſi que ces penſées bril-

* Denſitas earum obſtat invicem, ut in ſatis omnibus fructibuſque arborum nihil ad juſtam magnitudinem adoleſcere poteſt, quod loco, in quem creſcat, caret. Nec picturæ, in qua nihil circumlitum eſt, eminet: ideoque artifices etiam, cùm plura in unam tabulam opera contulerant, ſpatiis diſtinguunt, ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

† Facit res eadem concitam quoque orationem. Subſiſtit enim omnis ſententia; ideoque poſt eam utique aliud eſt initium. Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris ſed fruſtis collata, ſtructurâ caret; cùm illa rotunda & undique circumciſa inſiſtere invicem nequeant. *Ibid.*

‡ Lumina illa non flammæ, ſed ſcintillis in-

brillantes reſſemblent moins à une flamme lumineuſe, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

† Enfin comme on n'eſt attentif qu'à les entaſſer, on devient peu délicat dans le diſcernement & le choix, & il ne ſe peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Séneque, on ſent bien que ce que je viens de dire eſt ſon portrait, & le caractere propre de ſes ouvrages: & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, * où après avoir rendu juſtice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ſes écrits beaucoup de belles penſées & de maximes ſolides pour les mœurs, il ajoute que par raport à l'éloquence ils ſont d'un goût dépravé & corrompu preſque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils ſont pleins de défauts agré-

ter fumum emicantibus, ſimilia dixeris. *Ibid.*

† Hoc quoque accidit, quòd ſolas captanti ſententias, multas neceſſe eſt dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

* Multæ in eo claræque ſententiæ, multâ etiam morum gratiâ legenda: ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciоſiſſima, quod abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam. . . ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur ... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt, eligere modo cura ſit: quod utinam ipſe feciſſet! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *L. 1. 10. 6. 1.*

gréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'eſt pourquoi il dit qu'il auroit été à ſouhaiter qu'un ſi beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, ſi riche & ſi fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un diſcernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ſes productions; qu'il eût ſu en faire le choix, & ſur-tout qu'il n'eût point affoibli l'importance des matieres qu'il traite par un amas de petites penſées, * qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'eſprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je raporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puiſſent comparer ſon ſtile avec celui de Ciceron & de Tite-Live, & voir ſi le jugement qu'en porte Quintilien eſt fondé ſur de bonnes raiſons, ou s'il n'eſt que l'effet de ſa prévention contre Séneque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

† *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes, animi-* *Senec. de Benef. l. 6. c. 31.*

* Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excuſſæ riſum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quint. l. 8. c. 5.*

„ † Dans le tems que „ Xerxès, enflé d'orgueil, „ & aveuglé par une vaine confiance en ſes forces, ſongeoit à porter „ la guerre contre la Grece, tous les courtiſans „ qui l'environnoient travailleront à l'envi à le „ pouſſer par des flatteries outrées dans le précipice où ſon ambition „ l'entrainoit. L'un diſoit que la nouvelle „ ſeule de la guerre jet-

animum tumentem, obstitumque quàm caducis consideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium belli, & ad primam adventûs famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solùm Græcia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vastæ solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere: angustæ esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria: vix pavere cœlum satis ad emittenda omni manu tela.

* *Cùm in hunc modum multa undique ja-*

„ ctoit le trouble parmi „ les Grecs, & qu'au premier bruit de ſa marche ils prendroient la „ fuite: un autre, qu'avec une armée ſi nombreuſe il étoit ſûr, non „ ſeulement de vaincre la „ Grece, mais de l'accabler; & que tout ce „ qu'il avoit à craindre „ étoit de trouver à ſon „ arrivée les villes déſertes, & les campagnes „ réduites en ſolitudes „ par la retraite précipitée des habitans, & de „ n'avoir plus de quoi „ emploier de ſi grandes „ forces. D'un autre côté „ on lui faiſoit entendre „ qu'à peine la nature entiere lui ſuffiroit-elle: „ que les mers étoient „ trop étroites pour contenir ſes flottes; que nul „ camp ne pourroit renfermer ſes troupes de „ pié; qu'il n'y avoit point „ de plaine aſſez étendue „ pour ſa cavalerie; & qu'à „ peine l'air ſuffiroit-il „ pour les traits qu'on „ auroit à lancer.

* „ Parmi tous ces diſcours, ſi capables de „ faire tourner la tête à „ un Prince déja enivré „ de l'idée de ſa grandeur, „ Démarate Lacédémonien fut le ſeul qui „ oſât repréſenter au Roi, „ que ce qui faiſoit le ſujet de ſa confiance, étoit ce qui devoit lui „ inſpirer le plus de „ crainte: Que ce vaſte „ corps d'armée, cette „ maſſe énorme & monſtrueuſe, n'avoit que

„ de

Sarentur, quæ hominum nimiæ æſtimatione ſui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius ſolus dixit, ipſam illam quæ ſibi placeret multitudinem, indigeſtam & gravem, metuendam eſſe ducenti; non enim vires, ſed pondus habere: immotica nunquam regi poſſe; nec diu durare, quicquid regi non poteſt.

* *In primo, inquit, ſtatim monte Lacones objecti dabunt tibi ſui experimentum. Tot iſta gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in veſtigio fixi, & commiſſas ſibi anguſtias tuebuntur, & corporibus obſtruent. Tota illos Aſia non movebit loco. Tantas rimas belli, & penè totius humani generis ruinam, paucissimi ſuſtinebunt. Cùm ſemutatis legibus ſuis natura tranſmiſerit, infenita hærebis, & æſti-*

„ de la peſanteur, & non „ de la force: Qu'il n'eſt „ pas poſſible de gouver„ ner ce qui n'a ni borne „ ni meſure: & que ce „ qui ne peut être gou„ verné, ne peut ſubſiſter „ longtems.

„ * Une poignée de „ gens que vous rencon„ trerez d'abord à une „ premiere montagne, „ vous fera connoître ce „ que ſont les citoiens de „ Sparte. Trois cens Spar„ tiates arrêteront ces mil„ lions d'hommes que „ vous traînez avec vous. „ Inébranlables dans le „ poſte qu'on leur aura „ confié, ils le défendront „ juſqu'au dernier ſoupir, „ & feront une barriere „ & un rempart de leurs „ corps. Toutes les for„ ces de l'Aſie ne leur fe„ ront pas faire un pas en „ arriere. Seuls ils ſou„ tiendront le choc for„ midable de preſque tout „ l'univers réuni contre „ eux. Après avoir for„ cé la nature à changer „ toutes ſes loix pour „ vous ouvrir un paſſage, „ vous demeurerez tout „ court à un défilé. Vous „ pourrez juger des per„ tes que vous ferez dans „ la ſuite, par ce que „ vous aura coûté le paſ„ ſage des Thermopyles. „ En voiant qu'on peut „ vous arrêter, vous com„ prendrez qu'on pourra „ auſſi vous mettre en „ fuite.

æſtimabis futura damna, cùm putaveris quanti Thermopylarum anguſta conſtiterint. Scito te fugari poſſe, cùm ſcieris poſſe retineri.

* *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

† *Verum eſt quod dicitur, majorem belli apparatum eſſe, quàm qui recipi ab his regionibus poſſit, quas oppugnare conſtituis. Sed hæc res contra nos eſt. Ob hoc ipſum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

‡ *Præterea, quæ una rebus ſalus eſt, occurrere ad primos rerum impetus & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum eſſe te ſentias.*

* Ce-

„ * Vos armées, comme un torrent impétueux dont rien ne peut „ ſoutenir le premier effort, pourront d'abord „ tout diſſiper: mais bientôt vos ennemis ſe rallieront, & vous attaquant de divers côtés, „ vous détruiront par vos „ propres forces.

„ † On dit vrai quand „ on avance que le pays „ que vous voulez attaquer n'a pas un eſpace „ ſuffiſant pour un appareil de guerre ſi immenſe: mais c'eſt préciſément ce qui fait „ contre nous. La Grece „ vous vaincra, parce „ qu'elle ne peut vous „ contenir. Vous ne pouvez faire uſage que „ d'une partie de vous-„ même.

„ ‡ D'ailleurs, ce qui „ fait la ſureté & la reſſource d'une armée, vous „ devient abſolument impraticable. Vous ne „ pourrez ni donner les „ ordres à propos, ni „ vous trouver à tems au „ premier mouvement, „ ni ſoutenir ceux qui „ plient, ni raſſurer ceux „ qui commencent à s'ébranler. Vous ſerez „ vaincu longtems avant „ que d'être à portée de „ vous en apercevoir.

† *Ceterùm, non eſt quod exercitum tuum ob hoc ſuſtineri putes non poſſe, quia numerus ejus Duci quoque ignotus eſt. Nihil tam magnum eſt, quod perire non poſſit, cui naſcitur in perniciem, ut alia quieſcant, ex ipſa magnitudine ſua cauſa.*

‡ *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obſtiterat, trecenti ſtare juſſerunt: ſtratuſque per totam paſſim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba diſtaret.*

* *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miſ-*

" † Au reſte, ne vous flatez pas que vos troupes ne puiſſent rien trouver qui leur réſiſte, parce que le nombre prodigieux en eſt inconnu même à leur Chef. Il n'y a rien de ſi grand qui ne puiſſe périr: puiſqu'au défaut de tout autre obſtacle, ſa grandeur même eſt une cauſe de ruïne.

" ‡ Tout ce que Démarate avoit prédit à Xerxès, arriva. Ce Prince, qui ſe piquoit de ſurmonter tous les obſtacles que les dieux & les hommes mettoient à ſes entrepriſes, qui changeoit & renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, fut arrêté par trois cens hommes: & bientôt Xerxès, voiant les débris de ſes formidables armées répandus dans toutes les parties de la Grece, comprit quelle différence il y avoit entre une foule d'hommes, & une armée.

" * Alors ce Prince plus malheureux encore par la honte d'une ſi folle expédition, que par la perte qu'il y fit, remercia Démarate de ce que ſeul il lui avoit dit la vérité, & lui permit de lui demander telle grace qu'il voudroit. Celui-ci demanda d'enterer à Sardes, l'une des plus grandes villes d'Aſie, monté ſur un char, portant la tiare droite ſur la tête, privilege qui n'étoit accordé qu'aux rois. Il auroit mérité cette récompenſe, s'il ne l'avoit pas demandée. Mais que doit-on penſer d'une nation, où il

ne

ſerior, Demarato gratias egit, quòd ſolus ſibi verum dixiſſet, & permiſit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Aſiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens: id ſolis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miſerabilis gens, in quâ nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi!

Il faut avouer que ce morceau de Sénéque eſt fort beau, & que le diſcours de Démarate eſt plein de ſens & de réflexions ſolides: mais il me ſemble que le ſtile en eſt trop uniforme, & que l'antitheſe s'y montre trop ſouvent. Les penſées ſont trop ſerrées & trop entaſſées. * Elles ſont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raiſon rendent le ſtile trop concis & ſautillant. † Une eſpece de pointe finit preſque chaque période. *Scies te fugari poſſe, cùm ſcieris poſſe retineri.... Ob hoc ipſum te Græcia vincet, quia non capit..... Multò antè vinceris, quàm victum eſſe te ſentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit ſéparé; mais quand tout un ouvrage eſt ſur ce ton, il eſt difficile d'en ſoutenir ſans peine une lecture un peu longue & ſuivie; au-lieu que celle de Ciceron & de Ti-

" ne ſe trouva perſonne " pour dire la vérité au " Roi, qu'un homme qui " ne ſe la diſoit pas à lui-" même?

* Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris ſed fruſtis collata.

† Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus, in fine fermonis ferìat aurem.

Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un ſtile ſi coupé & ſi bruſque peut-il être employé dans les diſcours où il s'agit d'inſtruire & de toucher les auditeurs; & par cette raiſon convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Ciceron de ces ſortes de penſées qui terminent la période d'une maniere courte & vive: mais il ſait emploier avec diſcrétion & ſobriété ces graces du diſcours, qui en ſont le ſel & l'aſſaiſonnement, & qui par cette raiſon ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia eſt, inſuſurrantiſque alteri: Hic eſt ille Demoſthenes. Quid hoc levius? at quantus orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipſe ſecum.* Cette penſée a beaucoup de raport avec celle de Séneque: *Quam miſerabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi!* *Lib. 5. Tuſc. ſul. n. 103.*

2. *Ré-*

* Il faloit que Demoſthene, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être auſſi ſenſible qu'il avoue lui-même qu'il l'étoit à ce petit mot flateur d'une porteuſe d'eau, qui le montrant au doigt, diſoit à ſa voiſine: Voilà bien, c'eſt-là ce Démoſthene. Quelle petiteſſe! Et cependant, quel grand orateur que Démoſthene! Mais c'eſt qu'il avoit appris à parler aux autres, & qu'il ſe parloit rarement à lui-même.

2. *Réflexion de Séneque ſur une parole d'Auguſte.*

De Benef. l. 6. c. 32.

Séneque rapporte une parole d'Auguſte, qui ſe repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les deſordres de ſa fille, diſoit que cette imprudence ne lui ſeroit pas échapée, ſi Agrippa ou Mécène euſſent vécu. *Horum nihil mihi accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecenas vixiſſet.* Séneque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très ſenſée: * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile eſt Cæſæ ſunt legiones, & protinus ſcriptæ: fracta claſſis, & intra paucos dies natavit nova: ſævitum eſt in opera publica ignibus, ſurrexerunt meliora conſumptis. Tota vita, Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'eſt plus beau ni plus ſolide que cette penſée, *Toutes les pertes ſe réparent excepté celle d'un ami*: mais il faloit en demeurer là.

† *Quid putem?* ajoute Séneque. *Defuiſſe*

" * Tant il eſt difficile " de trouver parmi tant " de millions d'hommes de " quoi en remplacer deux! " Des légions ont été tail- " lées en pieces, on en a " bientôt levé d'autres: " une flotte a été briſée, " en peu de jours on en " bâtit une nouvelle: le " feu a conſumé des édi- " fices publics, on en voit " d'autres plus ſomptueux " que les premiers ſortir " preſque auſſitôt de ter- " re. Mais, tant que vé- " cut Auguſte, la place " d'Agrippa & de Mécène " demeura toujours vacan- " te.

" † Que penſerai-je de cet- " te parole d'Auguſte? " Dois-je croire qu'en ef- " fet il ne reſtoit plus dans " tout l'Empire de tels " hommes qu'il pût choi- " ſir pour amis, ou ſi " c'étoit la faute du Prin- " ce, qui aimoit mieux " ſe plaindre, que d'en " chez-

fuiſſe ſimiles qui aſſumerentur, an ipſius virium fuiſſe, qui maluit queri quam quærere? Non eſt quod exiſtimemus Agrippam & Mecenatem ſolitos illi vera dicere: qui, ſi vixiſſent, inter diſſimulantes fuiſſent. Regalis ingenii mos eſt in præſentium contumeliam amiſſa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non eſt.

Outre que rien n'eſt plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quam quærere*; la ſeconde réflexion ruïne abſolument la premiere. Celle-ci ſuppoſe qu'il eſt fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Séneque fait-il cette injure à Auguſte, ou plutôt à ſes deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas oſé le faire dans l'occaſion dont il s'agit? Mécène étoit de tout tems en poſſeſſion de lui parler librement; l'on ſait que dans un jugement où Auguſte paroiſſoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cauſe de la preſſe, lui jetta un billet où il avoit écrit: *Levez-vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, *Surge tandem, carnifex.*

» chercher? Il n'y a pas » d'apparence qu'Agrippa » & Mécène euſſent coutume de lui dire la vérité: & s'ils avoient » vécu, ils auroient » dans cette occaſion » gardé le ſilence comme les autres. Mais » le caractere des Princes » eſt d'aimer à dire du » bien des morts, pour » faire honte & peine » aux vivans; & de louer » dans les premiers une » liberté courageuſe de » dire la vérité, dont ils » n'ont plus rien à craindre.

pa, lorſqu'Auguſte, maitre de l'Empire, délibera ſur le parti qu'il devoit prendre, il oſa bien lui conſeiller de rétablir la République dans ſon ancienne liberté.

On voit par là que Séneque manquoit d'une qualité eſſentielle à l'orateur, qui eſt de ſavoir ſe tenir dans les bornes du vrai & du beau; & de retrancher impitoiablement tout ce qui eſt au delà du parfait, ſelon cette belle règle d'Horace: *Retideret omne quod ultra perfectum traheretur.* * Il étoit trop amateur de ſon propre génie: il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre ni à ſacrifier aucunes de ſes productions: & ſouvent par de petites & minces penſées il affoibliſſoit la force & aviliſſoit la nobleſſe des choſes dont il parloit.

Satyr. 10. lib. 1.

3. *Autre penſée de Séneque ſur la rareté des vrais amis.*

Senec. de Benef. l. 6. c. 34.

On trouve dans le même endroit une autre penſée au ſujet des amis, qui eſt fort belle. Séneque parle de cette foule de perſonnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. † *Ad quemcumque iſtorum veneris, dit-*

* *Si aliqua contemſiſſet . . . . Si non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potius eruditorum quàm puerorum amoſe comprobaretur. Quinti. l. 10. c. 1.*

† Si vous allez chez quelqu'un de ces grands Seigneurs chez qui toute la Ville aborde pour leur faire la cour, ſachez que bien que vous trouviez les rues aſſiegées & les chemins bouchés par une foule innombrable de perſonnes qui vont & qui retournent, cependant

dit-il, *quorum salutatio urbem concutit, scito, etiamsi animadverteris obsessos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illà recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette penſée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cauſe dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empreſſent d'aller chez les grands, & qui rempliſſent leur maiſon, cette oppoſition eſt fort belle, *in harum hominibus plenum, amicis vacuum*: foule de courtiſans, ſolitude d'amis. Mais que ſignifie ce qui ſuit: *in pectore amicus, non in atrio quæritur?* „ Il faut chercher „ l'ami dans le cœur, & non dans l'anti„ chambre. J'y voi une antitheſe, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le ſens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faloit porter de cet auteur. „ De tous les écrivains ingé„ nieux, dit-il, celui qui ſait le moins „ réduire ſes penſées à la meſure que de„ mande le bon-ſens, c'eſt Séneque. Il „ veut

" vous venez dans un lieu " rempli d'hommes, & " vuide d'amis. C'eſt dans " le cœur qu'il faut cher- " cher l'ami, & non " dans l'antichambre. C'eſt " là où il faut le recevoir " & le retenir, & l'y " mettre comme en dé- " pôt & en ſûreté.

„ veut toujours plaire, & il a ſi peur qu'u-
„ ne penſée belle d'elle-même ne frape
„ pas, qu'il la propoſe dans tous les jours
„ où elle peut être vue, & qu'il la pare de
„ toutes les couleurs qui peuvent la rendre
„ agréable: de ſorte qu'on peut dire de lui
„ ce que ſon pere diſoit d'un orateur de
„ leur tems: * *En répétant la même penſée,*
„ *& la tournant de pluſieurs façons, il la*
„ *gâte: n'étant pas content d'avoir bien dit*
„ *une choſe une fois, il fait en ſorte qu'il ne*
„ *l'a pas bien dit.*" Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui ſent bien le ſtile Italien, mais qui a du ſens. *Séneque*, dit ce Cardinal, *parfume ſes penſées avec un ambre*
„ *& une civette qui à la longue donnent dans*
„ *la tête: elles plaiſent au commencement, &*
„ *laſſent fort dans la ſuite.*

M. Nicole dans l'éduc. d'un Prince, 2. part. n. 39. & 40.

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement de Séneque, & donne en peu de mots d'excellentes règles ſur les penſées.

„ Il y a, dit-il, deux ſortes de beautés
„ dans l'éloquence, auxquelles il faut tâ-
„ cher de rendre les enfans ſenſibles. L'u-
„ ne conſiſte dans les penſées belles &
„ ſolides, mais extraordinaires & ſurpre-
„ nantes. Lucain, Séneque, Tacite ſont
„ remplis de ces ſortes de beautés. L'au-
„ tre, au contraire, ne conſiſte nullement
„ dans les penſées rares; mais dans un cer-
„ tain

* Hâbet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit: dum non eſt contentus unam rem ſemel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controver. 5. lib. 9.*

„ tain air naturel, dans une simpli-
„ cité facile, élégante, & délicate,
„ qui ne bande point l'esprit, qui ne
„ lui présente que des images, commu-
„ nes, mais vives & agréables & qui
„ sait si bien le suivre dans ses mou-
„ vemens, qu'elle ne manque jamais de lui
„ proposer sur chaque sujet les objets dont
„ il peut être touché, & d'exprimer tou-
„ tes les passions & les mouvemens, que
„ les choses qu'elle représente y doivent
„ produire. Cette beauté est celle de Té-
„ rence & de Virgile. Et l'on voit par
„ là qu'elle est encore plus difficile que l'au-
„ tre, puisqu'il n'y a point d'auteurs dont
„ on ait moins approché que de ces deux-
„ là.

„ Si l'on ne sait mêler cette beauté na-
„ turelle & simple avec celle des grandes
„ pensées, on est en danger d'écrire & de
„ parler d'autant plus mal, que l'on s'étu-
„ diera davantage à bien écrire & à bien
„ parler: & plus on aura d'esprit, plus on
„ tombera dans un genre vicieux. Car
„ c'est ce qui fait qu'on se jette dans le sti-
„ le des pointes, qui est un très mauvais
„ caractere. Quand même les pensées se-
„ roient solides & belles en elles-mêmes,
„ néanmoins elles lassent & accablent l'es-
„ prit, si elles sont en trop grand nombre,
„ & si on les emploie en des sujets qui ne
„ les demandent point. Séneque, qui est
„ admirable étant consideré par parties,
„ lasse l'esprit quand on le lit tout de suite;
„ & je croi que si Quintilien a dit de lui avec

„ raiſon, qu'il eſt rempli de défauts agréa-
„ bles, *abundat dulcibus vitiis*, on en pour-
„ roit dire avec autant de raiſon, qu'il eſt
„ rempli de beautés deſagréables par leur
„ multitude, & par ce deſſein qu'il paroît
„ avoir eu de ne rien dire ſimplement, &
„ de tourner tout en forme de pointe. Il
„ n'y a point de défaut qu'il faille plus faire
„ ſentir aux enfans, lorſqu'ils ſont un peu
„ avancés, que celui-là: parce qu'il n'y en
„ a point qui faſſe plus perdre le fruit des
„ études en ce qui regarde le langage &
„ l'éloquence.

* Cela n'empêche pas que la lecture de Séneque ne puiſſe être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Ciceron. Séneque eſt un eſprit original, propre à donner de l'eſprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du Traité de la clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits, qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des penſées. Cette lecture leur ſervira auſſi à faire le diſcernement du bon & du mauvais. Mais le maitre doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Séneque, d'autant plus dangereux

* Verùm ſic quoque quòd exercere poteſt jam robuſtis, & ſeverioutrinque judicium. Quire genere ſatis firmatis, *l.* 10. *c.* 2. legendus, vel ideo,

reux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractere de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déja remarqué, ils ſont mêlés de charmes capables de ſéduire les plus clairvoians.

ARTICLE TROISIEME.

Du choix des Mots.

ON a vu dans tous les exemples que j'ai cités juſqu'ici, combien le choix des mots ſert à mettre les penſées & les preuves dans leur jour, & à en faire ſentir la beauté & la force. Ce ſont en effet les expreſſions qui donnent aux choſes une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif coloris ſi propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans; de ſorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement ſeul des expreſſions, preſque toute la beauté du diſcours diſparoît & s'évanouit.

Il ſemble que le principal uſage que l'homme devroit faire de ſa raiſon, ſeroit de n'être attentif qu'aux choſes mêmes qu'on lui dit, ſans ſe mettre en peine de la maniere dont elles lui ſont préſentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire: & c'eſt peut-être une des ſuites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les

ſens nous ne ſommes preſque touchés que de ce qui les frape & les remue, & que ſouvent nous ne jugeons des penſées auſſi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'eſt pas que je regarde comme un défaut en ſoi-même, de préférer ce qui eſt orné & embelli à ce qui ne l'eſt pas. Nous portons en nous un attrait, non ſeulement pour le bon & le vrai, mais auſſi pour le beau. Et cet attrait, ce ſentiment, nous vient de l'Auteur même de la nature, qui n'y a preſque rien offert à nos yeux qui ne ſoit gracieux & aimable. Le deſordre conſiſte en ce que l'on eſt plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on eſt uniquement touché des embelliſſemens, ſans faire attention aux choſes mêmes. Mais il eſt dans l'ordre, & c'eſt le premier deſſein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur ſervent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs eſt bon & vrai.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'orateur de donner un ſoin particulier à l'élocution, * qui le met en état de produire ſes penſées au dehors, ſans quoi tous ſes autres talens, quelque grands qu'ils fuſſent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie ſoit bien eſſentielle à l'éloquence, puiſ-

* Eloqui, hoc eſt omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre: ſine quo ſupervacua ſunt priora, ſimilia gladio condito, atque intra vaginam ſuam hærenti. *Q. in Proœm. l. 8.*

puiſqu'elle lui a donné ſon nom. † Auſſi voions-nous que c'eſt elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des ſtiles, d'où dépend pour l'ordinaire le ſuccès d'un diſcours, & qui eſt à proprement parler ce que nous enſeigne l'art: car le reſte dépend plus du génie & de la nature.

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots: il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'eſt une choſe merveilleuſe comment des mots qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particuliere, maniés avec art, & appliqués à certains uſages, acquierent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il ſignifie *bâtir une maiſon*, eſt un mot fort ſimple. Quand le poëte l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leur têtes:

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput: *Juvenal, Satyr. 7. v. 500.*

c'eſt comme un diamant, qui brille d'une vive lumiere. M. Deſpreaux a bien ſu pro-

† Hoc maximè docetur: hoc nullus niſi arte aſſequi poteſt: hoc maximè orator oratore præſtantior: hôc genere ipſa dicendi alia aliis pótiora; ut appareat in hoc vitium & virtutem eſſe dicendi. *Ibid.*

profiter de la penſée & de l'expreſſion de Juvenal:

Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'eſt l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'il doivent naître: * car les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. C'eſt une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de ſon ſujet, comme ſi elles ſe déroboient à nous & qu'il falût leur faire une eſpece de violence pour les emploier. Les plus naturelles ſont les meilleures. † Je ſuppoſe, comme

* Res & ſententiæ vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 146.

Rerum copia verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat. n.* 125.

Cùm de rebus grandioribus dicas, ipſæ res verba rapiunt. *Lib.* 3. *de fin. n.* 19.

Verba erunt in officio, ſic ut ſemper ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. in Proem. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, & cernuntur ſuo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant ſemper ſeque ſubducant... Optima ſunt minimè accerſita, & ſimplicibus atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Ibid.*

† Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multa & idonea copioſam ſibi verborum ſupellectilem comparârit, ei res cum nominibus ſuis occurrent. Sed &

me je l'ai déja dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & sérieuse des bons auteurs on s'est fait un amas de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit de toutes les connoissances nécessaires à l'orateur: pour-lors la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est des mots comme des domestiques dans une maison bien règlée: ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de savoir les emploier chacun dans leur place.

Ce choix coûte d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peser, comparer: mais dans la suite il devient si facile & si naturel, que * les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naissent sous la plume, presque sans qu'on y pense. † Un soin scru-

& opus est studio præcedente, & acquisita facultate & quasi repostta. *Ibid.*

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavitate, copia, varietate. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 121.

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res facilius se ostendent, verba respondebunt, compositio sequetur: cuncta denique ut in officio erunt.... sic ut non requisita respondere, sed ut semper sensibus inhærere videantur. *Quintil. l.* 10. *c.* 3. & *l.* 8. *in Præm.*

* Verba omnia, quæ sunt cujusque generis, maximè illustria, sub acumen styli subeant & succedant necesse est. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 151.

† Ista quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum discimus adhibenda est, non cum

ſcrupuleux & exact eſt bon pour les commencemens: mais il doit diminuer & diſparoître à meſure qu'on avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontens d'eux-mêmes & ingénieux à ſe tourmenter, rejettent toutes les expreſſions qui ſe préſentent d'abord à eux quelque bonnes qu'elles ſoient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à ſe donner ainſi à eux-mêmes la torture en diſputant avec chaque ſyllabe. * Travail infructueux, délicateſſe mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne ſeroit pas fort eſtimable, s'il coûtoit toujours tant de peine, & s'il faloit être condamné toute ſa vie à l'ennuieu-

dicimus . . Quibusdam tamen nullus finis calumniandi eſt, & cum ſingulis penè ſyllabis commorandi: qui . . etiam cùm optima ſint reperta, quærunt aliquid quod ſit magis antiquum, remotum, inopinatum. . . . increduli quidam, & de ingenio ſuo peſſimè meriti, qui diligentiam putant facere ſibi ſcribendi difficultatem. *Quint. in Proem. l.* 8.

*. Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & curſum dicendi refrenat & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis ſumma dicendi eſt admiratione digna, ſi infelix uſque ad ultimum ſolicitudo perſequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægrè verba vertentem, & perpendendis coagmentandiſque eis intabeſcentem. Nitidus ille, & ſublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

nuieuſe occupation de chercher, de peſer, d'ajuſter des mots. L'orateur, s'il eſt digne de ce nom, poſſedera tous les tréſors de l'éloquence, & les maniera en maitre qui diſpoſe de ſon bien comme il lui plait.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicateſſe du Latin, pluſieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le ſiège de Veies pendant l'hyver, ſe ſert d'une comparaiſon tirée de la chaſſe, & il dit que le plaiſir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraine les hommes malgré la rigueur des ſaiſons dans les lieux les plus âpres & les plus eſcarpés. *Obſecro vos, venandi ſtudium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes ſylvaſque rapit: belli neceſſitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel luſus ac voluptas elicere ſolet?* Quelle force n'a point cette expreſſion *rapit?* Pour la bien ſentir, il ne faut que la comparer avec une autre expreſſion que Séneque emploie dans une penſée à peu près ſemblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur inſatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voiages par terre & par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, ſpe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une paſſion auſſi violente que l'avarice: *præceps cupiditas.*

Liv. lib. 5. n. 5.

De brevit. vita, c. 2.

Salluſte décrit l'acharnement des ſoldats contre les vaincus, & en apporte la raiſon. *Igitur hi milites, poſtquam victoriam adepti ſunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe ſecundæ res ſapientium animos fatigant: ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion, *fatigant*. Eſt-il poſſible de marquer d'une maniere plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à eſſuier dans la proſpérité? Elle les attaque, elle les pourſuit ſans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu; & ſi elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle ſemble eſpérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de laſſitude. *Secundæ res ſapientium animos fatigant.*

Cette expreſſion m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'eſt pas moins énergique. *Annal. l. 6. c. 48.* *An cùm Tiberius, poſt tantam rerum experientiam, vi dominationis convulſus & mutatus ſit, C. Cæſarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage. „ Si Tibere, après une longue expérience, s'étoit laiſſé „ corrompre à ſa fortune, que deviendroit „ Caligula, &c. “ Cette traduction énerve toute la force de la penſée, qui conſiſte dans ces deux mots, *convulſus*, & *vi dominationis*. *Convellere*, ſignifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire ſortir de ſa place par violence. Il y a dans l'autorité ſouveraine un faſte, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Prin-

Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y réſiſter ; en ſorte qu'arrachés à eux-mêmes ; & à leurs bonnes inclinations, ils ſont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulſus & mutatus.*

Le même Tacite dans ſes hiſtoires parle de la proſpérité dans le même ſens que Salluſte, mais ſous une autre idée. *Fortuna adhuc tantùm adverſum tuliſti. Secundæ res acrioribus ſtimulis animos explorant : quia miſeriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem conſtantiâ retinebis ; ſed alii per obſequiam imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ peſſimum veri affectûs venenum, ſua cuique utilitas.* Cet endroit eſt tiré du diſcours que Galba fit à Piſon en l'adoptant & l'aſſociant à l'Empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : *Hiſtor. l. 1. c. 13.* „ La fortune juſqu'ici „ t'a été contraire, maintenant elle ſe „ change. Prens garde de pouvoir auſſi „ bien ſupporter ſes faveurs que ſes injures. Car la proſperité a des éguillons „ bien plus puiſſans que l'adverſité : parce que nous cèdons aux uns, & que „ nous réſiſtons aux autres. Quand tu „ conſerverois ta vertu, ceux qui approcheront de toi perdront la leur. La flaterie prendra la place de la vérité, l'intérêt celle de l'affection, dont il eſt le „ poiſon & le venin. " Il y auroit bien des choſes à dire, ſur cette traduction : mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Je re-

remarque ſeulement qu'elle n'a point conſervé la beauté de cette expreſſion, *irrumpet adulatio.* Elle ſignifie que, quelque meſure, quelque précaution que prenne Piſon pour fermer tout accès à la flaterie, elle ſaura bien, malgré toutes les barrieres qu'on lui oppoſera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les paſſages, pour arriver juſqu'à lui. Le François ne préſente point cette idée: *La flaterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliſte attribue la ruïne & la décadence des mœurs aux dépenſes énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleuſement cette penſée par un ſeul mot qui eſt tout-à-fait énergique. *Cujus neſcio an ædilitas maximè poſtraverit mores.* „ Son édilité acheva „ d'abbattre & de renverſer les mœurs.

Lib. 36. c. 15.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs François, pour y trouver une foule de belles expreſſions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

M. Fléchier. *Cet homme* (Machabée) *que Dieu avoit mis autour d'Iſraël, comme un mur d'airain où ſe briſerent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, après avoir défait de nombreuſes armées, venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraëlites, réparer avec ſes mains triomphantes les ruïnes du ſanctuaire.*

On l'a vu (M. de Turenne) *dans la fameuſe bataille des Dunes, arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus.*

Il

Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices. . . Par quelle inviſible chaine entrainoit-il ainſi les volontés?

Combien de fois eſſaia-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité?

On a pu remarquer dans pluſieurs des exemples que je viens de citer, que les épithetes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du diſcours. Elles produiſent ſur-tout cet effet, ſelon la remarque de Quintilien, lorſqu'elles ſont figurées & métaphoriques. *Diſcamus ſpes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere. . . . Vide quantum rerum per unam gulam tranſiturarum permiſceat luxuria, terrarum mariſque vaſtatrix.* Le même Sénéque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainſi: *Loquax & ingenioſa in contumelias præfectorum provinciæ, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum ſanctitatis exemplum ſuſpexit.* Ciceron dit quelque choſe de pareil de ſon frere. *Quæ cùm honeſta ſint in his privatis noſtris quotidianiſque rationibus; in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur neceſſe eſt.*

Senec. de tranq. anim. Idem Epiſt. 95.

De conſol. ad Helv. c. 17.

Epiſt. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

* Sans les épithetes le diſcours languit, &

* Talis eſt ratio hujuſce virtutis, ut ſine appoſitis oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam fit longa & impedita, ut. . . .

& paroît preſque ſans ame & ſans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car, pour me ſervir de la comparaiſon de Quintilien, il en eſt des épithetes dans le diſcours, comme des valets dans l'armée, qui la ſurchargeroient extrêmement, & ne ſerviroient qu'à l'embaraſſer, ſi chaque ſoldat avoit le ſien: parce qu'alors on doubleroit le nombre ſans doubler les forces.

ARTICLE QUATRIEME.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT diſconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quelquefois même à la force du diſcours. * Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend ſenſible au nombre & à la cadence: & pour introduire dans les langues cette eſpece d'harmonie & de concert, il n'a falu que conſulter la nature, qu'étudier le génie de ces

eam judices ſimilem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque: in quo & numerus eſt duplex, nec duplum virium. *Quint. l.* 8. *c.* 6.

* Natura ducimur ad modos. *Quint. l.* 9. *c.* 4. Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in ſe continet vocum omnium menſionem. . . Animadverſum eſt eadem natura admonente, eſſe quoſdam certos curſus, concluſioneſque verborum. *Orat.* n. 177. 178.

des langues, que ſonder & interroger, pour ainſi dire, les oreilles, que * Ciceron appelle avec raiſon un juge fier & dédaigneux. En effet, quelque belle que ſoit une penſée en elle-même, ſi les mots qui l'expriment ſont mal arrangés, la délicateſſe de l'oreille en eſt choquée. † Une compoſition dure & rude la bleſſe, au-lieu qu'elle eſt agréablement flatée de celle qui eſt douce & coulante. Si le nombre eſt mal ſoutenu, & que la chute en ſoit trop prompte, elle ſent qu'il y manque quelque choſe, & n'eſt point ſatisfaite. Si au contraire il a quelque choſe de trainant & de ſuperflu, elle le rejette & ne le peut ſouffrir. En un mot, il n'y a qu'un diſcours plein & nombreux qui puiſſe la contenter.

Une preuve que ce goût eſt naturel, ‡ c'eſt qu'il eſt commun au ſavant & à l'ignorant: avec cette différence néanmoins, que

* Graves ſententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum. *Orat. n.* 250.

Aurium ſenſus faſtidioſiſſimus. *Lib. 4. ad Heren. n.* 32.

† Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata ſemper expectat. Mutila ſentit quædam, & quaſi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, & quaſi immoderatius excurrentia; quæ magis etiam aſpernantur aures. *Orat. n.* 177. 178.

Optimè de illa (compoſitione) judicant aures, quæ & plena ſentiunt, & parum expleta deſiderant, & fragoſis offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & ſtabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia faſtidiunt. *Quinſtil. l. 9. c.* 4.

‡ Unum eſt & ſimplex aurium judicium, & promiſcuè ac communiter ſtultis ac ſapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n.* 12.

que * le premier en connoit les raiſons, & que l'autre n'en juge que par le ſentiment. Auſſi † Cicéron ne comprend-il pas qu'on puiſſe être homme, & ne pas ſentir le nombre & l'harmonie du diſcours: & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit ſouvent à tout un peuple, qui charmé par des chutes nombreuſes de périodes, témoignoit ſon contentement & ſon goût par des acclamations publiques & générales.

Il eſt donc très important que les jeunes gens ſoient formés de bonne heure à diſcerner dans les auteurs cet arrangement. ‡ Il faut leur faire admirer comment les mots ſont dans la main de l'orateur comme une cire molle & flexible, qu'il manie & qu'il

* Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l. 9. c. 4.*

† Quòd qui non ſentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis ſimile ſit, neſcio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas? Conciones ſæpe exclamare vidi, cùm aptè verba cecidiſſent. *Orator. n. 16.*

‡ Nihil eſt tam tenerum, neque tàm flexibile, neque quòd tam facilè ſequatur quocumque ducas, quàm oratio. . . Eanos (verba) cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tum ſubtiles, tum medium quiddam tenemus: ſic inſtituram noſtram ſententiam ſequitur orationis genus. *Lib. 3. de Orat. n. 176. 177.*

Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æquè audientem exhorreſcere. *Quintil. l. 8. c. 4.*

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plait: comment par la différente ſtructure qu'il leur donne, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une promte & légere rapidité; tantôt charme & enleve l'auditeur par une douce harmonie, ou le pénetre d'horreur & de ſaiſiſſement par une cadence dure & âpre, ſelon la difference des ſujets qu'il traite. On leur fera obſerver que cet arrangement a une vertu merveilleuſe non ſeulement pour plaire, mais encore pour faire impreſſion ſur les eſprits. * Car, comme le remarque Quintilien, il n'eſt gueres poſſible qu'une choſe aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en eſt comme le veſtibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plait, † & il eſt conduit par le plaiſir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la meſure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainſi dire tout taillés; ‡ ſon habileté conſiſte à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger enſemble de telle ſorte, que leur concours & leur union, ſans laiſſer aucun vuide, ni cauſer aucune ru-

* Nihil intrare poteſt in affectum, quod in aure velut quodam veſtibulo ſtatim offendit. *Ibid.*

† Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

‡ Collocationis eſt componere & ſtruere verba ſic, ut neve aſper eorum concurſus, neve hiulcus ſit, ſed quodammodo coagmentatus & lævis... Hæc eſt collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ lævem, quæ æquabiliter fluentem. *Id. in Orat.* n. 171. 172.

rudeſſe, rendent le diſcours doux, coulant, agréable. Et il n'eſt point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours: * comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. Iſocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence: & nous verrons bientôt que Ciceron rendit le même ſervice à la langue de ſon pays.

Les règles que Ciceron & Quintilien ont données ſur cette matiere, en marquant la nature des differens piés qu'on doit employer dans le diſcours, peuvent ſervir aux jeunes gens, pourvu qu'on en faſſe un choix judicieux. Les obſervations de Sylvius, intitulées *Progymnaſmata*, qui ſont à la fin de l'Apparat de Ciceron, peuvent auſſi leur être d'un grand uſage. Mais le meilleur maître qu'ils puiſſent conſulter & étudier ſur cette matiere, eſt Ciceron lui-même. Ce fut lui qui le premier s'aperçut que la langue Latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient abſolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de ſa patrie, il entreprit, en donnant au diſcours Latin du ſon, de la cadence, & de l'harmo-

* Sicut in ſtructura ſaxorum rudium etiam ipſa enormitas invenit cui applicari, & in quo poſſit inſiſtere. *Quintil. l. 9. c. 4.*

morſie, d'égaler, s'il ſe pouvoit, la langue de ſon pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il eſt étonnant de voir comment en peu d'années il amena ſur ce point la langue Latine à une ſouveraine perfection, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroiſſemens fort lents. C'eſt donc lui que les jeunes gens doivent ſe propoſer pour modèle en ceci, comme dans tout le reſte. Ils trouveront dans les hiſtoriens de belles penſées, & de riches expreſſions: mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodique. * Le ſtile de l'hiſtoire qui doit être aiſé, naturel, coulant, ne s'accommode point de ces cadences graves & meſurées que demande la majeſté d'un diſcours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus ſûr de faire ſentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, eſt de pratiquer ce que Ciceron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiere: c'eſt-à-dire de choiſir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la ſtructure. † Les mêmes penſées & les mê-

* Hiſtoriæ, quæ currere debet ac ferri, minùs conveniunt interſiſtentes clauſulæ. *Quintil. l. 9. c. 4.*

† Quod cuique viſum eſt vehementer, dulciter, ſpeciosè dictum, ſolvat & turbet: aberit omnis vis & jucunditas, decor. . . . Illud notaſſe ſatis habeo, quo

mêmes expreſſions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force: & plus ces endroits brilleront par le ſens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette ſorte par une lecture aſſidue de Ciceron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuſe de ſes périodes, deviendront fines, délicates, difficiles à contenter; &, comme il le dit de lui-même, * elles diſcerneront parfaitement une période pleine & nombreuſe, & elles ſentiront auſſi ſi quelque choſe y manque ou eſt de trop.

† Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu de la période, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que réſulte l'harmonie dont nous parlons: cependant on convient que c'eſt à la fin ſur-

quo pulchriora & ſenſu & elocutione diſſolveris, hoc orationem magis deformem fore: quia negligentia collocationis ipſa verborum luce deprehenditur. *Ibid.*

* Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta ſentiunt, nec amant redundantia. *Orat.* n 168.

† In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inſerta eſt (compoſitio.) Magis tamen deſideratur in clauſulis, & apparet. Aures continuam vocem ſecutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cùm ille impetus ſtetit, & intuendi tempus dedit. Hæc eſt ſedes orationis: hoc auditor expectat: hic laus omnis declamat. *Quintil. l. 9. c. 4.*

ſur-tout qu'il paroit & ſe fait ſentir. Les oreilles, entrainées dans le reſte par la continuité des paroles comme par un torrent, ne ſont en état de bien juger des ſons, que lorſque le cours rapide du diſcours s'arrêtant pour un moment leur laiſſe une eſpece d'entrepos. Auſſi eſt-ce en cet endroit que l'admiration de l'auditeur, ſuſpendue juſques-là par un plaiſir enchanteur, éclate tout à coup par des cris & des applaudiſſemens publics.

* Le commencement demande auſſi un ſoin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

C'eſt donc ſur le commencement & ſur la fin de la période que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens; & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuſe variété que Ciceron a répandue dans ſes nombres, pour éviter l'ennuieuſe uniformité des mêmes cadences, qui laſſent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue ſi triviale, *eſſe videatur*, dont on lui a juſtement reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ſes phraſes. Elle ſe trouve plus de dix fois dans la ſeule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux diſcours

* Proximam clauſulis diligentiam poſtulant initia: auditor eſt. *Ibid.*

cours d'appareil & de cérémonie, tels que ſont ceux du genre démonſtratif, * où l'auditeur n'étant point ſur ſes gardes contre les ſurpriſes de l'art, ne craint point qu'on tende des pièges à ſa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences meſurées & nombreuſes, il ſait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaiſir. Il n'en eſt pas ainſi quand il s'agit de matieres graves & ſérieuſes, où l'on ne cherche qu'à toucher. La cadence pour-lors doit avoir auſſi quelque choſe de grave & de ſérieux, † & il faut que cette amorce du plaiſir qu'on prépare aux auditeurs ſoit comme envelopée & cachée ſous la ſolidité des penſées & ſous la beauté des expreſſions, dont ils ſoient tellement occupés, qu'ils paroiſſent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Ciceron

* Cùm is eſt auditor, qui non vereatur ne compoſitæ orationis inſidiis ſua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium ſervienti. *Orat. n.* 208.

† Sic minimè animadverteretur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis induſtria: quæ latebit eò magis, ſi & verborum & ſententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda ſibi ceaſent, verba dico & ſententias; eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus; qui tamen ſi abeſſet, illa ipſa delectarent. *Ibid. n.* 197.

ceron pour ſe convaincre par ſes propres yeux, ou plutôt par ſes oreilles, de tout ce qui a été dit juſqu'ici.

Quòd ſi è portu ſolventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere ſummo ſtudio ſolent & tempeſtatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti ſumus, ingrediuntur: quo tandem me animo eſſe oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempeſtates eſſe ſubeundas? Rien n'eſt plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement. *Pro Mur. n. 4.*

Omnes urbanæ res, omnia hæc noſtra præclara ſtudia, & hæc forenſis laus & induſtria, latent in tutela ac præſidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit ſuſpicio tumultûs, artes illico noſtræ conticeſcunt. Cette cadence finale, qui eſt un dichorée, eſt extrêmement nombreuſe: & c'eſt par cette raiſon même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'emploier trop ſouvent dans le diſcours: parce que l'affectation, même dans les meilleures choſes, devient vicieuſe. *Ibid. n. 22.*

Animadverti, Judices, omnem accuſatoris orationem in duas diviſam eſſe partes. L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes diviſam eſſe.* Quelle difference! *Rectum erat, ſed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faiſant remarquer cet arrangement. *Pro Cluent. n. 1.*

Quam ſpem cogitationum & conſiliorum meorum, cùm graves communium temporum, Lib. 1. de Orat. n. 2.

tum varii noſtri caſus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis pleniſſimus fore videbatur, in eo maximæ moleſtiarum & turbulentiſſimæ tempeſtates extiterunt. La muſique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuſe que l'eſt celle de ces périodes?

Verrin. 7. n. 87. *Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis. . . Evolarat jam è conſpectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam tunc ceteræ naves in ſuo loco moliebantur.* Tout contribue ici à la rapidité: le choix des mots, auſſi bien que leur arrangement; & le choix des lettres mêmes, preſque toutes liquides & coulantes: *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* eſt auſſi promte & légere que le vaiſſeau même: au-lieu que celle de la fin, compoſée d'un ſeul mot fort long & peſant, repréſente merveilleuſement les efforts d'une flotte mal équipée: *moliebantur.*

Epiſt. 99. *Reſpice celeritatem rapidiſſimi temporis: cogita brevitatem hujus ſpatii, per quod citatiſſimi currimus.* Il eſt viſible que Séneque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

Pro Mur. n. 21. *Servius agitat rem militarem: inſectatur totam hanc legationem: aſſiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat eſſe conſulatum.* On ne peut pas douter que Ciceron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels aſſez longs & de même terminaiſon, qui par-tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus mépriſable & plus dégoûtante la profeſſion que ſon

ſon adverſaire prenoit à tâche de relever. Il paroit avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulcram! Deleo omnes de-hinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.* Eunuch. Act. 2. ſc. 3.

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le deſſein d'attaquer Clodius, décrit ainſi ſon équipage. *Cùm hic infidiator, qui iter illud ad cædem faciendam apparaſſet, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne ſent pas à la ſimple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'emploier ici de longs mots, compoſés de pluſieurs ſyllabes, & qu'il les a exprès entaſſés les uns ſur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embaraſſer qu'à ſervir dans un combat?

D'une ſeconde ſorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé juſqu'ici, n'a pour but, à parler proprement, que le plaiſir de l'oreille, & ſe termine à rendre le diſcours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ſes penſées de la grace, que de la force. Cet arrangement conſiſte à diſpoſer de telle ſorte certaines expreſſions, que le diſcours aille toujours en croiſſant, & que les dernieres ſoient toujours les plus fortes, & ajoutent

quelque choſe à celles qui ont précédé. Quelquefois auſſi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particuliere, & qui font la principale force d'une penſée ou d'une deſcription, afin que ſéparés, pour ainſi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produiſent ſur l'eſprit tout leur effet. Cette ſorte d'arrangement n'eſt pas moins remarquable que la premiere, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés auſſi de Ciceron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui ſeules ſeroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip. 2. n. 63. 1. *Tu iſtis faucibus, iſtis lateribus, iſta gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauſeras, ut tibi neceſſe eſſet in populi Romani conſpectu vomere poſtridie.* Quintilien peſe tous les mots de cette deſcription. *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè ſunt otioſa. Nam reſpicientes ad hæc poſſumus æſtimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauſerit, quod ferre & coquere non poſſet illa gladiatoria corporis firmitate.*

On ſent aſſez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus*, *lateribus*, *gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croiſſant. On remarqueroit peut-être moins la raiſon qui a porté Ciceron à rejetter à la fin ce mot, *poſtridie*, ſi Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Quint. l. 8. c. 4.* *Sæpe eſt vehemens aliquis ſenſus in verbo:*

bo : quod ſi in media parte ſententiæ lateat, tranſiri intentione, & obſcurari circumjacentibus ſolet, in clauſula poſitum aſſignatur auditori & infigitur, quale eſt illud Ciceronis : UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. *Tranſfer hoc ultimum, minùs valebit. Nam totius ductûs hic eſt quaſi mucro, ut per ſe fœdæ vomendi neceſſitati, jam nihil ultrà expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non poſſet.* POSTRIDIE.

Mais écoutons Ciceron qui dévelope lui-même ſa penſée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y eſt renfermé. *O rem non modò viſu fœdam, ſed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam, in tuis immanibus illis poculis accidiſſet, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum gerens, magiſter equitum, cui rectare turpe eſſet, is vomens fruſtis eſculentis, vinam redolentibus, gremium ſuum & totum tribunal implevit.* Philip. 2. n. 63. Il eſt viſible que les dernieres expreſſions enchériſſent toujours ſur les premieres. *Singula incrementum habent. Per ſe deforme, vel non in cœtu vomere: in cœtu etiam non populi? populi etiam non Romani: vel ſi nullum negotium ageret, vel ſi non publicum, vel ſi non magiſter equitum. Sed alius divideret hæc, & circa ſingulos gradus moraretur: hic in ſublime etiam currit, & ad ſummum pervenit non nixu, ſed impetu.* Quin. l. 8. c. 4. Voilà un beau modèle d'explication pour les maitres.

Au reſte, quelque belle que ſoit la deſcrip-

cription que fait ici l'orateur Romain du vomiſſement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertiſſant d'abord de l'effet qu'elle doit produire: *O rem non modo viſu fœdam, ſed etiam auditu:* je ne croi pas que notre langue, délicate comme elle eſt ſur les bienſéances, pût ſouffrir ce détail de circonſtances qui bleſſent & révoltent l'imagination; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere*, *ructare*, *fruſtis eſculentis*. * C'eſt une occaſion de faire ſentir aux jeunes gens la difference du génie des langues, & l'avantage inconteſtable que la nôtre a en cela ſur la Grecque & ſur la Latine.

Verrin. 7. n. 85. 2. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari mulierculâ nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la penſée de Ciceron. J'en rendrai ailleurs la raiſon, lorſque je tâcherai de développer la beauté de cette deſcription, & je raporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Verrin. 7. n. 117. 3. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium Romanorum, lictor Sextius.* Qui mettroit *lictor Sextius* au commencement, gâteroit tout: il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la

* *Peut-être la coutume fort ordinaire pour-lors, de s'exciter exprès au vomiſſement après le repas, rendoit-elle ces expreſſions moins choquantes.*

à beauté du discours, * qui doit, selon les règles de la Rhétorique & du bon-sens, aller toujours en croissant. Cette règle cependant cède ici à la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée, si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la maniere commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premieres ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque difference.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader, & pour toucher; & comment sans

* Crescere solet oratio, quæ altiùs insurgentibus verbis omnibus altiùs at *Quintil. l. 8. c. 4.*

ſans elles le diſcours languit, tombe dans une eſpece de monotonie, & eſt preſque comme un corps ſans ame. Quintilien nous en donne une juſte idée par une comparaiſon qui eſt fort naturelle. * Une ſtatue, dit-il, toute unie & toute d'une piece depuis le haut juſqu'en bas, la tête droite ſur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroîtroit immobile & comme morte. Ce ſont les differentes attitudes des piés, des mains, du viſage, de la tête, qui variées en une infinité de manieres ſelon la diverſité des ſujets, communiquent aux ouvrages de l'art une eſpece d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

† LA METAPHORE eſt une figure, qui

* Recti corporis vel minima gratia eſt. Neque enim adverſa ſit facies, & demiſſa brachia, & junctí pedes, & à ſummis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut ſic dixerim motus, dat actum quemdam effictis. Ideo nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille ſpecies... Quam quidam gratiam & delectationem afferunt figuræ, quæque in ſenſibus quæque in verbis ſunt. *Quintil. l. 2. c. 14.*

† Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem neceſſitas genuit inopiâ coacta primò & anguſtiis, poſt autem delectatio jucunditaſque celebravit. Nam ut veſtis frigoris depellendi causâ reperta primò, poſt adhiberi cœpta eſt ad ornatum etiam corporis & dignitatem: ſic verbi tranſlatio inſtituta eſt inopiæ cauſâ, frequentata delectationis... Ergo hæ tranſlationes quaſi mutationes ſunt, cùm, quod

qui à la place des mots propres qui manquent ou ne ſont pas aſſez énergiques, ſubſtitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une eſpece d'échange. Ainſi l'on a appellé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer: on a dit, *incenſus irâ*, *inflammatus furore*, au-lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces paſſions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par néceſſité, à cauſe du défaut & de la diſette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du diſcours: de même à peu près que les vêtemens ont été emploiés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & enſuite ont ſervi à l'embellir & à l'orner. * Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle ſe ſaiſit, ou du moins, ſi elle en chaſſe un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée.

Cette figure eſt une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de nobleſſe au diſcours; & l'on a pu remarquer dans tous les paſſages que j'ai cités, que les expreſſions les plus exquiſes ſont preſ-

quod non habeas, aliunde ſumas. Illæ paulo audaciores, quæ non inopiam indicant, ſed orationi ſplendoris aliquid acceſſunt. 3. *de Orat.* n. 155. 156.

* Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, ſi in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quintil. l.* 8. *c.* 6.

preſque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet * elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de ſa propre lumiere dans le diſcours le plus éclatant, & de s'y faire diſtinguer. En ſubſtituant le figuré au ſimple, elle enrichit en quelque ſorte la langue d'une infinité d'expreſſions : elle jette une grande variété dans le diſcours : elle releve & annoblit les choſes les plus petites & les plus communes: † elle plaît extrêmement par l'ingénieuſe hardieſſe qu'il y a d'aller au loin chercher des expreſſions étrangeres à la place des naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe, & lui en ſignifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doigt & à l'œil par les images ſenſibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour

* Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. *Quintil. l. 8. c. 6.*

† In ſuorum verborum maxima copia, tamen homines alïena multo magis, ſi ſunt ratione tranſlata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii ſpecimen eſt quoddam tranſilire ante pedes poſita, & alia longè repetita ſumere: vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima eſt delectatio... vel quòd omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Lib. 3. de Orat. n. 159. 160.*

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand ſoin de commencer toujours par l'explication du ſens ſimple & naturel, ſur lequel eſt fondé le ſens figuré, & ſans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus ſûr auſſi & le plus facile de faire ſentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, eſt de ſubſtituer le ſimple au figuré, & de dépouiller une phraſe fort brillante de tous ſes ornemens, en la réduiſant à une propoſition toute ſimple. C'eſt la méthode que Ciceron lui-même a pratiquée: & quel meilleur modèle pouvons-nous ſuivre? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expreſſion métaphorique qui ſe trouve dans ces vers d'un ancien poëte:

Vive, Ulyſſes, dum licet:
Oculis poſtremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend: *Non dixit* CAPE, *non* PETE; *haberet enim moram ſperantis diutius eſſe ſeſe victurum: ſed* RAPE. *Hoc verbum eſt ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Horace emploie la même penſée. *Lib. 3. de Orat. n. 162.*

Dona præſentis cape lætus horæ. *Od. 9. l. 3.*

Un habile Interprete prétend qu'il faut lire *rape*, au-lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raiſon. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout ſoin & de toute

inquiétude, & ſe flatant de l'eſperance d'une longue vie, jouït paiſiblement des plaiſirs que chaque jour lui préſente; & le mot *cape* convient fort à une telle ſituation: au-lieu que chez l'ancien poëte on exhorte Ulyſſe à ſaiſir le moment préſent, de peur qu'il ne lui échape, & ne lui ſoit enlevé par une mort prompte & imprévue: *Poſtremum lumen radiatum rape.* Ciceron s'eſt ſervi d'un mot pareil, & non avec moins de grace. *Quo quiſque eſt ſolertior & ingenioſior, hôc docet iracundiùs & laborioſiùs. Quod enim ipſe celeriter arripuit, id cùm tardè percipi videt, diſcruciatur.* Il ſuffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit*: on en ſent bien la différence.

Pro Quint. Roſt. n. 31.

Quand la métaphore eſt continuée, & qu'elle ne conſiſte pas en un ſeul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceteras tempeſtates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum ſemper Miloni putavi eſſe ſubeundas.* On pouvoit dire ſimplement: *Equidem multa pericula in populi concionibus ſemper Miloni putavi eſſe ſubeunda.*

Souvenez-vous du commencement & des ſuites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe.

M. Fléchier.

Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produiſirent cette premiere fleur de réputation

*tion qui répand ſon odeur * plus agréable que les parfums ſur tout le reſte d'une belle vie.*

† Il faut, quand on emploie cette figure, avoir ſoin de demeurer toujours dans la même ſimilitude, & ne pas ſauter bruſquement d'une image à une autre, ni, par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers:

Et malè tornatos incudi reddere verſus;

où il joint enſemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques Interpretes l'excuſent. Je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas faire auſſi juſtement le même reproche à Ciceron dans ce paſſage du ſecond livre de l'Orateur: *Ut cùm in ſolite ambulem, etſiamſi ob aliam cauſam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer: ſic, cùm iſtos libros ad Miſenum ſtudioſiùs legerim, ſentio orationem meam illorum quaſi cantu colorari.* Comment concilier ces deux derniers mots, *cantu* & *colorari?* & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit? *Lib. 2. de Orat. n. 60.*

LA PERIPHRASE, ou CIRCONLOCUTION. Cette figure eſt quelquefois abſolument néceſſaire, comme lorſque l'on par-

* Melius eſt nomen bonum, quàm unguenta pretioſa. *Eccleſ.* 7. 2.

† Id imprimis eſt cuſtodiendum, ut quo ex genere corporis tranſlationis, hoc deſinas. Multi enim, cùm initium à tempeſtate ſumpſerunt, incendio aut ruina finiunt: quæ eſt inconſequentia rerum fœdiſſima. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

parle de choſes que la bienſéance ne permet pas d'exprimer par leurs noms, *ad requiſita naturæ.* Souvent elle n'eſt emploiée que pour l'ornement: & cela eſt aſſez ordinaire aux poëtes. Quelquefois on s'en ſert pour exprimer plus noblement une choſe qui ſans cela paroîtroit baſſe, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propoſitions qui bleſſeroient ſi elles étoient préſentées nuement & ſimplement.

Salluſt.

1. *Pour l'ornement.*

Maſcaron. *Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'eſtime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine,* (M. de Turenne) *donne une place illuſtre à ſes glorieuſes cendres parmi ces Maitres de la Terre, qui conſervent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au-lieu de dire ſimplement: *donne une place à ſes cendres dans le tombeau des Rois.*

Deſpr. C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où nait l'aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.

2. *Pour relever des choſes communes ou baſſes.*

Fléch. *Déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes, cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces.* C'eſt à-dire, l'armée des Allemans. *Ces foudres de bronze, que l'Enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés.* C'eſt-à-dire, les canons.

3. *Pour*

3. *Pour adoucir des propoſitions dures.*

Ciceron, dans le plaidoier pour Milon, forcé d'avouer que ſes gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainſi; *interfecerunt, jugularunt Clodium:* mais en uſant de périphraſe il cache l'horreur de ce meurtre ſous une idée qui ne pouvoit déplaire aux Juges, & qui ſembloit même les intereſſer. *Fecerunt id ſervi Milonis (dicam enim non derivandi criminis cauſa, ſed ut factum eſt) neque imperante, neque ſciente, neque præſente domino, quod ſuos quiſque ſervos in tali re facere voluiſſet.* *Pro Mil. n. 29.*

Vibius Virius, lorſqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poiſon pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au-lieu de dire que ce poiſon leur procurera une promte mort, décrit par une élégante périphraſe les malheurs dont ce breuvage les délivrera, & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures, à videndis audiendiſque omnibus acerbis indigniſque quæ manent victos, vindicabit.* *Liv. lib. 26. n. 13.*

Manlius ſavoit combien le nom ſeul de Roi étoit odieux aux Romains, & capable de les révolter: il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une maniere adroite en ſe contentant de prendre le titre de Protecteur, mais en leur inſinuant que celui de Roi, qu'il ſe donne

ne bien de garde de nommer, le mettroit plus en état de leur rendre ſervice. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos, ſi quo inſigni magis imperii honorifve nomine veſtrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.*

Liv. lib. 6. n. 18.

On a remarqué avec raiſon * certains tours dont les anciens ſe ſont ſervis pour adoucir des propoſitions dures & choquantes. Thémiſtocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conſeilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des Dieux: *Ut urbem apud deos deponerent, quia durum erat dicere, ut relinquerent.* Un autre étoit d'avis qu'on fît fondre des ſtatues d'or dreſſées à la Victoire, pour ſubvenir aux néceſſités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il faloit faire uſage des victoires. *Et qui victorias aureas in uſum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum eſſe.*

La Repetition eſt une figure aſſez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes ſortes. Elle eſt fort propre à exprimer le caractere des paſſions vives & impétueuſes, telles que ſont par exemple la colere & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même choſe, qui ne voient que cet objet, & qui par cette

† Celebrata apud Græcos ſchemata, per quæ res aſperas molliùs figurant. Q. l. 9. c. 2.

te raiſon répétent ſouvent les termes qui le repréſentent. C'eſt ainſi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Te dulcis conjux: te ſolo in littore ſecum, Te veniente die, te decedente canebat. *Lib. 4. Geor. v. 465.*

Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avoit été ſon tuteur, & qu'il regardoit comme ſon pere. *Volui tibi multa alia ſcribere, ſed totus animus in hac una contemplatione defixus eſt. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.* *Lib. 2. ep. 1.*

Ciceron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miſerum me! (conſumptis enim lacrymis tamen infixus animo hæret dolor) bona inquam, Cn. Pompeii acerbiſſimæ voci ſubjecta præconis. . . Vivis, & vivis non ad deponendam, ſed ad confirmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices.... Cùm ille implorare ſæpius uſurpareque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.* *2. Philip. n. 64.* *1. Catil. n. 2.* *7. Verr. n. 161.*

Cette figure eſt excellente auſſi pour inſiſter fortement ſur quelque preuve, ſur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire ſentir la folie des hommes qui ſe donnent tant de peines pour s'aſſurer ici un établiſſement, & qui ſouvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'é- *L. 2. c. 58.*

d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir repréſenté la Terre entiere comme un petit point preſque indiviſible en comparaiſon de tout l'Univers: Voilà, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir: voilà où nous voulons être les maitres & dominer: voilà ce qui agite le genre humain par de ſi violentes ſecouſſes: voilà ce qui eſt l'objet de notre ambition, la matiere de nos diſputes, la cauſe de tant de guerres ſanglantes même entre des concitoiens & des freres. *Hæc eſt materia gloriæ noſtræ, hæc ſedes: hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus, hîc inſtauramus bella etiam civilia, mutuiſque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit conſiſte dans la répétition, qui ſemble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes ſe donnent tant de tourmens, juſqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore, que leur en reſte-t-il après leur mort qu'ils puiſſent occuper? *Quota terrarum parte gaudeat? vel, cùm ad menſuram ſuæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat!*

Racine. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété....
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chûte des Rois funeſte avant-coureur...
Dieu des Juifs, tu l'emportes!...
David, David triomphe. Achab ſeul eſt détruit..
L'ar-

L'argent, l'argent, dit-on: ſans lui tout eſt ſté- *Deſpre-*
rile. *aux.*

La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat.
L'argent ſeul au palais peut faire un magiſtrat.

Quel carnage de toutes parts! *Racine.*
On égorge à la fois les enfans, les vieillards;
Et la ſœur, & le frere;
Et la fille, & la mere;
Le fils dans les bras de ſon pere.

Retrancher de tous ces endroits la répé-tition, c'eſt en effacer toute la beauté, et affoiblir toute la force, & ôter aux paſſions le langage qui leur eſt naturel.

ANTITHESE, DISTRIBUTION, & autres Figures pareilles.

„ LES ANTITHESES bien ménagées, dit „ le Pere Bouhours, plaiſent infiniment „ dans les ouvrages d'eſprit. Elles y font „ à peu près le même effet que dans la „ peinture les ombres & les jours qu'un bon „ peintre a l'art de diſpenſer à propos; ou „ dans la muſique les voix hautes & les „ voix baſſes qu'un habile maitre ſait „ mêler enſemble. „ *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia. . . Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit . . . . . Les Capitaines Chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains* *Pro Cluent. n. 13. Pro Mur. n 76. Fléchier.*

mains ſont ſanglantes, & adorer interieurement le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.

Il y a d'autres figures qui conſiſtent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placées avec art & juſteſſe & comme avec ſymétrie dans un certain ordre, ſe répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette eſpece de concert étudié & meſuré flatent agréablement l'oreille & l'eſprit.

† Ciceron n'a pas négligé cette grace du diſcours, à laquelle quelques anciens, comme Iſocrate, s'étoient livrés ſans réſerve; & il nous a montré l'uſage qu'on devoit faire de ces figures, en les emploiant rarement & avec ſobriété, & aiant toujours pris ſoin de les relever par la force & la ſolidité des penſées, ſans quoi elles ſeroient d'un léger mérite.

Pro Mil. n. 10. *Eſt enim hæc, Judices, non ſcripta, ſed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex naturæ ipſa arripuimus, hauſimus, expreſſimus; ad quam non docti ſed facti, non inſtituti ſed imbuti ſumus: ut, ſi vita noſtra in aliquas inſidias, ſi in vim, ſi in tela aut latronum aut inimicorum incidiſſet, omnis honeſta ratio eſſet expediendæ ſalutis...*

Pro Cl. n. 5. *Et ſine invidia culpa plectatur, & ſine culpa invidia ponatur.*

Senec. Epiſt. Séneque eſt plein de ces ſortes de figures.

† Delectatus eſt his etiam M. Tullius: verùm & modùm adhibuit non ingrem, niſi copiâ redundet, voluptati; & rem alioquin levem, ſententiarum pondere implevit. *Quintil. l. 9. c. 2.*

res. *Magnus est ille qui fictilibus sic utitur, quemadmodùm argento? nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias.*

Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. De Brev. vita c. 18.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prosperité par sa modestie, dans les difficultez par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété. Fléchier.

Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir; & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel. Fenelon.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Un seul est frapé, & tous sont délivrés. Dieu frape son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes Bossuet.

cou-

coupables pour l'amour de ſon Fils innocent.

Toutes ces penſées ſont fort belles & fort ſolides par elles-mêmes; mais il faut avouer que le tour & la maniere dont elles ſont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux ſentir, il n'y a qu'à les réduire à une maniere de parler ſimple & commune. C'eſt ce que je vais tâcher de faire obſerver dans deux beaux endroits de Ciceron, où paroît ſur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à Céſar, que les Princes n'ont rien par où ils puiſſent approcher de plus près des Dieux, qu'en faiſant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter ſimplement, que ſa fortune & ſon bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage: c'eſt-là le fond de la penſée. Mais Ciceron l'exprime avec bien plus de nobleſſe & d'élégance, en marquant ſéparément par une eſpece de diſtribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à ſon bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien; l'autre lui en donne la volonté: & c'eſt en cela que conſiſte la grandeur de ſa fortune, & l'excellence de ſon naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos.* Tous les mots ſe répondent ici avec une juſteſſe merveilleuſe. *Fortuna, natura: majus, melius: poſſis, velis.* Eſt-il poſſible de dire plus de choſes en moins de mots, & d'une maniere plus ornée?

Pro Lig. n. 38.

Lé-

L'éloge de Roſcius le comédien eſt du même goût. *Etenim cùm artifex ejusmodi ſit* (Q. Roſcius) *ut ſolus dignus videatur eſſe qui ſcenam introeat; tum vir ejusmodi eſt, ut ſolus videatur dignus, qui eò non accedat.* Ciceron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roſcius, qui peut nous apprendre auſſi comment la même penſée peut être tournée en différentes manieres. *Qui medius fidius* (*audacter dico*) *plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm diſciplinæ poſſidet in ſe: quem populus Romanus meliorem virum quàm hiſtrionem eſſe arbitratur: qui ita digniſſimus eſt ſcena propter artificium, ut digniſſimus ſit curia propter abſtinentiam.* Ce double éloge ſe réduit à dire que Roſcius eſt encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette penſée nous eſt-elle montrée? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Ciceron lui donne? „ Roſcius eſt un ſi excellent „ acteur, qu'il paroit ſeul digne de monter „ ſur le théatre: mais d'un autre côté il eſt ſi „ homme de bien, qu'il paroit ſeul digne de „ n'y monter jamais.“ Il n'y a pas moins de délicateſſe dans le ſecond éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, ſi au mot d'*artificium* on en eût ſubſtitué un qui ſe terminât comme *abſtinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous parlons ici, qui conſiſtent dans un arrangement étudié & meſuré, eſt que les mots ſe répondent non ſeulement pour le ſens, mais, s'il ſe peut, pour le ſon & la ca-

Pro Quint. n. 78.

Pro Quint. Roſc. com. n. 17.

cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais il a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre: & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

* Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fond même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être emploiées rarement: parce que plus l'art & l'étude s'y montrent, plus l'affectation se fait sentir, & devient vicieuse. † Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car quand il s'agit, par exem-

* Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideoque non desinunt eas nectere: quas sine sententia sectari tam est ridiculum, quàm quærere habitum gestumque sine corpore. *Quint. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæ quidem densandæ sunt nimis. *Ibid.*

† Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus: quid persona, quid tempus. Ubi enim atrocitate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contrapositis, & paritèr cadentibus, & consimilibus, irascentem, flentem, rogantem? cùm in his rebus cura verborum derogat affectibus fidem, & ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vue des maux dont ils ſont menacés, d'exciter en eux une juſte indignation contre le crime, d'emploier des ſupplications vives & empreſſées, un orateur ne ſe rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes meſurées, par des antitheſes, & de pareilles figures, qui ne ſont propres qu'à éteindre le feu des paſſions, & à faire ſentir la vanité d'un orateur occupé de lui ſeul & du ſoin de faire admirer ſon eſprit, lorſqu'il ne devroit ſonger qu'à tirer les larmes des yeux de ſes auditeurs, & à les rempir des ſentimens de crainte, de colere, ou de douleur, qu'il veut leur inſpirer?

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, ſans dire quelque choſe de celles qui conſiſtent dans une reſſemblance affectée, & dans une eſpece de jeux de mots. *Amari jucundum eſt, ſi curetur ne quid inſit amari. Avium dulcedo ad aſpium ducit. Ex oratore arator factus.* Le ſeul nom de Verres, qui en Latin ſignifie *un porc*, en fournit pluſieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore; quorum alii, ut audiſtis, negabant mirandum eſſe,* JUS TAM NEQUAM ESSE VERRINUM: *alii etiam frigidiores erant, ſed quia ſtomachabantur, ridiculi videbantur eſſe, cum* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM re-

Verr. 3. n. 2.

reliquiſſet. (Le Preteur à qui Verres avoit ſuccédé s'appelloit *Sacerdos.*) *Quæ ego non commemorarem* (*neque enim perfacetè dicta, neque porro hac ſeveritate digna ſunt*) *niſi*, &c. *Ex nomine iſtius quid in provincia factu-rus eſſet perridiculi homines augurabantur...* *ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquam, Judices, hujuſmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit?* Ciceron, en raportant ces plaiſanteries, a ſoin de marquer combien elles lui paroiſſoient froides & puériles; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penſer, & les met en garde contre un mauvais goût, qui ſeroit aſſez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'eſprit dans ces ſortes de figures.

Verr. 4. n. 18. & 19.

Verr. 6. n. 53.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les alluſions. Il y en a de véritablement ingénieuſes, qui donnent beaucoup de grace au diſcours: & elles doivent paroître telles, quand elles ſont pleines de ſens, & fondées ſur une reſſemblance naturelle. Ciceron avoit raporté la maniere juſte & deſintereſſée dont Verres s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Eſt adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, ſed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum exiſtimationem? æquius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quæſtoris libidinem coercendam? Summè hæc omnia mihi videntur eſſe laudanda. Sed repente è veſtigio* EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo,* FACTUS EST VER-

Verr. 1. n. 57.

VERRES. *Redit ad mores ſuos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad ſe vertit: mulieri reddit quantulum viſum eſt.* Il me ſemble que cette alluſion, fondée ſur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'eſt ce que ſignifie *Verres* en Latin) eſt ici fort heureuſe & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Ciceron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il ſe trouva que les cinq dernieres lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit ſouvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en reſtoit que les quatres premieres lettres, *Verr.* C'étoit un nom ſuppoſé ſous lequel Verres s'étoit caché pour exercer une criante uſure. Ciceron produiſit cette piece dans le procès; *ut omnes mortales*, dit-il, *iſtius avaritiæ non jam veſtigia, ſed ipſa cubilia videre poſſint. Videtis Verrutium? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demerſam eſſe in litura?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, ſur-tout dans une occaſion où l'orateur croioit avoir beſoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verres ridicule & mépriſable?

Verr. 4. n. 186. &c.

n. 190.

n. 191.

Quelquefois la reſſemblance des mots, ou le ſimple changement de prépoſition, ou le même mot pris en différens ſens, produit une ſorte d'agrément, qui n'eſt point à rejetter. *Hanc reipublicæ peſtem pauliſper reprimi, non in perpetuum comprimi poſſe . . . non emiſſus ex urbe, ſed immiſſus in urbem eſſe*

1. Catil. n. 30. n. 7.

Pro Cæl. n. 77. *esse videatur. . . Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui: *Solum esse cui domi nihil sit nec obsignatum, nec occlusum*: ce qui convient aussi à un fidele serviteur, à qui l'on se fie pleinement.

2. de Orat. n. 248.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées. L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. v. 646. *Usque adeo-ne mori miserum est?* C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat: au lieu qu'un vieillard malade & près de mourir, diroit froidement: *Non est usque adeo miserum mori.*

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise:

Æn. l. 2. v. 56. Trojaque nunc staret, Priamique arx alta maneret.

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoien pour sa patrie. Changez une lettre, *staret*, *maneret*, ce sentiment disparoît.

Ciceron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoien Romain: *Onomen*

men dulce libertatis! O jus eximium noſtræ civitatis! O lex Porcia, legeſque Semproniæ! Verr. 7. n. 161. & 162. *O graviter deſiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia poteſtas! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. faſces & ſecures haberet, deligatus in foro virgis cæderetur?* Voilà le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

Ciceron réunit preſque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui eſt fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille diſtrictus in acie Pharſalica gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui ſenſus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?* Pro Ligar. n. 9. Tout cela ſe réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharſale, & qu'il avoit porté les armes contre Céſar. Mais quelle force ne donnent point à cette penſée tant & de ſi vives figures, entaſſées les unes ſur les autres? Ne ſemblent-elles pas inſinuer que l'épée de Tubéron alloit par-tout dans la mêlée chercher Céſar? Car Ciceron avoit dit immédiatement auparavant: *contra ipſum Cæſarem eſt congreſſus armatus.*

Princeſſe dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre maiſon? O Eternel, veillez ſur elle. Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi délaiſſée. Boſſuet.

Fléchier. *Retraites ſombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler juſqu'à vous ſes conſolations & ſes aumônes, inquiete de vos beſoins & de vos chagrins, & plus ſoigneuſe de cacher ſes charités, que vous ne l'étiez de cacher votre miſere.*

Deſpreaux. O fortuné ſéjour! O champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeul, oublier tout le monde!

Racine. O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles ſignalées!
Du doux pays de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joab plein d'une ſainte indignation lui répond ainſi:

Et quel tems fut jamais ſi fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles?

LA PROSOPOPE'E eſt une figure qui prête de l'action & du mouvement aux choſes in-

insensibles; qui fait parler les personnes soit absentes soit présentes, les choses inanimées, & quelquefois même les morts.

Il est ordinaire aux poëtes de donner de l'indignation, & de l'admiration aux fleuves, aux arbres; de la tristesse aux bêtes, &c.

Atque indignatum magnis stridoribus æquor. *Virgile.*
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non sua poma,
It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Sous les fougueux coursiers l'onde écume, & se plaint... *Desportes.*
J'entens déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.

Pline l'ancien dans ses descriptions approche souvent de la hardiesse poëtique. Il peint merveilleusement par deux traits la douleur & la honte d'un pan, qui aiant perdu sa queue ne cherche plus qu'à se cacher: *Caudâ amissâ pudibundus, ac mœrens quærit latebram.* *Lib. 10. c. 20.* Dans un autre endroit il donne un sentiment de joie à la terre qui se voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un soc chargé de lauriers: *Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore.* *Lib. 18. c. 3.* Il dit ailleurs que les maisons où étoient disposées par ordre les statues des héros d'une noble race, se sentoient encore de leurs triomphes après avoir changé de maitres,

& que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui.

Lib. 35. c. 2. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsæ domus, & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui est du Pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse briéveté de la derniere pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Ciceron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo vestra, & hostium spolia cum aspexisti, domum tuam te intrare putasti? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es, tamen & te, & tua, & tuos nosti. Me quidem miseret parietum ipsorum atque laterum. Quid enim unquam domus illa vidi-*

2. Philip. n. 68. 69.

rat

rat nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina? ... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro triclinii popinæ sunt.

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Ciceron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion: *Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cùm videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus?* Il pouvoit dire simplement: *cùm videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il personifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un homme qui se trouve attaqué par des voleurs; & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après: *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent: cùm ei, qui expectare velit, ante injusta pœna luenda sit, quàm justa repetenda.* *Pro Mil. n. 9.* *n. 10.*

A ces cris Jerusalem redoubla ses pleurs; les voutes du temple s'ébranlerent; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL? *Fléch.*

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable, & religieuse.

Depuis que la juſtice gémit ſous un amas de loix & de formalités embaraſſées, & qu'on s'eſt fait un art de ſe ruïner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu ſuffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été ſous la garde de la plus ſcrupuleuſe vertu?

Boſſuet. *Je ne vous raconterai point la ſuite très fortunée de ſes entrepriſes,* (de Cromwel) *ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue proſpérité qui a étonné l'univers.*

Fontenelle. *La raiſon conduit l'homme juſqu'à une entiere conviction des preuves hiſtoriques de la Religion Chrétienne: après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumiere, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment ſupérieure.*

IL RST une autre eſpece de Proſopopée, encore plus vive & plus hardie que la premiere. C'eſt lorſqu'on apoſtrophe des choſes inſenſibles & inanimées; ou qu'on les fait parler elles-mêmes; ou qu'au lieu de raporter indirectement les diſcours de ceux dont il s'agit, on met ces diſcours dans leur propre bouche; ou enfin lorſqu'on va juſqu'à faire parler les morts.

1. *Apoſtropher des choſes inſenſibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particuliere, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été ſenſibles, & leur adreſſe enſuite ſon diſcours: *Religiones mehercule ipſæ, aræque, cùm illam beluam cadere viderunt,*

Pro Mil. n. 83.

runt, commoviſſe ſe videntur, & jus in illo ſuum retinuiſſe. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, implore atque obteſtor, vosque Albanorum obrutæ aræ, &c.

Sans cette paix, Flandre, théatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcènes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires. Fléchier.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper! Boſſuet.

2. *Faire parler des choſes inanimées.*

Ciceron dans l'une des Catilinaires introduit la Patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius, dans le beau diſcours qu'il fait au ſujet de la continuation du ſiege de Veies, introduit de même la République, qui repréſente aux ſoldats, que puiſqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le ſervice pour toute l'année. *An ſi ad calculos eum reſpublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum cenſes militia ſemeſtri ſolidum te ſtipendium accipere?* 1. *Catil.* n. 18. & 27. *Tite Live* l. 5. n. 4.

3. Les diſcours mis dans la bouche même des perſonnes font tout un autre effet, que ſi on ſe contentoit de les raporter par un ſimple récit; & ils ſont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compaſſion.

C'eſt par cette figure que Ciceron dans le dernier de ſes plaidoiers contre Verres peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faiſoit acheter cherement la triſte conſolation de voir & d'embraſſer leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un ſeul coup ces malheureuſes victimes de la cruauté de Verres. *Adeunt janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recuſabat. Quid, ut uno ictu ſecuris afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne ſæpius furiatur? ne cum ſenſu doloris aliquo aut cruciatu ſpiritus auferatur? Etiam ob hanc cauſam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam! Non vivam liberum, ſed mortis celeritatem, pretio redimere cogebantur.*

Verrin. 7. n. 117. 118.

Milon n'étoit pas d'un caractere qui lui permît de deſcendre à de baſſes ſupplications. Ciceron lui met dans la bouche un diſcours plein de grandeur & de nobleſſe, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, ſint florentes, ſint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria cariſſima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) ſine me ipſi, ſed per me tamen, perfruant*

Pro Mil. n. 93.

fruantur. Ego vedam atque abibo, &c. *
L'effet de cette figure eſt de rendre comme préſentes les perſonnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait ſortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoier de Ciceron pour Cœlius. On peut les conſulter. *Pro Cal. n. 33. 36.*

D'autres fois il adreſſe ſon diſcours aux morts. *Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres deſirs, quand je célèbre ce Monarque: & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, ſe réveille tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un époux ſi cher.* *Beſſun.*

† Ces ſortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a obſervé Quintilien, d'être ſoutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choſes extraordinaires, incroiables, & qui ſont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut néceſſairement ou qu'elles faſſent une forte impreſſion, parce qu'elles vont au delà

* Non audire judex videtur aliena mala deflentes, ſed ſenſum ac voces auribus accipere miſerorum, quorum etiam metus aſpectus, lacrymas movet. *Quintil. l. 6. c. 1.*

† Magna quidem, ſis eloquentiæ deſideratur. Falſa enim & incredibilia naturâ neceſſe eſt aut magis moveant, quia ſupra vera ſunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non ſunt. *Quintil. l.*

dela du vrai; ou qu'elles ſoient regardées comme des puérilités, parce qu'elles ſont fauſſes.

* L'HYPOTYPOSE eſt une figure qui peint l'image des choſes dont on parle avec des couleurs ſi vives, qu'on s'imagine les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit. Et c'eſt en quoi conſiſte principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point aſſez pleinement, & qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frape ſimplement les oreilles, ſans remuer l'imagination, & ſans aller juſqu'au cœur.

1. Ces images ſe font quelquefois en peu de mots, & ce ne ſont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la conſternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprit ſa mort:

Æn. l. 9. v. 475. Miſeræ calor oſſa reliquit:
Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa.

Verrin. 7. n. 160. Ciceron peint en deux lignes la colere, ou plutôt la fureur de Verres. *Ipſe inflam-*

* Ὑποτύπωσις dicitur, propoſita quædam forma rerum ita expreſſa verbis, ut cerni potius videatur, quàm audiri. *Quintil. l. 9. c. 2.*

Magna virtus eſt, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cernivideantur, enuntiare. Non enim ſatis efficit, nèque, ut debet, plenè dominatur oratio, ſi uſque ad aures volet, atque ea ſibi judex, de quibus cognoſcit, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis oſtendi. *Quint. l. 8 cap. 3.*

matus sceſere ac furore in forum venit. Ardebant oculi: toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verres encore plus beau, quoiqu'il frape moins d'abord: comme il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt aperçue que par les connoiſſeurs. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio purpureotunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien dévelope d'une maniere admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte deſcription. J'en raporterai les paroles mêmes, parce qu'elles peuvent ſervir de modèle aux maitres pour entendre & pour expliquer les auteurs. *An quiſquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abeſt, ut cùm illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS, &c. non ſolùm ipſum os intueri videatur, & locum, & habitum, ſed quædam etiam ex iis, quæ dicta non ſunt, ſibi ipſe aſtruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriuſque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averſationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la deſcription de Ciceron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *ſtetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de ſa vivacité & de ſes couleurs. La principale beauté conſiſte à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le repréſente Ciceron, appuié nonchalamment ſur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, ſont une peinture par-

Verrin. 7. n. 85.

Quint. l. 8. c. 3.

palante, qui préſente aux yeux & à l'eſprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore*, réſervé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verres, qui paroiſſant en cette indigne poſture ſur le rivage, & aux yeux de tout le monde, ſemble braver inſolemment la bienſéance & l'honnêteté publique.

Nos poëtes ſont pleins de ces deſcriptions courtes & vives.

Deſpreaux. Son ſouffle écumant ſous ſon maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs:

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'eſt plus achevé que le portrait qui ſuit:

La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſé de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend ſes bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les deſcriptions que j'ai rapportées juſqu'ici ſont courtes, & ne peignent qu'un ſimple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui reſſemblent à ces tableaux où l'on repréſente pluſieurs perſonnages, dont toutes les attitudes frapent, & ſe font remarquer. Telle eſt cette deſcription

tion d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Ciceron, qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim heſterna potatione oſcitantes. Verſabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & ſpinis cooperta piſcium.* Quintilien, qui nous a conſervé ce beau morceau, nous en fait ſentir la beauté & le prix par un ſeul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout : *Quid plus videret, qui intraſſet?* Quint. l. 8. c. 3. Il fait lui-même une excellente deſcription d'une ville priſe d'aſſaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Ciceron, qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs François, ſoit poëtes ſoit orateurs, en peuvent fournir auſſi un grand nombre.

Joſabet dans Athalie décrit merveilleuſement la maniere dont elle ſauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, Racine.
Revient à tout moment effraier mon eſprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort frapa ſoudain ma vue.
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,

Et

Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage :
Et ſoit fraieur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

La peinture que fait M. Fléchier des Hôpitaux, peut ſervir de modèle dans ce genre : c'eſt dans l'oraiſon funèbre de la Reine. *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ſes miſericordes publiques ; dans ces lieux où ſe ramaſſent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémiſſemens & les plaintes de ceux qui ſouffrent, rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languiſſans, porte dans le cœur de ceux qui les ſervent le dégoût & la défaillance ; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeſte empire ; & où l'image de la miſere & de la mort entre preſque par tous les ſens : c'eſt là que s'élevant au deſſus des craintes & des délicateſſes de la nature pour ſatisfaire à ſa charité au péril de ſa ſanté même, on la vit toutes les ſemaines eſſuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux beſoins, de celui-là, procurer aux uns des remedes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit & des ſecours pour la conſcience.*

Ces endroits ſont fort propres à former le goût des jeunes gens. * On doit les aver-

* Naturam intueamur, hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt : ad ſe referre quiſque quæ audit : & id facillimè accipiunt animi, quod cognoſcunt. *Quintil. l. 2. c. 3.*

avertir que le moien le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on dit, & trouve dans son propre fonds les sentimens qui sont exprimés dans le discours. * Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. † Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient

* Per quas (φαντασίας) imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt ὑποτυπωτὴν, qui sibi res, voces, actus secundum verum optimè finget. *Quintil. l. 6. cap. 3.*

† Nam si inter otia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigari, prœliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

croient effectivement le voir, le posseder, & en être les maitres?

Il fournit lui-même un modèle de cette maniere de faire une description, que je raporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsenti accidisse credibile est, in oculis habebo? Non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet?* Cet endroit paroit copié d'après Ciceron, qui décrit ainsi une pareille action: *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miserum ignarum casus sui, redeuntem à cœna, vidistis? non positas insidias? non impetum repentinum? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nuncium?*

Quint. l. 6. c. 2.

Pro Rosc. Amer. n. 98.

IMAGES.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours; qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps, & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frapent les sens, qui remuent l'imagination,

tion, & qui montrent un objet ſenſible. Cette maniere a quelque raport à la figure précédente, qui eſt l'Hypotypoſe, ſi elle n'en fait pas partie. *Non ſuis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *ſuis manibus*, produiſent ici l'effet dont je parle & préſentent à l'eſprit une image. Il en eſt de même de ces deux vers que j'ai déja cités:

Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manieres de peindre ainſi les objets qu'on décrit: j'en raporterai pluſieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Tendit ad vos virgo Veſtalis manus ſupplices eaſdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere conſuevit.... Proſpicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliisque ſervatus, ſacerdotis Veſtæ lacrymis extinctus eſſe dicatur. Pro M. Font. n. 38. 37.

Hæc magnitudo maleficii facit, ut, niſi penè manifeſtum parricidium proferatur, credibile non ſit.... Penè dicam reſperſas manus ſanguine paterno judices videant oportet, ſi tantum facinus, tam immane, tam acerbum creditури ſint. Pro Roſc. Amer. 68.

Quel peuple n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur, & quel endroit de nos frontieres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire? Mithrid.

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des

des douces & ſecrettes eſpérances de ſa ſolitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes.

Elle lui a montré à lever ſes mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de ſa conſcience, pour y ſonder le fond de ſes intentions.

Quand il rétabliſſoit le culte de Dieu dans ſes conquêtes, & que marchant ſur ces remparts qu'il venoit de foudroier, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pié de ſes autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ſes louanges au ſacrifice qu'on offre pour elle, & je prens ſur l'autel tout l'encens que je brûle ſur ſon tombeau.

Qu'eſt-il beſoin de lever le voile qu'elle a jetté ſur ſes actions?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Maſſar. *Eſt-ce dans la Cour, eſt-ce dans les armées, eſt-ce ſous le caſque & ſous la cuiraſſe que s'apprennent de telles vérités?*

Boſſuet. *Vous croiez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un roiaume eſt un remede univerſel à tous les maux?*

Il me ſemble que je vois encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand

Quand tout cedoit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux sur la Reine, & croioient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) *il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui sont encore sur le point d'éclater.* *Pelisson.*

Pour comble de prospérité, *Racine.*
Il espere (*l'impie*) revivre en sa postérité:
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général,* que l'usage des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'assaisonnement au discours, pour relever le stile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégout que causeroit une ennuieuse uniformité;

* Una in re maximè utilis, ut quotidiani & semper eodem modo formati sermonis fastidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo si quis parcè, & cum res poscet, utetur, velut asperso quodam condimento, jucundior erit. At qui nimium affectaverit, ipsam illam gratiam varietatis amittet. Nam & secretæ, & extra vulgarem usum positæ, ideoque magis nobiles, ut novitate aurem excitant, ita copiâ satiant: nec se obvias fuisse dicenti, sed conquisitas, & ex omnibus latebris extractas confessasque declarant. *Quinctil. l. 9. c. 3.*

mité ; & dès-lors elles doivent être employées avec meſure & diſcretion. Car ſi l'uſage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la variété qui fait leur principal mérite ; & plus elles ſont brillantes, plus elles choquent & laſſent par une affectation vicieuſe, qui marque qu'elles ne ſont point naturelles, mais recherchées avec trop de ſoin, & comme amenées par force.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire obſerver qu'il y a des figures qui ſont devenues ſi communes & ſi triviales qu'elles ont perdu toute leur grace, ſur-tout lorſqu'elles ſont trop longues. *Miſerum eſt exturbari fortunis omnibus : miſerius eſt injuriâ. Acerbum eſt. . . acerbius. Calamitoſum eſt. . . calamitoſius. Funeſtum eſt. . . . funeſtius. Indignum eſt. . . indignius. Luctuoſum eſt. . . luctuoſius. Horribile eſt. . . horribilius.* L'auditeur prévient la réponſe, & eſt fatigué par cette eſpece de refrein qui eſt toujours ſur le même ton. Il en eſt de même de cette autre figure, qui eſt encore plus ennuieuſe : *Qui ſunt qui fœdera ſæpe ruperunt ? Carthaginienſes. Qui ſunt qui in Italia crudele bellum geſſerunt ? Carthaginienſes. Qui ſunt, &c. ?*

Pro Quint. n. 95.

Cornif. l. 4.

ARTICLE SIXIEME.

Des Précautions Oratoires.

JE donne ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point bleſſer la délicateſſe de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il ſe ſert pour dire de certaines choſes qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adreſſe propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la choſe plus ſenſible.

Chryſogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de ſon maître, tout-puiſſant alors dans la République, qu'aucun avocat n'oſa plaider contre lui en faveur de Roſcius. Il n'y eut que Ciceron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de ſe charger d'une cauſe ſi délicate. Il a grand ſoin dans toute la ſuite de ſon plaidoier d'avertir en pluſieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoiſſance de toutes les injuſtices de ſon affranchi; qu'on s'étoit fort appliqué à les lui cacher; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis; qu'enfin il n'é-

Pro Roſc. Amer. n. 21. & 22. 25. 91. 110. 127.

n. 131. n'étoit pas étonnant que Sylla chargé ſeul du ſoin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé pluſieurs choſes, puiſqu'il en échapoit beaucoup à la connoiſſance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'Univers. On ſent bien que de telles précautions étoient abſolument néceſſaires.

Ciceron, dans le plaidoier intitulé, *Divinatio in Verrem*, eſt obligé de montrer qu'il eſt plus digne que Cécilius de plaider contre Verres. * Une telle cauſe, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adreſſe & d'habileté: car les louanges qu'on ſe donne à ſoi-même ſont toujours odieuſes, ſur-tout quand elles roulent ſur l'eſprit & ſur l'éloquence. Ciceron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités néceſſaires pour ſoutenir un plaidoier ſi important, n'a garde de ſe les attribuer à lui-même: une vanité ſi groſſiere auroit révolté tous les eſprits. † Il dit ſeulement qu'il a travaillé toute ſa vie pour les acquérir, & que ſi malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'eſt pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profeſſion, en ſoit abſolument incapable.

En

* Intelligo quàm ſcopuloſo difficilique in loco verſer. Nam cùm omnis arrogantia odioſa eſt, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo moleſtiſſima. n. 36.

† Fortaſſe dices: Quid? ergo hæc in te ſunt omnia? Utinam quidem eſſent! veruntamen ut eſſe poſſent magno ſtudio mihi à pueritia eſt elaboratum. n. 40.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le temoignage de pluſieurs Grecs qui avoient dépoſé contre ſa partie. Pour le faire avec plus de ſuccès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate ſur ce qui regarde la bonne foi & la ſincérité. Il ne commence pas bruſquement par un reproche ſi dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle paſſion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne enſuite de grandes louanges à la nation entiere, dont il releve extrêmement le génie, l'habileté, la politeſſe, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'eſt jamais piquée d'exactitude & de ſincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto genere Græcorum : tribuo illis litteras ; do multarum artium diſciplinam ; non adimo ſermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam ; denique etiam, ſi qua ſibi alia ſumunt, non repugno : teſtimoniorum religionem & fidem nunquam iſta natio coluit, totiusque hujuſce rei quæ ſit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.* *Pro Flacco n. 9.*

On ſait que Ciceron excelloit ſur-tout à émouvoir les paſſions, & que par les diſcours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ſes parties, en finiſſant ſes plaidoiers, il faiſoit ſouvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame, & la noble fierté dont ſe piquoit Milon, ôtoient à

ſon avocat cette reſſource ſi puiſſante. * Mais Ciceron ſut tirer avantage de ſon courage même pour lui gagner la faveur des Juges, & il prit ſur lui le caractere & le perſonnage de Suppliant, qu'il ne pouvoit donner à ſa partie.

Le reſpect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres, lors même qu'ils en ſont traités avec dureté & avec injuſtice, rend très difficiles certaines conjonctures, où ils ſont obligés de parler contre eux; & c'eſt dans ces occaſions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui ſans rien faire perdre des avantages de la cauſe, ſavent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui eſt dû. † Il faut alors qu'on ſente qu'il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit ſupprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non ſeulement de reſpect, mais d'amour & de tendreſſe. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le plaidoier pour Cluentius, que ſa mere avoit traité avec une cruauté inouïe. n. 12. & 17.

La règle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes

* Ergo & ille captavit ex illa præſtantia animi favorem, & in locum lacrymarum ejus ipſe ſucceſſit. *Quintil. l. 6. c. 1.*

† Hoc illis commune remedium eſt, ſi in tota actione æqualiter apparet, non honor modò, ſed etiam caritas: præterea cauſa ſit nobis juſta ſic dicendi; neque id moderatè tantùm faciamus, ſed etiam neceſſario. *Quintil. l. 11. c. 1.*

times à faire valoir contre un ſupérieur qu'il doit reſpecter & honorer.

Il y a des occaſions, où des raiſons d'interêt ou de bienſéance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, * & où cependant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'oſons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner ſon procès ſans découvrir un crime dont ſon pere eſt coupable. † Il faut, dit Quintilien, que les choſes mêmes conduiſent inſenſiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que tout autre motif étant écarté, il ſoit comme forcé à voir l'unique qui reſte, mais que le reſpect pour un pere empêche de découvrir. Et pour-lors il faut que le diſcours du fils, ſuſpendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un ſilence forcé & par de vifs ſentimens de tendreſſe, faſſe connoître la violence qu'il ſe fait pour ne pas laiſſer échaper des paroles que la force de la vérité ſemble vouloir arracher de ſa bouche. Par-là le Juge eſt porté à chercher ce je ne ſai quoi qu'il ne croiroit peut-être pas ſi on le lui avoit découvert, mais dont il eſt

* In quo per quandam ſuſpicionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quint. l. 2. c. 2.*

† Res ipſæ perducant judicem ad ſuſpicionem, & amoliamur cetera, ut hoc ſolum ſuperſit: in quo multum etiam affectus juvant, & interrupta ſilentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud neſcio quid, quod ipſe forteſſe non crederet, ſi audiret: & ei, quod à ſe inventum exiſtimat, credat. *Ibid.*

eſt pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

Il y a auſſi des perſonnes d'un caractere ſi reſpectable, & d'une réputation ſi univerſelle, que leur nom ſeul eſt un poids qui accable leurs adverſaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel * Ciceron, ſans toucher à la perſonne même de Caton, qui devoit être pour lui comme ſacrée, & qui certainement étoit inacceſſible & invulnérable à la cenſure la plus maligne, ſut pourtant lui ôter une partie de ſon autorité & de ſon crédit par le portrait qu'il fit de la ſecte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'eſprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier, que celle dont Ciceron ſe chargea en oſant ſe déclarer contre la loi Agraire ? On appelloit ainſi la loi qui ordonnoit des diſtributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems ſervi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour ſe l'attacher. Elle paroiſſoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite aſſu-

* Quàm molli autem ſed Stoicæ ſectæ, quibus-
articulo tractavit Catonem, dam in rebus factam du-
cujus naturam ſummè ad- riorem videri volebat!
miratus, non ipſius vitio, *Quintil. l.* 11, *c.* 2.

assurée. Cependant Ciceron entreprend de la faire rejetter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se seroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune maniere le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence, pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en releve avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication: & après en avoir démêlé les differens sens; après avoir découvert les secrettes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenseurs de

la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raiſon étoit ſi chere au peuple Romain; après s'être ainſi inſinué peu à peu & par degrés dans l'eſprit de ſes auditeurs, & s'en être enfin rendu maitre abſolu, il n'oſe pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agiſſoit, mais il ſe contente de proteſter qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoiſſe pas que cette loi, ſous un dehors flateur, donne en effet atteinte à ſon repos & à ſa liberté, il ſe joindra à lui, & ſe rendra à ſon ſentiment. C'eſt ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par inſinuation*, & il me ſemble qu'un ſeul endroit comme celui-ci eſt bien capable de former l'eſprit des jeunes gens, & de leur apprendre la maniere adroite & reſpectueuſe avec laquelle ils doivent combattre le ſentiment de ceux à qui la reconnoiſſance & la ſoumiſſion ne leur permettent pas de réſiſter directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple, détrompé par l'éloquent diſcours de ſon Conſul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Ciceron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il faloit penſer du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicateſſe. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre Céſar. Ciceron releve & condamne la dureté de cette expreſſion; & après avoir raporté les differens noms qu'on donnoit

à

à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, paſſion, prévention, entêtement, témérité: „ Pour moi, dit-il, ſi l'on me „ demande quel eſt le propre & véritable nom que l'on doit donner à notre „ malheur, il me ſemble que c'eſt une fatale influence qui a aveuglé les hommes, „ & les a entraînés comme malgré eux; „ en ſorte qu'on ne doit pas s'étonner que „ la volonté inſurmontable des Dieux l'ait „ emporté ſur les conſeils des hommes. *Ac mihi quidem, ſi proprium & verum nomen noſtri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidiſſe videtur, & improvidas hominum mentes occupaviſſe: ut nemo mirari debeat, humana conſilia divina neceſſitate eſſe ſuperata.* Pro Ligar. n. 171.

Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée, & loin de devoir choquer Céſar, elle étoit très flateuſe pour lui.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des dernieres guerres civiles qui troublerent la France, ſemblent avoir eu en vue l'endroit de Ciceron que je viens de raporter: mais ils ont bien enchéri ſur leur modèle.

Helas, malheureuſe France! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en reſtoit-il pas aſſez d'autres ſans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de ſang? . . . Que ne peut-on effacer ces triſtes années de la ſuite de l'hiſtoire, & les dérober à la connoiſſance de nos neveux! Mais puiſqu'il eſt impoſſible de paſſer Maſcaron, dans l'Oraiſon funebre de M. de Turenne.

ſur des choſes que tant de ſang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un viſage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumiere, & cette nuit funeſte, qui formée dans la confuſion des affaires publiques par tant de divers interêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Fléchier dans l'Oraiſon funebre de M. de Turenne.

Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce tems de deſordre & de trouble, où l'eſprit ténébreux de diſcorde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'interêt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe; où les Aſtres les plus brillans ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fidèles ſujets ſe virent entrainés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en pleine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu: telle eſt l'infirmité naturelle des hommes. Mais le ſage revient aiſément à ſoi; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

M. Fléchier dans l'Oraiſon funebre de M. le Tellier.

Que dirâi-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos péchés avoient allu-

lumées rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon; & les plus ſages mêmes, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouverent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Paſſions.

JE serois extrêmement long, ſi j'entreprenois de toucher même légerement tout ce qui regarde cette matiere, l'une des plus importantes qui ſoient dans la Rhétorique. On ſait que les paſſions ſont comme l'ame du diſcours: que c'eſt ce qui lui donne une impétuoſité & une véhémence qui emportent & entraînent tout: & * que l'orateur exerce par-là ſur ſes auditeurs un empire abſolu, & leur inſpire tels ſentimens qu'il lui plait; quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la diſpoſition favorable qu'il trouve dans les eſprits, mais d'autres fois en ſurmontant toute leur réſiſtance par la force victorieuſe du diſcours, & les obligeant de ſe

* Tantam vim habet illa, quæ recte à bono poëta dicta eſt *flexanima atque omnium regina rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut ſtantem inclinare, ſed etiam adverſantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere poſſit. *Lib. 2. de Orat. n. 187.*

ſe rendre comme malgré eux. Céſar ne put s'en défendre lorſqu'il entendit le plaidoier de Ciceron en faveur de Ligarius, quoiqu'il ſe tînt fort ſur ſes gardes contre ſon éloquence, étant ſorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoier les jeunes gens à la lecture des peroraiſons de Ciceron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Ciceron & Quintilien nous ont laiſſés ſur ce ſujet. * Le plus important de tous eſt que pour toucher les autres, il faut être touché ſoi-même: & pour l'être, il faut ſe bien pénétrer du ſujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en ſentir toute la vérité & toute l'importance, ſe repréſenter fortement l'image des choſes dont on veut ſe ſervir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes; & elles ſeront telles, ſi l'on a bien ſoin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. † Car d'où vient qu'on voit des perſonnes

* Summa circa movendos affectus in hoc poſita eſt, ut moveamur ipſi... Primum eſt ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequàm afficere conemur... Ubi miſeratione opus erit, nobis ea de quibus querimur accidiſſe credamus, atque id animo noſtro perſuadeamus. Nos illi ſimus, quos gravia, indigna, triſtia paſſos queramur. Nec agamus rem quaſi alienam, ſed aſſumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in ſimili noſtro caſu dicturi eſſemus. Q. l. 6. c. 2.

† Quid enim aliud eſt cauſæ, ut lugentes utique in recenti dolore diſertiſſimè quædam exclamare videantur, & in nonnumquam

perſonnes ignorantes s'exprimer ſi éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colere, ſinon parce que ces ſentimens ne ſont point étudiés, ni contrefaits, mais puiſés dans la vérité & dans la nature même?

Un Athénien vint trouver Démoſthene, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il diſoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, ſans s'émouvoir, ſans s'échauffer: Il n'eſt rien de tout cela, dit Démoſthene; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en hauſſant la voix & paroiſſant tout ému? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé? A ce ton Démoſthene reconnut la vérité, & ſe chargea de la cauſe. * Ciceron raporte quelque choſe de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'é-

Plut. in vit. Demoſth.

quam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quòd illis ineſt vis mentis, & veritas ipſa morum? *Ibid.*

* Hoc ipſum poſuit pro argumento, quòd ille tam ſolutè egiſſet, tam leniter, tam oſcitanter. Tu iſthuc, M. Callidi, niſi fingeres, ſic ageres? ... Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis elicere voces & querelas ſolet? Nulla perturbatio animi, nulla corporis ... Itaque tantum abfuit inflammares noſtros animos: ſomnum iſte loco vix tenebamus. *Brut. n.* 277. 278.

n'étoit propre qu'à les endormir? Eſt-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché ſoi-même, ſi l'on veut toucher les autres, & reſſentir en ſoi les mouvemens qu'on veut leur inſpirer. *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.*

Horat.

Quint. l. 6. c. 1.

LA PERORAISON, à proprement parler, eſt le lieu des paſſions. C'eſt là que l'orateur pour achever d'abattre les eſprits, & pour enlever leur conſentement, déploie ſans ménagement, ſelon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du diſcours, pour exciter ainſi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cauſe en a pluſieurs; ou après chaque partie du récit, quand il eſt trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'eſt ce qu'on appelle Amplification. Les Verrines en fourniſſent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie auſſi les mouvemens dans les autres parties du diſcours, * mais d'une maniere plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réſerve. *Ommnes hos affectus... aliæ quoque partes recipiunt, ſed breviores.* Et c'eſt ce qu'Antoine obſerva avec tant de ſuccès dans ſon beau plaidoier

Ibid.

pour

* Deguſtanda hæc (miſeratio) procœmio, non conſumenda. *Quintil. Lib. 4. cap. 1.*

pour Norbanus: *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti!* dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours. *Cic. l. 2. de Orat. n. 203.*

„ J'admire, dit Quintilien, ceux qui „ prétendent que dans le récit on ne doit „ point exciter de passions. Si par-là ils „ entendent seulement qu'on ne doit pas „ s'y arrêter longtems, comme on le fait „ dans la peroraison, ils ont raison: car il „ faut y éviter les longueurs. Mais je ne voi „ pas pourquoi en instruisant les Juges, on „ ne songeroit point à les toucher, vu que, „ si on a pu réussir dès-lors à leur inspirer „ quelques sentimens de colere ou de com- „ passion, on les trouvera bien mieux dis- „ posés à recevoir & à goûter les preuves. *Quint. l. 4. c. 2.*

„ C'est ainsi que Ciceron en a usé en dé- „ crivant le supplice d'un citoien Romain, „ & en raportant dans un autre endroit „ la cruauté que Verres exerça sur Philoda- „ mus.” *Quid? Philodami casum nonne* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entiere est touchante & pathétique.) *Verr. 7. n. 171. Verr. 5. n. 76.*

„ En effet, * d'attendre à la fin d'un dis- „ cours pour attirer la compassion sur des „ choses qu'on aura racontées d'un œil sec, „ c'est s'y prendre un peu tard. Un récit „ de choses graves & touchantes seroit très „ imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

L'ENDROIT du supplice de Gavius dans la

* Serum est advocare securus narraveris his rebus affectum, quas

n.157.171. la derniere Verrine, ſuffit ſeul pour juſtifier les règles qu'on vient d'établir. Ciceron, après avoir préparé au fait par une eſpece d'exorde qui eſt fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Meſſine devant Verres, vient à la deſcription du ſupplice. Il inſiſte d'abord ſur deux circonſtances: ſur cē qu'un citoien Romain a été frapé de verges au milieu de la place publique de Meſſine, & ſur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonſtances ſont racontées, non froidement & ſans paſſion, mais d'une maniere extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ cives Romanus, Judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miſeri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, niſi hæc:* CIVIS ROMANUS SUM. *Hac ſe commemoratione civitatis omnia verbera depulſurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur: ſed, cùm imploraret ſæpius uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.*

n.157.158. n. 158. n.160.161.

Ce récit, déja fort pathétique par lui-même, eſt ſuivi de l'amplification, dans laquelle Ciceron, avec ſon éloquence ordinaire, fait ſentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium noſtræ civitatis! &c.*

n.161.167.

n.168. Il raporte une derniere circonſtance du ſupplice, & reproche à Verres d'avoir choiſi exprès pour faire mourir ce citoien Romain

main, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence enviſager l'Italie en expirant: *Ut ille, qui ſe civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum ſuam proſpicere poſſet.* Cette penſée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, eſt auſſitôt après étendue & dévelopée. *Italiæ conſpectus ad eam rem ab iſto electus eſt, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguſto freto diviſa ſervitutis ac libertatis jura cognoſceret, Italia autem alumnum ſuum extremo ſummoque ſupplicio affectum videret.*

L'amplification ne manque pas de ſuivre, & elle met cette circonſtance dans tout ſon jour. *Facinus eſt vinciri civem Romanum, &c.* n. 169.

Enfin Ciceron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une derniere réflexion qui intereſſe tous les citoiens, & qui ſemble tenir lieu d'épilogue; en diſant que s'il parloit dans une ſolitude, les rochers les plus durs ſeroient touchés du récit d'un traitement ſi indigne: combien donc à plus forte raiſon doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place ſont les protecteurs des loix, & les défenſeurs de la liberté Romaine? *Si in aliqua deſertiſſima ſolitudine ad ſaxa & ſcopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur, &c.* n. 170. 171.

Voilà un modèle parfait de la maniere dont une narration peut être paſſionnée, ſoit

ſoit dans le récit même, ſoit par les réflexions qui le ſuivent.

* UNE eſpece de hazard fournit ſur le champ à Craſſus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Ciceron nous l'a conſervé dans le ſecond livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, paſſa dans la place publique, où l'on ſait qu'étoit le barreau. Alors interrompant ſon diſcours: „ Quelle „ nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, que „ cette morte aille porter à votre pere? Que „ ſouhaitez-vous qu'elle diſe à ces illuſtres „ Romains dont on porte ici les images, à „ vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le „ peuple de la domination des Rois? A „ quoi leur dira-t-elle que vous vous ap„ pliquez? De quelle belle action, de „ quelle vertu, de quelle ſorte de gloi„ re leur apprendra-t-elle que vous vous „ piquez? „ Et après avoir fait un long

* Quas tragœdias egit idem (Craſſus,) cùm caſu in eadem cauſa cum funere efferretur anus Junia! Piò, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis! quam inexpectata! quàm repentina! cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminenti, ſumma gravitate & celeritate verborum: Brute, quid ſedes? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid majoribus tuis? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere? Patrimonio-ne augendo, &c. Tu lucem aſpicere audes? tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu? tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis? 2. de *Orat.* n. 225. 226.

long dénombrement de tous ſes défauts: „ Pouvez-vous encore après cela, conti- „ nua-t-il, ſoutenir la lumiere du jour? „ vous montrer dans cette ville? vous „ préſenter devant vos citoiens? La vue „ même de cette morte & de ces ima- „ ges, qui ſemblent vous reprocher tous „ vos déréglemens, ne doit-elle pas vous „ remplir de crainte & d'horreur?

QUELQUEFOIS ce n'eſt qu'un trait, & un ſentiment jetté dans le diſcours, qui produit cet effet. Ciceron, dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit, ſelon la remarque de Quintilien, ſe contenter de dire: *Tum Ligarius nullo ſe implicare negotio paſſus eſt.* * Mais il y joint une image qui rend ce récit & plus vraiſemblable, & plus touchant. *Tum Ligarius domum ſpectans & ad ſuos redire cupiens nullo ſe implicari negotio paſſus eſt.* *Pro Ligar. n. 3.*

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une maniere fort tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Argos, lieu de ſa naiſſance, pour s'attacher à Evandre: *Æn. lib. 11. v. 782.*

Et dulces moriens reminiſcitur Argos.

Ce † tendre regard d'un jeune homme mourant vers ſa patrie qu'il ne reverra plus,

* Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile, & affectus quoque implevit. *Quintil. l. 4 c. 2.*

† Quid? Non idem poëta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS? *Ibid.*

plus, & ce triſte ſouvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait: *dulces... reminiſcitur . . . moriens.*

Ces endroits ſont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un ſentiment d'amour & de tendreſſe pour la patrie, que chacun porte dans ſon cœur; & ils ont plus de raport à cette ſorte de mouvemens dont il va être parlé.

* OUTRE cette premiere eſpece de paſſions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de πάθος; il y en a une autre ſorte, qu'ils appellent ἦθος, qui conſiſte dans des ſentimens plus doux, plus tendres, plus inſinuans, mais qui n'en ſont pas pour cela moins touchans ni moins vifs: † dont l'effet n'eſt pas

* Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compoſitos eſſe dixerunt: in altero vehementer commotos, in altero lenes: denique hos imperare, illos perſuadere: hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Quinctil. l 6. c. 3.*

† Ἦθος id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur: non ſolùm mite ac placidum, ſed plerumque blandum & humanum & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo ſumma virtus ea eſt, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione perluceant & quodammodo agnoſcantur. Quod eſt ſine dubio interconjunctas maximè perſonas, quoties perferimus, ignoſcimus, ſatisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poſcit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo ſunt, quæ benè tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant: quorum alterum eſt quod Græci ἦθος vocant, ad naturam, & ad omnem vitæ conſuetudinem accommodatum: alterum quod iidem πάθος nominant, quo perturbantur animi & concitantur,

pas de renverſer, d'entrainer, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intereſſer & d'attendrir, en s'inſinuant doucement juſqu'au fond du cœur. Ces paſſions ont lieu entre des perſonnes liées enſemble par quelque union étroite ; entre un prince & des ſujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles conſiſtent, pour ceux qui ſont ſupérieurs & qu'on a offenſés, dans un certain caractere de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui eſt ſans fiel & ſans aigreur, qui ſait ſouffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut réſiſter aux prieres & aux larmes ; & pour les autres, dans une facilité à reconnoitre leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à ſe ſoumettre, & à donner tou-

tantur, in quo uno regnat oratio. Illud ſuperius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum ; hoc, vehemens, incenſum, incitatum, quo cauſæ eripiuntur : quod cùm rapidè fertur, ſuſtineri nullo pacto poteſt. *Orat. n.* 128.

Non ſemper fortis oratio quæritur, ſed ſæpe placida, ſummiſſa, lenis, quæ maximè commendat reos . . . Horum igitur exprimere mores oratione, juſtos, integros, religioſos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet : & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in peroratione tantam habet vim, ſi eſt ſuaviter & cum ſenſu tractatum, ut ſæpe plus quàm cauſa valeat. Tantum autem efficitur ſenſu quodam ac ratione dicendi, ut quaſi mores orationis effingat oratio. Genere enim quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibita etiam actione lenâ facilitateque ſignificandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur. 2. *de Orat. n.* 183. 184.

toutes les ſatisfactions qu'on peut deſirer. Tout cela doit ſe faire d'une maniere ſimple & naturelle, ſans étude & ſans affectation; l'air, l'extérieur, le geſte, le ton, le ſtile, tout doit reſpirer je ne ſai quoi de doux & de tendre, qui parte du cœur, & qui aille droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent ſe peindre dans ſon diſcours ſans qu'il y penſe. On ſent bien que non ſeulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'eſt plus aimable qu'un tel caractere; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

Homel. 20. On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chryſoſtome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit eſt fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me ſoit permis de m'y étendre un peu plus que ne ſemble peut-être demander la matiere que je traite actuellement, & d'en faire une eſpece d'analyſe & d'abregé.

L'Empereur Théodoſe avoit envoié des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une ſédition, dans laquelle on avoit renverſé les ſtatues de l'Empereur, & de l'Impératrice Flaccille ſa femme, qui pour-lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la ſaiſon, malgré ſon extrême vieilleſſe, & la maladie d'une fœur qu'il laiſſoit mourante, partit ſur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en fa-

faveur de ſon peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en préſence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baiſſant les yeux, verſant des larmes, ſe couvrant le viſage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art, & un ſilence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu emploier. Auſſi S. Chryſoſtome remarque-t-il que par cet exterieur lugubre & pathétique, ſon deſſein étoit de préparer une entrée à ſon diſcours, & de s'inſinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire ſucceder aux ſentimens de colère & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compaſſion dont ſa cauſe avoit beſoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point: Quoi! vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers ſupplices; mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche; & à chacun de ces bienfaits il ajoute: Eſt-ce donc là la reconnoiſſance que j'en devois attendre? Quel ſujet de plainte ſes citoiens avoient-ils contre moi? Quel mal leur avois-je fait? Mais pourquoi porter leur inſolence juſques ſur les morts? En avoient-ils reçu quelque injure? Quelle tendreſſe n'avois-je pas témoigné pour leur ville?

Ne ſait-on pas que je l'aimois plus que ma patrie même, & que c'étoit pour moi la joie la plus douce de penſer que bientôt je ſerois en état d'y faire un voiage?

Pour-lors le ſaint Evêque ne pouvant ſoutenir plus longtems de ſi tendres reproches : Il eſt vrai, dit-il, en pouſſant de profonds ſoupirs, la bonté dont vous nous avez honorés, Seigneur, ne pouvoit aller plus loin: & c'eſt ce qui augmente notre crime & notre douleur. De quelque maniere que vous nous traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. Helas! l'état où nous ſommes eſt déja pour nous une cruelle punition. Quoi! toute la terre ſaura notre ingratitude?

Si les Barbares avoient renverſé notre ville, elle ne ſeroit point ſans reſſource & ſans eſperance, tant qu'elle vous auroit pour protecteur. Mais à qui maintenant aura-t-elle recours, depuis qu'elle s'eſt rendu indigne de votre protection?

L'envie du démon, jaloux de ſon bonheur, l'a précipitée dans cet abîme de maux dont vous ſeul la pouvez tirer. J'oſe le dire, Seigneur: c'eſt votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalouſie de cet eſprit malin. Mais, à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a prétendu nous faire.

Votre clémence dans cette occaſion vous fera plus d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a renverſé vos ſtatues. Si vous nous pardonnez ce crime,

on vous en élevera d'autres, non de marbre ou d'airain que le tems fait périr, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, & leur répondit en souriant, qu'il ne se sentoit point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, & le fait souvenir d'une de ses loix, dans laquelle après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, & qu'on fît grace aux criminels dans le tems de la solennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable: *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts!* Ce tems est venu, Seigneur: vous le pouvez maintenant, &c.

Il intereſſe l'honneur de la religion dans cette affaire. Tous les Juifs & les Paiens, lui dit-il, ont les yeux ouverts sur vous, & attendent l'arrêt que vous allez prononcer. S'il nous est favorable, pleins d'admiration ils s'écrieront: Certes il faut que le Dieu des Chrétiens soit bien puissant. Il met un frein à la colere de ceux qui ne reconnoissent point de maitre sur la terre, & des hommes il sait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites fâcheuses

qu'il y avoit à craindre ſi ce crime demeuroit impuni; & avoir montré que Théodoſe par un exemple ſi rare de clémence pouvoit édifier toute la terre & inſtruire tous les ſiecles à venir, il continue ainſi:

Il vous ſera infiniment glorieux, Seigneur, d'avoir accordé ce pardon à la priere d'un miniſtre du Seigneur: & l'on verra bien que ſans faire attention à l'indignité de l'ambaſſadeur, vous n'aurez reſpecté en lui que la puiſſance du Maitre de la part de qui il vient.

Car ce n'eſt pas ſeulement au nom des habitans d'Antioche que je parois ici. J'y viens de la part du ſouverain Maitre des hommes & des anges vous déclarer, que ſi vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Pere céleſte vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand Prince, de ce jour terrible, où vous paroîtrez devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambaſſadeurs ont coutume d'étaler devant les Princes vers qui on les envoie, des préſens magnifiques. Pour moi je ne préſente à votre Majeſté que le ſaint livre des Evangiles; & j'oſe vous exhorter à imiter votre Maitre, qui tous les jours ne ceſſe de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin il conclut tout ſon diſcours, en aſſurant le Prince, que s'il refuſe à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais; & ne conſi-

ſiderera plus comme ſa patrie une ville que le Prince le plus doux qui ſoit ſur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pu ſe réſoudre de pardonner.

Théodoſe ne put réſiſter à la force de ce diſcours. Il eut de la peine à retenir ſes larmes, & diſſimulant autant qu'il pouvoit ſon émotion, il dit ce peu de mots au Patriarche: Si Jeſus-Chriſt, tout Dieu qu'il eſt, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifioient; dois-je faire difficulté de pardonner à mes ſujets qui m'ont offenſé, moi qui ne ſuis qu'un homme mortel comme eux, & ſerviteur du même Maitre? Alors Flavien ſe proſterna, & lui ſouhaita toutes les proſpérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de paſſer la fête de Pâque à Conſtantinople: Allez, mon Pere, lui dit Théodoſe en l'embraſſant, & ne differez pas d'un moment la conſolation que votre peuple recevra par votre retour, & par les aſſurances que vous lui donnerez de la grace que je lui accorde. Je ſai qu'il eſt encore dans la douleur & dans la crainte. Partez, & portez-lui pour la fête de Pâque l'abolition de ſon crime. Priez Dieu qu'il béniſſe mes armes, & ſoiez aſſuré qu'après cette guerre j'irai moi-même conſoler la ville d'Antioche.

Le ſaint Prélat partit ſur le champ, & pour avancer la joie de ſes citoiens, il depêcha un courier plus promt que lui,

qui tira la ville de l'inquiétude & de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore, en finiſſant, qu'on me pardonne la longueur de cette eſpece de digreſſion. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être auſſi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement ſur deux caracteres, incompatibles en apparence, & qui ſe trouvent néanmoins réunis dans le diſcours de Flavien; l'humilité & l'abbaiſſement d'un ſuppliant, la nobleſſe & la grandeur d'un Evêque; mais qui ſont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles ſe prêtent toujours un mutuel ſecours. On le voit d'abord, tremblant, ſuppliant, & comme abbattu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du diſcours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majeſté du Maitre dont il eſt le miniſtre. Il commande, il menace, il intimide: toujours humble dans ſon élévation. Mais je me contente de la réflexion qui eſt naturelle au ſujet qui m'a donné lieu de raporter cette hiſtoire. Il me ſemble que ces deux diſcours de Flavien & de Théodoſe peuvent être propoſés comme un modèle excellent dans ce genre de paſſions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les paſſions fortes & véhémentes qui y ſont quelquefois mêlées: mais ſi je ne me trompe, ce ſont les premieres qui y dominent.

§. III.

§. III.

DE L'ELOQUENCE DU BARREAU.

LES REGLES que j'ai données juſqu'ici ſur l'éloquence étant preſque toutes tirées de Ciceron & de Quintilien, qui ſe ſont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient ſuffire aux jeunes gens qui ſe deſtinent à cette honorable profeſſion. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulieres, qui puiſſent leur ſervir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit ſe propoſer dans le Barreau pour ſe former un ſtile qui y convienne. Je parlerai enſuite des moiens que les jeunes gens peuvent emploier pour ſe préparer à la plaidoierie. Enfin je ramaſſerai quelque choſe de ce que Quintilien a dit de plus beau ſur les mœurs & ſur le caractere de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modèles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.

SI nous avions les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont ſi fort illuſtré le Barreau François, & de ceux qui y paroiſſent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des règles ſûres & des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit ſuivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces ſortes de pieces nous oblige de recourir à la ſource même, d'aller chercher dans Athenes & dans Rome ce que la modeſtie de nos orateurs, peut-être exceſſive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

Démoſthene & Ciceron, du conſentement de tous les ſiecles & de tous les ſavans, ſont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau: & l'on peut par conſéquent propoſer leur ſtile aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent ſûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractere, & de leur en faire ſentir les différences. Cela ne ſe peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Ciceron ſont entre les mains de tout le monde, & par cette raiſon aſſez connus. Il n'en eſt pas ainſi des diſcours de Démoſthene, & dans un ſiecle

éle auſſi ſavant & auſſi poli qu'eſt le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grece aient toujours été conſiderée comme la premiere & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on ſoit ſi peu ſoigneux, ſur-tout dans le Barreau, de conſulter les habiles maitres qu'elle nous a donnés en ce genre; * & que, ſi l'on ne croit pas devoir donner un tems conſiderable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curioſité d'y prêter l'oreille comme en paſſant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par ſoi-même s'il eſt donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs ſoit auſſi merveilleuſe qu'on le dit, & ſi elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le Grec, en état de ſe former quelque idée du ſtile de Démosthene, je raporterai ici pluſieurs endroits de ſes harangues: qui ne ſuffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peut-être pour donner des modèles de ſon éloquence dans tous les genres; mais qui aideront au moins à le faire connoitre en partie, & à faire ſentir ſes principaux caracteres. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eſ-

* Ego idem exiſtimavi pecudis eſſe, non hominis, cùm tantas res Græci ſuſciperent, profiterentur, agerent . . : non admovere aurem, nec, ſi palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, ſubauſcultando tamen excipere voces eorum, & procul quid narrarent, attendere. t. de Cor. m. 153.

qu'Eſchine ſon compétiteur & ſon rival prononça contre lui. Je me ſervirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil : j'entens la derniere, qui eſt beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laiſſé beaucoup d'expreſſions * baſſes & triviales, & que de l'autre le ſtile en eſt quelquefois † trop enflé & empoullé ; défauts directement oppoſés au caractere de Démoſthene, dont l'élocution

* *Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le ſoin qu'ils ont de vous tenir aux oreilles... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne ceſſez de m'aſſaſſiner de clabauderies éternelles... Ils vous eſcamoteront les dix talens... Vous amuſer de fariboles... Il ſe ménagea un prompt rapatriement... Que ſi le cœur vous en dit, je vous cède la Tribune... Non, en duſſiez vous crever à force de l'aſſurer fauſſement... Vous remuaſſez des charetées d'injures...* Je raporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très eſtimable d'ailleurs, de point imputer à l'orateur Grec de pareils défauts d'expreſſion.

† Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troiſieme Philippique. *De là il arrive que dans vos aſſemblées, au bruit flateur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les évenemens vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la premiere partie, qui ſeule ſouffre quelque difficulté. διὰ ταῦτα συμβαίνει ὑμῖν τοῦτο· ἐν μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακεύεσθαι ἕτοιμα πρὸς ἡδονὴν ἀκούειν. Wolfius le traduit ainſi : *Unde id conſequimini, ut in concionibus faſtidiatis, aſſentationibus delinitis, & gaudia, quæ voluptati ſunt, audiatis.* Ce qui eſt le véritable ſens, & M. de Maucroy l'a ſuivi. *Vous vous rendez difficiles dans vos aſſemblées : vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette*

de

locution réunit en même tems beaucoup de ſimplicité, & beaucoup de nobleſſe. M. de Maucroy en a traduit quelques diſcours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroît plus conforme au génie de l'orateur Grec. Je l'ai emploiée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la premiere Philippique.

Ex-

déliteuſe vous a conduits ſur le bord du précipice. Ce qui a trompé M. de Tourreil eſt le mot τρυφᾶν, qui ſignifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce ſens, il n'auroit pas fallu l'exprimer par ces termes pompeux: *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté:* qui joints aux précédens, *au bruit flateur d'une adulation continuelle*, forment un ſtile tout oppoſé à celui de Démoſthene, dont l'éloquence mâle & auſtere ne ſouffre point de ces ſortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractere des Athéniens: & d'ailleurs quel rapport pouvoient-elles avoir aux aſſemblées publiques? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faiſoient de leur grande puiſſance, de leur mérite ſupérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis longtems à de telles flateries, d'un côté fiſſent les importans dans leurs aſſemblées, & y priſſent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils mépriſoient: & de l'autre fuſſent venus à ce point de délicateſſe de ne pouvoir ſouffrir que leurs orateurs leur diſent la vérité. Car je croi qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double ſens.

EXTRAITS DE DEMOSTHENE ET D'ESCHINE.

EXTRAITS DE DEMOSTHENE.

DE LA PREMIERE PHILIPPIQUE.

M. de Tourreil met cette harangue à la tête de toutes les autres.

DEMOSTHENE anime les Athéniens par l'eſpérance d'un meilleur ſuccès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, ſi, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer ſérieuſement au ſoin de leurs affaires.

„ Si vous êtes réſolus, MESSIEURS, „ d'imiter Philippe, ce que juſqu'ici vous „ n'avez pas fait: ſi chacun veut s'emploier „ de bonne foi pour le bien public; les „ riches en contribuant de leurs biens, les „ jeunes en prenant les armes: enfin, pour „ tout dire en peu de mots, ſi vous vou„ lez ne vous attendre qu'à vous-mêmes, „ & renoncer à cette pareſſe qui vous lie „ les mains, en vous entretenant de l'eſpé„ rance de quelque ſecours étranger; avec „ l'aide des Dieux vous réparerez bientôt „ vos fautes & vos pertes, & vous tirerez „ vengeance de votre ennemi. Car, MES„ SIEURS, ne vous imaginez pas que cet „ homme ſoit un Dieu qui jouïſſe d'une fé„ licité fixe & immuable. Il eſt craint, haï, en-

„ envié, & par ceux-là même qui paroiſ-
„ ſent les plus dévoués à ſes interêts. En
„ effet l'on doit préſumer qu'ils ſont re-
„ mués par les mêmes paſſions que le
„ reſte des hommes. Mais tous ces ſenti-
„ mens demeurent maintenant comme é-
„ touffés & engourdis, parce que votre
„ lenteur & votre nonchalance ne leur
„ donnent point lieu d'éclater: & c'eſt à
„ quoi il faut que vous remédiiez.

„ Car voiez, MESSIEURS, où vous
„ en êtes réduits, & à quel point d'inſo-
„ lence cet homme eſt monté. Il ne vous
„ laiſſe pas le choix de l'action ou du re-
„ pos. Il uſe de menaces: il parle, dit-
„ on, d'un ton fier & arrogant. Il ne ſe
„ contente plus de ſes premieres conquê-
„ tes; il y en ajoute tous les jours de nou-
„ velles: & pendant que vous temporiſez,
„ & que vous demeurez tranquilles, il
„ vous envelope & vous inveſtit de tou-
„ tes parts.

„ En quel tems donc, MESSIEURS,
„ en quel tems agirez-vous comme vous
„ le devez? Quel évenement attendez-
„ vous? Quelle néceſſité faut-il qui ſur-
„ vienne pour vous y contraindre? Eh!
„ l'état où nous ſommes n'en eſt-il pas une?
„ Car pour moi je ne connois point de né-
„ ceſſité plus preſſante pour des hommes li-
„ bres, qu'une ſituation d'affaires pleine
„ de honte & d'ignominie. Ne voulez-
„ vous jamais faire autre choſe qu'aller par
„ la ville vous demander les uns aux au-
„ tres: Que dit-on de nouveau? Eh quoi,

„ y a-t-il rien de plus nouveau, que de „ voir un homme de Macédoine ſe rendre „ maître des Athéniens, & faire la loi à „ toute la Grece? Philippe eſt-il mort? dit „ l'un. Non, il n'eſt que malade, répond „ l'autre. Mort ou malade, que vous im- „ porte, Meſſieurs? puiſque s'il n'étoit „ plus, vous vous feriez bientôt un au- „ tre Philippe par votre mauvaiſe conduite. Car il eſt bien plus redevable de „ ſon agrandiſſement à votre négligence, „ qu'à ſa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

Elle eſt ordinairement la troiſieme.

DEMOSTHENE compare l'état préſent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

„ Nos ancêtres, que leurs orateurs ne „ flatoient point, & n'aimoient pas com- „ me les vôtres vous aiment, commande- „ rent l'eſpace de ſoixante-cinq ans à toute „ la Grece du conſentement unanime de „ la nation, amaſſerent dans le tréſor pu- „ blic plus de dix mille talens, exercerent „ ſur le Roi de Macédoine la domination „ qu'il ſied aux Grecs d'exercer ſur un „ Barbare, dreſſerent de nombreux & de „ magnifiques trophées pour des victoires „ qu'en perſonne ils avoient remportées „ & ſur terre & ſur mer: enfin, ſeuls de „ tous les hommes ils tranſmirent par leurs „ exploits aux races futures une gloire ſu-

pé-

» périeure aux traits de l'envie. Tels ils
» furent ſur ce qui concernoit la Grece.
» Examinez maintenant quelle étoit dans
» Athenes leur vie, ſoit publique, ſoit pri-
» vée. Leurs magiſtratures nous ont pour-
» vus de beaux édifices, & ont décoré
» nos temples de tant & de ſi riches or-
» nemens, qu'à l'avenir nul homme ne
» pourra jamais enchérir ſur leur magni-
» ficence. Pour ce qui regarde leur con-
» duite particuliere, ils vivoient ſi mo-
» deſtement, & perſévéroient avec tant
» de conſtance dans l'ancienne ſimplicité
» de nos mœurs, que ſi par hazard quel-
» qu'un de vous connoit la maiſon qu'ha-
» bitoient ou Ariſtide, ou Miltiade, ou
» quelque autre de leurs illuſtres contem-
» porains, il voit qu'en rien la moindre
» ſplendeur ne la diſtingue de la maiſon
» voiſine. Car ils croioient que dans la
» conduite de l'Etat, ils devoient ſe pro-
» poſer l'agrandiſſement, non de leur fa-
» mille, mais de leur patrie. C'eſt ainſi
» que par une fidèle attention au bien gé-
» néral des Grecs, par une piété exemplai-
» re envers les Dieux, par une égalité
» modeſte avec leurs concitoiens, ils par-
» vinrent, & avec raiſon, au comble de
» la félicité. Voilà quel fut l'état de vos
» ayeux ſous de ſi dignes Chefs. Quel eſt
» aujourd'hui le vôtre ſous ces orateurs dou-
» cereux qui vous gouvernent? Lui reſ-
» ſemble-t-il, & en approche-t-il le moins
» du monde? Je ne veux point appuier ſur

ce

„ ce parallele, quoique le ſujet m'ouvre
„ un vaſte champ. . .
„ Mais vous qui parlez, me répondra-
„ t-on, ſi les choſes vont mal au dehors,
„ ſachez qu'en récompenſe elles vont beau-
„ coup mieux au dedans. Et quelles preu-
„ ves peut-on en alléguer? Des créneaux
„ réblanchis, des chemins réparés, des fon-
„ taines conſtruites, & d'autres bagatelles
„ ſemblables? Jettez, de grace, les yeux
„ ſur les hommes à qui vous devez ces ra-
„ res monumens de leur adminiſtration.
„ Les uns ont paſſé de la miſere à l'opu-
„ lence, les autres ont bâti des maiſons
„ particulieres, dont la magnificence in-
„ ſulte aux édifices publics: & plus la for-
„ tune de l'Etat a deſcendu, plus la fortu-
„ ne de telles gens a monté. A quoi donc
„ imputer ce total renverſement, & pour-
„ quoi enfin cet ordre merveilleux qui
„ regnoit autrefois en tout, ſe dément-il
„ en tout de notre tems? parce qu'en pre-
„ mier lieu le peuple, alors aſſez coura-
„ geux pour remplir lui-même les fonctions
„ militaires, tenoit les Magiſtrats dans ſa
„ dépendance, & diſpoſoit ſouverainé-
„ ment de toutes les graces; & que cha-
„ que citoien s'eſtimoit heureux de tenir
„ du peuple & honneurs, & charges, &
„ bienfaits. Mais en ce jour au contrai-
„ re, les Magiſtrats diſpenſent les faveurs,
„ & ils exercent un pouvoir deſpotique;
„ tandis que vous, pauvre peuple, éner-
„ vés & dénués ſoit de finances, ſoit d'al-
„ liances, vous ne jouez plus que le per-

ſona-

„ ſonage de valets, & de canaille faite
„ ſeulement pour le nombre: trop contens
„ de votre ſort, ſi vos Magiſtrats ne vous
„ retranchent ni les deux oboles pour le
„ théatre, ni la vile pâture dont ils vous
„ régalent dans vos jours de réjouïſſance.
„ Et pour comble de lâcheté encore, vous
„ prodiguez le titre de vos bienfaiteurs à
„ des gens qui ne vous donnent que du
„ vôtre, & qui après vous avoir comme
„ empriſonnés dans l'enceinte de vos mu-
„ railles, ne vous amorcent & ne vous
„ apprivoiſent de la ſorte que pour vous
„ dreſſer au manège de la ſujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONESE.

Les penſionnaires que Philippe avoit à Athenes ne ceſſoient de porter le peuple à la paix. Démoſthene découvre leur artifice & leur trahiſon.

„ J'obſerverai ſeulement qu'auſſi-tôt *Vers la fin du diſcours.*
„ qu'on entame le diſcours ſur Philippe,
„ quelqu'un de ces mercenaires ſe leve, &
„ s'écrie: *Qu'il eſt doux de vivre en paix!*
„ *Qu'il eſt dur d'avoir à nourrir une nom-*
„ *breuſe armée! On en veut à nos finances:*
„ & ils vous tiennent d'autres ſemblables
„ propos par leſquels ils ralentiſſent votre
„ ardeur, & ménagent à Philippe le tems
„ de faire à ſon aiſe ce qu'il veut. . . . .
„ Ce n'eſt point à vous qu'il faut perſua-
„ der de vivre en paix; à vous, dis-je,
„ qui pleins de cette perſuaſion demeurez

ici

„ ici les bras croisés; mais à cet homme,
„ qui ne respire que la guerre. . . D'ail-
„ leurs il faut regarder comme dur, non
„ ce que nous aurons dépensé pour notre
„ salut, mais ce que nous aurons à souffrir
„ au cas que nous ne voulions pas y pour-
„ voir. Quant à la dissipation de vos fi-
„ nances, on doit y remédier en proposant
„ les moiens les plus propres à la préve-
„ nir, non en vous portant à l'abandon
„ total de vos propres interêts.

„ Pour moi je me sens rempli d'indigna-
„ tion, MESSIEURS, lorsqu'au sujet de
„ la déprédation de vos finances, qu'il ne
„ tient qu'à vous de réprimer en punissant
„ d'une façon exemplaire les déprédateurs,
„ quelques-uns de vous poussent les hauts
„ cris, parce qu'il s'agit de leur interêt
„ particulier; & qu'au sujet de Philippe,
„ qui pille successivement la Grece entiere,
„ & la pille à votre préjudice, ils ne pro-
„ ferent pas un seul mot. D'où peut venir,
„ MESSIEURS, que tandis qu'aux yeux
„ de l'univers Philippe déploie ses étendars,
„ qu'il exerce des violences, & qu'il en-
„ vahit des places, nul de ces gens-là ne
„ s'avise une seule fois de dire que cet hom-
„ me commet des injustices & des hostili-
„ tés; & que si on vous conseille de ne
„ pas souffrir de pareils outrages, & d'ar-
„ rêter le cours de semblables entrepris̃es,
„ ces mêmes gens crient aussi-tôt qu'on
„ veut rallumer une guerre éteinte?

„ Eh quoi! dirons-nous encore, que
„ vous conseiller de vous défendre, c'est

al-

„ allumer la guerre? Si cela eſt, il ne vous
„ reſte donc plus que l'eſclavage. Car point
„ d'autre milieu, ſi d'un côté nous ne
„ voulons point repouſſer la violence, &
„ que de l'autre l'ennemi ne veuille point
„ nous donner de trève. Or le péril que
„ nous courons eſt fort différent de celui
„ que coururent les autres Grecs. Car Phi-
„ lippe ne veut pas ſimplement aſſervir A-
„ thenes, il veut l'anéantir: puiſqu'il ſait
„ ſurement que vous ne voulez point vous
„ apprivoiſer avec la ſervitude, & que
„ quand vous le voudriez, vous ne le
„ pourriez pas. Car chez vous le com-
„ mandement a tourné en habitude. Et
„ de plus, à la premiere occaſion dont il
„ vous plaira de vous prévaloir, vous pour-
„ rez lui ſuſciter plus de traverſes que tous
„ les autres hommes enſemble. Il faut donc
„ poſer comme un principe certain, qu'il
„ y va de notre ruine totale; & que vous
„ ne pouvez trop déteſter ni flétrir les
„ mercenaires qui ſe ſont vendus à cet
„ homme. Car il n'eſt pas poſſible, non
„ il ne l'eſt pas, de vaincre vos ennemis
„ étrangers, tant que vous ne châtierez
„ point vos ennemis domeſtiques qui ſont
„ à ſes gages; mais de néceſſité, tant que
„ vous heurterez contre ceux-ci comme
„ contre autant d'écueils, vous n'agirez
„ contre ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIEME PHILIPPIQUE.

„ Faites, je vous prie, cette réflexion:
Vous

» Vous jugez que le droit de tout dire ap-
» partient ſi fort à quiconque reſpire l'air
» d'Athenes, que vous ſouffrez qu'au mi-
» lieu de vous les étrangers & les eſcla-
» ves s'expliquent ſans façon ſur quelque
» matiere que ce puiſſe être, en ſorte que
» les domeſtiques parlent ici plus libre-
» ment, que ne font les citoiens dans quel-
» ques autres républiques. Il n'y a que
» cette Tribune d'où vous avez totalement
» banni la liberté de la parole. De là il
» arrive que dans vos aſſemblées vous de-
» venez extraordinairement fiers & difficil-
» les. Vous voulez y être flatés, & n'en-
» tendre que des choſes agréables. Et c'eſt
» cette délicateſſe & cette fierté qui vous
» ont conduits ſur le bord du précipice. Si
» donc aujourd'hui encore vous perſiſtez
» dans cette diſpoſition, je n'ai qu'à me
» taire. Mais ſi vous pouvez vous ré-
» ſoudre à ſouffrir qu'on vous expoſe ſans
» flaterie ce qui convient à vos interêts,
» me voilà prêt à parler. Car malgré le
» train déplorable des affaires, & leurs di-
» vers dépériſſemens par notre négligence;
» tout cela, pourvu qu'enfin vous vous
» déterminiez à vous acquitter de vos de-
» voirs, peut encore ſe réparer. . .

» Au reſte, vous le ſavez: tout ce que
» les Grecs eurent à ſouffrir ou des La-
» cédémoniens, ou de nous, au moins le
» ſouffroient-ils de gens qui étoient Grecs
» auſſi bien qu'eux. En ſorte que l'on
» pouvoit comparer nos fautes à celles d'un
» fils, qui né dans le ſein d'une opulente

fa-

» famille, pécheroit contre quelque règle
» de la bonne & ſage économie. Tel fils
» encourroit juſtement le reproche & l'ac-
» cuſation de diſſipateur: mais qu'il enva-
» hît une ſucceſſion étrangere, ou qu'il ne
» fût pas l'héritier légitime, c'eſt ce qu'on
» ne pourroit point avancer. Mais ſi un
» eſclave, ou un enfant ſuppoſé, s'avi-
» ſoit d'engloutir & d'abſorber des biens
» qui ne lui appartiendroient en façon
» quelconque ; juſte ciel ! l'énormité du
» cas ne révolteroit-elle pas tout le mon-
» de, & ne s'écrieroit-on pas d'une com-
» mune voix, qu'elle mériteroit une pu-
» nition exemplaire ? Ce n'eſt pourtant
» point de cet œil qu'on regarde Philippe
» & ſes actions préſentes ; Philippe, qui
» non ſeulement n'eſt point Grec, qui non
» ſeulement ne tient aux Grecs par aucun
» endroit, mais qui entre les Barbares mê-
» mes ne ſe diſtingue que par être ſorti
» d'un lieu indigne qu'on le nomme ; mais
» qui, miſérable Macédonien par ſa naiſſan-
» ce, reçut le jour dans ce vil coin du
» monde, où juſqu'à préſent ne s'acheta
» jamais un bon eſclave. Que manque-t-
» il néanmoins à l'indignité avec laquelle
» il vous traite ? N'eſt-elle pas montée au
» comble ? Non content, &c.

LES EXTRAITS qui vont ſuivre, étant tirés des harangues d'Eſchine & de Démoſthene ſur la Couronne, il eſt néceſſaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le ſujet. Ciceron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux

deux harangues en les traduiſant, & c'eſt le ſeul morceau qui nous reſte de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démoſthene le ſoin de réparer les murs d'Athenes. Il s'acquitta noblement de cette commiſſion, & généreuſement y mit beaucoup du ſien. Cteſiphon à ce ſujet lui décerna une couronne d'or, propoſa qu'elle lui fût donnée en plein théatre dans l'aſſemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompenſoit le zèle & la probité de cet orateur. Eſchine accuſa Cteſiphon d'avoir violé les loix par ce décret. . . „ * Une „ cauſe ſi extraordinaire excita la curio„ ſité de toute la Grece. On accourut „ de toutes parts, & l'on accourut avec „ raiſon. Quel plus beau ſpectacle que „ de voir aux mains deux orateurs, ex„ cellens chacun en leur genre, formés „ par la nature, perfectionnés par l'art, „ & de plus animés par une inimitié per„ ſonelle!

EXTRAITS *de la harangue d'Eſchine.*

ESCHINE, après avoir expoſé dans le commencement de l'Exorde les déſordres qu'on a introduits dans la République, & qui

* Ad hoc judicium concurſus dicitur è tota Græcia factus eſſe. Quid enim tam, viſendum, aut tam audiendum fuit, quàm ſummorum oratorum in gravisſimâ cauſâ, accuſata & inimicitiis incenſa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat.* n. 22.

qui en troublent le bon ordre, continue ainſi:

» Dans une telle ſituation, & dans de » pareils deſordres, dont vous vous aper» cevez vous-mêmes; l'unique moien, ſi » je ne me trompe, de ſauver le débris de » gouvernement, c'eſt de laiſſer le champ » libre aux accuſations contre les infrac» teurs de vos Loix. Que ſi vous le fer» mez, ou ſi vous ſouffrez que d'autres le » ferment; je vous prédis qu'imperceptible» ment & dans peu, vous tomberez » ſous une domination tyrannique. Car, » MESSIEURS, vous le ſavez, les hom» mes ne diſtinguent que trois eſpeces de » gouvernement; la Monarchie, l'Oligar» chie, & la Démocratie. Quant aux deux » premieres, elles ne ſe gouvernent qu'au » gré de qui regne dans l'une ou dans l'au» tre; au lieu que les Loix établies re» gnent ſeules dans l'Etat populaire. Qu'au» cun de vous n'ignore donc, mais qu'au » contraire chacun ſache avec une entiere » certitude, que le jour qu'il monte au » Tribunal pour diſcuter une accuſation » ſur le violement des Loix; ce même » jour il va prononcer ſur ſa propre indé» pendance. Auſſi le Légiſlateur convain» cu qu'un Etat libre ne peut ſe mainte» nir qu'autant que la majeſté des loix y » domine, preſcrit avant toutes choſes aux » Juges cette formule de ſerment: *Je ju» gerai ſelon les loix.* Il faut donc que ce » ſouvenir, profondément gravé dans vos » eſprits, vous inſpire une juſte horreur

pour

„ pour quiconque oſe par de téméraires
„ décrets les tranſgreſſer ; & que loin de
„ vous figurer jamais une pareille tranſ-
„ greſſion comme une faute légere, vous
„ la regardiez toujours comme un forfait
„ énorme & capital. Ne permettez donc
„ point, que ſur un tel principe perſonne
„ vous ébranle. . . Mais ainſi qu'à l'armée
„ chacun de vous rougiroit de quitter le
„ poſte où l'auroit placé le Général; que
„ pareillement chacun de vous rougiſſe
„ aujourd'hui d'abandonner dans le ſein de
„ la République le poſte où la Loi vous
„ place. Quel poſte? Celui de protecteurs
„ du gouvernement.

Cette comparaiſon, fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particuliere, en ce qu'elle préſente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intereſſe les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démoſthene, contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroît plus éloigné de toute affectation. On ſait qu'à la bataille de Chéronée cet orateur avoit abandonné ſon poſte & pris la fuite. Cette judicieuſe obſervation eſt de M. de Tourreil.

„ Faut-il en votre perſonne (il s'adreſſe
„ à Démoſthene) couronner l'auteur des
„ calamités publiques, ou l'exterminer?
„ En effet quelles révolutions imprévues,
„ quelles cataſtrophes inopinées n'avons-
„ nous pas vu arriver de notre tems?...
„ Le Roi de Perſe, ce Roi qui s'ouvrit un
„ paſſage au travers du mont Athos, qui
en-

„ enchaina l'Helleſpont, qui manda impé-
„ rieuſement aux Grecs qu'ils euſſent à le
„ reconnoître pour Souverain de la terre
„ & de la mer, qui dans ſes dépêches oſoit
„ ſe qualifier le maître du monde depuis le
„ couchant juſqu'à l'aurore, combat aujour-
„ d'hui, non pour dominer ſur le reſte des
„ humains, mais pour ſauver ſa propre
„ perſonne. Ne voions-nous pas revêtus
„ & de la gloire dont brilloit autrefois
„ ce Roi puiſſant, & du titre de Chefs
„ des Grecs contre lui, ceux-là mêmes
„ qui ſignalerent leur zèle à ſecourir le
„ temple de Delphes? Quant à Thebes,
„ qui confine avec l'Attique, ne l'avons-
„ nous pas vu en un ſeul jour diſparoî-
„ tre du ſein de la Grece? . . . Quant
„ aux malheureux Lacédémoniens, pour
„ avoir d'abord touché légerement au pil-
„ lage du temple, eux qui s'arrogeoient
„ jadis la prééminence dans la Grece, ne
„ vont-ils pas maintenant envoier à la
„ Cour d'Alexandre des Ambaſſadeurs,
„ trainer le nom d'otages à ſa ſuite, &
„ devenus un ſpectacle de miſere, fléchir
„ les genoux devant le Monarque, ſe met-
„ tre à ſa diſcrétion eux & leur patrie,
„ & ſubir la loi telle qu'un vainqueur, &
„ un vainqueur qu'ils ont attaqué les pre-
„ miers, voudra la leur preſcrire? Athenes
„ elle-même, le commun aſyle des Grecs,
„ Athenes autrefois peuplée d'Ambaſſadeurs,
„ qui venoient en foule réclamer ſa pro-
„ tection toute-puiſſante, n'eſt-elle pas ré-
„ duite à combattre aujourd'hui non pour

„ la prééminence ſur les Grecs, mais pour „ la conſervation de ſes foiers? Tels ſont „ les malheurs où nous a plongés Démoſ„ thene, depuis qu'il s'eſt mêlé du gou„ vernement. . .

„ O vous, de tous les mortels le moins „ propre à vous diſtinguer par de gran„ des & de mémorables actions, mais en „ même tems le plus propre à vous ſigna„ ler par de téméraires diſcours, oſerez„ vous bien à la vue de cette auguſte aſ„ ſemblée ſoutenir qu'en vous on doive „ paier d'une couronne l'auteur de la dé„ ſolation publique? Et cet homme, s'il „ l'oſe, le ſouffrirez-vous, MESSIEURS, „ & la mémoire de ces grands hommes „ qui ſont morts en combattant pour la „ patrie mourra-t-elle avec eux? Ah, de „ grace, pour quelques momens, tranſ„ portez-vous en idée du Tribunal au „ Théatre, & imaginez-vous voir le hé„ raut qui s'avance, & qui proclame la „ couronne décernée à Démoſthene. Sur „ quoi croiez-vous que les proches de ces „ citoiens, qui donnerent leur ſang pour „ vous, doivent plus verſer de larmes, ou „ ſur les tragiques avantures des héros „ qu'enſuite l'on repréſentera, ou ſur l'é„ norme ingratitude d'Athenes? . . . Ne „ r'ouvrez pas les plaies profondes & in„ curables des malheureux Thébains, par „ lui fugitifs, & recueillis par vous dans „ Athenes. . . Mais puiſque vous n'avez „ point aſſiſté en perſonne à leur cataſtro„ phe, tâchez au moins de vous en for-

mer

„ mer une image, & figurez-vous une vil-
„ le priſe, des murailles raſées, des mai-
„ ſons réduites en cendre, des meres &
„ des enfans trainés en eſclavage, de
„ vieux hommes & de vieilles femmes ré-
„ duits ſur la fin de leur vie à ſervir, fon-
„ dans en larmes, implorans votre juſtice,
„ éclatans en reproches, non contre les
„ exécuteurs, mais contre les auteurs de
„ la barbare vengeance qu'ils ont éprou-
„ vée, vous demandans avec inſtance,
„ que loin de couronner en aucune façon
„ le deſtructeur de la Grece, vous vous
„ gardiez de la malédiction & de la fata-
„ lité inſéparablement attachées à ſa per-
„ ſonne. . .

„ Vous donc, MESSIEURS, lorſqu'à la *Peroraiſon.*
„ fin de ſa harangue il invitera les con-
„ fidens & les complices de ſa lâche per-
„ fidie à ſe ranger autour de lui: Vous,
„ de votre côté, MESSIEURS, figurez-
„ vous voir autour de cette Tribune où je
„ parle, les anciens bienfaiteurs de la Ré-
„ publique rangés en ordre de bataille,
„ pour repouſſer cette troupe audacieuſe.
„ Imaginez-vous entendre Solon, qui par
„ tant d'excellentes loix prit ſoin de munir
„ le gouvernement populaire, ce Philoſo-
„ phe, ce Légiſlateur incomparable, vous
„ conjurer avec une douceur & une mo-
„ deſtie dignes de ſon caractere, que vous
„ vous gardiez bien d'eſtimer plus les phra-
„ ſes de Démoſthene, que vos ſermens
„ & vos loix. Imaginez-vous entendre
„ Ariſtide, qui fut avec tant d'ordre & de

„ juſteſſe répartir les contributions impo-
„ ſées aux Grecs pour la cauſe commune,
„ ce ſage diſpenſateur, lequel en mourant
„ ne tranſmit à ſes filles d'autre ſucceſſion
„ que la reconnoiſſance publique, qui les
„ dota; imaginez-vous, dis-je, l'entendre
„ déplorer amerement l'outrageuſe façon
„ dont nous foulons aux piés la juſtice, &
„ vous adreſſer la parole en ces termes:
„ Eh quoi! parce qu'Arthmius de Zélie,
„ cet Aſiatique qui paſſoit par Athenes, où
„ il jouïſſoit même du droit d'hoſpitalité,
„ avoit apporté de l'or des Medes dans
„ la Grece, vos peres ſe porterent preſque
„ à l'envoier au dernier ſuppliee, & du
„ moins le bannirent, non de la ſeule en-
„ ceinte de leur ville, mais de toute l'éten-
„ due des terres de leur obéiſſance: & vous
„ à Démoſthene, qui véritablement n'a
„ pas apporté ici de l'or des Medes, mais
„ qui de toutes parts a touché tant d'or
„ pour vous trahir, & qui maintenant
„ jouït encore du fruit de ſes forfaits; vous,
„ dis-je, vous ne rougirez point d'adju-
„ ger à Démoſthene une couronne d'or?
„ Penſez-vous que Thémiſtocle & les
„ Héros qui moururent aux batailles
„ de Marathon & de Platée, penſez-
„ vous que les tombeaux mêmes de
„ vos ancêtres n'éclatent point en gé-
„ miſſemens, ſi vous couronnez un hom-
„ me, qui de ſon propre aveu n'a ceſſé de
„ conſpirer avec les Barbares à la ruïne
„ des Grecs?

„ Pour moi, ô Terre! ô Soleil! ô Ver-
tu!

„ tu! & vous, ſources du juſte diſcerne-
„ ment, Lumieres naturelles & acquiſes,
„ par où nous démêlons le bien d'avec le
„ mal, je vous en atteſte; j'ai de mon
„ mieux ſecouru l'Etat, & de mon
„ mieux plaidé ſa cauſe. J'aurois ſouhaité
„ que mon diſcours eût pu répondre à la
„ grandeur & à l'importance de l'affaire.
„ Du moins je puis me flater d'avoir rem-
„ pli mon miniſtere ſelon mes forces, ſi je
„ n'ai pu le faire ſelon mes deſirs. Vous,
„ MESSIEURS, & ſur les raiſons que vous
„ venez d'entendre, & ſur celles que ſup-
„ pléera votre ſageſſe, prononcez en fa-
„ veur de la patrie un jugement, tel que
„ l'exacte juſtice le preſcrit, & que l'uti-
„ lité publique le demande.

EXTRAITS *de la harangue de Démoſthene pour Ctéſiphon.*

„ JE COMMENCE par prier tous les *Exorde.*
„ dieux & toutes les déeſſes enſemble, que
„ dans cette cauſe, MESSIEURS, ils vous
„ inſpirent pour moi une bienveillance pro-
„ portionnée au zèle conſtant que j'ai tou-
„ jours eu pour la République en général,
„ & pour chacun de vous en particulier.
„ Enſuite, ce qui vous importe ſouverai-
„ nement, à vous, à votre conſcience,
„ à votre honneur, je le demande auſſi à
„ ces mêmes dieux: ſavoir, que ſur la ma-
„ niere dont vous devez m'entendre, ils
„ vous fixent dans la réſolution de con-
„ ſulter, non pas mon accuſateur, (car

„ vous ne le pourriez ſans une partialité
„ injuſte) mais vos loix & votre ſerment
„ dont la formule entre autres termes, tous
„ dictés par la juſtice, renferme ceux-ci:
„ *Ecoutez également les deux parties.* Ce
„ qui vous impoſe l'obligation, non ſeu-
„ lement d'apporter au Tribunal un eſprit
„ & un cœur neutres, mais encore de per-
„ mettre * qu'à ſon choix & qu'à ſon gré
„ chacune des deux parties puiſſe librement
„ arranger ſes raiſons & ſes preuves.

** Eſchine avoit prétendu preſcrire à Démoſthene l'ordre qu'il devoit garder dans ſon plaidoier.*

„ Or, MESSIEURS, entre pluſieurs
„ deſavantages que j'ai dans cette cauſe,
„ deux ſur-tout, & deux bien terribles,
„ rendent ma condition beaucoup plus mau-
„ vaiſe que la ſienne. L'un, que lui & moi nous courons un riſque fort inégal.
„ Car maintenant je riſque bien plus à dé-
„ choir de votre bienveillance, que lui à
„ ſuccomber dans l'accuſation: puiſqu'il
„ y va pour moi de. . . Mais je ne veux
„ pas que dès l'entrée de mon diſcours il
„ m'échape un ſeul mot, qui préſage rien
„ de ſiniſtre. Lui au contraire il m'atta-
„ que de gaieté de cœur, & ſans néceſſité.
„ L'autre deſavantage, c'eſt que tout hom-
„ me naturellement écoute avec plaiſir
„ quiconque accuſe & invective, tandis
„ qu'il n'entend qu'avec indignation qui-
„ conque ſe glorifie & ſe vante. Lui donc,
„ il a pour ſa part ce qui plait univerſelle-
„ ment; au-lieu que ce qui révolte preſ-
„ que tout le monde, me reſte ſeul en
„ partage. Que ſi d'un côté la crainte d'en-
„ courir l'indignation, attachée au récit

de

„ de nos propres louanges, me réduit à
„ taire mes actions, je paroîtrai ne pou-
„ voir ni réfuter qui m'impute des crimes,
„ ni juſtifier qui me décerne des récom-
„ penſes. D'autre part, ſi je viens à trai-
„ ter les ſervices que j'ai rendus dans mon
„ adminiſtration, je me verrai contraint à
„ parler ſouvent de moi. Je vais donc
„ dans ce violent état eſſaier de me com-
„ porter avec toute la modération poſſible:
„ mais ce qu'exigera de moi la néceſſité de
„ me défendre, ne doit en bonne juſtice
„ s'imputer qu'à l'agreſſeur qui me l'a vo-
„ lontairement impoſée. . . .

„ Cependant malgré ces faits inconteſ-
„ tables, & comme certifiés par l'organe
„ de la vérité elle-même, Eſchine a tel-
„ lement renoncé à toute pudeur, que
„ non content de me déclarer l'auteur d'u-
„ ne telle paix, il oſe me taxer encore
„ d'avoir empêché que la République ne
„ la concertât avec l'aſſemblée générale
„ des Grecs. Mais vous, ô. . . (de quel
„ nom doit-on juſtement vous qualifier?)
„ vous, lorſqu'en votre préſence je rom-
„ pois les accords de cette harmonie, lorſ-
„ qu'à vos yeux je dépouillois la Républi-
„ que des avantages de cette confédéra-
„ tion, dont aujourd'hui vous exaltez l'im-
„ portance avec les derniers efforts de vo-
„ tre voix de * théatre; laiſſates-vous a-
„ lors échaper contre moi le moindre ſigne
„ d'indignation? Montates-vous dans la
„ Tribune? Eutes-vous ſoin de dénoncer,
„ de développer une ſeule fois ces crimes,

* *Eſchine avoit été comédien.*

„ dont il vous plaît maintenant de me
„ charger? Or certainement, ſi pour ex-
„ clure les Grecs de toute participation à
„ la paix, j'avois pu m'oublier au point
„ de me vendre à Philippe, le parti qui
„ vous reſtoit à prendre, c'étoit, non de
„ vous taire, mais de crier, de proteſter,
„ de révéler mes prévarications à ceux
„ qui m'entendent. Cependant jamais vous
„ n'agîtes de la ſorte, ni jamais perſonne
„ qui vive ne vous ouït articuler un ſeul
„ mot, qui tendît à cette fin....

„ Que ſi ſans nulle exception Philippe
„ ne ceſſoit de ravir à tous les peuples hon-
„ neur, prérogatives, liberté, ou plutôt
„ d'abolir autant de Républiques qu'il fut
„ en ſon pouvoir; vous, MESSIEURS,
„ par votre déférence à mes conſeils n'em-
„ braſſates-vous pas le parti, ſans contre-
„ dit, le plus glorieux? Dites-nous, Eſ-
„ chine, comment devoit ſe comporter
„ Athenes à la vue de Philippe, mettant
„ tout en œuvre pour établir ſon empire
„ & ſa tyrannie ſur les Grecs? Ou moi
„ qui rempliſſois la fonction de miniſtre,
„ quels conſeils & quels décrets devois-je
„ propoſer, ſur-tout dans Athenes? (car
„ la circonſtance du lieu mérite une atten-
„ tion particuliere.) Moi, dis-je, qui dans
„ mon ame ſavois que de tout tems juſ-
„ qu'au jour que je montai la premiere
„ fois dans la Tribune, ma patrie avoit
„ perpétuellement combattu pour la préé-
„ minence, pour l'honneur & pour la gloi-
„ re, & que par une noble émulation,

elle

„ elle ſeule avoit ſacrifié plus d'hommes
„ & d'argent à l'avantage commun des
„ Grecs, que nul autre des Grecs n'en ſa-
„ crifia jamais à ſes avantages particuliers.
„ Moi, qui d'ailleurs voiois ce même Phi-
„ lippe, avec qui nous diſputions de la
„ ſouveraineté & de l'empire, qui le
„ voiois, quoique couvert de bleſſures,
„ œil crevé, clavicule rompue, main &
„ jambe eſtropiés, réſolu pourtant à ſe pré-
„ cipiter encore au milieu des hazards, &
„ prêt à livrer à la fortune telle autre par-
„ tie de ſon corps qu'elle voudroit, pour-
„ vu qu'avec ce qui lui reſteroit il pût vi-
„ vre dans la gloire & dans l'honneur. Or
„ certainement nul homme n'oſeroit dire
„ qu'à un Barbare élevé dans Pella, lieu
„ alors vil & obſcur, appartenoit d'avoir
„ l'ame aſſez haute pour deſirer & pour
„ entreprendre de ſubjuguer les Grecs;
„ mais qu'à vous, tout Athéniens que vous
„ êtes, qu'à vous, auxquels chaque jour,
„ ſoit vos orateurs dans la Tribune, ſoit
„ ſur la ſcène vos acteurs, retracent la
„ vertu de vos ancêtres, il convenoit de
„ pouſſer la baſſeſſe d'ame & la lâcheté,
„ juſqu'à abandonner & livrer volontaire-
„ ment à Philippe la liberté de la Grece.
„ Non, encore une fois, homme qui vive
„ n'auroit le front d'avancer une propoſi-
„ tion ſi étrange.

„ Attaquez-moi, Eſchine, ſur les avis
„ que je donnai; mais abſtenez-vous de
„ me calomnier ſur ce qui arriva. Car
„ c'eſt au gré de l'intelligence ſuprême que

„ tout ſe dénoue & ſe termine ; au-lieu
„ que c'eſt par la nature des avis mêmes
„ qu'on doit juger de l'intention de celui
„ qui les donne. Si donc par l'évenement
„ Philippe a vaincu, ne m'en faites point
„ un crime, puiſque c'étoit Dieu qui diſ-
„ poſoit de la victoire, & non moi. Mais
„ qu'avec une droiture, qu'avec une vigi-
„ lance, qu'avec une activité infatigable
„ & ſupérieure à mes forces, je ne cher-
„ chai pas, je ne mis pas en œuvre tous
„ les moiens où la prudence humaine peut
„ atteindre, & que je n'inſpirai pas des
„ réſolutions & nobles, & dignes d'Athe-
„ nes, & néceſſaires; montrez-le moi, &
„ alors donnez carriere à vos accuſations.
„ Que ſi un coup de foudre ou de tempê-
„ te ſurvenu vous terraſſa, MESSIEURS,
„ & non ſeulement vous, mais tous les
„ autres Grecs enſemble, que faire à cela?
„ Faut-il tomber ſur l'innocent? Si le pro-
„ priétaire d'un vaiſſeau l'avoit équipé de
„ toutes les choſes néceſſaires, & prému-
„ ni pleinement contre les hazards de la
„ mer, & qu'enſuite il ſurvînt une tour-
„ mente qui en rompît & briſât les agrès,
„ l'accuſeroit-on en ce cas d'avoir été
„ cauſe du naufrage? Mais je ne gouver-
„ nois pas le vaiſſeau, diroit-il. Moi non
„ plus, je ne commandois pas l'armée, je
„ ne diſpoſois pas de la fortune: au con-
„ traire, c'étoit la fortune qui diſpoſoit de
„ tout.

„ Or puiſqu'il appuie ſi fort ſur les évé-
„ nemens, je ne crains pas d'avancer une

eſpe-

„ eſpece de paradoxe. Que nul de nous,
„ au nom de Jupiter & des autres dieux,
„ ne s'effarouche de l'hyperbole apparen-
„ te; mais qu'il examine équitablement
„ ce que je vais dire. Car, ſi par une
„ lumiere prophétique tous les Athéniens
„ avoient démêlé les évenemens futurs, &
„ que tous les euſſent prévus, & que vous,
„ Eſchine, qui ne lâchates pas un ſeul mot,
„ vous les euſſiez prédits & certifiés avec
„ votre voix de tonnerre: Athenes, même
„ en ce cas, ne devoit point ſe départir
„ d'un tel procédé, pour peu qu'elle reſ-
„ pectât ſa gloire, ou ſes ancêtres, ou les
„ jugemens de la poſtérité. Car mainte-
„ nant, Athenes paroît au plus avoir é-
„ choué; genre de malheur commun à tous
„ les mortels, lorſqu'il plaît ainſi au Sou-
„ verain Etre. Mais une République qui
„ ſe jugeoit alors digne de la prééminen-
„ ce ſur tous les autres Grecs, ne pouvoit
„ ſe déſiſter d'un pareil droit, ſans encou-
„ rir le juſte reproche de les avoir tous li-
„ vrés à Philippe: puiſqu'en cas que ſans
„ coup férir elle eût abandonné une pré-
„ rogative qu'au prix de tout danger ſans
„ réſerve nos ancêtres avoient acheté, de
„ quelle honte, vous Eſchine, n'auriez-
„ vous pas été couvert? car à coup ſûr
„ cette honte n'eût pu retomber ni ſur la
„ République, ni ſur moi. De quel œil,
„ grand Dieu, ſoutiendrions-nous la vue
„ de cette multitude innombrable d'hom-
„ mes qui viennent de toutes parts à Athe-
„ nes, ſi par notre faute les affaires a-

„ voient dépéri au point où l'on les voit;
„ ſi l'on eût élu Philippe pour le Chef &
„ pour l'arbitre de la Grece entiere ; ſi
„ nous avions ſouffert que d'autres ſans
„ nous euſſent hazardé le combat pour dé-
„ tourner un tel malheur ; ſur-tout nous
„ diſant citoiens d'une ville, qui de tout
„ tems aima mieux affronter de glorieux
„ hazards, que de joüir d'une honteuſe
„ ſûreté ? Car quel eſt le Grec, quel eſt
„ le Barbare, qui ne ſache que les The-
„ bains, & devant eux encore les Lacé-
„ démoniens parvenus au plus haut degré
„ de puiſſance, & enfin le Roi de Perſe,
„ auroient accordé volontiers à la Répu-
„ blique, non ſeulement la poſſeſſion de
„ ſes propres Etats, mais encore tout ce
„ qu'elle auroit voulu, pourvu qu'elle eût
„ pu ſe réſoudre à recevoir la loi, & ſouf-
„ frir qu'un autre dominât ſur les Grecs ?
„ Mais par des Athéniens, ainſi qu'il y
„ parut, tel ſentiment ne pouvoit s'admet-
„ tre, ni comme héréditaire, ni comme
„ ſupportable, ni comme naturel. Et de-
„ puis qu'Athenes exiſte, perſonne n'a ja-
„ mais pu l'induire à plier lâchement ſous
„ des Puiſſances, à la vérité ſupérieures,
„ mais tyranniques ; ni à s'acquérir par de
„ ſerviles complaiſances une indigne ſûreté.
„ Au contraire, dans une poſſeſſion immé-
„ moriale de combattre pour la principau-
„ té, pour l'honneur, & pour la gloire,
„ elle a perſévéré dans tous les tems à
„ braver les plus grands périls. . . . Si
„ donc je tentois d'inſinuer que mes con-

ſeils

„ ſeils vous déterminerent à penſer en
„ dignes fils de vos prédéceſſeurs, je ne
„ ſache perſonne qui ne pût légitimement
„ me taxer d'arrogance. Mais je déclare
„ ici, que ſi vous prîtes de ſemblables ré-
„ ſolutions, la gloire vous en appartient;
„ & je reconnois que longtems avant moi
„ la République penſoit avec cette magna-
„ nimité. Je ne me vante uniquement
„ que d'avoir auſſi coopéré pour ma part
„ à tout ce qui ſe fit alors dans le miniſ-
„ tere.

„ Au reſte, MESSIEURS, il faut que *Perroiſon.*
„ le citoien naturellement vertueux (car
„ en parlant de moi je me reſtreins à ce
„ terme, pour moins irriter l'envie) poſ-
„ ſede ces deux qualités: ſavoir, dans les
„ exercices de l'autorité un courage fer-
„ me & inébranlable, pour maintenir la
„ République en ſa prééminence; & de plus,
„ dans chaque conjoncture & dans chaque
„ action particuliere un zèle à toute é-
„ preuve. Car ces ſentimens * dépendent
„ de nous, & la nature nous les donne;
„ mais pour le pouvoir & la force, ils
„ nous viennent d'ailleurs. Or ce zèle,
„ vous trouverez abſolument qu'il ne ſe
„ dément jamais en moi; jugez-en par les
„ œuvres: ni lorſque l'on demandoit ma
„ tête, ni lorſque l'on me traduiſoit au tri-
„ bunal des Amphictyons, ni lorſque l'on
„ s'efforçoit de m'ébranler par des mena-
„ ces, ni lorſque l'on tentoit de m'amor-
„ cer par des promeſſes, ni lorſqu'on lâ-
„ choit ſur moi ces hommes maudits com-

** C'eſt ainſi que penſoient les Stoïciens.*

„ me autant de bêtes féroces; jamais en
„ aucune façon je ne me fuis départi de
„ mon zèle pour vous. Pour ce qui re-
„ garde le gouvernement, dès que je com-
„ mençai à y avoir part, je ſuivis la droi-
„ te & juſte voie de conſerver les préro-
„ gatives, les forces, la gloire de ma pa-
„ trie; de les accroître, & de me conſa-
„ crer entierement à ce ſoin. Auſſi, lorſ-
„ que d'autres puiſſances proſperent, on
„ ne me voit point me promener avec un
„ viſage content & ſerein dans la place pu-
„ blique, étendre une main careſſante, &
„ d'une voix de congratulation annoncer
„ la bonne nouvelle à gens que je crois
„ qui la manderont en Macédoine; ni au
„ récit des évenemens heureux pour A-
„ thenes, on ne me voit point trembler,
„ gémir, baiſſer les yeux vers la terre, à
„ l'exemple de ces impies, qui diffament
„ la République; comme ſi par de telles
„ manœuvres ils ne ſe diffamoient pas eux-
„ mêmes. Ils ont toujours l'œil au dehors;
„ & lorſqu'ils voient quelque Potentat pro-
„ fiter de nos malheurs, ils font valoir
„ ſes proſperités, & publient qu'on doit
„ mettre tout en œuvre pour éterniſer ſes
„ ſuccès.

„ Dieux immortels, qu'aucun de vous
„ n'exauce de ſemblables vœux: mais rec-
„ tifiez plutôt l'eſprit & le cœur de ces hom-
„ mers pervers! Que ſi leur malice in-
„ vétérée eſt incurable, pourſuivez-les ſur
„ terre & ſur mer, & exterminez-les totale-
„ ment. Quant à nous autres, détournez au

„ plu-

„ plutôt de deſſus nos têtes les malheurs qui „ nous menacent, & accordez-nous une „ pleine ſûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE ſuccomba, & paia de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiecles. Il commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne: mais quand ce vint à celle de Démoſthene, les battemens de mains & les acclamations redoublerent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival; *Eh que ſeroit-ce donc ſi vous l'aviez entendu lui-même?* *Valer. Max. lib. 8. c. 10.*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eſchine & de Démoſthene, je n'ai pas prétendu qu'ils fuſſent ſuffiſans pour donner une juſte idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus eſſentielle de l'éloquence, & qui en eſt comme l'ame, manque néceſſairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le deſſein, le plan, l'économie, la ſuite du diſcours: la force, la liaiſon, l'arrangement des preuves: cet art merveilleux, par lequel l'orateur ſait tantôt s'inſinuer avec douceur dans les eſprits, tantôt y entrer comme par violence, &

& s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue Grecque est susceptible, & que Démosthene avoit portées au souverain degré de perfection. Mon dessein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue Grecque, en état de pouvoir se former quelque idée du stile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, serviront encore davantage à faire connoître leur caractere, & pourront peut-être inspirer le desir de voir de plus près, & de connoître par soi-même des hommes d'un si rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramassé plusieurs; j'en raporterai ici une partie.

I.

JUGEMENS DES ANCIENS

sur Eschine & sur Démosthene.

Lib. 10. c. 1. QUINTILIEN, estimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes: „ * Une foule d'orateurs vient ensuite, „ Dé-

* Sequitur oratorum ingens manus . . . quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi

„ Démoſthene à leur tête, le modèle auquel doit † néceſſairement s'aſſujettir quiconque aſpire à la véritable éloquence. „ Son ſtile a tant de force: il eſt ſi ſerré, ſi „ ‡ nerveux: tout s'y trouve dans une telle „ juſteſſe & dans une préciſion ſi exacte, „ qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. „ Eſchine eſt plus étendu & plus diffus. „ Il paroît plus grand, parce qu'il eſt moins „ ramaſſé; il a plus d'embonpoint, & „ moins de nerfs.

„ Ce qui caractériſe l'éloquence de Dé- „ moſthene, c'eſt la violence des mouve- „ mens, le choix des paroles, & la beau- „ té de l'ordonnance, qui ſoutenue juſ- „ qu'au bout, & juſqu'au bout accompa- „ gnée de force & de douceur, attache & „ fixe continuellement l'eſprit des Juges. „ Eſchine véritablement n'a pas tant d'é- „ nergie: mais néanmoins il ſe ſignale par „ la diction, que tantôt il orne des plus „ nobles & des plus magnifiques figures, „ & que tantôt il aſſaiſonne des traits les „ plus vifs & les plus piquans. L'art & le „ travail ne s'y font point ſentir. Une fa- „ ci-

Denys d'Halicarnaſſe dans le livre intitulé τῶν ἀρχαίων ῥητόρων. c. 5.

cendi modus, ut nec quod deſit in eo, nec quod redundet, invenias. Plenior Æſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimilis, quo minùs ſtrictus eſt. Carnis tamen plus habet, lacertorum minus.

† *Quintilien n'a pas eſé dire abſolument que les écrits de Démoſthene fuſſent la règle de l'éloquence: il a adouci cette penſée:* penè lex orandi fuit.

‡ Tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt. „ *Il eſt ſi ſerré, ſi nerveux* „. *Je ne ſai ſi la métaphore ici eſt tirée des nerfs du corps, ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue* (nervi) *pouſſe les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

„ cilité heureuſe, que la nature ſeule peut
„ donner, regne par-tout. Il eſt brillant
„ & ſolide: il étend & il amplifie, mais
„ ſouvent il ſerre & preſſe; en ſorte que
„ ſon ſtile, qui au premier coup d'œil ne
„ paroît que coulant & doux, ſe trouve,
„ lorſqu'on vient à le regarder de plus
„ près, énergique & véhément. En quoi
„ le ſeul Démoſthene le ſurpaſſe de façon,
„ que ſans contredit Eſchine tient le ſecond
„ rang entre les orateurs.

„ * Je me ſouviens, dit Ciceron, d'avoir
„ préféré Démoſthene à tous les orateurs.
„ Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence.
„ Il atteint à ce degré de perfection que
„ j'imagine, mais que je ne trouve qu'en
„ lui ſeul. On n'a jamais vu dans aucun
„ orateur ni plus de grandeur & de force,
„ ni plus d'art & de fineſſe, ni plus de
„ ſageſſe & de ſobriété dans les ornemens.
„ . Il excelle dans tous les genres de l'é-
„ loquence . . . † Pas une des qualités qui
„ con-

* Recordor me longè omnibus unum antuiſſe Demoſthenem, qui vim accommodarit ad eam quam ſentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipſe cognoverim. Hoc nec gravior extitit quiſquam, nec callidior, nec temperatior . . . Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Orat.* n. 23. & 104.

† Plane quidem perfectum, & cui nihil admodum deſit, Demoſthenem facilè dixeris. Nihil acutè invenirì potuit in eis cauſis quas ſcripſit, nihil (ut ita dicam) ſubdolè, nihil verſutè, quod ille non viderit; nihil ſubtiliter dici, nihil preſſè, nihil enucleatè, quo fieri poſſit aliquid limatius: nihil contrà grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel ſententiarum, quo quidquam eſſet elatius, &c. *Brut.* n. 35.

„ conſtituent l'orateur ne lui manque, il
„ eſt parfait. Tout ce que la pénétration
„ d'eſprit, tout ce que l'artifice, pour ainſi
„ dire, & la ruſe peuvent fournir ſur un
„ ſujet, il le trouve, & il ſait le mettre en
„ œuvre avec une préciſion, une netteté,
„ qui ne laiſſent rien à deſirer. Faut-il de
„ l'élévation, de la grandeur, de la véhé-
„ mence? il efface tous les autres par la
„ ſublimité des penſées, & par la magnifi-
„ cence des expreſſions. Il prime incon-
„ teſtablement: nul ne l'égale. Hyperide,
„ Eſchine, Lycurgue, Dinarque, Déma-
„ de, n'ont que le mérite d'en avoir le
„ plus aproché.

„ * Cette harangue (dit il ailleurs en
„ parlant de la cauſe pour Ctéſiphon) ré-
„ pond de telle ſorte à l'idée que j'ai dans
„ l'eſprit de la parfaite éloquence, qu'on
„ ne peut rien deſirer de plus achevé.

AVANT que de paſſer au caractere de l'éloquence de Ciceron, je croi devoir ajouter ici quelques réflexions ſur celle de Démoſthene.

Il faudroit, ce me ſemble, renoncer au bon-ſens & à la droite raiſon, pour révoquer en doute le mérite ſupérieur de l'orateur Grec, après le ſuccès incroiable qu'il a eu de ſon tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoiſſeurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il

* Ea profectò omtio in eam formam, quæ eſt inſita in mentibus noſtris, includi ſic poteſt, ut major eloquentia non quæratur. *Orat.* n. 111.

Il parloit * devant le peuple le plus poli qui fut jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matiere d'éloquence; ſi ſenſible aux graces du diſcours, & à la pureté du langage, que ſes orateurs n'oſoient hazarder devant lui aucune expreſſion douteuſe, extraordinaire, ou qui pût, en quelque maniere que ce fût, bleſſer des oreilles ſi fines & ſi épurées. D'ailleurs il vivoit dans un ſiecle, où le goût du beau, du vrai, du ſimple regnoit ſouverainement: † ſiecle heureux, qui produiſit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modèle achevé, ſi Démoſthene par une force de génie & une ſupériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la poſtérité lui a accordé la juſtice que ſon ſiecle même ne lui avoit pas refuſée. Mais le jugement ſeul qu'en a porté Ciceron, devroit fixer celui de tout homme ſenſé & raiſonnable. Ce n'eſt point un ſtupide admirateur, qui ſe livre ſans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démoſthene en tout

* Athenienſium ſemper fuit prudens ſincerumque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cùm ſerviret orator, nullum verbum inſolens, nullum odioſum ponere audebat .... Ad Atticorum aures teretes & religioſas qui ſe accommodant, ii ſunt exiſtimandi Atticè dicere. *Orat.* n. 25. & 27.

† Sequitur oratorum ingens manus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demoſthenes, ac pene lex orandi fuit. *Quinctil. lib.* 10. *cap.* 1.

tout genre, * il avoue néanmoins qu'il ne le ſatisfaiſoit pas en tout, & qu'il lui laiſſoit encore quelque choſe à deſirer, tant il étoit délicat ſur ce point, & tant l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & ſublime. Il ne laiſſe pas pourtant de donner ſes harangues, & ſurtout celle pour Ctéſiphon qui étoit ſon chef-d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puiſſe ſe propoſer.

Qu'y a-t-il donc dans ſes harangues de ſi admirable, & qui ait pu enlever ſi univerſellement & ſi unanimement les ſuffrages de tous les ſiecles? Démoſthene eſt-il un orateur qui s'amuſe ſimplement à flater l'oreille par le ſon & l'harmonie des périodes, ou qui faſſe illuſion à l'eſprit par un ſtile fleuri & des penſées brillantes? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouïr & charmer: mais l'impreſſion qu'elle fait n'eſt pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démoſthene, c'eſt le plan, la ſuite, l'économie du diſcours: c'eſt la force des preuves, la ſolidité du raiſonnement, la grandeur & la nobleſſe des ſentimens & du ſtile, la vivacité des tours & des figures, enfin † un art merveilleux de mettre dans tout leur jour

&

* Uſque eò difficiles ac moroſi ſumus, ut nobis non ſatisfaciat ipſe Demoſthenes: qui, quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non ſemper implet aures meas, ita ſunt avidæ & capaces, & ſemper aliquid immenſum infinitumque deſiderant. *Orat.* n. 104.

† In hac eloquentiæ via eò ut judicem non ad id tantùm impellat, in quod ipſe à ſui naturâ ducatur;

& de faire paroître dans toute leur force les matieres qu'il traite ; en quoi, ſelon Quintilien, conſiſte principalement la ſolide éloquence, qui ne ſe contente pas de repréſenter les choſes telles qu'elles ſont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du diſcours des traits vifs & animés, ſeuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractériſe encore plus que tout cela Démoſthene, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, eſt un oubli ſi parfait de lui-même, une exactitude ſi ſcrupuleuſe à ne faire jamais parade d'eſprit, un ſoin ſi perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cauſe & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expreſſion, un tour, une penſée, qui n'ait pour but ſimplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette ſobriété, dans un auſſi beau génie qu'étoit Démoſthene, dans des matieres ſi ſuſceptibles de grace & d'élégance, met le comble à ſon mérite, & eſt au deſſus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très exacte pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conſerver ce caractere inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME ſaura pas mauvais gré ſi, pour

tur : ſed aut qui non eſt, invidioſis addens vim orationi majorem quam eſt, tio : qua virtute præter ſolicitat affectum. Hæc eſt lios plurimum Demoſthe illa quæ δεινότης vocatur, nes valuit. *Quintil. l. 6.* rebus indignis, aſperis, c. 3.

pour appuier ce que je viens de dire du ſtile de Démoſthene, je raporte ici ce qu'en ont penſé deux illuſtres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier eſt de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ſes Dialogues ſur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les ſages & judicieuſes réflexions dont il eſt rempli. Voici comme il y parle de Démoſthene, en le comparant à Iſocrate. „ On ne voit dans celui-ci que des „ diſcours fleuris & efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuſer l'oreille; pendant que Démoſthene „ émeut, échauffe, & entraine les cœurs. „ Il eſt trop vivement touché des interêts „ de ſa patrie, pour s'amuſer à tous les „ jeux d'eſprit d'Iſocrate. C'eſt un raiſonnement ſerré & preſſant: ce ſont des „ ſentimens généreux d'une ame qui ne „ conçoit rien que de grand: c'eſt un diſcours qui croît & qui ſe fortifie à chaque parole par des raiſons nouvelles: „ c'eſt un enchainement de figures hardies & touchantes. Vous ne ſauriez le „ lire ſans voir qu'il porte la République „ dans le fond de ſon cœur. C'eſt la nature qui parle elle-même dans ſes transports. L'art y eſt ſi achevé, qu'il n'y „ paroît point. Rien n'égala jamais ſa rapidité & ſa véhémence. " Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare Démoſthene à Ciceron.

Mon

Mon ſecond témoin eſt M. de Tourneil, qui avoit étudié aſſez longtems Démoſthene pour en bien connoître le caractere. „ Je conviens, dit-il, qu'Eſchine n'a pas „ cet air de droiture, ce ſtile impétueux, „ ce ton de vérité ſuprême, qui entraine „ l'eſprit par le poids de la conviction: talent qui tire Démoſthene du pair, & „ dont il uſe d'une façon ſinguliere. Vous „ calme ou vous agite-t-il? vous ne ſentez „ rien qui vous dérange: vous penſez „ obéir à la nature. Vous perſuade ou „ vous diſſuade-t-il? vous ne ſentez rien „ qui vous violente: vous croiez obéir à „ la raiſon. Car il parle toujours comme „ la raiſon & comme la nature. Il n'a „ proprement que leur ſtile. C'eſt à ce „ coin qu'il marque tout ce qu'il dit. Il „ écarte juſqu'à l'ombre du ſuperflu. Point „ d'ornemens recherchés: point de fleurs. „ Il n'aime que le feu & la lumiere. Il „ veut non des armes brillantes, mais des „ armes ſûres. Voilà, ſi je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuſe qui domtoit les Athéniens, & „ qui place Démoſthene au deſſus de tout „ ce qu'il y eût jamais d'orateurs.

„ Une énergie qui lui eſt propre le caractériſe, & le tire de pair, dit le même auteur dans un autre endroit. Son „ diſcours eſt un tiſſu d'inductions, de „ conſéquences, & de démonſtrations, formé par le ſens-commun. Son raiſonnement, dont la force augmente toujours, „ monte par degrés & avec précipitation

„ juſ-

„ jusques où il veut le pousser Il
„ attaque à découvert, il presse & réduit
„ enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais
„ en cet état l'auditeur, loin d'avoir hon-
„ te de sa défaite, sent le plaisir de se ren-
„ dre à la raison. *Isocrate*, disoit Philippe,
„ *s'escrime avec le fleuret, Démosthène se bat*
„ *avec l'épée*. . . On voit un homme qui
„ n'a d'autres ennemis que ceux de l'Etat,
„ ni d'autre passion que l'amour de l'ordre
„ & de la justice: un homme qui ne pré-
„ tend pas éblouir, mais éclairer; qui ne
„ cherche pas à plaire, mais à servir. Point
„ d'ornemens, qui ne naissent de son su-
„ jet: point de fleurs, s'il ne les rencon-
„ tre sur son chemin. On diroit qu'il n'as-
„ pire qu'à se faire entendre, & que sans
„ dessein il se fait admirer. Non qu'il
„ n'ait des graces, mais il n'en a que
„ d'austeres, que de compatibles avec la
„ candeur & la franchise dont il faisoit
„ profession. La vérité chez lui n'est point
„ fardée: il ne l'efféminе point, sous pré-
„ texte de l'embellir . . . Nulle sorte d'os-
„ tentation: nul retour sur lui-même. Il
„ ne se montre, ni ne se regarde. Il re-
„ garde, il montre uniquement sa cause:
„ & sa cause, c'est toujours ou le salut ou
„ l'avantage de sa patrie.

II.

De l'Eloquence de Ciceron, comparée avec celle de Démoſthene.

IL SE PEUT faire que * deux orateurs, quoique très différens pour le ſtile & pour le caractere, ſoient néanmoins également parfaits, enſorte qu'il ſeroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux reſſembler. Peut-être cette règle, que Ciceron nous fournit, pourra nous ſervir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démoſthene.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme veritablement éloquent. Ils ſavoient, ſelon la diverſité des matieres, diverſifier leur ſtile: tantôt ſimples & ſubtils † dans les petites cauſes, dans les récits, dans les preuves; tantôt tempérés & ornés, lorſqu'il faloit plaire; tantôt élevés & ſublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'eſt Ciceron qui fait cette remarque: & il en cite des exemples pour Démoſthene & pour lui-même.

In Orat. n. 102. 103. & 110. 111.

ON TROUVE dans Quintilien un beau parallele de ces deux orateurs. ‡ Les qualités,

* In his oratoribus illud animadvertendum eſt, poſſe eſſe ſummos, qui inter ſe ſint diſſimiles..... Ita diſſimiles erant inter ſe, ſaepere ut tamen non poſſes utrius te malles ſimilem. *Brut.* n. 204. & 148.

† Je me ſers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le *ſubtilis* des Latins.

‡ Horum ego virtutes pleraſque arbitror ſimiles: conſilium: ordinem: di-

vi-

„ lités, dit-il, qui regardent le fond de l'é-
„ loquence leur étoient communes: le
„ deſſein, l'ordre, l'économie du diſcours,
„ la diviſion, la maniere de préparer les
„ eſprits, de prouver; en un mot tout ce
„ qui eſt de l'invention.

„ * Quant au ſtile, il y a quelque dif-
„ férence. L'un eſt plus précis, l'au-
„ tre plus abondant. L'un ſerre de plus
„ près ſon adverſaire: l'autre pour le com-
„ battre ſe donne plus de champ. L'un
„ ſonge toujours à le percer, pour ainſi
„ dire, par la vivacité de ſon ſtile, l'au-
„ tre ſouvent l'accable auſſi par le poids du
„ diſcours. Il n'y a rien à retrancher à
„ l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en
„ Démoſthene plus de ſoin & d'étude: en
„ Ciceron plus de naturel & de génie.

„ † Pour ce qui eſt de la maniere de
„ railler, & d'exciter la commiſération,
„ deux choſes infiniment puiſſantes, Ci-
„ ceron l'emporte ſans contredit.

„ ‡ Mais il lui cède d'un autre côté, en ce

videndi, præparandi, probandi rationem: omnia denique quæ ſunt inventionis. *Quintilian. l.* 10. *c.* 1.

* In eloquendo eſt aliqua diverſitas. Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille * acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici. Curæ plus in illo; in hoc naturæ.

* *Le Traducteur a rendu ainſi cet endroit:* L'un eſt toujours ſubtil dans la diſpute: &c. *je ne crois pas qu'il s'agiſſe ici de* ſubtilité. *La Métaphore, et une ſemblable, eſt tirée d'une épée.*

† Salibus certè & commiſeratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

‡ Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus eſt,

„ ce que Démoſthene a été avant lui, &
„ que l'orateur Romain, tout grand qu'il
„ eſt, doit une partie de ſon mérite à l'A-
„ thénien. Car il me paroît que Ciceron,
„ aiant tourné toutes ſes penſées vers les
„ Grecs pour ſe former ſur leur modèle,
„ a compoſé ſon caractere de la force de
„ Démoſthene, de l'abondance de Platon,
„ & de la douceur d'Iſocrate. Et non ſeu-
„ lement il a extrait par ſon application ce
„ qu'il y avoit de meilleur dans ces grands
„ originaux: mais la plupart de ces mêmes
„ perfections, ou pour mieux dire toutes,
„ il les a comme enfantées de lui-même
„ par l'heureuſe fécondité de ſon divin gé-
„ nie. Car, pour me ſervir d'une expreſ-
„ ſion de Pindare, il ne ramaſſe pas les
„ eaux du ciel pour remédier à ſa ſeche-
„ reſſe naturelle mais il trouve dans ſon
„ propre fonds une ſource d'eau vive,
„ qui coule ſans ceſſe à gros bouillons: &
„ vous diriez que les dieux l'ont accordé à
„ la terre, afin que l'éloquence fît l'eſſai
„ de toutes ſes forces en la perſonne de
„ ce grand homme.

„ * Qui eſt-ce en effet qui peut inſtrui-
„ re

fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cùm ſe totum ad imitationem Græcorum contuliſſet, effinxiſſe vim Demoſthenis, copiam Platonis, jucunditatem Iſocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit ſtudio conſecutus eſt tantùm, ſed pluzimas vel potius omnes ex ſe ipſo virtutes extulit immortalis ingenii beatiſſima uberrate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, ſed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires ſuas eloquentia experiretur.

* Nam quis docere di-

ji-

„ re avec plus d'exactitude, & toucher
„ avec plus de véhémence? Et quel ora-
„ teur a jamais eu plus de charmes? juſ-
„ ques-là, que ce qu'il vous arrache, vous
„ croiez le lui accorder; & que les Ju-
„ ges, emportés par ſa violence comme
„ par un torrent, s'imaginent ſuivre leur
„ mouvement propre, quand ils ſont en-
„ trainés. D'ailleurs il parle avec tant de
„ raiſon & de poids, que vous avez hon-
„ te d'être de ſentiment contraire. Ce
„ n'eſt pas le zèle d'un avocat que vous
„ trouvez en lui, mais la foi d'un témoin
„ & d'un Juge. Et toutes ces choſes,
„ dont une ſeule coûteroit des peines in-
„ finies à un autre, coulent en lui na-
„ turellement & comme d'elles-mêmes:
„ en ſorte que ſa maniere d'écrire ſi belle
„ & ſi inimitable, a néanmoins un air ſi
„ aiſé & ſi naturel, qu'il ſemble qu'elle
„ n'ait rien coûté à cet heureux génie.

„ * C'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſans fon-
„ de-

ligentius, movere vehementiùs, poteſt? Cui tanta unquam jucunditas affuit? ut ipſa illa quæ extorquet, impetrare eum credas, & cùm transverſum vi ſua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, ſed ſequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas ineſt, ut diſſentire pudeat; nec advocati ſtudium, ſed teſtis aut judicis afferat fidem. Cum interim hæc omnia, quæ vix ſingula quiſquam intentiſſimâ curâ conſequi poſſet, fluunt illaborata: & illa, quâ nihil pulcrius auditu eſt, oratio præ ſe fert tamen feliciſſimam facilitatem.

* Quare non immeritò ab hominibus ætatis ſuæ regnare in judiciis dictus eſt: apud poſteros verò id conſecutus, ut Cicero jam non hominis ſed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur ſpectemus: hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe pro-

„ dement que les gens de ſon tems ont „ dit qu'il exerçoit une eſpece d'empire au „ Barreau: comme c'eſt avec juſtice que „ ceux qui ſont venus depuis l'ont tellement „ eſtimé, que le nom de Ciceron eſt moins „ aujourd'hui le nom d'un homme, que „ celui de l'éloquence même. Aions donc „ les yeux continuellement ſur lui: qu'il „ ſoit notre modèle: & tenons-nous ſûrs „ d'avoir beaucoup profité, quand nous „ aurons pris de l'amour & du goût pour „ Ciceron.

Quintilien n'oſe décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il ſemble laiſſer entrevoir quelque prédilection & un panchant ſecret pour Ciceron.

LE P. RAPIN, dans la comparaiſon qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout ſon traité, ſi je voulois ici raporter tout ce qu'il dit de beau ſur ce ſujet. Quelques courts extraits ſuffiront pour faire connoitre la difference qu'il trouve entre ces deux orateurs.

„ Outre cette ſolidité, dit-il, en par- „ lant de Ciceron, qui renfermoit tant „ de ſens & de prudence, il avoit un cer- „ tain agrément, & comme une fleur d'eſ- „ prit, qui lui donnoit l'art d'embellir tout „ ce qu'il diſoit: & il ne paſſoit rien par „ l'imagination de cet orateur à quoi il ne „ donnât le tour le plus beau & les cou- „ leurs les plus agréables du monde. Tous „ ce qu'il traitoit, juſques aux matieres les plus

ſterile ſciat, cui Cicero valde placebit.

„ plus ſombres de la dialectique, tout ce
„ que la phyſique a de plus ſec, ce que la
„ juriſprudence a de plus épineux, & ce
„ qu'il y avoit de plus embarraſſé dans les
„ affaires; tout cela, dis-je, prénoit en
„ ſon diſcours cet enjouement d'eſprit &
„ toutes ces graces qui lui étoient ſi natu-
„ relles. Car il faut avouer que jamais per-
„ ſonne n'a eu le talent de parler ſi judi-
„ cieuſement ni ſi agréablement de toutes
„ choſes.

„ Démoſthene, dit-il ailleurs, décou-
„ vre dans chaque raiſon qui ſe préſente
„ à ſon eſprit tout ce qu'il y a de réel & de
„ ſolide, & a l'art de l'expoſer dans toute
„ ſa force. Ciceron, outre ce ſolide qui
„ ne lui échape pas, avoit tout ce qu'il y
„ a d'agréable & d'engageant, & il en ſuit
„ la trace ſans s'y méprendre . . . Ainſi
„ pour diſtinguer les caracteres de ces deux
„ orateurs par leur véritable différence, il
„ me ſemble qu'on peut dire que Démoſ-
„ thene par l'impétuoſité de ſon tempéra-
„ ment, par la force de ſes raiſonnemens,
„ & par la véhémence de ſa prononcia-
„ tion, étoit plus preſſant que Ciceron: de
„ même que Ciceron par ſes manieres ten-
„ dres & délicates, par ſes mouvemens
„ doux, pénétrans, paſſionnés, & par
„ toutes ſes graces naturelles, étoit plus
„ touchant que Démoſthene. Le Grec
„ frapoit l'eſprit par la force de ſon ex-
„ preſſion, & par l'ardeur & la violence de
„ ſa déclamation: le Romain alloit au cœur
„ par de certains charmes & de certains agré-

„ mens imperceptibles qui lui étoient na-
„ turels, & auxquels il avoit joint tout
„ l'artifice dont l'éloquence peut être ca-
„ pable. L'un éblouiſſoit l'eſprit par l'é-
„ clat de ſes lumieres, & jettoit le trouble
„ dans l'ame, qui n'étoit gagnée que par
„ l'entendement: & le génie inſinuant de
„ l'autre pénétroit par des douceurs & des
„ complaiſances juſques dans le fond du
„ cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les
„ interêts, dans les inclinations, dans les
„ paſſions, & dans les ſentimens de tous
„ ceux qui l'écoutoient.

M. DE FE'NELON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, ſe déclare nettement pour Démoſthene. Cependant ce n'eſt pas un écrivain qu'on puiſſe ſoupçonner d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours. Voici comme il s'en explique dans ſa lettre ſur l'éloquence „ Je ne crains pas de dire que „ Démoſthene me paroît ſupérieur à Ci-„ ceron. Je proteſte que perſonne n'ad-„ mire plus Ciceron que je fais. Il em-„ bellit tout ce qu'il touche. Il fait hon-„ neur à la parole. Il fait des mots ce „ qu'un autre n'en ſauroit faire. Il a je ne „ ſai combien de ſortes d'eſprit. Il eſt mê-„ me court & véhément toutes les fois „ qu'il veut l'être, contre Catilina, con-„ tre Verrès, contre Antoine. Mais on „ remarque quelque parure dans ſon diſ-„ cours. L'art y eſt merveilleux, mais on „ l'entrevoit. L'orateur, en penſant au „ ſalut de la république, ne s'oublie pas

„ &

„ & ne ſe laiſſe pas oublier. Démoſthene
„ paroît ſortir de ſoi, & ne voir que la
„ patrie. Il ne cherche point le beau: il
„ le fait ſans y penſer. Il eſt au-deſſus
„ de l'admiration. Il ſe ſert de la parole,
„ comme un homme modeſte de ſon habit
„ pour ſe couvrir. Il tonne, il foudroie.
„ C'eſt un torrent qui entraine tout. On
„ ne peut le critiquer, parce qu'on eſt ſai-
„ ſi. On penſe aux choſes qu'il dit, &
„ non à ſes paroles. On le perd de vue.
„ On n'eſt occupé que de Philippe qui en-
„ vahit tout. Je ſuis charmé de ces deux
„ orateurs: mais j'avoue que je ſuis moins
„ touché de l'art infini & de la magnifi-
„ que éloquence de Ciceron, que de la
„ rápide ſimplicité de Démoſthene.

On ne peut rien de plus ſenſé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon: & plus on approfondit ſon ſentiment, plus on reconnoît qu'il eſt fondé dans le bon-ſens, dans la droite raiſon, & dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démoſthene à celles de Ciceron, il me ſemble qu'il faudroit préſque avoir autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a fallu à Démoſthene pour les compoſer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, ſoit habitude & accoutumance à un ſtile qui eſt plus dans nos manieres & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévère auſtérité de Démoſthe-

ne à l'inſinuante douceur de Ciceron, & nous aimons mieux ſuivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque ſorte ami & familier, que de nous déclarer, ſur la bonne foi d'autrui, je dirois preſque pour un inconnu & pour un étranger.

Ciceron connoiſſoit bien tout le prix de l'éloquence de Démoſthene: il en ſentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais perſuadé que l'orateur, ſans s'écarter des bonnes règles, peut juſqu'à un certain point former ſon ſtile ſur le goût de ceux qui l'écoutent; (on comprend aſſez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu;) il ne crut pas que ſon ſiecle fût ſuſceptible d'une ſi rigide exactitude *, & il jugea à propos d'accorder quelque choſe aux oreilles & à la délicateſſe de ſes auditeurs, qui demandoient dans les diſcours plus d'élégance & plus de grace. Ainſi, quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cauſe qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque choſe au plaiſir: & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'interêt de ſa patrie; & il y travailloit en effet, puiſqu'un des plus ſûrs moiens de perſuader eſt de plaire.

LE

* Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant nonnihil eſſe temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius poſtulantibus . . . Atque id feciſſe M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tùm partem quandam delectationi daret: cùm & ipſam ſe rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipſo proderat, quod placebat. Q. l. 12. c. 10.

LE CONSEIL donc le plus ſage que l'on puiſſe donner aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, eſt de prendre pour modele du ſtile qu'ils y doivent ſuivre, le fonds ſolide de Démoſthene orné & embelli par les graces de Ciceron: * auxquelles, ſi nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, ſi ce n'eſt peut-être, dit-il, de faire entrer un peu plus de penſées dans le diſcours. Il parle ſans doute de celles qui étoient fort en uſage alors, & par leſquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit preſque toutes les périodes. Ciceron en hazarde quelquefois, mais rarement †: & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On ſent bien que ce que dit ici Quintilien n'eſt qu'une permiſſion & une condeſcendance que ſemble lui arracher malgré lui le mauvais goût de ſon ſiecle, ‡ où, comme le remarque l'auteur du dialogue ſur les orateurs, l'auditeur ſe croioit comme en droit d'exiger un ſtile orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque ſorte corrompu par l'amorce du plaiſir & par le brillant des penſées & des deſcriptions

* Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi poſſit, invenio, niſi ut ſenſus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

† Cicero primus excoluit orationem :.. locoſque lætiores attentavit, & quaſdam ſententias invenit. *Dial. de Or. n. 22.*

‡ Auditor aſſuevit jam exigere lætitiam & pulcritudinem orationis . . . ; Judex ipſe, niſi . . . aut colore ſententiarum, aut picture & cultu deſcriptionum invitatus & corruptus eſt, averſatur dicentem. *Ibid. n. 20.*

tions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

„ * Mais, ajoute Quintilien, qu'on ne „ prétende pas abuſer de ma complaiſance, „ ni la pouſſer plus loin. J'accorde au „ ſiecle où nous ſommes que la robe dont „ on ſe ſert ne ſoit pas d'une étoffe groſ„ ſiere, mais non pas qu'elle ſoit de ſoie; „ que les cheveux ſoient proprement faits „ & bien entretenus, mais non friſés par „ étages & par boucles: la parure la plus „ honnête étant auſſi la plus belle, quand „ on ne porte pas le deſir de plaire juſ„ qu'au dérèglement & à l'excès.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans ces juſtes bornes & dans cette ſage ſobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra & à Athenes & à Rome.

A Athenes on peut dire que le beau ſiecle de l'éloquence fut celui de Démoſthene †, où parut tout à la fois cette foule d'ex-

* Sed me haſtenus tendentem nemo inſequatur ultrà. Do tempori, ne craſſa toga ſit, non ſericâ: ne inconſum caput, non in gradus atque anulos rorum compſum: cum in eo qui ſe non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem ſpecioſiora quoque ſint, quæ honeſtiora. *Q. l.* 12. *c.* 0.

† Hæc ætas effudit hanc copiam: &, ut opinio mea fert, ſuccus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inceſſet non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demoſthenes, Hyperides, Lycurgus, Æſchines, Dinarchus, aliique complures, etſi inter ſe pares non fuerunt, tamen ſunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere verſati. Quorum quandiu manſit imitatio, tandiu genus illud dicendi ſtudiumque vixit. Poſteaquam, extinctis his, omnis eorum ma-

d'excellens orateurs, dont le caractere commun fut une beauté naturelle & ſans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même ſtile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du ſimple; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha à les imiter. Mais après leur mort le ſouvenir s'en étant peu à peu obſcurci, & enfin entierement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relâchée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démoſthene, ſuivit une autre route que lui. Il donna entierement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air ſombre & auſtere, qui, ſelon lui, la rendoit trop ſérieuſe. Il y jetta beaucoup plus de penſées: il y répandit des fleurs: & pour me ſervir d'une expreſſion de Quintilien, au-lieu de ce vêtement majeſtueux, mais modeſte, qu'elle avoit eu ſous Démoſthene, * il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverſes couleurs, peu ſéante à la vérité pour la pouſſiere du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouïr.

† Auſſi, comme Ciceron le remarque, plus

memoria ſenſim obſcurata eſt & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remiſſior agenera vigerunt. 2. *de Orat. n.* 94. 95.

* Meminimus verſicolorem illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

† Phalereus ſucceſſit eis ſenibus adoleſcens, eru-

plus propre pour des actions de pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, ſongeoit plus à charmer les eſprits qu'à les vaincre, ſe contentoit d'y laiſſer le ſouvenir agréable d'un diſcours coulant & harmonieux, ſans vouloir, comme Périclès, y laiſſer auſſi des éguillons perçans mêlés avec les attraits du plaiſir.

Orat. n. 91-97. Il ne paroit pas par le portrait que le même Ciceron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans ſon ſtile d'outré & d'exceſſif: puiſqu'il dit * qu'on auroit pu l'eſtimer & l'approuver, ſi on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majeſté du ſtile noble & ſublime. † Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence: & peut-être que les déclamations, dont l'uſage fut introduit de ſon tems dans les écoles, ſi lui-même n'en fut

Quint. l. 2. c. 4.

ditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam armis inſtitutus quàm palæſtra. Itaque delectabat magis Athenienſes, quàm inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, ſed ut è Theophraſti, doctiſſimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit, quàm gravis, ſed ſuavitate ea quæ perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus eſſet auditus. *Brut. n. 37. 38.*

* Et niſi coràm erit comparatus ille fortior, per ſe hic, quem dico, probabitur. *Orat. n. 91.*

† Primus inclinaſſe eloquentiam dicitur. *Quint. l. 10. c. 1.*

fut pas l'inventeur, contribuerent beaucoup à cette funeſte décadence, comme il eſt certain qu'elles le firent auſſi dans la ſuite chez les Romains.

Mais les choſes n'en demeurerent pas dans cet état. ‡ Quand l'éloquence ſortie du Pirée, eut commencé à reſpirer un autre air que celui d'Athenes, elle perdit bientôt cette ſanté & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conſervé: & gâtée par les manieres étrangeres, elle deſapprit en quelque ſorte à parler, & devint entierement méconnoiſſable. C'eſt ainſi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle ſe précipita bientôt dans toutes ſortes d'excès & de défauts.

J'ai déja fait obſerver ailleurs, en parlant de Séneque, que l'éloquence Latine a eu le même ſort.

Les mêmes raiſons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur: d'autant plus que ce changement ne s'eſt introduit chez l'un & l'autre peuple que par le deſir exceſſif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne ſai par quelle fatalité il eſt toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il eſt parvenu à un certain point de maturité

&

‡ Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit inſulas, atque ita peregrinata toti Aſiæ eſt, ut ſe exteris obtinendos moribus; eamque illam ſalubritatem Atticæ dictionis & quaſi ſimilitatem perderet, ac loqui pene dediſceret. Brut. n. 51.

& de perfection, a preſque auſſitôt dégénéré, & par des déclins imperceptibles, mais quelquefois aſſez promts, eſt deſcendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poëſie Grecque, qui depuis Homere juſqu'à Théocrite & ſes contemporains, c'eſt-à-dire, pendant ſix ou ſept ſiecles, a toujours conſervé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un ſiecle le goût, par raport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'eſt encore. Mais il eſt remarquable que ces illuſtres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en ſon genre peut être conſideré comme original, ſe ſont tous fait un devoir de regarder les anciens comme leurs maitres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputation parmi nous, & qui ſelon toutes les apparences paſſeront juſqu'à la poſtérité la plus reculée, ſont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là auſſi notre règle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à meſure que nous nous écarterons du goût des anciens.

Pour revenir à mon ſujet, & finir cet article, le modèle le plus ſûr que les jeunes gens deſtinés au Barreau puiſſent ſe propoſer, eſt, comme je l'ai déja dit, le ſtile de Démoſthene, adouci & orné par celui de Ciceron; en ſorte que les graces du dernier temperent l'auſtérité de l'autre, & que la préciſion & la vivacité de Démoſthene

thene corrigent la trop grande abondance & la maniere d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Ciceron. *Dial. de Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'eſt celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoïers. Je ne lis jamais le portrait que fait Ciceron d'un orateur de ſon tems nommé Callidius, ſans y reconnoitre preſque en tout les principaux caracteres de M. Fléchier; & la réflexion qu'il y ajoute me paroit convenir extrêmement à la matiere que je traite. * „ Ce n'eſt point, dit-il, un orateur du

* Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potiùs inter multos prope ſingularis fuit: ita reconditâ exquiſitaſque ſententias mollis & pellucens veſtiebat oratio. Nihil tam teneram quàm illius comprehenſio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipſius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in poteſtate fuerit. Quæ primum ita pura erat, ut nihil liquidius: ita liberè fluebat, ut nuſquam adhæreſceret. Nullum niſi loco poſitum, & tanquam in vermiculato emblemate, ut ait Lucilius, ſtructum verbum videres. Nec vero ullum aut durum, aut inſolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, ſed pleraque tralata: ſic tamen ut ea, non irruiſſe in alienum locum, ſed immigraſſe in ſuum diceres. Nec verò hæc ſoluta, nec diffluentia, ſed adſtricta numeris, non apertè nec eodem modo ſemper, ſed variè diſſimulanterque concluſis. Erant autem & verborum & ſententiarum lumina... quibus tanquam inſignibus in ornatu diſtinguebatur omnis oratio. . . Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum & ſanum genus. Quòd ſi eſt optimum ſuaviter dicere, nihil eſt quod melius hoc quærendum putes. Sed cùm à nobis paulo ante dictum ſit, tria videri eſſe quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo ſummè tenuit, ut & rem illuſtraret diſſerendo, &

„ du commun, mais d'un mérite rare & „ ſingulier. Ses penſées ſont nobles & ex„ quiſes, & il ſait les revêtir d'expreſſions „ fines & délicates. Il fait du diſcours tout „ ce qu'il lui plaît: il ſait lui donner telle „ forme qu'il veut: jamais orateur n'en „ fut plus le maitre que lui, & ne le ma„ nia avec tant d'art. Rien de plus cou„ lant que ſon langage. Chaque mot eſt „ en ſon lieu, & comme artiſtement en„ chaſſé où il doit. Il n'en admet point „ de dur, d'inuſité, de bas, où qui puiſſe „ déranger le diſcours. La métaphore chez „ lui eſt fréquente, mais ſi naturelle, qu'el„ le paroit n'avoir point uſurpé la place „ d'un autre mot, mais être entrée dans „ la ſienne. Tout cela eſt accompagné d'un „ nombre, d'une cadence, qui a une mer„ veilleuſe variété, & ne montre aucune „ affectation. Les plus belles figures y „ ſont emploiées à propos, & y jettent un „ grand éclat. L'ordre & le plan de l'ou„ vrage ſont pleins d'art & de juſteſſe; & „ par-tout regne un ſtile doux, tranquil„ le, & d'un goût exquis. En un mot, „ ſi l'éloquence conſiſtoit dans l'agrément, „ il n'y auroit rien au deſſus de cet ora„ teur. Des trois parties qui la compoſent, „ il a les deux premieres dans un ſouve„ rain degré, je veux dire celles qui ten-

dent

& animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus. *Brut. n.* 274. 275. 276.

„ dent à inſtruire & à plaire : mais le „ troiſieme, qui eſt la plus importante, & „ qui conſiſte à toucher & à émouvoir les „ eſprits, lui manque abſolument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre: mais de quel prix doit-elle paroître en comparaiſon du grand & du ſublime qui fait le caractere de celle de Démoſthene? Cette derniere reſſemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, conſtruits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens ſimples: dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la diſtribution des parties, ont quelque choſe de grand, de noble, & de majeſtueux, qui frape & ſaiſit les connoiſſeurs. L'autre pourroit être comparée à ces maiſons bâties dans un goût d'élégance & de délicateſſe, où l'art & l'opulence ont amaſſé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre ſe montrent de toutes parts, & où les yeux ne ſauroient tomber ſur aucun endroit qui ne leur préſente quelque choſe de rare & d'exquis.

Il eſt un troiſieme genre d'éloquence, encore inférieur ce me ſemble au ſecond, & qui pourroit inſenſiblement nous conduire à quelque choſe de pis: c'eſt celui où regnent ces jeux d'eſprit, ces penſées brillantes, ces eſpeces de pointes, qui deviennent aſſez à la mode. Elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la ſolidité des choſes, par la force du rai-

raiſonnement, par l'ordre & la ſuite du diſcours, & par une beauté de génie qui leur eſt naturelle. Mais comme ces dernieres qualités ſont rares, il eſt à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur ſtile que ce qu'il a de moins eſtimable: comme firent ceux de Séneque, * qui n'aiant copié que ſes défauts, ſe trouverent autant au deſſous de leur modèle, que Séneque lui-même étoit au deſſous des anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce ſtile ébloüiſſant & plein d'une affectation vicieuſe, & il l'eſt encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves diſcours de ces judicieux Magiſtrats qui chaque année, en preſcrivant aux Avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, ſont de fortes barrieres contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuſe tradition de bon goût, auſſi bien que de bons ſentimens, qui s'y conſerve depuis ſi longtems.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matiere dont pluſieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour beſoin d'être inſtruits: c'eſt de marquer le ſtile dont il convient de ſe ſervir en faiſant un *Rapport*. Cette partie eſt d'un uſage bien plus fréquent, & a beau-

* Amabant eum magis, quantum ille ab antiquis quàm imitabantur; tantumque ab illo deſluebant, quantum ab illo deſcenderat. *Quintil. l. 10. c. 1.*

beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puiſqu'elle embraſſe tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours ſouveraines ou ſubalternes, dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commiſſions. Le ſuccès de ces ſortes d'actions attire autant de gloire qu'aucun plaidoier, & il eſt d'un auſſi grand ſecours pour la défenſe de la juſtice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matiere que très légerement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes ſans les approfondir.

Je ſai que chaque Compagnie, chaque Juriſdiction a ſes uſages particuliers pour la maniere de raporter les procès : mais le fonds eſt le même pour toutes, & le ſtile qu'on y emploie doit par-tout être le même. Il y a une ſorte d'éloquence propre à ce genre de diſcours, qui conſiſte, ſi je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que ſe propoſe un Raporteur eſt d'inſtruire les Juges ſes confreres de l'affaire ſur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il eſt chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occaſion, pour ainſi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui prête & communique ſes lumieres & ſes connoiſſances. Or pour le faire avec ſuccès, il faut que la diſtribution méthodique de la matiere qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y ré-

répandent une ſi grande netteté, que tous puiſſent ſans peine & ſans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les penſées, les expreſſions, les tours, & même la maniere de prononcer, qui doit être diſtincte, tranquille, & ſans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il faloit joindre quelque agrément, parce que ſouvent pour inſtruire il faut plaire. Les Juges ſont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la juſtice les intereſſent par elles-mêmes, il eſt bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obſcures pour l'ordinaire & épineuſes, cauſent de l'ennui & du dégoût, ſi celui qui fait le Raport n'a ſoin de l'aſſaiſonner d'un ſel fin & délicat, qui ſans chercher à paroître ſe faſſe ſentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui ſont ailleurs la plus grande force de l'éloquence, ſont ici abſolument interdits. Le Raporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque choſe de la loi, qui tranquille & paiſible ſe contente de montrer la règle & le devoir: & comme il lui eſt commandé d'être lui-même ſans paſſions, il ne lui eſt pas permis non plus de ſonger à exciter celles des autres.

Cette maniere de s'exprimer, qui n'eſt ſoutenue ni par le brillant des penſées & des

des expreſſions, ni par la hardieſſe des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aiſé, ſimple, naturel, eſt la ſeule qui convienne aux Raports, & elle n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Raporteur ce que dit Ciceron de celle de Scaurus; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie, mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur, qui avoit plus de ſolidité & de dignité, que d'éclat & de pompe; & où l'on remarquoit, avec une prudence conſommée, un fonds merveilleux de bonne foi, qui entrainoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de ſon éloquence, & l'idée qu'on a de ſa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à ſon diſcours. *In Scauri oratione, ſapientis hominis & recti, gravitas ſumma & naturalis quædam inerat auctoritas: non ut cauſam, ſed ut teſtimonium dicere putares, cùm pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur, ad ſenatoriam verò ſententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè: ſignificabat enim non prudentiam ſolùm, ſed, quod maximè rem continebat, fidem.* Brut. n. 111. & 112.

Ainſi l'on voit que pour réuſſir dans les *Raports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui eſt le ſimple, en bien prendre le caractere & le goût, & s'en propoſer les plus parfaits modèles: être très réſervé & très ſobre à faire

faire uſage du ſecond genre, qui eſt l'orné & le temperé; n'en emprunter que quelques agrémens avec une ſage circonſpection, dans des occaſions rares: mais s'interdire très ſévèrement le troiſieme ſtile, qui eſt le ſublime.

Ce que l'on pratique au College, en Rhétorique ſur-tout & en Philoſophie, peut ſervir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la maniere de bien faire un Raport. Après qu'on a expliqué une harangue de Ciceron, on les oblige d'en rendre compte, d'en expoſer toutes les parties, d'en diſtinguer les differentes preuves, & d'en marquer le fort ou le foible. De même en Philoſophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vu avec eux quelques traités, comme de Deſcartes ou du P. Malebranche, à en faire l'analyſe; à réduire des raiſonnemens, ſouvent fort abſtraits & fort étendus, à quelque choſe de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les ſolutions qu'on en apporte. J'ai vu de jeunes Conſeillers avouer que de tous les exercices du College c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faiſoient le plus d'uſage en raportant des procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoierie.

DE'MOSTHENE & Ciceron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, ſont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver auſſi. Je vais donc raporter en abregé ce que l'hiſtoire nous apprend de leurs premieres années, de leur éducation, des differens exercices par leſquels ils ſe ſont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainſi ces deux grands orateurs ſerviront en même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puiſſent les imiter en tout: mais quand ils ne feroient que les ſuivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

DE'MOSTHENE.

DE'MOSTHENE aiant perdu ſon pere dès l'âge de ſept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intereſſés & avares, qui ne ſongeoient qu'à profiter de ſon bien, ne fut pas élevé avec autant de ſoin que le demandoit un naturel auſſi excellent que *Plut. in vita Demoſth.*

le ſien: outre que la foibleſſe de ſa complexion & la délicateſſe de ſa ſanté, jointes à l'exceſſive tendreſſe d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ſes maitres de le preſſer beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cauſe célèbre qui devoit ſe plaider, & qui faiſoit beaucoup de bruit dans la ville, il les preſſa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût aſſiſter à cette fameuſe plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Calliſtrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un ſuccès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illuſtres, qui s'empreſſoient à l'envi de lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du ſouverain pouvoir qu'a l'éloquence ſur les eſprits, dont elle diſpoſe en maitreſſe abſolue. Il en ſentit lui-même l'effet, & ne pouvant réſiſter à ſes charmes, il s'y livra entierement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaiſir.

L'école d'Iſocrate, * d'où ſortirent tant de grands orateurs, étoit pour-lors à Athenes la plus renommée. Mais, ſoit que la ſordide avarice des tuteurs de Démoſthene

* Iſocrates. . . cujus è cipes exierunt. 2. de Orat. ludo, tanquam ex equo n. 94.
Trojano, innumeri prin-

ſthene ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maitre qui les faiſoit paier fort * cher, ſoit que l'éloquence douce & paiſible d'Iſocrate ne fût point dès-lors de ſon goût, il étudia ſous Iſée, † dont le caractere étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démoſthene: ‡ & il eſt aiſé de reconnoitre dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maitre.

* *Dix mines c'eſt-à-dire, cinq cens livres.*

Le premier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſtituer une partie de ſon bien. Animé par cet heureux ſuccès, il ſe hazarda de parler devant le peuple. Il y réuſſit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & une fort courte haleine: & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entierement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Pe-

ri-

† Sermo promptus, & Iſæo torrentior. *Juven.*

‡ Illud jusjurandum per tæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. ſatis manifeſtò docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

ricles, lui fit reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée, & plein de confusion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satyrus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remede, & que tout n'étoit pas si desespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit fur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste, & la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthene lui-même les trouva tout differens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait connoître le prix, paroissent presque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. * Il bégaioit à un point qu'il

* Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi concessa est, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantusque labor dicitur, ut primùm impedimenta naturæ diligentia industriaque superaret: cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam literam non

qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit: & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiere ſans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés: en ſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient plus ſon haleine. Il fit plus. * Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des aſſemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, &

non poſſet dicere, perfecit meditando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deinde cum ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantum continenda anima in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione verborum (id quod ſcripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remiſſiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum eſt) conjectis in os calculis, ſumma voce verſus multos uno ſpiritu pronuntiare conſueſcebat; neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans atque adſcenſu ingrediens arduo. 1. *de Orat.* n. 260. 261.

* Propter quæ idem ille tantus amator ſecreti Demoſthenes, in littore, in quod ſe maximo cum ſono fluctus illideret, meditans conſueſcebat concionum fremitus non expaveſcere. *Quintil.* l. 10. c. 13.

& devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reſte. Pour être plus éloigné du bruit & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe mettre hors d'état de ſortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il compoſa ces harangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de ſoin. On voit bien, répliquoit il, que ſes vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. Il ſe levoit extrêmement matin, & * il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe rendre ſon ſtile plus familier.

* Cui non ſunt auditæ Demoſthenis vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucana victus eſſet induſtria. 4. *Tuſc. queſt.* n. 44.

CICERON.

CICERON apporta en naiſſant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation: en quoi il fut plus heureux que Démoſthène. Son pere en prit un ſoin particulier, & n'épargna rien pour cultiver ſon eſprit. Il paroit que le célèbre Craſſus, dont il parle ſi ſouvent dans ſes ouvrages, voulut bien lui-même règler le plan de ſes études, & qu'il lui donna des maitres capables d'entrer dans ſes vues. * Ce fut le poëte Archias qui jetta dans ſon eſprit encore tendre les premieres ſemences du goût pour la belle litterature, comme Ciceron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent diſcours qu'il fit pour la défenſe de ſon maitre. 2. *de Orat.* n. 2.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que des Grecs qui enſeignaſſent la jeuneſſe: & ils le faiſoient dans leur langue, ce qui eſt digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ſes leçons en Latin. Il étoit de Gaule. † Son école devint fort célèbre. On y cou-

* Quoad longiſſimè poteſt mens mea reſpicere ſpatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde uſque repetens, hunc video mihi principem & ad ſuſcipiendam & ad ingrediendam rationem horum ſtudiorum extitiſſe. *Orat. pro Arch. n* 1.

† Equidem memoriæ teneo, pueris nobis primum Latinè docere cœpiſſe Lucium Plotium quemdam: ad quem cùm fieret concurſus, quòd ſtudioſiſſimus quiſque apud eum

courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort ſa maniere. Ciceron brûloit du deſir d'entendre un tel maitre : mais ceux qui préſidoient à ſon éducation, & qui règloient ſes études, ne le jugerent pas à propos. C'eſt que cette maniere d'enſeigner, inouïe & inuſitée juſques-là, parut aux Magiſtrats une nouveauté dangereuſe ; & les Cenſeurs, dont Craſſus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, ſans en apporter d'autre raiſon ſinon que cette coutume étoit contraire à l'uſage établi par les ancêtres. Craſſus dans le troiſieme livre de l'Orateur, ou plutôt Ciceron ſous ſon nom, tâche de juſtifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort bleſſé les perſonnes ſenſées, & il laiſſe entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condamnée, que la maniere dont les maitres s'y prenoient. En effet * cette méthode prit enfin le deſſus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suetone, qui nous a conſervé & la lettre où Ciceron parle de Plotius, & le décret des Cenſeurs, auſſi bien que l'arrêt du Sénat.

3. de Orat. n. 93. 95.

Plut. in vita Cicer.

Ciceron cependant faiſoit de grands progrès

eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctiſſimorum hominum auctoritate, qui exiſtimabant græcis exercitationibus alii meliùs ingenia poſſe. *Epiſt. Cicer. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

* Paulatim & ipſa utilis honeſtaque apparuit : multique eam præſidii cauſa & gloriæ appetiverunt. *Suet. Ibid.*

grès sous ses maitres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le desire, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La poësie fut une de ses premieres passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès ses premieres années il se distingua parmi ceux de son âge d'une maniere si marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vu & entendu. Il falloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque ses compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allerent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'age de seize ans, qui étoit le tems où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Ciceron devinrent plus sérieuses. * C'étoit alors la coutume

* Ergo apud majores nostros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domestica disciplina, refertus honestis studiis, deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus dictionibus interesse. . . Atque hercule sub ejusmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eruditus & assuefactus alienis experimentis. . . solus statim & unus cuicumque causæ par erat. *Dial. de Orat.* n. 34.

tume à Rome qu'à l'âge dont nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on deſtinoit à la plaidoierie, allât le préſenter à quelqu'un des plus célèbres orateurs du tems, & le mît ſous ſa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une maniere particuliere, alloit régulierement l'entendre quand il plaidoit, le conſultoit ſur ſes études, & ne faiſoit rien ſans prendre ſes avis. Accoutumé ainſi de bonne heure à reſpirer l'air du Barreau, qui eſt la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le diſciple des plus grands maitres, & formé ſur les plus parfaits modèles, il étoit bientôt en état de les imiter.

* Ciceron nous apprend lui-même qu'il ſuivit cette route, & qu'il ſe rendit l'auditeur aſſidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il donnoit dès-lors chaque jour un tems conſidérable à la lecture & à la compoſition: & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Craſſus dans ſes livres de l'Orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans ſa jeuneſſe, ſavoir de traduire en Latin les plus belles harangues des orateurs Grecs, afin de mieux prendre leur ſtile & leur génie.

1. de Orat. n. 155.

Brut. n. 306. Il ne ſe renferma pas dans la ſeule étude

* Reliquos frequenter audiens acerrimo ſtudio tenebar, quotidieque & ſcribens, & legens, & commentans, oratoris tantum exercitationibus contentus non eram. *Brut. n. 305.*

de de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus néceſſaires, & il y donna une ſinguliere application. Il apprit auſſi à fond la philoſophie dans toutes ſes parties, * & il témoigne en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, que cette étude lui ſervit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maitres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus ſavans hommes. *Brut. n.* 305. & 309.

Ciceron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-ſix ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. † Ses premiers eſſais furent des coups de maitre, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala preſque celle des plus anciens avocats. Son plaidoier pour Roſcius d'Amerie, & ſurtout l'endroit de ce diſcours qui regarde le ſupplice des parricides, eut un ſuccès extraordinaire, & lui attira de grands applaudiſſemens: d'autant plus que perſonne n'avoit oſé ſe charger de cette affaire à cauſe du crédit énorme de Chryſogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout-puiſſant dans la République.

* Cet-

* Ego fateor, me oratorem, ſi modò ſim, aut etiam quicumque ſim, non ex rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe. *Orat. n.* 12.

† Prima cauſa publica pro Sexto Roſcio dicta, tantum commendationis habuit, ut non ulla eſſet, quæ non noſtro digna patrocinio videretur. *Brut. n.* 312.

Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum! *Orat. n.* 107.

* Cette joie ſi ſenſible d'une réputaton naiſſante fut troublée par l'inquiétude que lui cauſa ſa ſanté. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau, joint à ſa maniere d'écrire & de prononcer fort yive & fort véhémente, fit craindre qu'il n'y ſuccombât: & tous ſes amis, auſſi bien que les médecins, le condamnoient au ſilence & à la retraite. C'eût été pour lui une eſpece de mort, que de renoncer abſolument à la douce eſperance d'une gloire auſſi flateuſe que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il ſuffiroit de moderer un peu la véhémence de ſon ſtile & de ſa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir ſa ſanté. Il partit donc pour l'Aſie. Quelques-uns ont cru qu'une raiſon de politique rendit cette abſence néceſſaire, pour éviter les ſuites du reſſentiment de Chryſogonus.

Brut. n. 315. Il paſſa par Athènes, & s'y arrêta plus de ſix mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour

* Erat eo tempore in nobis ſumma gracilitas & infirmitas corporis; procerum & tenue collum: qui habitus & quæ figura non procul abeſſe putatur à vitæ periculo, ſi accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia ſine remiſſione, ſine varietate, vi ſumma vocis, & totius corporis contentione dicebam, Itaque cùm me & amici & medici hortarentur, ut cauſas agere deſiſterem: quod vis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à ſperata dicendi gloria diſcedendum putavi. Sed cùm cenſerem remiſſione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare, poſſe & temperatiùs dicere; ea cauſa mihi in Aſiam proficiſcendi fuit. *Brut.* n. 313. 314.

pour l'étude, on juge aiſément à quoi il emploia ce tems dans une ville, qui étoit encore alors regardée comme le ſiège & le domicile de la plus fine literature, & de la plus ſolide philoſophie. D'Athènes il alla en Aſie, où il conſulta avec ſoin tout ce qu'il y rencontra d'habiles profeſſeurs d'éloquence. Et non content des précieuſes richeſſes qu'il y avoit amaſſées, il paſſa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon. Déja fort renommé parmi les avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ſes leçons, & de devenir une ſeconde fois ſon diſciple. * Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainſi dire, réforma dans ſon ſtile ce qui y reſtoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette ſuperfluité exceſſive, qui ſemblable à un fleuve qui ſe déborde ne connoiſſoit ni borne ni meſure. *Brut. n.* 315. & 316.

† Après deux années d'abſence Ciceron revint à Rome, non ſeulement plus formé qu'auparavant, mais preſque entierement

* Is (Molo) dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum meruiſſet inter patronos qui tum erant nomen: Appollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi ſe rurſus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quint. l.* 12. *c.* 6.

† Ita recepi me biennio poſt, non modò exercitatior, ſed prope mutatus. Nam & contentionis vocis reciderat, & quaſi deferbuerat oratio, lateribuſque vires & corporis mediocris habitus acceſſerat. *Brut. n.* 316.

ment changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux: ſon ſtile étoit devenu plus châtié & moins étendu: ſon corps même s'étoit fortifié. † Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort deſiré d'égaler, ſavoir Cotta & Hortenſius: mais le dernier ſurtout, qui étoit à peu près de ſon âge, & dont la maniere d'écrire avoit plus de raport à la ſienne. Ce n'eſt pas une curioſité inutile aux jennes gens qui ſe deſtinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux priſes comme deux athletes, & pouſſés par une noble émulation ſe diſputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je raporterai ici une partie de ce que Ciceron en dit.

* RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortenſius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une aſſez grande étendue de ſcience, une mémoire prodigieuſe, & une maniere de prononcer ſi accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour ſe former par ſon exemple au geſte & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

Mais

† Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortenſius. . . . Cum Hortenſio mihi magis arbitrabar rem eſſe; quòd & dicendi ardore etiam propior, & ætate conjunctior. *Brut. n.* 137.

* Nihil iſti, neque à natura, neque à doctrina defuit. . . . Erat ingenio peracri, & ſtudio flagranti, & doctrina eximia, & memoria ſingulari. 3. *de Orat. n.* 229. 230.

† Mais après ſon conſulat, n'aiant plus rien qui piquât ſon ambition, & deſirant mener une vie, comme il le penſoit, plus heureuſe, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amaſſés, il commença à ſe négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès ſa plus tendre jeuneſſe. La premiere, la ſeconde, la troiſieme année apporterent dans ſa maniere de plaider quelque changement, mais preſque encore imperceptible, & dont les ſeuls connoiſſeurs pouvoient s'appercevoir: comme il arrive à des tableaux, dont le vif éclat diminue & s'amortit inſenſiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à meſure qu'il avançoit en âge; ſon feu & ſa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoiſſable.

* Ciceron cependant redoublant ſes efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il ſe pouvoit, de devancer ſon rival dans cette noble carriere de

† Poſt conſulatum . . . ſummum illud ſuum ſtudium remiſit, quo à puero fuerat incenſus; atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipſe putabat, remiſſiùs certè vivere. Primus, & ſecundus annus, & tertius tantum quaſi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, ſed exiſtimator doctus & intelligens poſſet cognoſcere. Longiùs autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhærescens, ſui diſſimilior videbatur fieri quotidie. *Brut. n.* 320.

* Nos autem non deſiſtebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè ſtilo, noſtrum illud quod erat augere: quantumcumque erat . . Nam

de la gloire, où il eſt permis aux avocats de diſputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément & de force, qu'il introduiſit dans le Barreau, attiroit ſur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une maniere fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laiſſant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je raporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

„ * Il n'y avoit alors perſonne, dit-il, „ qui

Nam cùm propter aſſiduitatem in cauſis & induſtriam, tum propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. n. 321.

* Nihil de me dicam; dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videtur exquiſitiùs quàm vulgus hominum ſtuduiſſe literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur: nemo, qui philoſophiam complexus eſſet, matrem omnium bene factorum benecque dictorum: nemo, qui jus civile didiciſſet, rem ad privatas cauſas, & ad oratoris prudentiam, maximè neceſſariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, ſi quando opus eſſet, ab inferis locupletiſſimos teſtes excitaret: nemo, qui breviter argutéque incluſo adverſario, laxaret judicum animos, atque à ſeveritate paulſper ad hilaritatem riſumque traduceret: nemo, qui dilatare poſſet, atque à propria ac definita diſputatione hominis ac temporis ad communem quæſtionem univerſi generis orationem traduceret: nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à cauſa: nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem, nemo, qui ad fletum poſſet adducere: nemo, qui animum ejus, (quod unum eſt oratoris maximè proprium) quocumque res poſtularet, impelleret. *Brut.* n. 332.

„ qui eût fait une étude particuliere des
„ belles-lettres, ſans leſquelles il n'y a
„ point de parfaite éloquence: perſonne
„ qui eût étudié à fond la philoſophie, qui
„ ſeule enſeigne en même tems à bien vi-
„ vre & à bien parler: perſonne qui eût
„ appris le droit civil, connoiſſance abſo-
„ lument néceſſaire à l'orateur pour le met-
„ tre en état de bien plaider ſes cauſes par-
„ ticulieres, & de juger ſainement des af-
„ faires: perſonne qui poſſedât bien l'hiſ-
„ toire Romaine, ni qui ſût en faire uſa-
„ ge dans ſes plaidoiers: perſonne qui, a-
„ près avoir preſſé vivement ſon adverſai-
„ re par la force & la ſubtilité des argu-
„ mens, pût égaier l'eſprit des Juges &
„ comme les dérider par des railleries pla-
„ cées à propos: perſonne qui connût l'art
„ de tirer une affaire des circonſtances par-
„ ticulieres de la cauſe à une queſtion com-
„ mune & générale: perſonne qui par de
„ ſages digreſſions pût quelquefois ſortir de
„ ſon ſujet, pour jetter de l'agrément dans
„ ſa plaidoierie: perſonne enfin qui ſût por-
„ ter les Juges tantôt à la colere, tantôt à
„ la compaſſion, & leur inſpirer tels ſen-
„ timens qu'il lui plairoit, en quoi pour-
„ tant conſiſte le principal mérite de l'o-
„ rateur.

* Le grand ſuccès de Ciceron réveilla Hor-

* Itaque, cùm jam penè evanuiſſet Hortenſius, & ego conſul factus eſſem, revocare ſe ad induſtriam cœpit: ne, cùm pares honore eſſemus, aliqua re ſuperiorem viderer. Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille antefer-

ret,

Hortenſius de ſon aſſoupiſſement, ſur-tout quand il le vit arrivé au Conſulat; craignant ſans doute que celui qui l'avoit égalé pour les dignités, ne le ſurpaſſât par le mérite. Ils plaiderent encore enſemble pendant douze ans, vivans dans une grande union, pleins d'eſtime l'un pour l'autre, & chacun mettant ſon collegue beaucoup au deſſus de lui-même. Mais le public donna ſans balancer la préférence à Ciceron.

† Celui-ci nous apprend pourquoi Hortenſius fut plus goûté dans ſa jeuneſſe, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où

ret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Brut.* n. 313.

† Si quærimus cur adoleſcens magis floruerit dicendo, quam ſenior, Hortenſius: cauſas reperiemus veriſſimas duas. Primum, quòd genus erat orationis Aſiaticum, adoleſcentiæ magis conceſſum, quam ſenectuti... Itaque Hortenſius hoc genere floreus, clamores faciebat adoleſcens... [Erat in verborum ſplendore elegans, compoſitione aptus, facultate copioſus... Vox canora & ſuavis: motus & geſtus etiam plus artis habebat quàm erat oratori ſatis.] Habebat illud ſtudium crebrarum venuſtarumque ſententiarum: in quibus erant quædam magis venuſtæ dulceſque ſententiæ, quam aut neceſſariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata & vibrans, tum etiam accurata & polita... Etſi genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum eſſe ætati videbatur. Et certè, quod ingenii quadam forma lucebat... ſummam hominùm admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, & illa ſenior auctoritas gravius quiddam requireret; remanebat idem, nec decebat idem. Quodque exercitationem ſtudiumque dimiſerat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritaſque ſententiarum priſtina manebat, ſed ea veſtitu illo orationis, quo conſueverat, ornata non erat. *Brut.* 325, 326, 327, & 303.

où regnoit une heureuſe richeſſe d'expreſſions; une grande beauté & délicateſſe de penſées, ſouvent néanmoins plus brillantes que ſolides; une exactitude, une juſteſſe, une élégance de compoſition non communes. Ses diſcours, travaillés ainſi avec un ſoin & un art infini, & ſoutenus par un beau ſon de voix, un geſte très agréable, & une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enleverent d'abord tous les ſuffrages. Mais dans la ſuite, comme le poids des charges par où il avoit paſſé, & la maturité de l'âge demandoient quelque choſe de plus grave & de plus ſérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de ſaiſon. C'étoit toujours le même orateur, & le même ſtile, mais non le même ſuccès. D'ailleurs, comme ſon ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne ſe donnoit plus la même peine qu'autrefois pour compoſer, les penſées qui juſques-là avoient fait briller ſon diſcours, n'aiant plus leur ancienne parure, mais paroiſſant ſous un air négligé, perdirent preſque tout leur éclat, & firent perdre auſſi à l'orateur une grande partie de ſa réputation.

REFLEXIONS

ſur ce qui vient d'être dit.

Le simple récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus grands orateurs de l'antiquité, montre aſſez aux jeu-

jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athènes & à Rome, quelle consideration n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation? * Y a-t-il rien de plus flateur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les princes même: qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa science & à ses rares talens, & reconnoître en lui une supériorité de lumieres & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux

* Quid est præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Eunium dicat ille Pythius Apollo, se eum esse, UNDE sibi, si non POPULI ET REGES, at omnes sui cives CONSILIUM EXPETANT, SUARUM REBUM INCERTI? QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILII DIMITTO, UT NE REI TEMERE TRACTENT TURBIDAS. Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. 1. *de Orat.* n. 166. 200.

Ulla-ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quam spectare homines veteres & senes & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum sit se non habere. *Dialog. de Orat.* n. 6.

breux auditoire, attentif, immobile, & comme ſuſpendu, à la bouche d'un avocat, qui ſait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce ſemble à tous, qu'il charme & enleve les eſprits, & s'en rend abſolument le maître? Mais indépendamment de cette gloire, qui par ſoi-même pourroit être un motif aſſez frivole, quelle ſolide joie pour un homme de bien de penſer qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'aſyle des malheureux, le protecteur de la juſtice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ſes freres!

2. Une ſuite naturelle de cette premiere réflexion, eſt de ſe bien préparer à un emploi ſi important, & de ſuivre, au moins de loin, le zèle & l'ardeur infatigable de Démoſthene & de Ciceron. * Je ſai que le fonds de génie eſt la premiere qualité & la plus néceſſaire pour un avocat: mais je ſai auſſi que le travail peut beaucoup. Il eſt comme une ſeconde nature; & s'il ne donne pas l'eſprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redreſſe, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir: & ce n'eſt point

* Cùm ad inveniendum quatur . . . Reliqua ſunt in dicendo tria ſint, acumen, ratio, diligentia: non poſſum equidem non ingenio primas concedere: ſed tamen ipſum ingenium diligentiâ etiam ex ſanitate incitat . . . Hæc præcipuè colenda eſt nobis: hæc ſemper adhibenda: hæc nihil eſt quod non aſſe-

in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, aſſiduitate, labore: complectar uno verbo, quo ſæpe jam diſſimata, diligentiâ ; quæ una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. x. de Orat. n. 147. 148. 150.

point ſans raiſon que Ciceron inſiſte extrêmement ſur cet article, & déclare qu'en matiere d'éloquence tout dépend du ſoin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoiſſance des loix, des différentes coutumes, de la juriſprudence ancienne & nouvelle, eſt proprement la ſcience de l'avocat. Prétendre être en état de plaider ſans ce ſecours, c'eſt vouloir élever un édifice ſans avoir poſé de fondement.

4. C'eſt le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle eſt comme l'inſtrument commun qui le met en état de faire uſage de tout le reſte. Il me ſemble qu'on ne s'y applique point aſſez. Soit pareſſe, ſoit confiance en ſoi-même, on croit que pour y exceller il ſuffit d'avoir de l'eſprit. Ciceron ne penſoit pas ainſi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroîtroit incroiable, ſi lui-même ne l'atteſtoit en pluſieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre choſe, le modèle des jeunes gens. Puiſer la rhétorique dans les ſources mêmes, conſulter d'habiles maitres, lire avec grand ſoin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la compoſition & dans la traduction, & faire une étude particuliere de ſa langue: tels furent les exercices que Ciceron crut néceſſaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui eſt le plus négligé, eſt l'action, la prononciation: & cependant

c'eſt

c'eſt ce qui contribue davantage au ſuccès de la parole * Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Ciceron, qui eſt à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux ſens, a quelque choſe de ſi ſéduiſant & de ſi capable d'éblouïr, que ſouvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-deſſus des plus habiles. † Tout le monde ſait la fameuſe réponſe de Démoſthene ſur la qualité qu'il jugeoit plus néceſſaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins ſe couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Auſſi fit-il des efforts incroiables pour y réuſſir. Ciceron l'imita en cela comme dans le reſte: & il s'y trouva en quelque ſorte forcé par le deſir d'atteindre ſon rival Hortenſius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque auſſi, ce me ſemble, à pluſieurs avocats une certaine fleur de belles-lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'eſprit, & qui répand dans la compoſition une fineſſe, une déli-

ca-

* Eſt actio quaſi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ ſæpe fructum tulerunt: & diſerti, deformitate agendi, multi infantes putati ſunt. *Or. n. 55. 56.*

† Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt: mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenès dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum: huic ſecundas, huic tertias. 3. de *Or. n.* 213.

cateſſe, & des graces qui ne ſe puiſent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & ſur-tout des Grecs, eſt trop négligée. Combien Ciceron les avoit-il étudiés? Orateurs, poëtes, hiſtoriens, philoſophes, tout lui étoit connu, tout lui ſervoit; & les derniers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne ſe livrer pas de ſi bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premieres années du tems pour amaſſer ce fonds ſi néceſſaire & ſi précieux de connoiſſances, auquel on ne revient point dans la ſuite. J'avoue que l'uſage du Barreau eſt le meilleur maitre pour eux, & le plus capable de les former: mais il ne doit pas conſiſter d'abord à plaider ſouvent. On y entend aſſiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on obſerve leurs manieres, on eſt attentif au jugement qu'en portent les connoiſſeurs; & l'on tâche ainſi de profiter également & de leurs perfections & de leurs défauts.

7. Quel eſt l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie? C'eſt ſur quoi l'on ne peut point établir de regle fixe; & le conſeil que donne Quintilien ſur ce ſujet, eſt tout-à-fait ſage. „ * Il faut, „ dit-

* Modus mihi videtur quidam tenendus, ut neque præpropere diſtringatur immatura frons, & quicquid eſt illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contemptus operis innaſcitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod eſt ubique perniciosiſſimum) prævenit vires fiducia. Nec rurſus differendum eſt tyrocinium in ſenectutem. Nam quotidie metus creſcit, majuſque fit ſemper quod auſuri ſumus: & dum deliberamus quando incipiendum

», dit-il, garder un certain tempérament, », & tenir un certain milieu, en ſorte qu'un », jeune homme n'aille pas s'expoſer au », grand jour avant que d'être capable de », le ſoutenir, ni faire montre de ſes études », lorſqu'elles ſont encore, pour ainſi dire, », toutes crues. Car par là il s'accoutume », à mépriſer le travail: l'impudence s'en- », racine en lui: & ce qui eſt un grand », mal, la confiance & la hardieſſe devan- », cent les forces. Il ne faut pas auſſi d'un », autre côté qu'il differe ſon apprentiſſage », à un âge trop avancé: car la timidité aug- », mente tous les jours, & à meſure qu'on », differe, on ſent plus de peine à ſe hazar- », der de parler en public. Ainſi à force de », déliberer s'il eſt tems de commencer, il », ſe trouve qu'il n'en eſt plus tems.

8. Il ſeroit fort à ſouhaiter que la coutume obſervée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous; & que la maiſon des anciens avocats devînt comme l'école de la jeuneſſe deſtinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuſe carriere du Barreau par une ſi utile & ſi honorable fonction? * On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens ſtudieux fréquenter ſa maiſon, & le venir conſulter comme

dum ſit, incipere jam ſerum eſt. *Quinct. l.* 12. *c.* 6.

* Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Mos ille formabit quaſi eloquentiæ parens, &, ut vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempeſtatum ſigna, quid ſecundis flatibus, quid adverſis ratis poſcat, docebit. *Q. l.* 12. *c.* 11.

comme un oracle ſur la vraie maniere de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence: & ſemblable à un vieux pilote inſtruit par une longue expérience, les voiant prêts à ſortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIEME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, ſans dire auſſi quelque choſe des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matiere traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzieme livre des Inſtitutions de Quintilien, qui eſt la partie de ſon ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

I. *Probité.*

Ciceron & Quintilien établiſſent en pluſieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe inconteſtable, que l'éloquence ne doit point être ſéparée de la probité, que le talent de bien parler ſuppoſe & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton:

Orator vir bonus dicendi peritus. * Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui eſt le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particulierement diſtingué du reſte des animaux, deviendroit pour lui un préſent bien funeſte; & la nature en cela bien bien loin de le favoriſer, l'auroit plus traité en marâtre & en ennemie qu'en mere, en lui faiſant part d'un talent qui ne ſerviroit qu'à opprimer l'innocence, & à combattre la vérité, en mettant, pour ainſi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût deſtitué de la parole, & même de la raiſon, que de les emploier à un ſi pernicieux uſage.

La plus légere attention ſuffit pour reconnoître combien la probité eſt néceſſaire à un avocat. Tout ſon but eſt de perſuader: & † le moien le plus ſûr de le faire, eſt que le juge ſoit prévenu en ſa faveur, qu'il le regarde comme un homme

* Si vis illa dicendi materiam inſtituerit, nihil ſit publicis privatiſque rebus pernicioſius eloquentia. . . Rerum ipſa natura, in eo quod præcipuè indulſiſſe homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus ſeparaſſe, non parens ſed noverca fuerit, ſi facultatem dicendi ſociam ſceleruin, adverſam innocentiæ, hoſtem veritatis invenit. Mutos enim naſci, & egere omni ratione ſatius fuiſſet, quàm Providentiæ munera in multum pernicicm converteret. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

† Plurimum ad omnia momenti eſt in hoc poſitum, ſi vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non ſtudium advocati videatur afferre, ſed penè teſtis fidem. *Quint. l.* 4. *c.* 1.

Sic proderit plurimum cauſis, quibus ex ſua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l.* 6. *c.* 3.

Videtur talis advocatus

me vrai & ſincere, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut ſe fier pleinement, qui eſt ennemi capital du menſonge, & incapable d'uſer de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non ſeulement le zèle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il ſe ſera faite, ajoutera beaucoup de poids à ſes raiſons: au lieu qu'un orateur décrié dans l'eſprit des Juges, ou même ſuſpect, eſt un fâcheux préjugé pour la cauſe.

2. *Deſintereſſement.*

Quint. l. 12. c. 7. La queſtion que traite Quintilien dans le dernier livre de ſa Rhétorique, ſi l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre uſage : mais les principes qu'il y établit ſont de tous les tems.

* Il commence par déclarer qu'il ſeroit infiniment plus beau, & plus digne d'une ſi honorable profeſſion, de ne pas vendre un tel miniſtere, & de ne pas avilir ainſi le mérite d'un ſi grand bienfait; vu que la plupart des choſes peuvent ſembler viles dès qu'on y met un prix.

† Il avoue enſuite que ſi l'avocat n'a pas par

malæ cauſæ argumentum. l. 12. c. 1.

* Quis ignorat quia id longè ſit honeſtiſſimum ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem? cùm pleraque hoc ipſo poſſint videri vilia, quod pretium habent.

† At ſi res familiaris amplius aliquid ad uſus neceſſarios exiget, ſecundùm omnes ſapientium leges

par lui-même un revenu ſuffiſant, il lui eſt permis ſelon les loix de tous les ſages, de ſouffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque ſa reconnoiſſance, puiſqu'il ne peut y avoir de bien plus juſtement acquis que celui qui vient d'un travail ſi honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de ſi grands ſervices, & qui certainement en ſeroient très indignes s'ils ne ſavoient les reconnoitre: outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de ſonger aux ſiennes, il eſt non-ſeulement juſte, mais néceſſaire, que ſa profeſſion ne lui ſoit pas infructueuſe.

* Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes meſures, & qu'il ſoit fort réſervé, en obſervant de qui, combien, & juſqu'à quel tems il recevra. Par où il paroît inſinuer que par raport aux pauvres ſon travail doit être abſolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande ſomme; enfin, qu'après un certain tems, lorſqu'il aura acquis un bien raiſonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête

ges patieteur ſibi gratiam referri. . . . Neque enim video quæ juſtior acquirendi ratio, quàm ex honeſtiſſimo labore, & ab iis de quibus optimè meruerint, quique, ſi nihil invicem præſtent, indigni fuerint defenſione. Quod quidem non juſtum modò ſed neceſſarium etiam eſt, cùm hæc ipſa opera, tempuſque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi recidant.

* Sed tum quoque tenendus eſt modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quouſque . . . Nec quiſquam, qui ſufficientia ſibi (modica autem hæc ſunt) poſſidebit, hunc quæſtum ſine crimine ſordium fecerit.

te néceſſaire, l'avocat doit ceſſer de rien recevoir.

* Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un ſalaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoiſſance, ſachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui: & il en uſera ainſi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

† Pour ce qui eſt de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent; c'eſt, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corſaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne ſe piqueront que médiocrement de vertu, ſeront fort éloignés.

‡ Loin donc du Barreau, & d'une ſi glorieuſe profeſſion, inſinue-t-il ailleurs, ces âmes baſſes & mercénaires, qui faiſant de l'éloquence une vile marchandiſe, ne s'occupent que d'un gain ſordide. Les préceptes

* Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm ſatis erit: nec pauper quidem tanquam mercedem accipiet, ſed mutua benevolentia utetur, cùm ſciat ſe tanto plus præſtitiſſe: quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

† Paciſcendi quidem ille piraticus mos & imponentium periculis pretia procul abominanda negotiatio etiam mediocriter improbis aberit.

‡ Neque enim nobis operis amor eſt: nec, quia ſit honeſta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipſa, ſed ad vilem uſum & ſordidum lucrum accingimur . . . Ne velim quidem lectorem dari mihi qui ſtudia referat computaturum. *Quintil. l. 1, c. 20.*

* Non

tés que je donne ſur cet art, ne ſont point, dit-il, pour quiconque ſeroit capable de compter combien ſon travail & ſes études lui pourront raporter.

Si un paien penſe & parle ainſi, combien plus, ſelon les principes du chriſtianiſme, un avocat doit-il apporter à cette profeſſion des vues pures, nobles, deſintéreſſées? Auſſi eſt-ce là l'eſprit qui regne dans le corps de nos avocats. Ils portent ſur ce point la délicateſſe juſqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires; ce qui va ſi loin, qu'ils deſavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en Juſtice, ou qui retiendroit ſeulement les pieces de ſa partie, pour l'engager à reconnoitre les ſecours qu'il lui a prêtés.

3. *Délicateſſe dans le choix des cauſes.*

* Dès qu'on ſuppoſe l'orateur homme de bien, il eſt clair qu'il ne peut jamais ſe charger d'une cauſe qu'il ſaura être injuſte. Il ne doit le ſecours de ſa voix qu'à la juſtice, & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il ſoit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence eſt un aſyle, mais pour la vertu. C'eſt un port

* Non convenit ei quem oratorem eſſe volumus, injuſta tueri ſcientem . . . Nèque defendet omnes orator: idemque portum illum eloquentiæ ſuæ ſalutarem, non etiam piratis patefaciet, ducturque in advocationem maximè cauſa. Q. l. 12, c.

port ſalutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

* Il faut donc avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il faſſe celle de juge: qu'il s'érige dans ſon cabinet comme un tribunal domeſtique, où il peſe & examine avec ſoin & ſans prévention, les raiſons de ſes parties, & où il prononce ſévèrement contre elles s'il eſt beſoin.

† Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une diſcuſſion plus exacte des pieces, que la cauſe, dont il s'étoit chargé la croyant bonne, eſt injuſte, il doit en avertir ſa partie, ne la pas abuſer plus longtems par de vaines eſperances, & lui conſeiller de ne pas pourſuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très funeſte. Si elle ſe rend à ſes avis, il lui aura rendu un grand ſervice. Si elle les mépriſe, dès-là elle eſt indigne que l'avocat emploie pour elle ſon miniſtere.

4. *Sa-*

* Sic cauſam perſcrutatus, propoſitis ante oculos omnibus quæ proſint noceant-ve, perſonam deinde induat judicis, fingatque apud ſe agi cauſam. *Ibid.* c. 8.

† Neque verò pudor obſtet quominus ſuſceptam, cùm melior videtur, litem, cognita inter diſceptandum iniquitate, dimittat, cùm priùs litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum, ſi æqui judices ſumus, beneficium eſt, ut non fallamus vana ſpe litigantem. Neque eſt dignus operâ patroni, qui non utitur conſilio. *Ibid.* c. 7.

4. *Sageſſe & modération en plaidant.*

C'eſt ſur-tout dans ce qui regarde la raillerie, que cette vertu eſt néceſſaire. Il y a ſur cette matiere des règles d'honnêteté & de bienſéance, que tout orateur, & même tout honnête-homme, doit garder inviolablement. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'il y * auroit de l'inhumanité d'inſulter à des perſonnes tombées dans la diſgrace, que leur état même rend dignes de compaſſion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuſes ſans être criminelles. † Il faut en général avoir ſoin que nos jeux ſoient innocens, & ne bleſſent perſonne: & ſe bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon-mot.

‡ Il n'y a que la ſobriété avec laquelle on uſe des bons-mots, & la ſageſſe des ménagemens qu'on y garde, qui diſtinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & ſans ſujet: au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours pour quelque raiſon eſſentiel-

* Adverſus miſeros inhumanus eſt jocus.

† *a* Lædere nunquam velimus; longéque abſit propoſitum illud, potius amicum quàm dictum perdidi. *Q. l. 6. c. 4.*

a Je crois qu'il faut lire ainſi, au lieu de ludere, *qui eſt dans toutes les éditions.*

‡ Temporis ratio, & ipſius dicacitatis moderatio, & temperantia, & ratitas dictorum, diſtinguet oratorem à ſcurra: & quod nos cum cauſa dicimus, non ut ridiculi videamur, ſed ut proficiamus aliquid; illi totum diem, & ſine cauſa. *de Orat. n. 247.*

tielle à ſa cauſe, & jamais ſimplement pour faire * rire, ſatisfaction bien frivole, & fruit de l'eſprit bien peu eſtimable.

† Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle eſt plus courte, & qu'elle eſt comme un trait qui part ſur le champ, & qui perce avant preſque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaiſanteries qui ne ſont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui ſouvent par cette raiſon paroiſſent froides & puériles. D'ailleurs l'adverſaire n'a pas droit de s'en plaindre, puiſque c'eſt lui-même qui ſe les eſt attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à ſon imprudence. ‡ *Pourquoi aboiez-vous?* dit un jour Philippe à Catulus, en faiſant alluſion à ſon nom, & au grand bruit qu'il faiſoit en plaidant. *C'eſt que je vois un voleur*, répondit Catulus.

Ces

* Riſum quæſivit: qui eſt, mea ſententia, vel tenuiſſimus ingenii fructus. *Ibid.*

† Dicacitas poſita eſt in hac veluti ſaculatione verborum, & incluſa breviter urbanitate. *Quintil. l.* 6. *c.* 4.

Ante illud facetè dictum ducere debet, quàm cogitari poſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora ſunt, quæ laceſſiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major eſt quæ apparet in reſpondendo, & humanitatis eſt reſponſio. Videremur enim quieturi fuiſſe, niſi eſſemus laceſſiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæſita, nec ex tempore ficta, ſed domo allata, plerumque ſunt frigida. *Orat. n.* 89.

‡ Catulus, dicenti Philippo: QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 220.

* Ces ſortes de répliques demandent beaucoup de préſence & de célérité d'eſprit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi; car elles ne laiſſent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup ſoit porté dans l'inſtant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de ſageſſe & de modération. † Car à quel point faut-il être maitre de ſoi, pour ſupprimer dans le feu même de l'action & de la diſpute un bon-mot qui ſe préſente ſur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui bleſſeroit des perſonnes qu'on doit ménager? Le moien d'y réuſſir eſt de ne pas faire grand cas, ni trop ſe piquer d'un talent ſi dangereux, & de s'accoutumer dans l'uſage ordinaire de la vie, & dans les converſations, à retenir & moderer ſa langue.

S'il n'eſt pas permis à un avocat d'uſer de railleries dures & offenſantes, à combien plus forte raiſon les injures groſſieres doivent-elles lui être interdites? ‡ C'eſt un

* Opus eſt imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præſenti & acri. Non enim cogitandum, ſed dicendum ſtatim eſt, & prope ſub conatu adverſarii manus erigenda. *Quint. l. 6. c. 5.*

† Hominibus facetis & dicacibus difficillimum eſt habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm ſalſiſſimè dici poſſint, tenere. *L. de Orat. n. 221.*

‡ Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audienti bono grata: à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defenſionem... Hoc quidem quis hominum liberi modò ſanguinis ſuſtineat, petulans eſſe ad alterius arbitrium? . . . Orator à

un plaiſir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un ſage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à ſe venger bien plus qu'à ſe défendre, exigent de l'orateur cette ſorte d'éloquence, & ne ſont point contens de lui s'il ne trempe ſa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel eſt l'avocat, s'il conſerve encore quelque ſentiment d'honneur & de probité, qui voulût ſervir ainſi aveuglément la colere & le reſſentiment de ſa partie, devenir à ſon gré violent & emporté, & par un vil eſprit d'interêt, ou par un deſir mal-entendu de fauſſe gloire, ſe rendre l'indigne miniſtre de la paſſion d'autrui?

5. *Sage émulation, éloignée d'une baſſe jalouſie.*

Il n'y a point de lieu, ce me ſemble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & ſage émulation, que le Barreau. C'eſt un aſſemblage nombreux de perſonnes en qui ſe trouvent réunies toutes les qualités les plus eſtimables: beauté & force de génie, délicateſſe d'eſprit, ſolidité de jugement, fineſſe de goût, vaſte étendue de connoiſſances, longue expérience des affaires. Là chaque jour ſe renouvellent des combats entre de fameux athletes, ſous

viro bono in rabulam' aratoremque convertitur, compoſitus, non ad animum judicis, ſed ad ſtomachum litigatoris. *Quieſtil. l.* 12. *c.* 2.

ſous les yeux de ſavans & judicieux Magiſtrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de ſpectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre ſous toutes ſes formes: grave & ſérieuſe dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre; quelquefois ſans préparatif & avec un air négligé, d'autres fois avec toute ſa parure & ſes ornemens; étendue, ou ſerrée; pleine de douceur, ou de force; ſublime & majeſtueuſe, ou plus ſimple & plus familiere, ſelon la diverſité des cauſes. Là, nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du ſort des particuliers: d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui eſt ſans appel.

Rien, ce me ſemble, ne releve davantage la gloire du Barreau, que lorſqu'au milieu de tous ces exercices ſi capables de piquer l'amour-propre, il y regne dans le corps des avocats un eſprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la juſtice qui lui eſt dûe, & qui en bannit toute envie & toute jalouſie: lorſque les anciens avocats, près de ſortir d'une carriere où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel eſſain

de jeunes orateurs, qui vont ſuccéder à leurs travaux, & ſoutenir l'honneur d'une profeſſion qui leur eſt toujours chere, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéreſſer : lorſque ceux-ci de leur côté, bien loin de ſe laiſſer éblouïr à l'éclat d'une réputation naiſſante, mettent toujours un grand intervalle entre eux & les anciens, & les reſpectent ſincerement comme leurs peres & leurs maitres ; enfin lorſqu'entre les jeunes regne cette émulation qui étoit entre Hortenſius & Ciceron, dont ce dernier nous a laiſſé un ſi beau portrait. * J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortenſius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'eſtimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je ſentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adverſaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui diſputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à ſa rencontre, ni oppoſé à ſes interêts. Nous nous faiſions un plaiſir de nous entre-aider,

* Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adverſarium aut obtrectatorem laudum mearum, ſed ſocium potius & conſortem glorioſi laboris amiſeram. . . . Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat glorioſius, quàm omnino adverſarium non habere ? cum præſertim non modò numquam ſit, aut illius à me curſus impeditus, aut ab illo meus, ſed contra ſemper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut.* n. 2. 3.

Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cum ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Ibid.* n. 323.

der, en nous communiquant nos lumieres, en nous donnant des avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment, au lieu * qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la société.

* Æqualitas vestra, & cetera plerosque, uti ea artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet in non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut.* n. 256.

§. IV.

DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINT AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maitres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien; ce qu'il dit, & comment il le dit; le fonds des choses mêmes, & la maniere de les traiter: ce qu'il appelle *sapienter dicere, eloquenter dicere.* Je commencerai par la derniere de ces deux parties, & finirai par l'autre.

PREMIERE PARTIE.

De la maniere dont un Prédicateur doit parler.

De doctr. chr. l. 4. n. 27. SAINT AUGUSTIN, en suivant le plan que Ciceron nous a tracé des devoirs de l'o-

l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher. *Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Il répete n. 34
la même chose en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter, libenter, obedienter:* c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces n. 61
trois fins: Que la vérité nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

I. Devoir du Prédicateur.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

Comme le prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pensées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, * que de croire qu'ils ont beaucoup d'es-

* Tunc demum ingeniosi scilicet, si ad intelligen-

d'eſprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout diſcours qui a beſoin d'interprete, eſt un très mauvais diſcours. † La ſouveraine perfection du ſtile d'un prédicateur ſeroit, que plein de graces pour les ſavans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais ſi l'on ne peut réunir ces deux avantages, ‡ S. Auguſtin veut qu'on ſacrifie le premier au ſecond, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, ſi cela eſt néceſſaire pour ſe faire entendre: parce qu'en effet ce n'eſt que pour cela qu'on parle. Cette ſorte de négligence qui n'eſt pas ſans eſprit & ſans art, comme il le remarque après * Ciceron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choſes mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins juſqu'à rendre le diſcours

ligendos nos opus ſit ingenio. *Quint. in Proœm. lib. 8.*

Otioſam (*os*, vitioſum) ſermonem dixerim, quem auditor ſuo ingenio non intelligit. *Quint. l. 8. c. 2.*

† Ita & ſermo doctis probabilis, & planus imperitis erit. *Ibid.*

‡ Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene ſonet, ſed quid bene indicet atque intimet quod oſtendere intendit. Unde ait quidam, cùm de tali genere locutionis ageret, eſſe in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen ſic detrahit ornatum, ut ſordes non contrahat. *S. Auguſt. de doct. chriſt. l. 4. n. 24.*

Melius eſt reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *Id. in Pſal. 138.*

* Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis, laborantis. . . Quædam etiam negligentia eſt diligens. *Orat. n. 77. & 78.*

cours bas & rampant, mais seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un stile plus orné & plus sublime, qui faisoit que ceux qui avoient peu de science n'entendoient pas ses écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. * On lui représenta que s'il vouloit que ses ouvrages fussent utiles à un plus grand nombre de personnes, il devoit demeurer dans le stile simple & ordinaire, qui a cet avantage au-dessus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux savans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec son humilité ordinaire; & il en fit usage dans les livres qu'il composa depuis contre les hérétiques, & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur: † Saint Augustin veut

* Me benevolentissimè monuerunt, ut communem loquendi consuetudinem non desererem, si errores illos tam perniciosos ab animis etiam imperitorum expellere cogitarem. Hunc enim sermonem usitatum & simplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l.* 1, *c.* 1.

† Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quòd non intellexerit, nec moris est, nec decoris: ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet autem motu suo

veut qu'il liſe dans les yeux & dans la contenance de ſes auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répete la même choſe en lui donnant differens tours, juſqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il eſt parvenu à ſe faire entendre: avantage que ne peuvent avoir ceux qui ſervilement attachés à leur mémoire, apprennent leurs ſermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

† Ce qui cauſe ordinairement l'obſcurité du diſcours, c'eſt de vouloir toujours s'expliquer avec briéveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un ſtile qui ſeroit par-tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluſte, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés, laiſſent au lecteur le loiſir & la liberté de revenir ſur ſes pas; mais non à une prédication, qui par ſa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif. * Il ne faut pas même ſuppoſer qu'il le

ſuo ſignificare utrum intellexerit cognoſcendi avida multitudo: quod donec ſignificet, veſtandum eſt quod agitur multimoda varietate dicendi: quod in poteſtate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de doct. chriſt. l. 4. n. 25.*

† Cavenda, quæ nimium corripientes omnia ſequitur, obſcuritas; ſatiſque eſt aliquid (oratione) ſupereſſe, quàm deeſſe. . . Vitanda illa Salluſtiana (quanquam in ipſo virtutis locum obtinet) brevitas, & abruptum ſermonis genus, quod otioſum fortaſſe lectorem minùs fallit, audientem tranſvolat, nec dum repetatur exſpectat. *Quintil. l. 4. c. 2.*

* Idipſum in conſilio eſt habendum, non ſemper tam eſſe acrem (auditoris) intentionem, ut obſcuritatem

le ſoit toujours, & la clarté du diſcours doit être telle qu'elle puiſſe porter la lumiere dans les eſprits les plus inappliqués, comme le ſoleil frape nos yeux ſans que nous y ſongions, & preſque malgré nous. L'effet ſouverain de cette qualité n'eſt pas qu'on puiſſe entendre ce que nous diſons, mais qu'on ne puiſſe pas ne point l'entendre.

Combien la clarté eſt néceſſaire dans les Catéchiſtes.

LA NECESSITE' du principe que je viens d'établir paroit dans toute ſon évidence par raport aux premieres inſtructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une premiere eſpéce de prédication, plus difficile qu'on ne penſe, & ſouvent plus utile que les diſcours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiſte, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la Religion, ne peut parler trop clairement. Aucune penſée, aucune expreſſion, qui ſoit au-deſſus de leur portée, ne lui doit échaper. Tout doit être meſuré ſur leur force, ou plutôt ſur leur foi-

tatem apud ſe ipſe diſcutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ ſuæ lumen; ſed multis eum frequenter cogitationibus avocari, niſi ram clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut ſol in oculos, etiamſi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere poſſit, ſed ne omnino poſſit non intelligere, curandum. *Quint. l. 8. c. 2.*

foibleſſe. Il faut leur dire peu de choſes; le dire en termes clairs & le répéter pluſieurs fois; ne point prononcer rapidement, articuler toutes les ſyllabes; leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les mêmes termes; leur rendre les vérités ſenſibles par des exemples connus, & par des comparaiſons familieres; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Catéchiſte, & des moins pratiqués; & ſur-tout ſe ſouvenir, comme le dit ſi bien Quintilien, * qu'il en eſt de l'eſprit des enfans comme d'un vaſe dont l'entrée eſt étroite, où rien n'entre ſi l'on y verſe l'eau avec abondance & précipitation, au-lieu qu'il ſe remplit inſenſiblement ſi l'on y verſe cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette premiere ſimplicité le Catéchiſte paſſera peu à peu & par degrés à quelque choſe de plus fort & de plus relevé, ſelon le progrès qu'il remarquera dans les enfans: mais il aura toujours ſoin de s'accommoder à leur portée, de ſe proportionner à leur foibleſſe, & de deſcendre juſ-

* Magiſtri hoc opus eſt, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non ſtatim onerare infirmitatem diſcentium, ſed temperare vires ſuas, & ad intellectum audientis deſcendere. Nam ut vaſcula oris anguſti ſi perfuſum humoris copiam reſpuunt, ſenſim autem influentibus, vel etiam inſtillatis, complentur: ſic animi puerorum quantum accipere poſſint videndum eſt. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non ſubibunt. *Quint.* l. 1. c. 3.

juſqu'à eux, parce qu'ils ne ſont point en état de s'élever juſqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui ſoient dans le miniſtere eccléſiaſtique, n'eſt pas ordinairement aſſez eſtimé, ni aſſez reſpecté. Il eſt rare qu'on s'y prépare avec tout le ſoin qu'il mérite; & comme on en connoit peu la difficulté & l'importance, on néglige aſſez ſouvent les moiens qui pourroient en faciliter le ſuccès. Quiconque eſt chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Auguſtin ſur la méthode d'inſtruire les Catéchumenes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles ſur cette matiere, ne dédaigne pas de propoſer un modèle de la maniere dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la Religion.

Il me ſemble que ce ſeroit une choſe fort utile, que dans les differens Catéchiſmes qui ſe font dans une paroiſſe, il y eût un plan général & commun, qui ſervît de fondement à toutes les inſtructions, & qui en règlât la matiere & l'ordre, de ſorte que dans tous les Catéchiſmes ce fuſſent toujours les mêmes inſtructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, ſelon que les enfans ſeroient plus ou moins avancés. On peut les diviſer en trois claſſes, dont la premiere ſeroit des enfans qui commencent; la ſeconde de ceux qui ont déja reçu quelque inſtruction; la troiſieme enfin des plus forts, que l'on prépare à la premiere communion, ou qui l'ont

l'ont faite depuis peu. Je ſuppoſe que dans chaque claſſe on y demeure deux ans ou environ, pendant leſquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il eſt bien juſte de le laiſſer au choix & à la prudence de celui qui eſt à la tête des Catéchiſtes,) en y joignant toujours le Catéchiſme du Dioceſe. D'abord les matieres ſont traitées plus briévement & en général, parce que ce ſont des enfans. Le Catéchiſme de M. Fleury eſt excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Auguſtin donne dans ſon traité. Dans la ſeconde & la troiſieme claſſes on répete les mêmes matieres, mais d'une maniere nouvelle, qui enchérit toujours ſur le paſſé, en y ajoutant de nouveaux éclairciſſemens, & des vérités plus fortes. Ne ſeroit-ce pas là un moien d'apprendre la Religion à fond? J'ai vu des enfans, même parmi les pauvres, répondre ſur des matieres très difficiles avec une netteté merveilleuſe: ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maitre avoit emploiés en les enſeignant, & ce qui montre que les jeunes gens ſont capables de tout quand ils ſont bien inſtruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuieux ni de plus rebutant pour un homme d'eſprit, qui ſouvent a beaucoup de vivacité, que d'enſeigner ainſi les premiers élémens de la Religion à des enfans qui manquent aſſez ordinairement d'ouverture ou d'attention.

tion. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'eſt agi de nous faire connoître les lettres, épeller les ſyllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le Catéchiſme? * Eſt-ce une choſe bien agréable pour un pere, dit S. Auguſtin, que de balbutier des demi-mots avec ſon fils, pour lui apprendre à parler? cependant il en fait ſa joie. Une mere ne prend elle pas plus de plaiſir à verſer dans la bouche de ſon enfant un aliment proportionné à ſa foibleſſe, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient? Il faut nous rapeller ſans ceſſe dans l'eſprit le ſouvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ſes plumes trainantes ſes petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiſeau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne ſe réfugient pas ſous les ailes de leur mere. La charité de Jéſus-Chriſt, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaiſon, a été infiniment plus loin: & ce n'eſt qu'à ſon imitation que S. Paul *ſe rendoit* 22. *Matth.* 23. 37. 1. *Cor.* 9.

* Num delectat, niſi amor inviter, decurtata & mutilata verba immurmurare? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant: & ſuavius eſt matri minuta menſa inſpuere parvulo filio, quàm ipſam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, & ſuſurrantes pullos confracta voce advocat: cujus blandas alas refugientes ſuperbi, præda fiunt alitibus. *De catechiz. rudib.* c. x & xii.

doit foible avec les foibles, pour gagner les foibles, & qu'il avoit pour tous les fidèles
2. Theſſ. 2. 7. *la douceur & la tendreſſe d'une nourrice & d'une mere.*

* Voilà, dit S. Auguſtin, ce qu'il faut ſe repréſenter à ſoi-même quand on ſe ſent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à deſcendre juſqu'à la petiteſſe & à la foibleſſe des enfans, & à leur répéter ſans ceſſe des choſes fort communes, & cent fois rebattues. Il arrive ſouvent, continue le même Pere, que nous nous faiſons un plaiſir ſingulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes ſecrets ſur des choſes qui ſans cela nous paroitroient infiniment ennuieuſes, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. † Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: ſurtout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoiſſances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'ét-

* Si uſitata, & parvulis congruentia ſæpe repetere faſtidimus . . . ſi ad infirmitatem diſcentium piget deſcendere. . . . cogitemus quid nobis prærogarum ſit ab illo. . . *qui cum in forma Dei eſſet, ſemetipſum exinanivit, formam ſervi ſuſcipiens.* Ibid. cap. 2.

† Quanto ergo magis delectari nos oportet, cum ipſum Deum jam diſcere homines acœdunt, propter quem diſcenda ſunt, quamcumque diſcenda ſunt? *Ibid. cap.* XII.

tendue à ce qui regarde la maniere de faire les Catéchiſmes, qui n'eſt pas étrangere au but que je me propoſe dans cet article, d'inſtruire les jeunes gens de ce qui a rapport à l'éloquence de la chaire. Il eſt tems de paſſer au ſecond devoir des prédicateurs.

II. DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une maniere ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & ſurtout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du diſcours, qu'elle ſeule a droit d'emploier. * Il veut qu'on faſſe ſervir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu eſclave de l'éloquence humaine. Il ſait que ſouvent on ne peut arriver au cœur que par l'eſprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. † C'eſt une excellente qualité, ſelon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choſes mêmes, & non les mots: mais il avoue en même tems que

*Nec doctor verbis ſerviat, ſed verba doctori. *De doct. chriſt. l. 4. n. 61.*

† Bonorum ingeniorum inſignis eſt indoles, in verbis verum amare, non verba. . . Quòd tamen ſi fiat ſuaviter, ad paucos quidem ſtudioſiſſimos ſuus pervenit fructus. *Ibid. n. 26.*

que cette qualité eſt fort rare; que ſi la vérité eſt montrée nuement & ſimplement, elle touche peu de perſonnes; * qu'il en eſt de la parole, comme de la nourriture, qui doit être aſſaiſonnée pour être reçue avec plaiſir; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicateſſe des hommes, & donner quelque choſe à leur goût.

C'eſt pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui ſont appellés au miniſtere de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Auguſtin dit que toutes les vérités qui ſe trouvent dans les auteurs paiens nous appartiennent, & que par conſéquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injuſtes poſſeſſeurs pour en faire un meilleur uſage. † Il veut qu'à l'exemple des Iſraëlites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillerent l'Egypte de ſon or

De doctr. chr. l. 2. n. 60.

* Sed quoniam inter ſe habent nonnullam ſimilitudinem veſcentes atque diſcentes, propter faſtidia plurimorum etiam ipſa, ſine quibus vivi non poteſt, alimenta condienda ſunt. *Ibid.*

† Sic doctrinæ omnes gentilium, non ſolùm ſimulata & ſuperſtitioſa figmenta... quæ unuſquiſque noſtrum duce Chriſto de ſocietate gentilium exiens debet abominari atque devitare: ſed etiam liberales diſciplinas uſui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utiliſſima continent... quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre chriſtianus ad uſum juſtum prædicandi evangelii. Veſtem quoque illorum... accipere atque habere licuerit in uſum convertenda chriſtianum. *De doct. chr. l. 2. n. 60.*

or & de ſes plus précieux vêtemens ſans toucher à ſes idoles, nous laiſſions aux auteurs paiens leur profane langage & leurs ſuperſtitieuſes fictions, que tout bon chrétien doit avoir en horreur ; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui ſont comme de l'or & de l'argent, & les graces du diſcours qui ſont comme les vêtemens des penſées, pour faire ſervir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. * Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet uſage, à l'exemple de Moyſe même, qui fut inſtruit avec ſoin dans toute la ſageſſe des Egyptiens.

Saint Jerôme traite la même matiere avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, † où il ſe défend contre les reproches de ſes adverſaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il emploioit dans ſes écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué pluſieurs paſſages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs paiens, il fait un long dénombrement des écrivains eccléſiaſtiques qui en ont auſſi fait valoir les témoignages pour la défenſe de la religion chrétienne. Entre les écrivains ſacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite pluſieurs endroits des poë-

* Nonne aſpicimus quanto auro & argento & veſte ſuffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor ſuaviſſimus, & martyr beatiſſimus ? *Ibid.* n. 61. Vir eloquentia polens & martyrio. *S. Hieron.*

† Quæris cur in opuſculis noſtris ſecularium litterarum interdum ponamus exempla, & candorem Eccleſiæ Ethnicorum ſordibus polluamus. *S. Hieron. Epiſt. ad Magnum.*

poëtes Grecs. * C'eſt, dit-il, qu'il avoit „ appris du véritable David à arracher „ d'entre les mains des ennemis leurs ar- „ mes pour les combattre, & à couper la „ tête du ſuperbe Goliath de ſa propre „ épée.

Il eſt donc fort à ſouhaiter que ceux qui ſont deſtinés au miniſtere de la prédication, aient d'abord puiſé l'éloquence dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans les auteurs Grecs & Latins, que l'on a toujours regardés comme les maitres dans l'art de bien parler. † L'orateur ſacré doit avoir appris d'eux à diſpenſer à propos les ornemens du diſcours, non pour plaire ſimplement à l'auditeur, & encore moins pour ſe faire de la réputation, motifs que la rhétorique paienne même a jugé indignes de ſon orateur: mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable; & pour les engager par cette eſpece d'appas innocent à en goûter plus volontiers la ſainte douceur, &

* Didicerat à vero David extorquere de manibus hoſtium gladium, & Goliæ ſuperbiſſimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

† Illud, quod agitur genere temperato, id eſt ut eloquentia ipſa delectet, non eſt propter ſeipſum uſurpandum, ſed ut rebus quæ utiliter honeſtéque dicuntur, . . aliquanto promptiùs & delectatione ipſa elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreſcat aſſenſus. . . . Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, ſed prudenter utamur, non ejus ſine contenti, quo tantummodo delectatur auditor: ſed hoc potiùs agentes, ut etiam ipſo ad bonum, quod perſuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chr. l. 4. n. 55.*

& à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde sait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. * Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les auditeurs, comme par une sainte ivresse, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. † Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agrémens du discours, & non la solidité des choses: mais il n'étoit pas en son pouvoir de faire cette séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction: mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bien-tôt la maitresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens: son humilité sincere & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faisoit craindre la contagion secrete

* Veni ad Ambrosium Episcopum... cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui... & sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. l.* 5. c. 13.

† Cum non fatagerem discere quæ dicebat, sed tantùm quemadmodum dicebat audire... veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam: neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm disertè diceret, pariter intrabat & quam vere diceret. *Ibid.* c. 14.

te & ſubtile de cette vapeur empoiſonnée. * Mais d'où peuvent venir de ſi fréquentes acclamations, ſinon de ce que la vérité miſe ainſi en évidence, & placée dans tout ſon jour par un homme ſolidement éloquent, charme & enleve les eſprits?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à ſe donner la peine de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre: *Réflexions ſur l'éloquence des prédicateurs.* Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois ſon ami avoit miſe à la tête de ſa Traduction des ſermons de S. Auguſtin, où il prétendoit montrer que la maniere de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce ſaint Docteur, en ce qu'on y faiſoit trop d'uſage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être emploiée dans les prédications. Cette Preface avoit ébloui beaucoup de perſonnes, & avoit reçu de grands applaudiſſemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit preſque toute entiere fondée ſur de faux principes, & ſur de faux raiſonnemens. Il eſt utile & agréable de comparer enſemble ces deux ouvrages, en liſant d'abord la Préface, pour voir ſi l'on y remarquera ſoi-même quelques défauts, & en examinant enſuite la réfutation, pour ju-

* Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, niſi quia veritas ſic demonſtrata, ſic defenſa, ſic invicta, delectat? *De doctr. chr. l. 4. n. 56.*

juger ſi elle eſt ſolide & appuiée ſur de bonnes raiſons.

Le principe que j'ai établi en ſuivant les règles de S. Auguſtin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a beſoin d'être renfermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclairciſſement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter: dont l'un eſt de trop rechercher les ornemens & les graces du diſcours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque choſe de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIERR DEFAUT.

Trop rechercher les ornemens du diſcours.

C'EST une diſpoſition bien condamnable dans un orateur chrétien, que de ſonger davantage à plaire à ſon auditeur qu'à l'inſtruire; de plus s'occuper des mots que des choſes; de trop compter ſur ſon travail & ſur ſa préparation; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de penſées brillantes; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mêlange vicieux de frivoles ornemens.

* Saint Jerôme, dont le goût pour l'é-

* Nolo te declamatorem eſſe & rabulam, garrulumque ſine oratione... Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem ſui facere, indoctorum hominum eſt. *S. Hieron. Epiſtol. ad Nepot.*

loquence & pour les graces du diſcours eſt connu, ne pouvoit ſouffrir que l'orateur chrétien négligeant de s'inſtruire lui-même & d'inſtruire les autres du fonds même des vérités de la religion, s'occupât uniquement, comme un déclamateur, du ſoin de plaire; ni que l'auguſte éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudiſſemens. Saint Ambroiſe penſoit comme lui, & vouloit qu'on bannît abſolument de la prédication cette ſorte de parure qui n'eſt propre qu'à affoiblir les penſées. *Aufer mihi lenocinia fucumque verborum, quia ſolent enervare ſententias.*

Comment. l. 2.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il déteſtoit la malheureuſe diſpoſition des Iſraëlites captifs à Babylone, * qui, au lieu de profiter des triſtes prédictions que ſon Prophete leur faiſoit de ſa part, & d'en être utilement effraiés, alloient l'entendre uniquement pour le plaiſir, comme on va à un concert de muſique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophete même, ſi par ſa faute il eût donné lieu à un ſi indigne abus, en ne s'appliquant qu'à flater l'oreille de ſes auditeurs par une douce harmonie & un vain ſon de paroles? C'eſt la peinture naïve de ces ſermons, dont il ne reſte rien que le ſtérile ſouvenir du plai-

* Et ecce quaſi carmen muſicum, quod ſuavi dulcique ſono canitur: & audiunt verba tua, & non faciunt. *Ezech.* 33. 32.

plaiſir qu'on a eu en les écoutant.

Un paien ſe plaignoit de ce que de ſon tems ces ſortes de délices & d'aménités du ſtile, qui doivent être réſervées pour des matieres moins graves & moins ſérieuſes, avoient fait une eſpece de violence au bon-ſens & à la droite raiſon, & s'étoient emparé comme par force des cauſes même, où il s'agiſſoit des biens & de la vie des hommes: *In ipſa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.* Quint. l. 4. c. 2.

Combien plus ce même abus ſeroit-il condamnable dans des diſcours de religion, où l'on traite les matieres les plus graves en même tems & les plus effraiantes? où l'on ſe propoſe, par exemple, d'intimider ſalutairement & d'abbattre le pécheur, en lui repréſentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne penſe, le cri du ſang de Jéſus-Chriſt qui demande vengeance d'avoir été ſi longtems profané, la colere d'un Dieu juſtement irrité prête à éclater ſur ſa tête, & l'Enfer ouvert ſous ſes piés pour l'engloutir? * Au milieu de ſi

* An quiſquam tulerit reum in diſcrimine capitis, decurrentibus periodis, quam lætiſſimis locis ſententiiſque dicentem? . . Quò fugerit interim dolor ille? Ubi lacrymæ ſubſtiterint? Undè ſe in medium tam ſeeura obſervatio artium miſerit? Non ab exordio uſque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem triſtitiæ vultus ſervabitur? . . Commoveatur ne quiſquam ejus fortuna, quem tumidum ac ſui jactantem, & ambitioſum inſtitorem eloquentiæ in ancipiti ſorte videat? Non: imò oderit reum verba aucupantem,

ſi grandes vérités, un prédicateur eſt-il excuſable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des penſées brillantes, à arrondir des périodes, à entaſſer de vaines figures? Que deviennent cependant cette douleur & cette triſteſſe dont il doit être pénétré en parlant de tels ſujets, & qui devroient ne faire de tout ſon diſcours qu'un continuel gémiſſement? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il ſe mettoit en peine de montrer de l'eſprit, & s'il avoit le loiſir de ſonger à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés?

SECOND DEFAUT.

Trop négliger les ornemens du diſcours.

IL Y A un autre défaut en matiere de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des ſuites infiniment plus pernicieuſes: c'eſt de trop négliger le talent de la parole; de ne point aſſez reſpecter ſon auditoire; de ſe préſenter devant lui preſque ſans aucune préparation; de dire les choſes comme elles viennent ſur le champ, ſouvent ſans ordre, ſans choix, ſans juſteſſe; & par cette négligence affectée d'inſpirer à ſes auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui

& anxium de fama ingenii, & cui eſſe diſerto vacet. *Quintil. l.* XII. *c.* 2.

qui eſt digne par elle-même de s'attirer l'eſtime & le reſpect des hommes, & qui devroit faire leur plus ſolide gloire & leur plus douce conſolation.

Le but que ſe propoſe tout paſteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, eſt de les perſuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice: mais tous ne prennent pas les moiens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une maniere capable de perſuader. C'eſt ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Auguſtin, le font groſſierement, deſagréablement, froidement; *obtusè, deformiter, frigidè:* les autres le font ingénieuſement, fortement; *acutè, ornatè, vehementer.* *De doctrin. chr. l. 4. n. 7.*

Le ſalut de la plupart des chrétiens, auſſi-bien que la foi, eſt attaché à la parole; mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les eſprits. L'ornement du diſcours eſt un des moiens propres à produire cet effet; & la raiſon en eſt bien claire. Il faut que l'auditeur non ſeulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *volumus non ſolùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'eſt attiré & gagné par l'amorce du plaiſir? *Quis tenetur ut audiat, ſi non delectatur? . . . Quis eum (oratorem) velit audire, niſi auditorem nonnulla etiam ſuavitate detineat?* Cet ornement n'exclud point la ſimplicité du diſcours: car il ne faut pas une ſimplicité rude & groſſiere, *n. 56.* *n. 58.* *n. 56.*

Ibid. qui rebute & qui fatigue: *Nolumus faſtidii etiam quod ſubmiſſe dicimus.* Il y a un milieu entre un ſtile recherché, fleuri, brillant; & un ſtile bas, rampant, négligé: & ce milieu eſt l'éloquence qui convient à un paſteur. *Illa quoque eloquentiæ generis temperati apud eloquentem Eccleſiaſticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.* n. 57.

Les fidèles ſeroient tout autrement inſtruits qu'ils ne le ſont, s'ils aſſiſtoient régulierement aux prônes de leurs paroiſſes, ce qui eſt pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne penſe; & ſi les prônes ſe faiſoient comme il faut, ce qui n'en eſt pas un moins eſſentiel pour les paſteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce miniſtere, de voir le plus ſouvent leur auditoire vuide, ou très peu rempli, & d'avoir peut-être à ſe reprocher que c'eſt leur maniere de parler froide, languiſſante, ennuieuſe, & ſouvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs beſoins & qui ſont obligés de s'en retourner à jeûn. Ils aviliſſent la parole de Dieu par la maniere négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonorent la majeſté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils ſont les Ambaſſadeurs; & ne font point d'attention

Legatione fungimur.

tion qu'un Envoié d'un Prince qui en uſeroit ainſi, ſeroit regardé avec raiſon par ſon maitre comme un prévaricateur.

Ils ſont bien éloignés de la diſpoſition de cet orateur Grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de ſortir de ſa maiſon, de ne pas permettre qu'il lui échapât une ſeule parole qui fût indigne de ſon auditoire: & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare * qu'il ne plaidoit jamais aucune cauſe ſans s'y être diſpoſé avec tout le travail néceſſaire. Je n'oſerois marquer clairement de quels termes ſe ſert † Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir eſſentiel à ſa profeſſion, & qui l'eſt beaucoup plus à celle d'un miniſtre de la parole, d'où dépend le ſalut des peuples. *Periclès.*

Je ſai que l'accablement des affaires preſque inévitable aux paſteurs ſérieuſement appliqués à leurs devoirs, leur laiſſe quelquefois peu de tems pour préparer leurs diſcours. Mais il ne s'agit pas ici de pieces d'éloquence travaillées & polies avec un long travail, & par conſéquent un grand loiſir. Un paſteur qui avec quelque fonds d'eſprit a de l'étude & de la lecture, & qui

* Ad illam cauſarum operam nunquam niſi paratus & meditatus accedo. *Lib.* 1. *De leg.* n. 12.

† Afferet ad dicendum curæ ſemper quantum plurimum poterit. Neque enim ſolùm negligentiis, ſed & mali, & in ſuſcepta cauſa perfidi, ac proditoris eſt, peſſùs agere quàm poſſit. *Quintil.* l. 12. c. 7.

qui joint à ces qualités un grand zèle pour le ſalut des fidèles, ne manque jamais de réuſſir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ſes diſcours, qu'il dit des choſes ſolides & touchantes, qu'il les appuie de paſſages tirés de l'Ecriture, & qu'il a ſoin de ſe renfermer dans des bornes raiſonnables pour ne point fatiguer ſon auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle eſt d'un devoir indiſpenſable.

Y a-t-il dans le miniſtere eccléſiaſtique quelque fonction qui paroiſſe plus importante, plus néceſſaire, plus digne du zèle paſtoral, que le ſoin des pauvres, & celui d'adminiſtrer les ſacremens? Cependant d'un côté nous voions
Act. 6. 2. que les Apôtres, aſſemblés en corps pour remédier aux plaintes que la diſpenſation des aumônes avoit fait naître parmi les fidèles, ſe croient obligés de renoncer à ce miniſtere, quelque ſaint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés ſpécialement & préférablement à tout le reſte: & de l'autre, S. Paul, ſi inſtruit des devoirs de l'Apoſtolat, & ſi infatigable dans le travail, déclare nettement que
1. Cor. 1. 17. *Jéſus-Chriſt ne l'a point envoié pour baptiſer, mais pour prêcher l'Evangile.* Le miniſtere de la prédication eſt donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les Paſteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils ſont capables, en écartant avec une ſévérité inflexible

tout

tout ce qui eſt incompatible avec ce premier & ce plus eſſentiel de leurs devoirs.

C'eſt le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au chriſtianiſme par leurs ſavantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fuſſent placés dans les plus grands ſièges de l'Egliſe, & fuſſent occupés à la défendre contre les héréſies.

Saint Gregoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicateſſes du diſcours qui ne ſervent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit. * Je ne me ſuis réſervé, dit-il, que l'éloquence; & je ne me repens point des peines & des fatigues que j'ai ſouffertes ſur mer & ſur terre pour l'acquérir. Je ſouhaiterois pour mes amis & pour moi que nous en poſſedaſſions toute la force .... C'eſt de tous mes biens le ſeul qui me ſoit reſté. Je l'offre, je le dévoue, je le conſacre à mon Dieu. La voix de ſon commandement, & le mouvement de ſon eſprit, m'ont fait abandonner toutes les autres choſes, pour faire avec la pierre précieuſe de l'Evangile un échange de tout ce que je poſſédois. Je ſuis donc ainſi devenu, ou, pour mieux dire, je deſire ardemment de devenir cet heureux mar-

Orat. 15.

Orat. 1.

Orat. 12.

* *Saint Gregoire de Nazianze avoit fait pluſieurs voiages, pour aller étudier l'éloquence ſous les plus habiles maitres.*

marchand, qui avec des choſes viles & périſſables, en achete d'excellentes & d'éternelles. Mais comme miniſtre de la parole, je m'attache uniquement à l'art de parler.. J'en fais mon partage, & je ne l'abandonnerai jamais. . . . Dans un autre endroit il remercie ſon peuple de ce que par ſon ardeur incroiable pour la parole de Dieu, il le conſoloit des diſcours injurieux & pleins de malignité que la jalouſie de ſes ennemis répandoit contre ſon éloquence, qu'il avoit acquiſe dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres ſacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du ſentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on ſe contentât d'un diſcours ſec, ſimple, ſans ornement, ſans élévation; qui couvroient leur pareſſe ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adverſaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, ſans conſiderer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

Orat. 27.

* Saint Ambroiſe, dans l'endroit même où il recommande que le diſcours d'un eccléſiaſtique ſoit pur, ſimple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut

* Oratio ſit pura, ſimplex, dilucida, atque manifeſta, plena gravitatis & ponderis: non affectatâ elegantiâ, ſed non intermiſſâ gratiâ. *Offic. lib.* 1. *cap.* 20.

faut pas auſſi y mépriſer l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enſeigné.

Y eut-il jamais un paſteur plus occupé que S. Auguſtin, & plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais ſon zèle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui faloit pour préparer les choſes néceſſaires à l'inſtruction des fidèles. Il paroît que dans les commencemens ſes ermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de beſoin d'uſer de cette précaution. Dans la ſuite il ſe contenta de chercher le ſens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit deſſein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, de trouver les paſſages néceſſaires pour les appuier & les éclaircir: & cette recherche ne laiſſoit pas de lui couter beaucoup, auſſi-bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrieme diſcours qu'il fit ſur le pſeaume 103. *Magno labore quæſita & inventa ſunt, magno labore nuntiata & diſputata ſunt: ſit labor noſter fructuoſus vobis, & benedicat anima noſtra Dominum.* L'ardeur inſatiable de ſes auditeurs pour l'écouter, eſt un garant bien ſûr du talent qu'il avoit pour la parole, & du ſoin qu'il y donnoit. *Epiſt. 73.*

J'ai réſervé exprès S. Chryſoſtome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il eſt l'un des Peres qui ont le plus inſiſté ſur la matiere que je traite. Dans ſon beau traité ſur le ſacerdoce, qui eſt regardé avec raiſon comme ſon chef-d'œuvre,

il

il établit comme un principe inconteſtable que la principale partie du devoir des Evêques, & par conſéquent de tous les paſteurs, conſiſte dans l'inſtruction qui ſe donne par la parole: parce que c'eſt par elle ſeule qu'ils ſont en état d'enſeigner aux fidèles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les ſoutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à ſouffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur ſalut. Sans ce ſecours, une pauvre Egliſe eſt ſemblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui ſe trouve ſans défenſes; ou à un vaiſſeau battu de la tempête, & qui eſt ſans pilote. La parole dans la bouche du paſteur, eſt comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adreſſe: c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, * qu'un paſteur doit ſe préparer avec beaucoup de ſoin aux prédications & aux autres diſcours qu'il eſt obligé de faire en public, & qu'il doit emploier tous ſes efforts pour acquérir ce talent, puiſque c'eſt de là que dépend le ſalut de la plupart des ames qui lui ſont confiées.

Mais, dit-on, ſi cela eſt ainſi, pourquoi S. Paul ne s'eſt-il point ſoucié d'acquérir ce talent? & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il eſt ignorant, & peu inſtruit*

Imperitus ſermone 2. Cor. 11. 6.

* Χρὴ τὸν ἰερέα πάν- τως κτήσασθαι τὴν ἰσχὺν τοῦ παιεῖν ὑπὲρ τῶ τῶ-

fruit pour la parole: & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faiſoient tant de cas de l'éloquence?

Cette parole, dit S. Chryſoſtome, dont on n'a point pénétré le ſens, ni connu la profondeur, en a trompé pluſieurs, & a ſervi de prétexte & de voile à leur pareſſe. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'aiant point encore fait de miracles? Comment a-t-il terraſſé les Grecs, & pourquoi ſe retira-t-il à Tarſe? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puiſſance de la parole, que ne pouvant ſouffrir la honte d'être vaincus, ils réſolurent de le faire mourir? De quoi ſe ſervit-il pour combattre & pour diſputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embraſſer les cerémonies des Juifs? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeuroit dans la ville du monde la plus ſuperſtitieuſe & la plus ſavante, ne le ſuivit-il pas avec ſa femme, après avoir ouï ſeulement un de ſes diſcours?... Que fit cet Apôtre à Theſſalonique, à Corinthe, à Epheſe, & à Rome même? Ne paſſa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les Ecritures divines? Eſt-il beſoin de raconter toutes les diſputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens?... De quel front oſe-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ſes diſputes & dans ſes ſermons; lui que les Lycaoniens prirent pour Mer-

Mercure, ſans doute à cauſe de ſon éloquence?

Il ſe peut faire que des paſteurs, pleins de zèle, de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puiſſent pas inſtruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Valere, évêque d'Hippone, qui, pour ſuppléer au peu d'uſage qu'il avoit de la langue Latine, fit prêcher S. Auguſtin en ſa place & en ſa préſence, devient pour eux une règle, & les autoriſe à chercher ailleurs le ſupplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le ſecours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus groſſiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix, ou au moins leur en faire la lecture. Saint Auguſtin ne blâmeroit point cette pratique, * lui qui croit qu'un paſteur, incapable de compoſer lui-même un bon diſcours, peut le faire compoſer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'eſt que, de quelque maniere que ce ſoit, il eſt d'une indiſpenſable néceſſité que les peuples ſoient inſtruits.

M. l'Abbé Lambert.

III. DE-

* Sunt quidem, qui bene pronuntiare poſſunt, quid autem pronuntient excogitare non poſſunt. Quod ſi ab aliis ſumant eloquenter ſapienterque conſcriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant; ſi eam perſonam gerunt, non improbè faciunt *De doct. chriſt. lib. 4. n. 62.*

III. DEVOIR DU PRE'DICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du diſcours ceux à qui il parle.

QUOIQU'ON DOIVE fort eſtimer un diſcours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'eſt ni le genre ſimple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le ſublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'inſtruire & de plaire: & il peut ſe contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités ſpéculatives qu'il ſuffit de croire; qui ne demandent que notre conſentement, & qui regardent plutôt l'eſprit que le cœur, ſi toutefois il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en eſt pas ainſi quand on propoſe des vérités de pratique, qui doivent être miſes en exécution. Que ſerviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit juſqu'à aimer, embraſſer, pratiquer les maximes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troiſieme degré, il demeure en chemin. Il n'a dû ſonger à inſtruire & à plaire, que pour toucher. C'eſt en cela que S. Auguſtin, après Ciceron, fait conſiſter la pleine victoire de l'éloquence. Tout diſcours qui laiſſe l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à

qu'à le troubler, l'abbattre, le renverſer, & vaincre ſon opiniâtre réſiſtance, quelque beau qu'il paroiſſe, n'eſt point un diſcours veritablement éloquent. Il s'agit de lui inſpirer de l'horreur de ſes péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de diſſiper le charme ſéducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïſſoit; de déraciner de ſon cœur des paſſions vives, ardentes, enflammées, dont il n'eſt plus le maitre, & qui ont pris ſur lui un empire abſolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ſes joies, à tout ce qui fait ſa vie & ſon bonheur.

Je ſai qu'il n'y a que la grace toute-puiſſante de Jéſus-Chriſt qui ſoit capable de toucher ainſi les cœurs, & d'y faire des changemens ſi merveilleux. Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, * anéantir la croix de Jéſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde, pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. † C'eſt pour

* Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1. *Cor.* 1. 17.

† Noſter iſte eloquens... hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor . . . Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI? . . .

pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus ſur la priere que ſur ſes talens; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adreſſe à Dieu, qui peut ſeul nous inſpirer & ce qu'il faut dire, & la maniere dont il le faut dire. * Mais comme on ne laiſſe pas d'emploier les remedes naturels que preſcrit la médecine, quoiqu'on ſache que leur effet dépend uniquement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guériſon ordinaire des maladies, ſans pourtant s'y aſtreindre lui-même: ainſi l'orateur chrétien peut & doit mettre en uſage tous les moiens, tous les ſecours que lui fournit la rhétorique, mais ſans y mettre ſa confiance, & étant bien perſuadé qu'en-vain il parlera aux oreilles, ſi Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'eſt le ſtile ſublime & pathétique, ce ſont les grandes & vives figures, les paſſions fortes & véhémentes, qui emportent le conſentement, & entrainent les cœurs. † L'inſtruction, les raiſons ont éclai-

* Sicut enim corporis medicamenta, quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonniſi eis proſunt, quibus Deus operatur ſalutem, qui & ſine illis mederi poteſt, cùm ſine ipſo illa non poſſint, & tamen adhibentur . . . ita & adjumenta doctrinæ tunc proſunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut proſint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doct. chr. l. 4. c. 15. & 16.*

† Oportet igitur eloquentem eccleſiaſticum, quando ſuadet aliquid quod agendum eſt, non ſolùm docere ut inſtruat, & delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipſe quippe jam remanet ad conſenſionem flectendus eloquentiæ granditate in

clairé & convaincu l'eſprit. Les graces du diſcours l'ont gagné, & par leur plaiſir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maitre. C'eſt ce qui eſt réſervé à la grande & forte éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le ſublime. Je me contenterai de raporter ici quelques extraits des Peres, qui ſeront plus inſtructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire ſur ce ſujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

S. Auguſt. Epiſt. 29. ad Alypium.

CE GRAND SAINT met en uſage les préceptes de cette éloquence victorieuſe dans une occaſion importante, dont il nous a lui-même conſervé l'hiſtoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valere le faiſoit parler à ſa place. La fête de S. Leonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouiſſances ordinaires, c'eſt-à-dire, de faire dans l'Egliſe des feſtins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Auguſtin ſachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Aſcenſion, à lui parler ſur ce ſujet à l'occaſion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce paſſage: *Ne donnez pas les choſes ſaintes aux chiens, & ne jettez pas vos perles devant les pourceaux.* Com-

quo id non egit uſque ad ejus confeſſionem demonſtrata veritas, adjuncta etiam ſuavitate dictionis. *Ibid.* 11.

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jésus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité; & après l'avoir interrompu par quelques prieres qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres, qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. „ Je vous conjure, leur dit-il, „ par ses humiliations, ses souffrances, sa „ couronne d'épines, sa croix & son sang, „ aiez du moins pitié de nous, & considé- „ rez la charité du vénérable Valere, qui „ par tendresse pour vous m'a chargé du „ redoutable ministère de vous annoncer la „ parole de la vérité. Il vous a témoigné „ plusieurs fois la joie qu'il avoit de ce que „ j'étois venu ici: mais c'étoit dans la vue „ que je serois le ministre de votre salut, „ & non le témoin de votre perte & „ de votre damnation. Saint Augustin a- jouta qu'il espéroit que ce malheur n'ar-

riveroit pas, & que s'ils ne cèdoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée, ils cèderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas damner en l'autre. Il dit cela d'une maniere si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ses auditeurs, & ne put retenir les siennes. „ Ce ne fut point, dit-il, en pleu„ rant sur eux que je les fis pleurer: mais „ pendant que je parlois, leurs larmes pré„ vinrent les miennes. J'avoue que je ne „ pus point alors me retenir. Après que „ nous eumes pleuré ensemble, je com„ mençai à espérer fortement leur correc„ tion.

Le lendemain, * qui étoit le jour du festin, il apprit que quelques-uns murmuroient encore, & disoient: De quoi s'avi„ se-t-on maintenant? Ceux qui ont souf„ fert jusqu'ici cette coutume, n'étoient-ils „ pas chrétiens? S. Augustin †. ne sachant quel ressort faire jouer pour les ébranler, se trouva fort embarassé. Il avoit pris la résolution de lire à ces obstinés l'endroit du Prophete Ezéchiel, où il est dit, que la sentinelle est déchargée quand elle a annoncé le péril; & ensuite de secouer ses vêtemens sur le peuple, & de se retirer chez lui. Dieu lui épargna cette douleur, & les murmurateurs ne purent résister plus

Ezech. 33. 9.

long-

* Cùm illuxisset dies, majores commovendi eos machinas præparaverem, omnino nesciebam.

† Quo auditò, quas

longtems à une charité ſi vive & ſi éloquente.

La ſolidité & l'agrément du diſcours ſervirent ſans doute à préparer ce changement, & à ébranler les eſprits. Mais ce qui terraſſa pour ainſi dire les murmurateurs, & ce qui procura à ſaint Auguſtin une pleine victoire, fut le ſublime & le pathétique, mêlé à ces manieres douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. * Les deux autres parties peuvent exciter des acclamations: le ſublime, le pathétique, accablent comme par leur poids, & au lieu d'applaudiſſemens, arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici eſt tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille, au ſujet de ceux qui étant tombés pendant la perſécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'uſage des ſacremens, ſans avoir fait une pénitence convenable, & emploioient même pour cela les menaces.

„ Si ces pécheurs, dit S. Cyprien, veu-
„ lent être reçus dans l'Egliſe, voions
„ quel ſentiment ils ont de la ſatisfaction
„ qu'ils doivent faire, & quels fruits de
„ pé-

* Non ſanè, ſi dicenti crebriùs & vehementiùs acclametur, ideo granditer putandus eſt dicere: hoc enim & acumina ſubmiſſi generis, & ornamenta faciunt temperati. Grande autem genus plerumque pondere ſuo voces premit, ſed lacrymas exprimit. *Sanct. Auguſt. de doctr. chriſt. l. 4. c. 24.*

„ pénitence ils apportent. L'Egliſe n'eſt
„ ici fermée à perſonne. L'Evêque ne re-
„ jette perſonne. Nous ſommes prêts à
„ recevoir avec patience, avec indulgen-
„ ce, & avec douceur tous ceux qui ſe
„ préſentent à nous. Je deſire que tous
„ retournent à l'Egliſe. Je deſire que tous
„ ceux qui combattoient avec nous ſe ral-
„ lient ſous les enſeignes de Jéſus-Chriſt,
„ & reviennent dans ſon camp céleſte &
„ dans la maiſon de Dieu ſon pere. Je
„ me relâche dans tout ce que je puis. Je
„ diſſimule beaucoup de choſes, dans l'ar-
„ dent deſir que j'ai de réunir nos freres a-
„ vec nous. Je n'examine pas même avec
„ toute la ſévérité que la piété & la reli-
„ gion chrétienne demanderoient, les of-
„ fenſes qu'on a commiſes contre Dieu; &
„ je péche peut-être moi-même, en re-
„ mettant trop facilement les péchés des
„ autres. J'embraſſe avec l'ardeur & avec
„ la tendreſſe d'une entiere charité ceux
„ qui retournent avec des ſentimens de
„ pénitence, ceux qui confeſſent leurs pé-
„ chés, & en font ſatisfaction avec humi-
„ lité & ſimplicité de cœur. Que s'il y
„ en a qui croient pouvoir rentrer dans
„ l'Egliſe par les menaces, & non par les
„ prieres; & qui ſongent à en forcer les
„ portes par la terreur, & non pas à ſe
„ les ouvrir par la ſatisfaction & par les
„ larmes: qu'ils ſachent que l'Egliſe de-
„ meure toujours fermée à des perſonnes
„ de cette ſorte, & que le camp invinci-
„ ble de Jéſus-Chriſt, fortifié par la tou-

te-

„ te-puiſſance de Dieu qui en eſt le pro-
„ tecteur, ne ſe force point par l'inſolen-
„ ce des hommes. Le prêtre du Seigneur
„ qui ſuit la règle de l'Evangile, & qui
„ garde les préceptes de Jéſus-Chriſt, peut
„ être tué, mais il ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Chriſti præcepta cuſtodiens, occidi poteſt, non poteſt vinci.*

Il me ſemble que cet extrait, qui ne reſſent pas moins la douceur paternelle d'un ſaint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être propoſé comme un modèle parfait de la plus forte & de la plus ſublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démoſthene.

EXTRAITS

DE S. JEAN CHRYSOSTOME.

Contre les Sermens.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ſes homélies au peuple d'Antioche, parle ſouvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des interêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter ſerment ſur l'autel, & par là ſouvent leur donnoient lieu de ſe parjurer. „ Que faites-vous, malheu-
„ reux, dit-il? Vous exigez un ſerment ſur
„ la ſainte table & vous immolez cruelle-
„ ment votre frere ſur le même autel où
„ repoſe Jéſus-Chriſt, qui s'eſt immolé

Homil. xv. ad pop. Antioch.

„ pour vous? Les voleurs commettent des
„ meurtres, mais c'eſt en ſecret: & vous,
„ en préſence de l'Egliſe, notre mere com-
„ mune, vous égorgez un de ſes enfans,
„ pire en cela que Caïn. Car enfin il ca-
„ cha ſon crime dans le déſert & ne ravit
„ à ſon frere qu'une vie de peu de durée:
„ & vous au milieu du temple, & ſous les
„ yeux de Dieu, vous cauſez à votre pro-
„ chain une mort éternelle! Eſt-ce donc
„ pour jurer que la maiſon du Seigneur eſt
„ établie, & non pour prier? L'autel ſa-
„ cré eſt-il deſtiné à donner occaſion aux
„ crimes, & non à les expier? Si tout au-
„ tre ſentiment de religion eſt étouffé en
„ vous, reſpectez au moins le livre ſacré
„ que vous préſentez à votre frere pour
„ jurer. Ouvrez le ſaint Evangile ſur le-
„ quel vous êtes prêts de lui faire prêter
„ ſerment, & écoutant ce qu'y dit Jéſus-
„ Chriſt ſur les juremens, tremblez, &
„ retirez-vous. Et qu'y dit Jéſus-Chriſt?
„ *Il a été dit aux anciens: Vous ne vous*
Matth. 5. 33. 34. „ *parjurerez point... Et moi je vous dis que*
„ *vous ne juriez en aucune ſorte.* Quoi!
„ vous faites jurer ſur ce même livre, qui
„ vous interdit les juremens? O impiété,
„ ô étrange ſacrilege! C'eſt comme ſi l'on
„ prenoit pour complice d'un meurtre le
„ Légiſlateur même qui le condamne.

„ Je répans moins de larmes quand j'ap-
„ prens que quelqu'un a été aſſaſſiné dans
„ le grand chemin, que lorſque je vois un
„ homme approcher de l'autel, porter ſa
„ main ſur le ſaint livre des Evangiles,

„ &

„ & prononcer à haute voix le ſerment.
„ Car pour-lors je ne puis m'empêcher de
„ pâlir, de trembler, de friſſonner, au-
„ tant pour celui qui exige le ſerment que
„ pour celui qui le prête. Miſerable! pour
„ t'aſſurer quelque ſomme d'argent dou-
„ teuſe, tu perds ton ame! Le gain que
„ tu fais peut-il entrer en comparaiſon a-
„ vec la perte de ton frere & la tienne?
„ Si tu ſais que celui dont tu exiges le ſer-
„ ment eſt homme de bien, pourquoi ne te
„ pas contenter de ſa parole? Et s'il ne l'eſt
„ pas, pourquoi le forces-tu à faire un
„ parjure?

„ Mais ſans cela, dites-vous, votre preu-
„ ve étoit imparfaite, & l'on ne vous croioit
„ point. Hé! que vous importe? C'eſt
„ en craignant d'exiger le ſerment que
„ vous paroîtrez veritablement digne de
„ foi, & que vous vous mettrez l'eſprit
„ en repos. Car enfin, quand vous êtes
„ de retour chez vous, votre conſcience
„ ne vous fait-elle point de reproches? Ne
„ dites-vous point en vous-même: Ai-je eu
„ raiſon de lui faire prêter ſerment? N'a-
„ t-il point fait un parjure? N'ai-je point
„ donné lieu à un crime ſi horrible? Au
„ contraire, quelle conſolation n'eſt-ce
„ point pour vous, quand de retour dans
„ votre maiſon vous pouvez dire: Dieu
„ ſoit béni! je me ſuis retenu, j'ai épar-
„ né à mon frere l'occaſion d'un crime, &
„ lui ai peut-être ſauvé un faux ſerment!
„ Que tout l'or, que toutes les richeſſes
„ de la terre périſſent, plutôt que de m'obli-

„ ger à enfreindre la loi, & à forcer les
„ autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chryſoſtome, après avoir raconté à ſes auditeurs comment le ſaint Précurſeur avoit été mis à mort à cauſe du ſerment d'Herode, les exhorte à conſerver la mémoire d'un ſi tragique évenement, & à profiter d'un ſi terrible exemple: & il emploie pour cela les figures les plus vives & les plus ſublimes. „ Je vous dis hier d'emporter cha-
„ cun en votre maiſon la tête de Jean-Bap-
„ tiſte encore toute ſanglante, & de vous
„ repréſenter ſes yeux animés d'un ſaint
„ zèle contre les ſermens, & ſa voix qui
„ s'élevant encore contre cette habitude
„ criminelle, ſemble vous dire: Fuiez
„ & déteſtez le jurement, qui eſt la cauſe
„ des plus grands crimes. En effet, con-
„ tinue S. Chryſoſtome, ce que ni la gé-
„ néreuſe liberté du ſaint Précurſeur, ni
„ la violente colere du Roi qui ſe voioit
„ repris publiquement, n'avoient pu faire,
„ la crainte mal entendue du parjure le fit,
„ & la mort de Jean-Baptiſte fut l'effet &
„ la ſuite du jurement. Je vous répete
„ encore ajourd'hui la même choſe. En-
„ viſagez toujours cette tête ſacrée, qui
„ fait de continuels reproches aux blaſphé-
„ mateurs: & cette ſeule penſée ſera com-
„ me un frein ſalutaire qui arrêtera votre
„ langue, & la détournera du blaſphême.

EX-

EXTRAIT

Du discours de saint Chrysostome, sur la disgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puissant auprès de l'Empereur Arcade, & qui gouvernoit absolument l'esprit de son Maitre. Ce Prince, aussi foible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misere. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome qu'il avoit souvent maltraité, & dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix, & où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mysteres, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une maniere si vive & si touchante, qu'il changea la haine & l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractere de S. Chrysostome étoit de parler aux grands & aux puissans, même dans le tems de leur plus grande prospérité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Euſeb. l. 2. „ Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des*
„ *vanités, & tout n'eſt que vanité*, certai-
„ nement c'eſt dans la conjoncture préſen-
„ te. Où eſt maintenant cet éclat des plus
„ hautes dignités? Où ſont ces marques
„ d'honneur & de diſtinction? Qu'eſt de-
„ venu cet appareil des feſtins & des jours
„ de réjouïſſance? Où ſe ſont terminées
„ ces acclamations ſi fréquentes & ces fla-
„ teries ſi outrées de tout un peuple aſſem-
„ blé dans le cirque pour aſſiſter au ſpec-
„ tacle? Un ſeul coup de vent a dépouillé
„ cet arbre ſuperbe de toutes ſes feuilles,
„ & après l'avoir ébranlé juſques dans ſes
„ racines, l'a arraché en un moment de la
„ terre? Où ſont ces faux amis, ces vils
„ adulateurs, ces paraſites ſi empreſſés à
„ faire leur cour, & à témoigner par leurs
„ actions & leurs paroles un ſervile dé-
„ vouement? Tout cela a diſparu, & s'eſt
„ évanoüi comme un ſonge, comme une
„ fleur, comme une ombre. Nous ne pou-
„ vons donc trop répéter cette ſentence du
„ Saint-Eſprit: *Vanité des vanités, & tout*
„ *n'eſt que vanité.* Elle devroit être écrite
„ en caracteres éclatans dans toutes les
„ places publiques, aux portes des maiſons,
„ dans toutes nos chambres: mais elle de-
„ vroit encore bien plus être gravée dans
„ nos cœurs, & faire le continuel ſujet de
„ nos entretiens.

„ N'avois-je pas raiſon, dit S. Chryſoſto-
„ me en s'adreſſant à Eutrope, de vous
„ repréſenter l'inconſtance & la fragilité
„ de vos richeſſes? Vous connoiſſez main-

„ tenant

„ tenant par votre expérience que com-
„ me des eſclaves fugitifs elles vous ont
„ abandonné, & qu'elles ſont même en
„ quelque ſorte devenues perfides & ho-
„ micides à votre égard, puiſqu'elles ſont
„ la principale cauſe de votre deſaſtre. Je
„ vous répétois ſouvent que vous deviez
„ faire plus de cas de mes reproches,
„ quelque amers qu'ils vous paruſſent,
„ que de ces fades louanges dont vos fla-
„ teurs ne ceſſoient de vous accabler,
„ parce que *les bleſſures que fait celui qui* Prov. 27. 6.
„ *aime, valent mieux que les baiſers trom-*
„ *peurs de celui qui hait.* Avois-je tort de
„ vous parler ainſi? Que ſont devenus tous
„ ces courtiſans? Ils ſe ſont retirés: ils
„ ont renoncé à votre amitié: ils ne ſon-
„ gent qu'à leur ſûreté, à leurs interêts,
„ aux dépens même des vôtres. Il n'en
„ eſt pas ainſi de nous. Nous avons ſouf-
„ fert vos emportemens dans votre éléva-
„ tion: & dans votre chute nous vous ſou-
„ tenons de tout notre pouvoir. L'Egliſe
„ à qui vous avez fait la guerre, ouvre
„ ſon ſein pour vous recevoir: & les théa-
„ tres, objet éternel de vos complaiſan-
„ ces, qui nous ont ſi ſouvent attiré vo-
„ tre indignation, vous ont abandonné &
„ trahi.

„ Je ne parle pas ainſi pour inſulter au
„ malheur de celui qui eſt tombé, ni pour
„ r'ouvrir & aigrir des plaies encore tou-
„ tes ſanglantes; mais pour ſoutenir ceux
„ qui ſont debout, & leur faire éviter de
„ pareils maux. Et le moien de les évi-

„ ter, c'eſt de ſe bien convaincre de la
„ fragilité & de la vanité des grandeurs
„ humaines : de les appeller une fleur,
„ une herbe, une fumée, un ſonge; ce
„ n'eſt pas encore en dire aſſez, puiſ-
„ qu'elles ſont au deſſous même du néant.
„ Nous en avons une preuve bien ſenſi-
„ ble devant les yeux. Qui jamais eſt par-
„ venu à une plus haute élévation? N'a-
„ voit-il pas des biens immenſes? Lui
„ manquoit-il quelque dignité? N'étoit-il
„ pas craint & redouté de tout l'empire?
„ Et maintenant plus abandonné & plus
„ tremblant que les derniers des malheu-
„ reux, que les plus vils eſclaves, que les
„ priſonniers enfermés dans de noirs ca-
„ chots; n'aiant devant les yeux que les
„ épées préparées contre lui, que les tour-
„ mens & les bourreaux, privé de la lu-
„ miere du jour au milieu du jour même,
„ il attend à chaque moment la mort, &
„ ne la perd point de vue.

„ Vous fûtes témoins hier, quand on
„ vint du palais pour le tirer d'ici par
„ force, comment il courut aux vaſes ſa-
„ crés, tremblant de tout le corps, le vi-
„ ſage pâle & défait, faiſant à peine en-
„ tendre une foible voix entrecoupée de
„ ſanglots, & plus mort que vif. Je le ré-
„ pete encore, ce n'eſt point pour inſulter
„ à ſa chute que je dis tout ceci, mais
„ pour vous attendrir ſur ſes maux, &
„ pour vous inſpirer des ſentimens de clé-
„ mence & de compaſſion à ſon égard.

Mais,

„ Mais, disent quelques personnes dures
„ & impitoiables, qui même nous savent
„ mauvais gré de lui avoir ouvert l'asyle
„ de l'Eglise; n'est-ce pas cet homme-là
„ qui en a été le plus cruel ennemi, &
„ qui a fermé cet asyle sacré par diverses
„ loix? Cela est vrai, répond saint Chry-
„ sostome: & ce doit être pour nous un
„ motif bien pressant de glorifier Dieu, de
„ ce qu'il oblige un ennemi si formidable
„ de venir rendre lui-même hommage, &
„ à la puissance de l'Eglise, & à sa clé-
„ mence. A sa puissance, puisque c'est la
„ guerre qu'il lui a faite, qui lui a attiré
„ sa disgrace: à sa clémence, puisque mal-
„ gré tous les maux qu'elle en a reçus,
„ oubliant tout le passé, elle lui ouvre son
„ sein, elle le cache sous ses ailes, elle le
„ couvre de sa protection comme d'un
„ bouclier, & le reçoit dans l'asyle sacré
„ des autels, que lui-même avoit plusieurs
„ fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de
„ victoires, point de trophées, qui puis-
„ sent faire tant d'honneur à l'Eglise. Une
„ telle générosité, dont elle seule est ca-
„ pable, couvre de honte & les Juifs &
„ les Infidèles. Accorder hautement sa pro-
„ tection à un ennemi déclaré, tombé dans
„ sa disgrace, abandonné de tous, devenu
„ l'objet du mépris & de la haine publique;
„ montrer à son égard une tendresse plus
„ que maternelle; s'opposer en même tems
„ & à la colere du Prince, & à l'aveugle
„ fureur du peuple: voilà ce qui fait la
„ gloire de notre sainte religion.

Vous

„ Vous dites avec indignation, qu'il a
„ fermé cet aſyle par diverſes loix. O
„ homme, qui que vous ſoyez, vous eſt-
„ il donc permis de vous ſouvenir des in-
„ jures qu'on vous a faites? Ne ſommes-
„ nous pas les ſerviteurs d'un Dieu cru-
Luc.23.34. „ cifié, qui dit en expirant: *Mon Pere,*
„ *pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils*
„ *font?* Et cet homme, proſterné aux piés
„ de l'autel, & expoſé en ſpectacle à tout
„ l'univers, ne vient-il pas lui-même ab-
„ roger ſes loix & en reconnoitre l'in-
„ juſtice? Quel honneur pour cet autel, &
„ combien eſt-il devenu terrible & reſpec-
„ table, depuis qu'à nos yeux il tient ce
„ lion enchaîné? C'eſt ainſi que ce qui re-
„ hauſſe l'éclat de l'image d'un Prince,
„ n'eſt pas qu'il ſoit aſſis ſur un trône, re-
„ vêtu de pourpre, & ceint du diadême;
„ mais qu'il foule aux piés les Barbares
„ vaincus & captifs. . .

„ Je voi dans notre temple une aſſem-
„ blée auſſi nombreuſe qu'à la grande fête
„ de Pâque. Quelle leçon pour tous que
„ le ſpectacle qui vous occupe maintenant,
„ & combien le ſilence même de cet hom-
„ me réduit en l'état où vous le voïez eſt-
„ il plus éloquent que tous nos diſcours! Le
„ riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir les
„ yeux pour reconnoitre la vérité de cette
Iſai.40. 6. „ parole: *Toute chair n'eſt que de l'herbe,*
„ *& toute ſa gloire eſt comme la fleur des*
„ *champs. L'herbe s'eſt ſechée & la fleur eſt*
„ *tombée, parce que le Seigneur l'a frapée de*
„ *ſon ſouffle.* Et le pauvre apprend ici à

„ juger

„ juger de ſon état tout autrement qu'il ne
„ fait, & loin de ſe plaindre, à ſavoir
„ même bon gré à ſa pauvreté, qui lui
„ tient lieu d'aſyle, de port, de citadelle,
„ en le mettant en repos & en ſûreté, &
„ le délivrant des craintes & des allarmes
„ dont il voit que les richeſſes ſont la cau-
„ ſe & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chryſoſtome en tenant tout ce diſcours, n'étoit pas ſeulement d'inſtruire ſon peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faiſoit une peinture ſi vive. Auſſi eut-il la conſolation, comme je l'ai déja dit, de faire fondre en larmes tout ſon auditoire, quelque averſion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raiſon comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainſi: „ Ai-je
„ calmé vos eſprits? Ai-je chaſſé la cole-
„ re? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-je ex-
„ cité la compaſſion? Oui ſans doute: &
„ l'état où je vous voi, & ces larmes qui
„ coulent de vos yeux, en ſont de bons
„ garants. Puiſque vos cœurs ſont atten-
„ dris, & qu'une ardente charité en a fon-
„ du la glace, & amolli la dureté: allons
„ donc tous enſemble nous jetter aux piés
„ de l'Empereur: ou plutôt prions le Dieu
„ de miſéricorde de l'adoucir, en ſorte qu'il
„ nous accorde la grace entiere.

Ce diſcours eut ſon effet, & S. Chryſoſtome ſauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de ſortir de l'Egliſe pour ſe ſauver, il fut pris

&

& banni en Cypre, d'où on le tira dans la ſuite pour lui faire ſon procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Baſile, qui lui avoit perſuadé de quitter la maiſon de ſa mere, pour mener avec lui une vie ſolitaire & retirée. Dès que cette mere déſolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chryſoſtome, me mena dans ſa chambre, & m'aiant fait aſſeoir auprès d'elle ſur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, & à me parler en des termes qui me donnerent encore plus de pitié que ſes larmes. „ Mon fils, „ me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je „ jouïſſe longtems de la vertu de votre pe„ re. Sa mort, qui ſuivit de près les dou„ leurs que j'avois endurées pour vous „ mettre au monde, vous rendit orphelin, „ & me laiſſa veuve, plutôt qu'il n'eût „ été utile à l'un & à l'autre. J'ai ſouf„ fert toutes les peines & toutes les in„ commodités du veuvage, leſquelles cer„ tes ne peuvent être compriſes par les per„ ſonnes qui ne les ont point éprouvées. „ Il n'y a point de diſcours qui puiſſe re„ préſenter le trouble & l'orage où ſe voit „ une jeune femme, qui ne vient que de „ ſortir de la maiſon de ſon pere, qui ne

ſait

„ ſait point les affaires, & qui étant plon-
„ gée dans l'affliction, doit prendre de
„ nouveaux ſoins, dont la foibleſſe de ſon
„ âge, & celle de ſon ſexe, ſont peu ca-
„ pables. Il faut qu'elle ſupplée à la né-
„ gligence de ſes ſerviteurs, & ſe garde de
„ leur malice: qu'elle ſe défende des mau-
„ vais deſſeins de ſes proches: qu'elle ſouf-
„ fre conſtamment les injures des partiſans,
„ & l'inſolence & la barbarie qu'ils exer-
„ cent dans la levée des impôts.

„ Quand un pere en mourant laiſſe des
„ enfans, ſi c'eſt une fille, je ſai que c'eſt
„ beaucoup de peine & de ſoin pour une
„ veuve: ce ſoin néanmoins eſt ſupporta-
„ ble, en ce qu'il n'eſt pas mêlé de crain-
„ te ni de dépenſe. Mais ſi c'eſt un fils,
„ l'éducation en eſt bien plus difficile, &
„ c'eſt un ſujet continuel d'appréhenſions
„ & de ſoins, ſans parler de ce qu'il coûte
„ pour le faire bien inſtruire. Tous ces
„ maux pourtant ne m'ont point portée à
„ me remarier. Je ſuis demeurée ferme
„ parmi ces orages & ces tempêtes, & me
„ confiant ſur-tout en la grace de Dieu, je
„ me ſuis réſolue de ſouffrir tous ces trou-
„ bles que le veuvage apporte avec ſoi.

„ Mais ma ſeule conſolation dans ces
„ miſeres, a été de vous voir ſans ceſſe,
„ & de contempler dans votre viſage l'ima-
„ ge vivante & le portrait fidèle de mon
„ mari mort. Conſolation, qui a com-
„ mencé dès votre enfance, lorſque vous
„ ne ſaviez pas encore parler, qui eſt le

tems

„ tems où les peres & les meres reçoivent
„ plus de plaiſir de leurs enfans.

„ Je ne vous ai point auſſi donné ſujet
„ de me dire, qu'à la vérité j'ai ſoutenu
„ avec courage les maux de ma condition
„ préſente, mais auſſi que j'ai diminué le
„ bien de votre pere pour me tirer de ces
„ incommodités; qui eſt un malheur que
„ je ſai arriver ſouvent aux pupilles. Car
„ je vous ai conſervé tout ce qu'il vous a
„ laiſſé, quoique je n'aie rien épargné de
„ tout ce qui vous a été néceſſaire pour
„ votre éducation. J'ai pris ces dépenſes
„ ſur mon bien, & ſur ce que j'ai eu de
„ mon pere en mariage. Ce que je ne
„ vous dis point, mon fils, dans la vue de
„ vous reprocher les obligations que vous
„ m'avez. Pour tout cela je ne vous de-
„ mande qu'une grace; ne me rendez pas
„ veuve une ſeconde fois. Ne r'ouvrez
„ pas une plaie qui commençoit à ſe fer-
„ mer. Attendez au moins le jour de ma
„ mort. Peut-être n'eſt-il pas éloigné.
„ Ceux qui ſont jeunes peuvent eſperer de
„ vieillir: mais à mon âge je n'ai *plus* que
„ la mort à attendre. Quand vous m'au-
„ rez enſevelie dans le tombeau de votre
„ pere, & que vous aurez réuni mes os à
„ ſes cendres, entreprenez alors d'auſſi
„ longs voiages, & navigez ſur telle mer
„ que vous voudrez, perſonne ne vous
„ en empêchera. Mais pendant que je
„ reſpire encore, ſupportez ma préſence,
„ & ne vous ennuiez point de vivre avec
„ moi. N'attirez pas ſur vous l'indigna-

tion

„ tion de Dieu, en causant une douleur
„ si sensible à une mere qui ne l'a point
„ méritée. Si je songe à vous engager
„ dans les soins du monde, & que je veuil-
„ le vous obliger de prendre la conduite
„ de mes affaires qui sont les vôtres, n'aiez
„ plus d'égard, j'y consens, ni aux loix
„ de la nature, ni aux peines que j'ai es-
„ suiées pour vous élever, ni au respect
„ que vous devez à une mere, ni à au-
„ cun autre motif pareil: fuiez-moi com-
„ me l'ennemie de votre repos, & comme
„ une personne qui vous tend des pièges
„ dangereux. Mais si je fais tout ce qui
„ dépend de moi, afin que vous puissiez
„ vivre dans une parfaite tranquillité, que
„ cette consideration pour le moins vous
„ retienne, si toutes les autres sont inuti-
„ les. Quelque grand nombre d'amis que
„ vous ayez, nul ne vous laissera vivre
„ avec autant de liberté que je fais. Aussi
„ n'y en a-t-il point qui ait la même pas-
„ sion que moi pour votre avancement &
„ pour votre bien.

S. Chrysostome ne put résister à un discours si touchant, & quelque sollicitation que Basile son ami continuât toujours à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui, & si digne d'être aimée.

L'antiquité païenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle, qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étu-

étudié pourroit avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans tout ce diſcours aucune penſée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de ſource, & que c'eſt la nature même qui l'a dicté ? Mais ce que j'admire le plus, c'eſt la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état ſi violent il n'échape pas un ſeul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ſes peines & de ſes allarmes, ſoit par reſpect pour la vertu de Baſile, ſoit par la crainte d'irriter ſon fils, qu'elle ne ſongeoit qu'à gagner & attendrir.

SECONDE PARTIE.

Du fonds de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.

Ce que j'ai dit juſqu'ici ne regarde encore que le ſtile & la maniere de parler dont l'orateur chrétien doit ſe ſervir, ce que S. Auguſtin appelle, *eloquenter dicere.* Il me reſte à traiter de ce qui fait la ſcience indiſpenſablement néceſſaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *ſapienter dicere.*

Sans ce fonds de ſcience, * un prédicateur

* Qui affluit inſipienti auditor, & enim, quo-niam diſerte dicere audit, etiam verè dicere exiſtimat. *S. Aug. lib. 4. de doctr. chriſt. cap. 5.*

* Qui affluit inſipienti auditor, & enim, quo-eloquentia, tanto magis cavendus eſt, quanto magis ab eo in iis quæ audide inutile eſt, delectatur

teur quelque éloquent qu'il parût, ne ſeroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ſes auditeurs, qu'il leur ſeroit plus agréable, & qu'en les éblouiſſant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain ſon de paroles pour la vérité, qui ſeule eſt la nourriture ſolide de l'eſprit. On ſait, dit S. Auguſtin, combien les paiens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumieres de la ſageſſe divine, mais guidés par la ſeule raiſon & par le bon-ſens, ont témoigné de mépris pour cette fauſſe éloquence: que devons-nous donc en penſer, nous qui ſommes les enfans & les miniſtres de cette même ſageſſe?

Il n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs de ceux qui ſe préparent à la prédication, d'être plus occupés du ſoin d'embellir leurs diſcours, que de celui de les remplir de vérités ſolides. Cependant c'eſt un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler eſt de bien penſer: & pour bien penſer, il faut être inſtruit, poſſéder bien ſon ſujet, avoir l'eſprit orné de beaucoup de connoiſſances.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons. *Horat. de art. poet.*

C'étoit dans la philoſophie, & ſur-tout dans celle de Platon, que les anciens croioient qu'on pouvoit puiſer ce fonds de connoiſſances, ſeules capables de former un bon orateur:

Rem

Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

De là vient que Ciceron en recommande l'étude avec tant de ſoin; * & il avoue, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en eſt moins redevable à la rhétorique qu'à la philoſophie.

Les orateurs chrétiens ont des ſources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiſer ce fonds de ſcience. Ces ſources ſont l'Ecriture & les Peres. Quelles richeſſes n'y trouve-t-on point! Et combien ſeroit-on condamnable de négliger un ſi précieux tréſor? Quiconque ſera bien verſé dans cette lecture, ne ſera pas après cela beaucoup embarraſſé de l'élocution. Les penſées ſolides & les grandes vérités dont il ſera plein, entraîneront après elles des expreſſions qui y répondent; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur:

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

De l'étude de l'Ecriture-Sainte.

C'EST la lecture des livres ſaints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur: & S. Auguſtin avance comme un principe

† Fateor me oratorem, rhetorum officinis, ſed ex ſi modò ſim, aut etiam Academiæ ſpatiis excitiſſe, quicumque ſim, non ex *Orat.* n. 12.

pe inconteſtable, que l'orateur chrétien eſt plus ou moins en état de parler ſolidement, ſelon qu'il eſt plus ou moins verſé dans les Saintes Ecritures: *Sapienter dicit homo tanto magis vel minùs, quanto in ſcripturis ſanctis magis minuſve profecit.* De doctrin. chriſt. l. 4. c. 5.

Toute la religion, toute la ſcience de l'homme pour la vie préſente auſſi bien que pour l'autre, conſiſte à connoître le ſeul Dieu véritable, & Jéſus-Chriſt qu'il a envoié: *Hæc eſt vita æterna, ut cognoſcant te ſolum Deum verum, & quem miſiſti Jeſum Chriſtum.* Joan. 17. 3. Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoiſſance? Et dans quelle autre ſource peut-elle être puiſée que dans les Saintes Ecritures? *Qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils? Qui a pénétré la profondeur des tréſors de ſa ſageſſe & de ſa ſcience?* Rom. 11. 34. & 35. Qui peut ſe vanter *d'être rempli de toutes les richeſſes d'une intelligence ferme & aſſurée, pour connoître le myſtere de Dieu le Pere & de Jéſus-Chriſt?* Coloſſ. 2. 2. Il n'y a que ceux *à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles ſont les richeſſes de la gloire de ce* double *myſtere*, c'eſt-à-dire, les Evangéliſtes & les Apôtres, qui puiſſent dire: *Nous avons reçu l'Eſprit de Dieu: nous connoiſſons les ſentimens & les penſées de Jéſus-Chriſt.* Coloſſ. 1. 27. 1. Cor. 2. 12. & 16. On ſait que ce don a été accordé à S. Paul dans un degré éminent. *Il fait profeſſion de ne ſavoir autre choſe que Jéſus-Chriſt, & Jéſus-Chriſt crucifié. . . Tout* le reſte *lui ſemble une perte au prix de cette haute & ſublime connoiſſance.* 1. Cor. 2. 2. Philip. 3. 8. Il déclare en plus d'un en-

droit que ſa vocation eſt *d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richeſſes incompréhenſibles du myſtere de J. C. dont il a reçu une intelligence particuliere*, & *de les éclairer* en leur découvrant *combien eſt admirable l'économie de ce myſtere caché avant tous les ſiecles en Dieu.*

Coloſſ. 4. 3. & 4. Epheſ. 4. 8. & 9.

Qu'eſt-ce qu'un prédicateur de l'Evangile, à proprement parler, ſinon un député & un ambaſſadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de ſa part, pour leur expoſer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder; ſelon cette majeſtueuſe parole de S. Paul : *pro Chriſto legatione fungimur ?* Or de qui un ambaſſadeur doit-il tirer ſes inſtructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il eſt chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, ſinon du maître qui l'envoie ? C'eſt pour cela que ſaint Paul exhortoit les Epheſiens à offrir pour lui de continuelles prieres, *afin que le Dieu dont il exerçoit la légation & l'ambaſſade lui ouvrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le myſtere de l'Evangile.* Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'eſt Dieu lui-même qui a mis dans ſa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation: *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.*

2. Cor. 5. 20.

Epheſ. 6. 19. 20.

2. Cor. 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent: *Nous faiſons la charge d'ambaſſadeurs pour Jéſus-Chriſt ; & c'eſt Dieu même qui vous*

2. Cor. 5. 20.

vous exhorte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, ou plutôt, *c'est Jésus-Christ qui parle en nous*; sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Ecriture sainte, & ont pour garant la parole de Dieu même ? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie, soit qu'on veuille enseigner le dogme, ou expliquer les mysteres; soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la justice.* *Ibid.* 12. 19. *Ibid.* 13. 3. 2. *Tim.* 3. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidèles ont toute une autre force, & font toute une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la Divinité, porte dans son cœur un fond de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Ecriture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens, & de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif: du moins il le trouve chez lui, & en le lisant, il rapelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passe rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond

fond avec le reſte du diſcours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'inſtructions qui ne ſont fondées que ſur des raiſonnemens humains.

On ſuivroit, dit M. de Fénelon dans ſes dialogues ſur l'éloquence, où il établit d'excellentes règles ſur la maniere de prêcher, „ On ſuivroit vingt ans bien „ des prédicateurs, ſans apprendre la religion comme on la doit ſavoir... J'ai „ ſouvent remarqué, ajoute-t-il dans un „ autre endroit, qu'il n'y a ni art ni ſcience dans le monde, que les maitres n'enſeignent de ſuite par principes & avec „ méthode. Il n'y a que la religion qu'on „ n'enſeigne point de cette maniere aux „ fidèles. On leur donne dans l'enfance „ un petit Catéchiſme ſec, & qu'ils apprennent par cœur, ſans en comprendre le „ ſens: après quoi ils n'ont plus pour inſtruction que des ſermons vagues & détachés. Je voudrois qu'on enſeignât „ aux chrétiens les premiers élémens de „ leur religion, & qu'on les menât avec „ ordre juſqu'aux plus hauts myſteres. C'eſt „ ce que l'on faiſoit autrefois. On commençoit par les Catécheſes, après quoi „ les paſteurs enſeignoient de ſuite l'Evangile par des homélies. Cela faiſoit des „ chrétiens très inſtruits de toute la parole de Dieu.

C'eſt ainſi que les paſteurs inſtruiſoient anciennement leurs peuples: & la principale préparation qu'ils croioient devoir apporter à cet important miniſtere, qui leur pa-

paroiſſoit très redoutable, étoit l'étude de l'Ecriture ſainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Auguſtin. Valere ſon évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le deſſein principalement de lui faire exercer le miniſtere de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Auguſtin à la vue de cette fonction, que pluſieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faiſoit trembler ce grand homme? Que lui manquoit-il néanmoins, où du côté des talens naturels, ou par raport au fonds de ſcience néceſſaire à un prédicateur? Et c'eſt ce que lui repréſentoit ſon évêque. Lui-même avoue qu'il ſavoit aſſez toutes les choſes qui regardent la religion: mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il faloit diſtribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur ſalut; & c'eſt pour cela qu'il demandoit avec tant d'inſtance qu'au moins on lui accordât quelque eſpace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture ſainte, par la priere & par les larmes. „ Que ſi, diſoit-il dans la belle requête qu'il préſenta à ſon Evêque, après que j'ai connu par expérience ce „ qui eſt néceſſaire à un homme chargé de „ la diſpenſation des ſacremens & de la „ parole de Dieu, vous ne voulez pas me „ donner le tems d'acquérir ce que je voi „ qui me manque, vous voulez donc que „ je périſſe? Valere mon cher pere, où eſt vô-

Epiſt. 2 ad Valer.

„ votre charité? . . . . . Car qu'aurai-je „ à répondre au Seigneur quand il me ju- „ gera? Lui dirai-je qu'étant déja embar- „ qué dans les emplois eccléſiaſtiques, il „ ne m'a plus été poſſible de m'inſtruire „ de ce qui m'étoit néceſſaire pour m'en „ bien acquitter?

Ce que S. Auguſtin a penſé ſur ce ſujet, tous les Peres qui ont été chargés du miniſtere de la prédication l'ont penſé & l'ont pratiqué comme lui: ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Chryſoſtome; & ils ont marqué cette route à leurs ſucceſſeurs. Cette étude eſt donc néceſſaire à tous, & peut ſuffire à beaucoup. Il y a une infinité d'eccléſiaſtiques, peu habiles d'ailleurs, deſtinés cependant à inſtruire les enfans & les perſonnes du peuple ou de la campagne, que la ſeule lecture des livres ſaints, & ſur-tout du Nouveau-Teſtament, mettra en état de s'acquitter avec ſuccès de leur emploi, & en qui cette lecture faite avec quelque ſoin ſuppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la ſcience & de la facilité de parler. * Saint Auguſtin veut que plus ils ſe ſentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richeſſes de l'Ecriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en

* Quanto ſe pauperiorem cernit in ſuis, tanto eum oportet in iſtis eſſe ditiorem: ut quod dixerit ſuis verbis, probet ex illis; & qui propriis verbis minor erat, magnorum teſtimonio quodammodo creſcat. *De doctr. chriſt. l. 4. c. 5.*

en appuiant leurs paroles de ſon témoignage; & qu'ils trouvent dans ſa grandeur & dans ſa force le moien de croître en quelque ſorte & de ſe fortifier avec elle.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un miniſtere ſi ſublime & ſi important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture ſainte celle des docteurs de l'Egliſe, qui en ſont les véritables interpretes, & que Jéſus-Chriſt, l'unique Maitre des hommes, a daigné s'aſſocier dans cette honorable qualité, en les éclairant particulierement de ſes lumieres.

L'éloquence de la Chaire a au-deſſus de celle du Barreau un avantage & un ſecours qu'on n'eſtime point aſſez, & dont il me ſemble qu'on ne fait point aſſez d'uſage. Dans la derniere l'orateur tire preſque tout ce qu'il a à dire de ſon propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques penſées, de quelques tours, que lui fourniront les anciens: mais il ne lui eſt pas permis de les copier; & quand il le pourroit, ſon ſujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en eſt pas ainſi d'un prédicateur. Quelque matiere qu'il ait à traiter, il a un vaſte champ ouvert dans les écrits des Peres Grecs & des Peres Latins, où il eſt ſûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cette matiere; non ſeulement les principes & leurs conſéquences, les vérités & leurs preuves, les règles & leur application; mais encore très ſouvent les penſées

& les tours : en ſorte qu'un orateur aſſez médiocre par lui-même, ſe trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain ſens ſon propre bien par l'uſage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puiſſe lui faire un crime de ſe parer ainſi de ces précieuſes dépouilles, on devroit au contraire lui ſavoir très mauvais gré s'il oſoit préférer ſes propres penſées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilege particulier d'inſtruire après leur mort tous les pays & tous les ſiecles.

On ne prétend pas, quand on parle ainſi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la ſorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela ſeroit ainſi, les peuples n'en ſeroient pas moins bien inſtruits, & ils ne ſeroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maitres & pour paſteurs S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort goûté & fort ſuivi, dont les prônes n'étoient preſque compoſés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet, qu'importe au peuple d'où ſoit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il ſoit excellent, & propre à l'inſtruire ? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre ſon éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raiſonnement, & le tournant à ſa maniere, ſans s'en rendre eſclave. S'il entreprend,

par

par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les juſtes ſoient affligés dans cette vie, S. Chryſoſtome, dans ſa premiere homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raiſons differentes, toutes appuiées de paſſages de l'Ecriture ſainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres diſcours. Saint Auguſtin dit auſſi des choſes merveilleuſes ſur cette matiere dont il parloit ſouvent, parce que de tout tems cette inſtruction & cette conſolation ont été néceſſaires aux juſtes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'eſprit & du talent pour la parole, ſe trouvant au milieu de ces richeſſes immenſes, dont il lui eſt permis de prendre tout ce qui lui plaira, peut-il manquer de parler d'une maniere grande, noble, majeſtueuſe, & en même tems inſtructive & ſolide ? Quand on eſt un peu verſé dans la lecture des Peres, on ſent bien ſi un diſcours eſt puiſé dans ces ſources, ſi les preuves & les principes en ſont tirés ; & quelque éloquent, quelque ſolide même qu'il ſoit d'ailleurs, il lui manque quelque choſe d'eſſentiel, ſi cette partie lui manque.

Je le répete encore, cet avantage eſt d'un prix inеſtimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite ſuffiroient pour cette étude, quelque vaſte qu'elle paroiſſe : & ſi un homme poſſédoit bien ſeulement les homélies de ſaint Jean Chryſoſtome & les ſermons de ſaint Auguſtin ſur l'Ancien

& le Nouveau Teſtament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui eſt néceſſaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres ſuffiroient ſeuls pour lui apprendre comment il faut inſtruire les peuples, en leur enſeignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais ſur-tout en leur faiſant bien connoître Jéſus-Chriſt, ſa doctrine, ſes actions, ſes ſouffrances, ſes myſteres ; & attachant toutes ces inſtructions ſur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication eſt à la portée & au goût des ignorans comme des ſavans, & fixe les vérités dans l'eſprit d'une maniere & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Auguſtin, la néceſſité où ils ſeront un jour, ſi Dieu les appelle au miniſtere eccléſiaſtique, de faire des études ſolides, d'apprendre la religion dans les ſources, de ſe rendre familiere l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'inſtruire les autres.

§. V.

§. V.

DE L'ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propoſe ici de faire quelques reflexions ſur l'éloquence des livres ſacrés, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faiſant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'eſprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'eſt propoſé en parlant aux hommes dans ſes Ecritures, n'a pas été ſans doute de nourrir leur orgueil & leur curioſité, ni d'en faire des orateurs & des ſavans, mais de les rendre meilleurs. Son deſſein dans ces livres ſacrés n'eſt pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rapeller du dehors où nos ſens nous conduiſent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous inſtruit.

Il eſt vrai que la Sageſſe divine mène à ſa ſuite tous les biens, & qu'elle a dans ſa main toutes les qualités que le ſiecle reſpecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne ſeroit-elle pas éloquente, elle * qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans? † *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moyſe, qui croioit manquer du talent de la parole? *Qui a formé le muet & le ſourd; celui qui voit, & celui qui eſt aveugle? N'eſt-ce pas moi?*

Mais cette divine Sageſſe, pour ſe rendre plus acceſſible & plus intelligible, a bien voulu ſe rabaiſſer juſqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainſi dire, avec les enfans. De-là vient que le caractere dominant des Ecritures, & qui s'y fait ſentir preſque par-tout, eſt la ſimplicité.

Cela eſt encore plus ſenſible dans les Ecritures du Nouveau Teſtament, & S. Paul nous en découvre une raiſon bien ſublime. D'abord le deſſein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à ſa connoiſſance par l'uſage de leur raiſon, & par la conſidération de la ſageſſe de ſes ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette premiere maniere d'enſeigner, tout étoit grand

* Sapientia aperuit os mutorum & linguas infantium fecit diſertas. *Sap.* 10. 20.

† Obſecro, Domine: non ſum eloquens ab heri & nudius tertius... Quis fecit os hominis? aut quis fabricatus eſt mutum & ſurdum videntem & cœcum? Nonne ego? *Exod.* 4. 10. & 11.

grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une voie toute opposée. *Dieu voiant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine; il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* 1. Cor. 1. 21.

Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'esprit des philosophes, & rendre mépriſables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls destinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs paiens. Au lieu que ceux-ci ne paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jésus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractere des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans; il est très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles

les entrainent néceſſairement la magnificence du ſtile.

D'ailleurs il en eſt de la maniere dont la Sageſſe divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a converſé avec eux par l'Incarnation, & dont elle a operé leur ſalut. Elle étoit voilée à la vérité & obſcurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du ſilence, de la pauvreté, des contradictions, des humiliations, des ſouffrances: mais au travers de tous ces voiles elle laiſſoit toujours échaper des traits & des raions de majeſté & de puiſſance, qui annonçoient clairement ſa divinité. Ce double caractere de ſimplicité & de grandeur éclate auſſi partout dans les livres ſacrés: & quand on examine avec attention & ce que cette Sageſſe a ſouffert pour notre ſalut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre inſtruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*; voilà la ſource de ſa grandeur: mais qui s'eſt fait chair pour nous, *& Verbum caro factum eſt*; voilà la cauſe de ſes foiblaſſes.

Il étoit néceſſaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car ſans cela, en faiſant trop valoir ces ſortes de beautés, on expoſeroit les jeunes gens au péril de reſpecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle eſt plus accéſſible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle

ſoit

soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs; ou on les exposeroit à un autre danger non moins à craindre, qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse, & de n'être attentifs qu'à la maniere dont elle les dit; & ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'est lui faire injure que d'admirer sa suite & son cortege, & de ne la pas regarder; ou d'être plus touché des présens qu'elle fait souvent à ses ennemis, que des graces qu'elle réserve pour ses enfans & ses disciples.

Je parcourrai différentes matieres, mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Ecriture sainte ne sont pas de moi, & la beauté du stile le fera assez remarquer.

I. SIMPLICITE'

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Ibi crucifixerunt eum. „ Là ils crucifierent Jésus-Christ. „ *Luc.* 23. 33.

PLUS on fait attention au caractere inimitable des Evangélistes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre esprit que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maitre fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour

lui? Quel fils raporteroit d'une maniere ſi courte & ſi ſimple comment ſon pere l'auroit exemté du dernier ſupplice, en le ſouffrant à ſa place? Mais c'eſt en cela que le doigt de Dieu eſt évident: & moins l'homme paroît dans une conduite ſi peu humaine, plus l'opération de Dieu eſt manifeſte.

David pſ. 21. & 68. Iſai. ch. 50. & 53. Jerem. ch. 11. &c.

Les Prophetes décrivent les ſouffrances de Jéſus-Chriſt d'une maniere vive, touchante, pathétique. Ils ſont pleins de ſentimens & de réflexions. Mais les Evangéliſtes les racontent d'une maniere ſimple, ſans mouvemens, ſans réflexions, ſans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoiſſance, ſans paroître avoir aucun deſſein de changer leurs lecteurs en diſciples de Jéſus-Chriſt. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de ſiecles de celui du Meſſie, fuſſent ſi touchés de ſes ſouffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de ſa croix, & ſi zèlés pour ſa gloire, parlaſſent d'une maniere ſi modérée du crime inouï commis contre ſa perſonne. Le zèle des Evangéliſtes eût été ſuſpect: celui des Prophetes ne pouvoit l'être. Mais ſi les Evangéliſtes & les Prophetes n'avoient été inſpirés, les premiers euſſent écrit d'une maniere plus animée, & les ſeconds d'une maniere plus indifférente. Les uns euſſent marqué un deſſein de perſuader, & les autres une timidité & une héſitation dans leurs conjectures qui n'eût touché perſonne. Tous les Prophetes ſont ardens, zèlés, pleins de reſ-

pect

pect & de vénération pour les myſteres qu'ils annoncent : tous les Evangéliſtes ſont tranquilles, & avec un zèle egal à celui des Prophetes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus ſenſible de la divinité des Ecritures, que de ne reſſembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à reſpecter l'auguſte ſimplicité des livres ſaints, qui ſouvent cache les plus ſublimes vérités, & les plus profonds myſteres ?

C'eſt ainſi à peu près que l'Ecriture raporte qu'Iſaac fut mis par Abraham ſur le bois qui lui devoit ſervir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, ſans nous dire un ſeul mot ni des diſpoſitions de ce fils, ni du diſcours que ſon pere lui tint : ſans nous préparer à un tel ſacrifice par quelques réflexions, & ſans nous dire avec quels ſentimens le fils & le pere s'y étoient ſoumis. L'hiſtorien Joſeph met dans la bouche d'Abraham un diſcours aſſez long, qui eſt fort beau & fort touchant : Moyſe lui fait garder le ſilence, & le garde lui-même. C'eſt que l'un écrivoit en homme, & par ſon propre eſprit ; & que l'autre n'étoit que l'inſtrument & la plume de l'Eſprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ſes paroles. *Gen. ch. 22.*

2. SIM-

2. SIMPLICITE' ET GRANDEUR.

Gen. 1. 1. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Quel homme aiant à parler de ſi grandes choſes, eût commencé comme Moyſe? Quelle majeſté, & en même tems quelle ſimplicité! Ne ſent-on pas que c'eſt Dieu lui-même qui nous inſtruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au deſſus de laquelle il eſt? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ſes expreſſions à la grandeur de ſon ſujet: & il n'auroit montré que ſa foibleſſe. La Sageſſe éternelle, qui * s'eſt jouée en faiſant le monde, en fait le récit ſans s'émouvoir.

Les Prophetes, dont le but eſt de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

Pſ. 92. 1. † *Le Seigneur prend poſſeſſion de ſon empire: il s'eſt revêtu de gloire. Le Seigneur s'eſt revêtu de force: il s'eſt armé de ſon pouvoir.*

Le ſaint Roi, tranſporté en eſprit à la premiere origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, *qui juſques-là* étoit demeuré inconnu, inviſible, & caché dans le ſecret impénétrable de ſon Etre, s'eſt tout d'un coup manifeſté par une foule de merveilles incompréhenſibles.

Le Seigneur, dit-il, ſort enfin de ſa ſolitude.

* Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. 31.

† Dominus regnavit: decorem indutus eſt. Indutus eſt Dominus fortitudinem, & præcinxit ſe.

litude. Il ne veut plus être ſeul heureux, ſeul juſte, ſeul ſaint. Il veut regner par ſa bonté & par ſes largeſſes. Mais de quelle gloire ce Roi immortel eſt-il revêtu! Quelles richeſſes vient-il d'étaler à nos yeux! De quelle ſource partent tant de lumieres, & tant de beautés? Où étoient cachés ces tréſors & cette riche pompe, qui ſortent du ſein des ténèbres? Quelle eſt la majeſté même du Créateur, ſi celle qui l'environne imprime un tel reſpect! Que doit-il être, puiſque ſes ouvrages ſont ſi magnifiques!

Le même Prophete, dans un autre pſeaume, ſortant d'une profonde méditation ſur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoiſſance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majeſté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. * *O mon ame, béniſſez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire: vous vous êtes couvert de la lumiere comme d'un manteau.* Ne ſemble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des ſiecles s'eſt revêtu de magnificence & de gloire, & qu'en ſortant du ſecret de ſon palais, il s'eſt fait voir tout brillant de lumiere? Mais tout cela n'eſt que ſa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre ma-

Pſ. 103. 1. 2.

* Benedic anima mea nem [heb. gloriam] & Domine. Domine Deus decorem indutus, amictus es, magnificatus es, & lumine ſicut vestimento vehementer. Confeſſio & magnificentia.

majeſté, ô mon Dieu, eſt bien au deſſus de la lumiere qui l'environne. J'arrête mes regards ſur vos habits, ne pouvant les fixer ſur vous. Je puis diſcerner la riche broderie de votre pourpre: mais je ceſſerois de vous voir, ſi j'oſois élever mes yeux juſqu'à votre viſage.

Il n'eſt pas inutile de comparer ainſi la ſimplicité de l'hiſtorien, avec la ſublime magnificence des Prophetes. Ils parlent du même objet, mais dans des vues toutes différentes. Il en eſt ainſi de toutes les circonſtances de la création. J'en raporterai ſeulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2. * *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préſider au jour, & l'autre moindre pour préſider à la nuit: il fit auſſi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus ſimple? Je ne parlerai que du ſoleil & des étoiles, & je commencerai par les dernieres.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant ſpectacle dont il avoit orné l'univers: *Et ſtellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a couté qu'une parole. Mais qui peut ſonder la vaſte étendue de cette parole? Faiſons-nous réflexion que ces étoiles ſont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la

* Fecit Deus duo luminaria magna: luminare majus, ut præeſſet diei; & luminare minus, ut præeſſet nocti, & ſtellas. *Gen.* i. 16.

la terre, toutes, excepté les planetes, une ſource inépuiſable de lumiere? * Mais quel eſt l'ordre qui a fixé leurs rangs? Et à qui obéit ſi ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les ſentinelles ſont ſi vigilantes? Le firmament, parſemé de ce nombre infini d'étoiles, † eſt le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puiſſant: & pour rendre tous les hommes inexcuſables, il ne faut que ce livre écrit en caracteres de lumiere.

Pour le ſoleil, qui peut l'enviſager fixement, & ſoutenir quelque tems l'éclat de ſes raions? ‡ *C'eſt l'ouvrage admirable du Très-haut. Il brûle la terre en ſon midi; & qui peut ſupporter ſes vives ardeurs? Il conſerve une fournaiſe de feu toujours agiſſante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme: il élance des raions de feu, & la vivacité de ſa lumiere éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait eſt grand, & il hâte ſa courſe pour lui obéir.* Eſt-ce donc là le même ſoleil, dont la Geneſe parle d'une maniere ſi ſimple: *Fecit luminare majus, ut præeſſet diei?* Que de *Eccli.* 43. 2. 5.

* Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruc.* 3. 34. 35.

† Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pſ.* 18. 1.

‡ Sol... vas admirabile, opus excelſi. In meridiano exurit terram, in conſpectu ardoris ejus quis poterit ſuſtinere? Fornacem cuſtodiens in operibus ardoris: tripliciter ſol exurens montes, radios igneos exſufflans, & refulgens radiis ſuis obcæcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, & in ſermonibus ejus feſtinavit iter.

de beautés renfermées & comme voilées ſous ce petit nombre de paroles! Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profuſion le ſoleil commence ſa courſe, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle magnificence il eſt lui-même revêtu en s'élevant ſur l'horizon, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices? *Ipſe tanquam ſponſus procedens de thalamo ſuo.* Mais voïez comme il allie avec la majeſté & les graces d'un époux, la courſe rapide d'un géant, qui ſonge moins à plaire, qu'à porter par-tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui eſt moins occupé de ſa parure que de ſon devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A ſummo cœlo egreſſio ejus; & occurſus ejus uſque ad ſummum ejus; nec eſt qui ſe abſcondat à calore ejus.* Sa lumière eſt encore auſſi vive & auſſi abondante qu'au premier jour, ſans que ce déluge continuel de feu qui ſe répand de toutes parts, ait affoibli la ſource incompréhenſible d'une profuſion ſi pleine & ſi précipitée. Le Prophete a bien raiſon de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle eſt la majeſté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puiſque ſes ouvrages ſont ſi magnifiques!

Gen. 1. 9. 3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui ſont ſous le ciel ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que l'élément aride paroiſſe.*

Si les Prophetes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées ſous la ſurface

face de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible & un tonnerre, selon le Prophete. * *Les eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & fraieur.* Au-lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante: elles se hâterent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain: *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est.* Ce qui donne lieu à un autre Prophete †, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité. *Ps.* 103. 6. 7.

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraiées paroissoient devoir porter le desordre par-tout où elle se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit

* Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient: à voce tonitrui tui formidabunt.

† Numquid in fluminibus iratus es, Domine? vel in mari indignatio tua? *Habac.* 3. 8.

Job. 38. 8. 10. fit alors. * *Qui prit ſoin de la mer, lorſqu'elle ſortoit du ſein où elle avoit été retenue? lorſque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obſcures comme de langes & de bandelettes? & que je lui oppoſai des portes & des barrieres, en lui diſant: Tu viendras juſqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.* Il n'eſt pas néceſſaire de relever la beauté de ces dernieres paroles: à qui ne ſe fait-elle pas ſentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'oſa les paſſer. † Ce qu'il avoit écrit ſur ſon rivage, l'empêcha d'aller au-delà; & l'élément qui paroît le plus indocile, fut également obéiſſant & dans ſa fuite, & dans ſon repos. Cette obéiſſance eſt toujours la même depuis tant de ſiecles, & quelque agités que paroiſſent les flots, dès qu'ils approchent du bord, la défenſe de Dieu les tient en reſpect, & les arrête tout court.

III. *La*

* Quis concluſit oſtiis mare, *dit-il à Job.* [*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret?] quando erumpebat, quaſi de vulva procedens: cùm ponerem nubem veſtimentum ejus, & caligine illud, quaſi pannis infantiæ, obvolverem? Circumdedi illud terminis meis. [*Heb.* deſuper eo decretum meum] & poſui veſtem & oſtia. Et dixi: Uſque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes tumentes fluctus tuos. [*Heb.* meta hæc confringet rumorem fluctuum tuorum.]

† Poſui arenam terminum mari, præceptum ſempiternum, quod non præteribit. Et commovebuntur, & non poterunt, & intumeſcent fluctus ejus, & non tranſibunt illud. *Jerem.* 5. 22.

III. *La Beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choſes.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, ſoit Grecs, ſoit Latins, perdent preſque toutes leurs graces lorſqu'ils ſont traduits litéralement, parce que l'expreſſion fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres ſaints conſiſte plus dans les choſes mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle ſubſiſte & ſe fait ſentir dans les traductions les plus ſimples & les plus litérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture ſainte, pour ſe convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en raporter deux ou trois paſſages.

1. * *Malheur à vous qui joignez maiſon à maiſon, & qui ajoutez terres à terres, juſqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-vous donc les ſeuls qui habiterez ſur la terre? J'entens le Seigneur: ſa voix eſt à mes oreilles. Je vous déclare,* dit-il, *que cette multitude de maiſons, ces maiſons ſi vaſtes & ſi embellies ſeront toutes déſertes, ſans qu'un ſeul homme y habite.* Iſai. 5. 8. 9.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puiſſe

* Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis uſque ad terminum loci. [*Heb.* Donec deficiat locus.] Numquid habitabitis vos ſoli in medio terræ? In auribus meis † Dominus exercituum: Niſi domus multæ deſertæ fuerint grandes & pulchræ absque habitatore.

† *C'eſt ainſi que porte l'Hébreu: au lieu que la verſion Latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophete.* In auribus meis ſunt hæc, dicit Dominus exercituum.

ſe comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophete aux riches de ſon tems, qui perdant de vue la loi de Dieu, laquelle avoit aſſigné à chaque particulier une portion de la terre promiſe avec défenſe de l'aliéner pour toujours, engloutiſſoient dans leurs vaſtes parcs la vigne, le champ, la maiſon de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voiſins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophete, ne me ſemble pas moins éloquente, quelque ſimple quelle paroiſſe. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur: ſa voix eſt à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'eſt attentif qu'à ſes plaiſirs, & que perſonne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déja gronder ſon tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne penſent qu'à bâtir, & qu'à s'établir ſur la terre. Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entrepriſes, & une eſpece de jurement plus effraiant encore que la menace, parce qu'il eſt une preuve qu'elle eſt prête à éclater, & qu'elle eſt irrévocable. *Si non domus multæ desertæ fuerint, &c.*

2. Le même Prophete dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractere du Meſſie. * *Un petit*

Iſai. 9. 6.

* Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis, & factus eſt [*Heb.* & erit] principatus ſuper humerum ejus; & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Conſiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri ſeculi, Princeps pacis.

enfant nous eſt né, & un fils nous a été donné. Sa principauté ſera ſur ſon épaule; & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort, le Prince du ſiecle futur, le Prince de la paix.

Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion: *Et erit principatus ſuper humerum ejus*, Sa principauté ſera ſur ſon épaule, qui a un ſens merveilleux, & une énergie toute particuliere quand on l'approfondit.

Jéſus-Chriſt naitra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour regner. Il n'aura beſoin ni d'être reconnu par ſes ſujets, ni d'être aidé par ſes armées à ſoumettre les rebelles. Il ſera lui-même ſa force, ſa puiſſance, ſa roiauté. Il ſera infiniment différent des autres Rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoiſſe; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, ſi leurs ſujets refuſent de leur obéir. Leur autorité n'eſt point à eux: elle ne tire point d'eux ſon origine ni ſa durée. Mais l'enfant qui naitra, lors même qu'il paroitra avoir beſoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majeſté divine & de la roianté. * Il ſoutiendra tout par ſon efficace & ſa puiſſance, & la ſouveraine autorité réſidera pleinement & ſolidairement ſur lui. *Et erit principatus ſuper humerum ejus.* Rien ne le prou-

* Portans omnia verbo virtutis ſuæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus veſter: ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, & brachium ſuum dominabitur. *Iſaï.* 40. 10.

prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour regner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instrument de son supplice en l'instrument de sa victoire, & en la marque la plus éclatante de sa roiauté. „ Sa „ principauté sera sur son épaule. "

Quand on étudie avec quelque soin les Ecritures, on reconnoit que c'est toujours la force des pensées & la grandeur des sentimens qui en font la beauté.

IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecriture nous en découvre la raison. C'est que Dieu avoit pris plaisir à le former lui-même pour l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple. Deux cens ans avant sa naissance il l'appelle par son nom, & avertit que *c'est lui* qui lui mettra la couronne sur *la* tête, & l'épée en main, pour le rendre le libérateur de son peuple.

Isa. 45. 1. 2. 3. 5. * *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui*

* Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosas terræ humiliabo: portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam. . . . Ego Dominus, & non est amplius

qui eſt mon Chriſt, que j'ai pris par la main pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je briſerai les portes d'airain & de bronze .... Je ſuis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre: il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perſes, appellés pour-lors Elamites, de partir avec les Medes: il donne les ordres pour le ſiège, & Babylone tombe. * *Marche, Elam, Mede, aſſiège la ville. Enfin Babylone ne fera plus ſoupirer les autres.* Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'uniſſe aux Medes. Qu'il aſſiège une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéiſſe ſans me connoître, qu'il me ſuive les yeux fermés: qu'il exécute mes volontés ſans être ni de mon conſeil, ni dans ma confiance: & qu'il apprenne à tous les hommes, combien je ſuis maître des empires, des évenemens, des volontés mêmes, puiſque je me fais également obéir par les Rois, & par chaque ſoldat de leur armée, ſans avoir beſoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moiens que ma volonté, qui eſt auſſi ma puiſſance. *Ut ſciant hi qui ab ortu ſo-* Iſai. 45. 6.

Iſai. 21. 2.

plius; extra me non eſt Deus. Accinxi te: & non cognoviſti me.

* Aſcende, Elam: obſide, Mede: omnem gemitum ejus ceſſare feci.

solis, & qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, & non est alter.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Ascende, Ælam :* Prince des Perses, partez. *Obside, Mede :* Et vous, Prince des Medes, formez le siège. *Omnem gemitum ejus cessare feci :* Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie !

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres, & des foibles, aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre, c'est ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Isai. 59. 14. 16. * Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par-tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vu*, dit le Prophete, *& ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice* au monde. *Il a vu qu'il ne restoit plus d'homme* sur la terre, *& il a été saisi d'é-*

* Conversum est retrorsum judicium, & justitia longè steterit : quia corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem : & qui recessit à malo, prædæ patuit : & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium. Et vidit quia non est vir : & aporiatus est, quia non est qui occurrat.

d'étonnement de voir que perſonne ne s'oppoſoit à ces maux.

Son ſilence fait croire ou qu'il ne voit point ces deſordres, ou qu'il y eſt indifférent. Il n'en eſt pas ainſi, dit le Prophete dans un autre endroit. Tout ſe prépare pour le jugement, ſans que les hommes y penſent. † Le Juge inviſible eſt préſent. Il eſt debout pour prendre en main la défenſe de ceux qui n'en ont point d'autre; & pour prononcer contre les injuſtes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens & les princes de ſon peuple. Quoi! c'eſt vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroit dans vos maiſons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple? pourquoi briſez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées?* Rien n'eſt plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de ſon peuple. Quoi! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde; vous qui deviez lui ſervir de haie & de rempart, c'eſt vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruïnée, comme ſi le * feu y avoit paſſé. *Et vos depaſti eſtis vineam.*

Iſai. 3. 13. 15.

* C'eſt la force du mot originel.

† Stat ad judicandum [*Heb.* concertandum] Dominus, & ſtat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum ſenibus populi ſui, & principibus ejus. Vos enim [*Heb.* & vos] depaſti eſtis vineam. Rapina pauperis in domo veſtra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum?

mum. Encore ſi vous aviez la moderation de ménager vos freres, & de ne pas les ruïner entierement! Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez ſous le preſſoir, pour tirer de ſes os quelque ſuc, *attritis*; & vous le briſez ſous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-être me déguiſer vos vols & vos rapines, en les convertiſſant en de ſuperbes ameublemens dont vous ornez vos maiſons. J'ai ſuivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo veſtra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera ſur vous & ſur vos enfans; & le fils d'un pere injuſte, en héritant de ſon crime, hé-
Habac. 2. 11. 12. ritera auſſi de ma colere. * *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, *qui bâtiſſez vos maiſons du ſang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille: & le bois qui ſert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.*

On voit un caractere tout oppoſé dans
Job. c. 31. 13 & c. 29. 24. 27. la perſonne de Job, qui étoit le modele d'un bon Juge & d'un bon Prince. † *La com-*

* Væ qui ædificat civitatem in ſanguinibus . . . Quia lapis de pariete clamabit: & lignum, quod inter junctures ædificationum eſt, reſpondebit.

† Ab infantia mea crevit mecum miſeratio: [*Heb.* educavit me] & ab utero matris deduxi illam . . . Liberabam pauperem vociferantem, & pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri ſuper me veniebat, & cor viduæ conſolatus ſum. Juſ-

compaſſion, dit-il, m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le ſein de ma mere... Mon vêtement étoit la juſtice, & elle me ſervoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadême. Je délivrois le pauvre qui demandoit juſtice par ſes cris, & l'orphelin qui étoit ſans protecteur. Celui qui étoit prêt de périr, me combloit de bénédictions, & je conſolois le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je briſois les mâchoires de l'injuſte, & je lui arrachois ſa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une deſcription d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'eſt pas moins remarquable: c'eſt celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

* *Eſt-ce vous*, dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force & le courage? qui l'avez rendu terrible par un frémiſſement ſemblable au tonnerre? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une ſauterelle,* Job. 39. 19-25.

Juſtitia indutus ſum; & veſtivi me, ſicut veſtimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cœco, & pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.

* Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas? Gloria naſium ejus terror. Terram ungula fodit: exultat audacter: in occurſum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus. Fervens & fremens ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.

terrible, dans le tems que la fierté qui paroît dans le mouvement de ſes narines inſpire la terreur? Il creuſe du pié la terre: il eſt plein de confiance en ſa force: il va au-devant des hommes armés. Il ſe rit de la peur, & il en eſt incapable, & la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir ſon inquiétude & ſon ardeur, il frappe la terre & l'enfonce; & il ne devient point tranquille parles premiers ſignaux de la trompette. Mais lorſqu'elle donne un ſignal déciſif, alors il dit: Courage. Il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, avant qu'il ſe donne. Il entend ce ſemble le commandement des Généraux, & il prend garde au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire ſentir la beauté: je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une eſpece d'entendement & de parole au cheval.

Les armées ſont longtems à ſe mettre en ordre de bataille, & elles ſont quelquefois longtems en préſence ſans s'ébranler. Tous les mouvemens ſont marqués par des ſignaux particuliers, & les différens ſons de trompette apprennent aux ſoldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il eſt prêt au prémier ſon de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en ſecret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni auſſi déſobéir, il bat continuellement du pié, & ſe plaint en ſa maniere

mère qu'on perde inutilement le tems à ſe regarder ſans rien faire. *Fervens & fremens ſorbet terram.* Dans ſon impatience, il compte pour rien tous les ſignaux qui ne ſont point déciſifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'eſt point occupé: *nec reputat tubæ ſonare clangorem.* Mais quand c'eſt tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, & qu'il a entendu diſtinctement l'ordre du Général: & il répond aux cris confus de l'armée par un frémiſſement qui marque ſon allégreſſe & ſon courage: *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercituſ.*

Qu'on compare les admirables deſcriptions qu'Homere & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci eſt ſupérieure.

V. FIGURES.

Ce ſeroit une choſe infinie, que de vouloir parcourir toutes les différentes eſpeces de figures qui ſe rencontrent dans l'Ecriture. Les paſſages que j'ai déja cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, ſur-tout de celles qui ſont les plus communes, telles que ſont la Métaphore, la Similitude,

la Répétition, l'Apoſtrophe, la Proſopopée.

I. *Métaphore & Similitude.*

Job. 31. 23. * *J'ai toujours craint la colere de Dieu, comme des flots ſuſpendus ſur ma tête, & je n'en ai pu ſupporter le poids.* Quelle idée de la colere de Dieu! des flots qui engloutiſſent tout, un poids qui accable & qui briſe. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité?

Mich. 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ſes élus n'eſt pas moins difficile à comprendre & à exprimer. † *Il les enivrera de ſes biens, il les inondera d'un torrent de délices.*

Pſ. 35. 9.

Il eſt une autre ivreſſe bien terrible, réſervée aux impies. ‡ *Tu ſeras enivrée de douleurs*, dit un Prophete à Jeruſalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta ſœur Samarie a bu, qui n'eſt pleine que de déſolation & de triſteſſe. Tu la boiras juſqu'à la lie. Tu ſeras même contrainte d'en manger les fragmens: & dans l'excès de ton deſeſpoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'eſt moi qui l'ai*

Ezech. 23. 33. & 34.

* Semper quaſi tumentes ſuper me ſuctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

† Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ: & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

‡ Ebrietate & dolore repleberis: calice mœroris & triſtitiæ, calice fororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & eporabis uſque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis: quia ego locutus ſum, ait Dominus Deus.

l'ai ainſi ordonné, dit le Seigneur, Voilà une affreuſe peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-deſſous de la vérité.

2. *Répétition.*

* *Comme je me ſuis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les diſſiper, & à les perdre, & à les affliger : ainſi je m'appliqueral à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici pluſieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colere de Dieu. *Jer.* 31. 28.

† *Babylone eſt tombée, elle eſt tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoiſonné de ſa proſtitution.* Cette répétition, qui eſt auſſi dans Iſaïe, marque que la chute de cette grande ville paroîtra incroiable, & que pour y ajouter foi, on ſe fera répéter pluſieurs fois cette étonnante nouvelle. *Apoc.* 14. 8. *Iſai.* 21. 9.

‡ *C'eſt maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai : c'eſt maintenant que je ferai éclater ma puiſſance.* C'eſt-à-dire, qu'après avoir longtems paru endormi, il ſortira enfin de ſon ſommeil, pour prendre avec éclat la défenſe de ſon peuple ; & que le mo- *Iſai.* 33. 10.

* Sicut vigilavi ſuper eos ut evellerem, & demolirer, & diſſiparem, & diſperderem, & affligerem : ſic vigilabo ſuper eos ut ædificem, & plantem, dit Dominus.

† Cecidit, cecidit Babylon illa magna ; quæ à vino iræ fornicationis ſuæ potavit omnes gentes.

‡ Nunc conſurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc ſublevabor.

moment en eſt venu: *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une maniere plus vive dans le même Prophete: * *Je me ſuis tu juſqu'à cette heure, je ſuis demeuré dans le ſilence, j'ai été patient: mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement: je détruirai tout, j'abimerai tout.*

Iſai. 42. 14.

3. *Apoſtrophe. Proſopopée.*

Ces deux figures ſont ſouvent mêlées enſemble. La derniere conſiſte principalement à perſonifier des choſes inanimées, à leur donner du ſentiment & de la parole, ou bien à leur adreſſer ſon diſcours.

Dans le Pſeaume 136. c'eſt un citoien de Jeruſalem relégué à Babylone, qui triſtement aſſis ſur les bords du fleuve qui arroſoit cette ville, exhale ſa douleur & ſes plaintes, en tournant les yeux vers ſa chere patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le preſſoient de chanter pour les réjoüir quelques airs de muſique ſur ſes inſtrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, il s'écrie: † *Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangere? Si je viens à t'oublier, ô Jeruſalem, que*

Pſ. 136. 4. 5.

* Tacui ſemper, ſilui, patiens fui; ſicut parturiens loquar: diſſipabo & abſorbebo ſimul.

† Quomodo cantabimus canticum Domini in terra alienâ? Si oblitus fuero tui, Jeruſalem, oblivioni detur [*Heb.* oblivi-ſcatur] dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, ſi non meminero tui.

que ma main droite oublie tout ce qu'elle ſait : que ma langue demeure attachée à mon palais, ſi je ne me ſouviens plus de toi. Combien cette apoſtrophe à Jeruſalem rend-elle tendre & touchant le diſcours de ce Juif exilé! Il croit la voir, l'entretenir, lui proteſter avec ſerment qu'il conſent à perdre la voix & l'uſage de la langue auſſi-bien que de ſes inſtrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fauſſes joies de Babylone.

Les Ecrivains ſacrés font un merveilleux uſage de la Proſopopée, & Jeruſalem en eſt ſouvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un ſeul exemple tiré de Baruch, où ce Prophete décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jeruſalem comme une mere déſolée, mais ſoumiſe aux ordres de ſon Dieu, quelque rigoureux qu'ils ſoient, qui exhorte ſes enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil; qui déplore ſa ſolitude & leurs miſeres; qui leur repréſente que c'eſt la juſte peine de leurs prévarications & de leur ingratitude; qui leur donne des avis ſalutaires pour leur apprendre à faire un ſaint uſage de leur dure captivité; & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promeſſe de Dieu, les aſſure de leur retour glorieux. Le Prophete enſuite adreſſe la parole à cette même Jeruſalem, & la conſole par la vue du rappel de ſes enfans, & de tous les avantages qui le ſuivront. *Exue te, Jeruſalem, ſtolâ luctus, & vexationis tuæ, & induc te decore, & honore e-*

Baruch. 4. & 5.

ju

jus, quæ à Deo tibi est, sempiterna gloria. Nominabitur enim nomen tuum à Deo in sempiternum: Pax justitiæ, & honor pietatis.

Rien n'eſt plus ordinaire dans les Ecritures que de perſonifier l'épée du Seigneur. * Dieu lui commande: elle s'aiguiſe, elle ſe polit, elle ſe prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ſes ennemis, elle s'engraiſſe de leur chair, elle s'enivre de leur ſang, elle s'échauffe dans le carnage; & quand elle a exécuté les ordres de ſon maître, elle revient dans ſon lieu. Le Prophete Jérémie réunit preſque toutes ces idées dans un ſeul endroit, & y en ajoute encore de plus vives. * *O épée du Seigneur, ne te repoſeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, réfroidi-toi, & demeure en ſilence. Comment ſe repoſeroit-elle*, replique le Prophete, *puiſque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Aſcalon, & que c'eſt-là qu'il lui a ordonné de ſe rendre?*

Jerem. 47. 6. 7.

* Mucro, mucro, evagina te ad occidendum; lima te ut interficias & fulgeas. . . Gladius exacutus eſt, & limatus. Ut cadat victimas, exacutus eſt; ut ſplendeat, limatus eſt. Ezech. 21. v. 28. & 9. 10.

Gladius Domini repletus eſt ſanguine, incraſſatus eſt adipe. Iſaï. 34. 6. Devorabit gladius, & ſaturabitur, & inebriabitur ſanguine eorum. Jerem. 46. 10.

* O mucro Domini, uſquequo non quieſces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & file. Quomodo quieſcet, cùm Dominus præceperit ei adverſus Aſcalonem . . . ibique condixerit illi?

VI. ENDROITS SUBLIMES.

Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux. Gen. 1. 3.
L'original porte: *Dixit Deus, sit lux, & fuit lux:* ce qui est bien plus vif. *Dieu dit: Que la lumiere soit; & la lumiere fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres? Avec la lumiere, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voilà ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux Infideles, qui ont admiré que Moyse eût fait parler Dieu en maître; & qu'au-lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci: *Dieu dit, Que la lumiere soit; & la lumiere fut.* *Longin.*

Rien en effet n'est plus noble ni plus élevé que cette maniere de penser. Pour créer la lumiere, (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler: c'est encore trop dire; il n'a eu qu'à vouloir. * La voix de Dieu, est sa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ses décrets.

La

* Dicere Dei, voluisse est. *S. Eucher.* Naturæ opifex lucem locutus est, & creavit. Sermo Dei, voluntas est: opus Dei, natura est. *S. Ambroſ.*

La Vulgate diminue quelque choſe de la vivacité de l'expreſſion: *Dieu dit, Que la lumiere ſoit faite; & la lumiere fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a differens degrés, & ſuppoſe une ſucceſſion de tems, ſemble en quelque ſorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute ſa perfection.

C'eſt dans ce même ſtile que le Prophete Iſaïe fait parler Dieu, lorſqu'il prédit la priſe de Babylone par Cyrus. * *Je ſuis le Seigneur qui fais toutes choſes: c'eſt moi ſeul qui ai étendu les cieux; & perſonne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre. . . C'eſt moi qui dis à l'abîme* †: *Epuiſe-toi, je mettrai tes eaux à ſec. Qui dis à Cyrus: Vous êtes le paſteur de mon troupeau: & vous accomplirez ma volonté en toutes choſes. Qui dis à Jeruſalem: Vous ſerez rebâtie, & au temple: Vous ſerez fondé de nouveau.*

Le Roi de Syrie, & celui d'Iſrael, avoient juré la perte de Juda, & les meſures qu'ils avoient priſes pour détruire ce Roiaume paroiſſoient immanquables. Un ſeul mot les diſſipe. ‡ *Voici ce que dit le Sei-*

* Ego ſum Dominus, faciens omnia: extendens cœlos ſolus, ſtabiliens terram, & nullus mecum. . . Qui dico profundo, deſolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro: Paſtor meus es: & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jeruſalem: Ædificaberis, & templo: Fundaberis. *Iſai.* 44. 24. 27. 28.

[† *Il marque l'Euphrate, que Cyrus deſſecha pour prendre Babylone.*]

‡ Hæc dicit Dominus Deus: Non ſtabit, & non erit iſtud. *Iſ.* 7. 7.

Seigneur: Ce deſſein ne ſubſiſtera pas, il n'aura point d'effet.

La même penſée eſt plus étendue dans un autre endroit; & le Prophete qui ſait que Dieu a promis de faire ſubſiſter la race de David juſqu'au tems du Meſſie qui en doit naître, brave avec une ſainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. * *Aſſemblez-vous, peuples, & vous ſerez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez: réuniſſez vos forces, & vous ſerez vaincus; prenez vos armes, & vous ſerez vaincus; formez des deſſeins, & ils ſeront diſſipés; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point: parce que Dieu eſt avec nous.* Iſaïe prédit ici en termes dignes de la puiſſance infinie de Dieu, que tous les hommes enſemble ne retarderont pas un ſeul moment des promeſſes immuables; que les confédérations, les conſpirations, les deſſeins ſecrets, les armées nombreuſes, ſeront inutiles; que tous ceux qui attaqueront le foible Roiaume de Juda, ſeront vaincus; que l'univers entier ne pourra rien contre lui: & que ce qui le rendra invincible, c'eſt que *Dieu eſt avec lui*, ou, ce qui eſt la même choſe, parce qu'Emmanuel eſt ſon protecteur & ſon Roi, & que c'eſt de ſes interêts qu'il s'agit, plutôt que

* Congregamini, populi, & vincimini: & audite univerſæ procul terræ: confortamini, & vincimini: accingite vos, & vincimini: inite conſilium, & diſſipabitur; loquimini verbum, & non fiet; quia nobiſcum Deus. *Iſai. c. 8. v. 9. 10.*

que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jerusalem; & ces obstacles, comme une montagne, étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la montagne disparoît. * *Quis es, mons magne, coram Zorobabel? In planum.*

Tout le monde sait avec quelle énergie l'Ecriture fait disparoître par une ruine subite l'impie, qui un moment auparavant, semblable au cedre, portoit sa tête orgueilleuse jusques dans le ciel. *Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani: & transivi, & ecce non erat, & quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.* Il est tellement disparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne subsiste plus. M. Racine a traduit cet endroit.

Ps. 36. v. 35. 36.

Esther, Act. V. scene derniere.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il semboit à son gré gouverner le tonnerre,
Foulloit aux piés ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Voilà ce qu'est toute la grandeur des princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu; une fumée,

* *Qui es tu, grande montagne, devant Zorobabel?* fois applanie. Zach. 4. 7.

née, une vapeur, une ombre, un ſonge, une vaine image. *In imagine pertranſit homo.* Pſ. 38. 7.

Quelle noble idée au contraire l'Ecriture nous donne-t elle de la grandeur de Dieu! * Il eſt celui qui eſt. Son nom eſt l'Eternel; le monde entier ſon ouvrage. Le ciel eſt ſon trône, & la terre ſon marchepié. Toutes les nations ne ſont devant lui que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de pouſſiere. Tout l'univers eſt devant Dieu comme n'étant point. Sa puiſſance & ſa ſageſſe le conduiſent, & en règlent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main ſoutient un poids léger, dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'en eſt chargée. † Il diſpoſe des Roiaumes en maitre ſouverain, & les donne à qui il lui plait: mais ſon empire, auſſi bien que ſon pouvoir, eſt ſans bornes.

Tout cela nous paroit grand & ſublime, &

* Ego ſum, qui ſum. *Exod.* 3. 14.

Cœlum ſedes mea, terra autem ſcabellum pedum meorum. *Iſai.* 66. 1.

Quis menſus eſt pugillo aquas, & cœlos palmo ponderavit? quis appendit tribus digitis molem terræ, & libravit in pondere montes, & colles in ſtatera? . . . Ecce gentes quaſi momentum ſitulæ reputatæ ſunt: ecce inſulæ quaſi pulvis exiguus. Omnes gentes quaſi non ſint, ſic ſunt coram eo, & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. *Iſ.* 40. 12. 15. 17.

† Donec cognoſcant vivantes, quoniam dominatur Excelſus in regno hominum, & cuicumque voluerit, dabit illud. . . . Poteſtas ejus poteſtas ſempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem. *Dan.* 4. 14. 31.

& l'eſt en effet par raport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils ſoient capables d'entendre, que peut-on dire qui ſoit digne de Dieu? L'Ecriture elle-même ſuccombe ſous le poids de ſa majeſté, & les expreſſions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles ſoient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'eſt ce que Job nous marque d'une maniere admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très ſimple en même tems & très ſublime. * *Ce que nous venons de dire, n'eſt qu'une petite partie de ſes œuvres: que ſi ce que nous avons entendu eſt ſeulement comme une goutte en comparaiſon de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc ſoutenir le tonnerre de ſes merveilles & de ſa toute-puiſſance?* Le peu qu'il nous découvre de ſa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il eſt, & ſurpaſſe néanmoins notre intelligence. Il ſe rabaiſſe, & nous ne ſaurions atteindre juſqu'à lui dans le tems même qu'il deſcend juſqu'à nous. Il eſt contraint d'emploier *notre* langage & nos penſées pour ſe rendre intelligible, & alors même nous ſommes plutôt éblouïs de ſa lumiere, que véritablement éclairés. Que ſeroit-ce donc s'il ſe montroit dans toute ſa majeſté? s'il levoit les

Job. 26. 14.

* Ecce, hæc ex parte ſermonis ejus audierimus, dictâ ſunt viarum ejus: & quis poterit tonitruum cum vix parvam ſtillam magnitudinis illius audierit?

les voiles qui en temperent l'éclat? s'il vouloit nous dire tout ce qui eſt? Quelles oreilles ſeroient à l'épreuve d'un tel tonnerre? Quels yeux ne ſeroient point aveuglés par une lumiere ſi diſproportionnée à leur foibleſſe? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?*

VII. *Endroits tendres & touchans.*

On ne pourroit croire qu'une telle majeſté fût capable de ſe rabaiſſer comme elle fait en parlant aux hommes, ſi l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves preſque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature ne l'eſt pas encore aſſez pour ſon amour.

* *J'ai nourri des enfans*, dit-il par la bouche d'Iſaïe, *& je les ai élevés; & après cela ils m'ont mépriſé. Le bœuf connoit celui à qui il eſt, & l'âne l'étable de ſon maître: mais Iſrael ne m'a point connu.* Iſai. 1. v. 2. 3.

† *Maintenant donc, vous habitans de Jeruſalem, & vous hommes de Juda, ſoiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait? Eſt-ce* que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle* Iſai. 5. 3. 4.

* Filios enutrivi, & exaltavi: ipſi autem ſpreverunt me. Cognovit bos poſſeſſorem ſuum, & aſinus præſepe domini ſui: Iſrael autem me non cognovit.

† Nunc ergo, habitatores Jeruſalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid eſt quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruſcas?

le portât de bons raiſins, au-lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?

Jerem. 3. 1. * *On dit d'ordinaire: ſi une femme, après avoir été répudiée par ſon mari, & l'avoir quitté, en épouſe un autre, ſon mari la reprendra-t-il encore? & cette femme n'eſt-elle pas conſiderée comme impure & comme deshonorée? Mais pour vous, ô fille d'Iſraël, vous vous êtes corrompue avec pluſieurs qui vous aimoient: & néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, & je vous recevrai.*

Iſai. 46. 3. 4. † *Ecoutez-moi, maiſon de Jacob, & vous tous qui êtes reſtés de la maiſon d'Iſraël; vous que je porte dans mon ſein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore juſqu'à la vieilleſſe, je vous porterai juſqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous ſoutiendrai: je vous porterai, & je vous ſauverai.*

Iſai. 66. 3. ‡ *Comme une mere careſſe ſon petit enfant, ainſi je vous conſolerai, & vous trouverez votre paix dans Jeruſalem.*

Iſai. 40. 34. 35. ¶ *Sion a dit: Le Seigneur m'a abandonnée, le*

* Vulgò dicitur: ſi dimiſerit vir uxorem ſuam & recedens ab eo duxerit virum alterum; numquid reverteretur ad eam ultrà? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis: tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego ſuſcipiam te.

† Audite me, domus Jacob, & omnis reliquus domûs Iſrael, qui portamini à meo utero, qui geſtamini à mea vulva. Uſque ad ſenectam ego ipſe, & uſque ad canos ego portabo. Ego feci, & ego feram; ego portabo, & ſalvabo.

‡ Quomodo ſi cui mater blandietur, ita ego conſolabor vos, & in Jeruſalem conſolabimini.

¶ Dixit Sion: Dereliquit me Dominus, & Do-

le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier ſon enfant, & n'avoir point de compaſſion du fils qu'elle a porté dans ſes entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaiſons, quelque tendres qu'elles ſoient, ne ſuffiſent pas encore à Dieu, pour nous témoigner juſqu'où va ſa tendreſſe & ſa ſolicitude, pour des hommes qui le méritent ſi peu. Ce ſouverain maitre de l'univers ne dédaigne pas de ſe comparer à une poule, qui tient toujours ſes ailes étendues pour y recevoir ſes petits, & il déclare que le plus petit de ſes ſerviteurs lui eſt auſſi cher & auſſi précieux que nous l'eſt la prunelle de l'œil. † *Jeruſalem, Jeruſalem, qui tues les Prophetes, & qui lapides ceux qui ſont envoiés vers toi; combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes ailes, & tu ne l'as pas voulu?* Il dit lui-même, en parlant de ſon peuple? * *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.* *Matt.* 23. 37. *Zach* 2. 8.

De là viennent ces expreſſions ſi ordinaires dans l'Ecriture, dont il eſt étonnant que

Dominus oblitus eſt mei. Numquid obliviſci poteſt mulier infantem ſuum, ut non miſereatur filio uteri ſui? Et ſi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviſcar tui.

† Jeruſalem, Jeruſalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te miſſi ſunt: quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas, & noluiſti?

* Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.

que des créatures oſent ſe ſervir à l'égard de Dieu: * *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil: Couvrez-moi ſous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oſerois-je parler de la ſorte, & à qui pourrois-je dire que je lui ſuis précieux comme la prunelle de ſes yeux? Mais c'eſt vous-même qui m'inſpirez & me commandez cette confiance. Rien n'eſt plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle eſt mon image. Qu'elle le ſoit auſſi, ô mon Dieu, dans tout le reſte; & multipliez les ſecours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par raport à elle, en l'environnant de paupieres & de défenſes. *Cuſtodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiſeaux de proie, & je ne puis leur échaper, ſi je ne me réfugie dans votre ſein. Vous avez appris à des petits encore foibles à ſe retirer ſous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette ſolicitude & cette tendreſſe pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'oſe, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Ps. 16. 8.

Rien

* Cuſtodi me ut pupillam oculi; ſub umbra alarum tuarum protege me.

Rien n'eſt plus tendre ni plus touchant que l'hiſtoire admirable de Joſeph; & il eſt difficile de retenir ſes larmes, * lorſqu'on le voit obligé de ſe détourner ou de ſe retirer pour eſſuier les ſiennes, parce que ſes entrailles étoient attendries par la préſence de Benjamin; ou lorſqu'après s'être fait connoitre, il ſe jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embraſſé, mêle ſes larmes aux ſiennes, & en fait autant à l'égard de ſes autres freres, ſur chacun deſquels il eſt dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parla; & ce ſilence eſt infiniment plus éloquent que tous les diſcours. La ſurpriſe, la douleur, le ſouvenir du paſſé, la joie, la reconnoiſſance, étouffent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui ſignifient tout ce qu'ils penſent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les † triſtes lamentations de

* Feſtinavitque, quia commota fuerant viſcera ejus ſuper fratre ſuo, & erumpebant lacrymæ. *Gen.* 43. 30.

En oculi veſtri, & oculi fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos. . . Cùmque amplexatus recidiſſet in collum Benjamin fratris ſui, flevit, illo quoque ſimiliter flente ſuper collum ejus. Oſculatuſque eſt Joſeph omnes fratres ſuos, & ploravit ſuper ſingulos. Poſt quæ auſi ſunt loqui ad eum. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

† Quomodo ſedet ſola civitas plena populo: facta eſt quaſi vidua domina gentium? . . Viæ Sion lugent, eo quòd non ſint qui veniant ad ſolemnitatem. . . Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus ſqualidæ. . . Sederunt in terra, conticuerunt ſenes filiæ Sion: conſperſerunt cinere capita ſua, accincti ſunt ciliciis. . . Parvuli de-

de Jérémie ſur la ruïne de Jeruſalem; qu'on voit cette ville, autrefois ſi peuplée, réduite en une affreuſe ſolitude; la maitreſſe des nations, devenue comme une veuve déſolée; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus perſonne qui aille à ſes ſolennités; ſes prêtres & ſes vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit; ſes vieillards couverts de cendre & de cilices, ſoupirer ſur les triſtes ruïnes de leur patrie; ſes enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir: on eſt prêt à s'écrier avec le Prophete: * *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jeruſalem?*

Jerem. 9. 1.

C'eſt cet état de Jeruſalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophetes des plaintes ſi tendres, & des prieres ſi vives. † *Seigneur, regardez-nous du ciel: jettez les yeux ſur nous de votre demeure ſainte, & du trône de votre gloire. Où eſt maintenant votre zèle & votre force? Où eſt la tendreſſe de vos entrailles & de vos miſéricordes? Elle ne ſe répand plus ſur moi. . .* ‡

Iſai. 63. 15.

Ce-

petierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lamen. c. 1. v. 1-4. c. 2. v. 20. c. 4. v. 4.*

* Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum? & plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

† Attende de cœlo, & vide de habitaculo ſancto tuo, & gloriæ tuæ. Ubi eſt zelus tuus, & fortitudo tua; multitudo viſcerum tuorum & miſerationem tuarum? ſuper me continuerunt ſe.

‡ Et nunc, Domine, pater noſter es tu. . . & fictor noſter tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce reſpice, populus tuus omnes nos: Civitas ſancti tui facta eſt deſer-

Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'eſt vous qui nous avez formés, & nous ſommes les ouvrages de vos mains. . . Jettez les yeux ſur nous, & conſidérez que nous ſommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un déſert: Sion eſt déſerte: Jeruſalem eſt déſolée. Le temple de notre ſanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus ſomptueux ne ſont plus que des ruïnes. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le ſilence, & nous affligerez-vous juſqu'à l'extrémité? Iſai. 64. 8. 12.

VIII. CARACTERES.

Il n'eſt pas étonnant que l'Eſprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les differens caracteres des hommes avec des couleurs ſi vives. C'eſt lui qui a mis dans notre cœur tous les ſentimens raiſonnables qui s'y trouvent, & il connoit mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente ſimplicité de l'enfance, dans *le récit que fait Joſeph à ſes freres

ſerta: Sion deſerta facta eſt, Jeruſalem deſolata eſt. Domus ſanctificationis & gloriæ noſtræ, ubi laudaverunt te patres noſtri, facta eſt in exuſtionem ignis; & omnia deſiderabilia noſtra verſa ſunt in ruinas. Numquid ſuper his continebis te, Domine: tacebis, & affliges nos vehementer?

* Hæc ergo cauſa ſomniorum atque ſermonum, invidiæ & odii fomitem miniſtravit. *Gen.* 37. 8.

res de ſonges qui devoient allumer leur jalouſie & leur haine contre lui, & qui l'allumerent en effet?

Quand le même Joſeph ſe découvre à ſa famille, il ne dit que deux mots, mais qui ſont puiſés dans le fonds même de la nature: * *Je ſuis Joſeph. Mon pere vit-il encore?* Voilà de ces traits d'éloquence qui ſont inimitables. L'hiſtorien Joſeph n'a pas ſenti cette beauté: du moins il ne l'a pas conſervée dans ſon récit. Le long diſcours qu'il y ſubſtitue, quoique beau en lui-même, n'eſt pas en ſa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractere d'une joie ſubite & impétueuſe. S. Pierre avoit été mis en priſon. En aiant été tiré miraculeuſement, il vint à la maiſon de Marie mere de Jean, où les fidèles étoient aſſemblés & en prieres. † Quand il eut frapé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu ſa voix, au-lieu de lui ouvrir, dans le tranſport où elle étoit, courut vers les fidèles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & ſur-tout d'une mere, a auſſi un langage & un caractere qui lui ſont particuliers. Je ne ſai s'il eſt poſſible de les mieux repréſenter qu'ils le ſont dans l'hiſtoire admirable de Tobie. Dès que ce cher

* Elevavit vocem cum fletu . . & dixit fratribus ſuis: Ego ſum Joſeph. Adhuc pater meus vivit? *Gen.* 45. 2. 3.

† Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, ſed intrò currens nuntiavit ſtare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

Cher fils fut parti pour ſon voiage, ſa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconſolable; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais ſa douleur augmenta infiniment, lorſqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. * *Ah, mon fils, mon fils, s'écria-t-elle, baignée de larmes, pourquoi vous avons-nous envoié ſi loin, vous qui étiez la lumiere de nos yeux, le bâton de notre vieilleſſe, le ſoulagement de notre vie, & l'eſpérance de notre poſtérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puiſque vous ſeul nous tenez lieu de toutes choſes. Rien ne la pouvoit conſoler, & ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendroit.* On peut juger de l'effet que produiſit le retour de Tobie & de Raphael. *Le chien qui les avoit ſuivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il ſembloit temoigner ſa joie par le mouvement de ſa queue, & par ſes careſſes. Le pere* Tob. 10. 4. 5. 7.

* Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te miſimus peregrinari, lumen oculorum noſtrorum, baculum ſenectutis noſtræ, ſolatium vitæ noſtræ, ſpem poſteritatis noſtræ? Omnia ſimul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis. . . Illa autem nullo modo conſolari poterat, ſed quotidie exiliens circumſpiciebat, & circuibat vias omnes per quas ſpes remeandi videbatur, ut procul videret eum, ſi fieri poſſet, venientem.

pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, ſe leva & ſe mit à courir, s'expoſant à tomber à chaque pas; & donnant la main à un ſerviteur, il s'en alla au-devant de ſon fils. L'aiant rencontré, il l'embraſſa & ſa mere enſuite, & ils commencerent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu, & lui aiant rendu graces, ils s'aſſirent. Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonſtance même du chien, qui eſt tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui ſe paſſe dans l'ame de ceux qui ſont livrés à l'inſatiable deſir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puiſſe parvenir un mortel, & tout le monde fléchiſſoit le genou devant lui, à l'exception du ſeul Mardochée. * *Mais*, dit-il en confidence à ſes amis, en leur ouvrant ſon cœur, *quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer aſſis devant la porte du palais du Roi quand je paſſe.* Ce trait n'eſt pas échapé à Mr. Racine, il a bien ſu en profiter.

Eſth. 5. 13.

Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Mes

* Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum ſedentem ante fores regias.

Mes richeſſes des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau roial.
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légere.
Mais Mardochée aſſis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits:
Et toute ma grandeur me devient inſipide,
Tandis que le ſoleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la ſuppreſſion d'un ſeul mot nous peint d'une maniere merveilleuſe le caractere d'une perſonne fortement occupée d'un objet. L'Eſprit de Dieu avoit révélé à David que l'Arche auroit enfin une demeure fixe ſur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. * Ce ſaint Roi tout tranſporté hors de lui-même, & comme dans une ſainte ivreſſe, ſans rendre compte de ce qui s'eſt paſſé en lui, ni de qui il parle, & ſuppoſant que les autres, auſſi-bien que lui, ne ſont occupés que de Dieu, & du myſtère qui vient de lui être

* Repletus ſpiritu ſancto civis iſte, & multa de amore & deſiderio civitatis hujus volvens ſecum, tamquam plura intus apud ſe meditatus; erumpit in hoc, FUNDAMENTA EJUS. S. *Auguſt. in Pſalm.* 86.

tre révélé, s'écrie: * *Sa demeure ſtable & ferme eſt ſur les ſaintes montagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promeſſes, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Iſrael. Sa demeure eſt deſormais fixe parmi nous. Son Arche ne ſera plus errante. Son Sanctuaire ne ſera plus incertain: & Sion ſera dans tous les ſiecles le lieu de ſon repos. *Fundamenta ejus in montibus ſanctis.*

Pſ. 86. 1. 2.

C'eſt par le même ſentiment que Madeleine, lorſqu'elle cherchoit Jéſus-Chriſt dans le tombeau, toute occupée de l'objet de ſon amour & de ſes deſirs, croiant voir un jardinier, lui dit, ſans l'avertir de qui elle parloit: *Seigneur, ſi c'eſt vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* † Tranſportée hors d'elle-même par l'ardeur de ſon amour, elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'eſprit celui qu'elle cherche.

Joan. 20. 15.

Les Pſeaumes ſeuls fourniſſent une infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence, pour le ſtile ſimple, le ſublime, le tendre, le véhément, le pa-

* Fundamenta ejus [ou *plutôt*, fundatio ejus, ſedes ejus fundata, firma] in montibus ſanctis. Diligit Dominus portas Sion ſuper omnia tabernacula Jacob.

† Vis amoris hoc agere ſolet in animo, ut quem ipſe ſemper cogitat, nullum alium ignorare credat. *S. Greger. Pap.*

pathétique. On peut lire ce que dit ſur ce ſujet M. Boſſuet Evêque de Meaux dans le ſecond chapitre de ſa préface ſur les Pſeaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia & ſuavitate pſalmorum.* On y reconnoit par-tout le génie vif & ſublime de ce grand homme. J'en raporterai ici un ſeul endroit, qui ſuffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire ſentir les beautés de l'Ecriture ſainte: c'eſt celui où David fait la deſcription d'une tempête. *Pſ.* 106. 25. &c.

„ Sit exempli loco illa tempeſtas: *Dixit, & adſtitit ſpiritus procellæ: intumuerunt fluctus: aſcendunt uſque ad cœlos, & deſcendunt uſque ad abyſſos.* Sic undæ „ ſuſque deque volvuntur. Quid homines? *Turbati ſunt, & moti ſunt ſicut ebrius: & omnis eorum ſapientia abſorpta eſt;* „ quam profectò fluctuum animorumque „ agitationem non Virgilius, non Homerus, tanta verborum copia æquare potuerunt. Jam tranquillitas quanta; *ſtatuit procellam ejus in aurem, & ſiluerunt fluctus ejus.* Quid enim ſuavius, quàm „ mitem in auram deſinens gravis procellarum tumultus, ac mox ſilentes fluctus poſt fragorem tantum? Jam, quod „ noſtris eſt proprium, majeſtas Dei quanta in hac voce: *Dixit, & procella adſtitit?* Non hîc Juno Æolo ſupplex; non „ hîc Neptunus in ventos timidis exaggeratiſque vocibus ſæviens, atque æſtus „ iræ ſuæ vix ipſe interim premens. Uno

„ no ac ſimplici juſſu ſtatim omnia pera-
„ guntur.

Dieu commande, & la mer s'enfle & s'agite: les flots s'élevent juſqu'aux cieux, & deſcendent juſqu'au fond des abîmes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux Zéphyre, & l'agitation tumultueuſe des flots en un profond ſilence. Quelle vivacité & quelle variété d'images!

CAN-

CANTIQUE DE MOYSE

après le paſſage de la Mer Rouge,

Expliqué ſelon les règles de la Rhétorique.

L'explication de ce Cantique eſt de M. HERSAN, ancien profeſſeur de Rhétorique au College du Pleſſis. Son nom & ſa réputation doivent faire attendre quelque choſe d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit ſans peine, s'il étoit encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

V. 1. CANTEMUS *Domino: glorioſè enim magnificatus eſt. Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*
a Heb. Cantabo.

V. 2. *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus eſt mihi in ſalutem. Iſte Deus meus, & glorificabo eum: Deus patris mei, & exaltabo eum.*

V. 3. *Dominus quaſi vir pugnator: Omnipotens, nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli: Jehova nomen ejus.

V. 4. *Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare: electi principes ejus ſubmerſi ſunt in mari rubro.*

V. 5. *Abyſſi operuerunt eos: deſcenderunt in profundum quaſi lapis.*

V. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata eſt in fortitudine: dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.*

V. 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adver-*

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater ſa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, parce qu'il eſt devenu mon ſalut (*ou*, mon Sauveur.) C'eſt lui qui eſt mon Dieu, & je publierai ſa gloire. Il eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier: ſon nom eſt Jéhova.

Il a renverſé dans la mer les chariots de Pharaon; & ſon armée: les plus diſtingués d'entre ſes officiers ont été ſubmergés dans la mer rouge.

Ils ont été enſevelis dans les abîmes: ils ſont deſcendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater ſa force: votre droite, Seigneur, a briſé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puiſſance &

de

verſarios tuos. Miſiſti iram tuam, a *quæ devoravit eos ſicut ſtipulam.*

a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni &, ni aucune autre conjonction. L'expreſſion en eſt plus vive.

V. 8. *Et in ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ*: b *ſtetit unda fluens*: c *congregatæ ſunt abyſſi in medio mari.*

b *Heb.* Steterunt, ſicut acervus, fluenta.
c *Heb.* Coagulatæ ſunt.

V. 9. *Dixit inimicus: Perſequar, & comprehendam: dividam ſpolia; implebitur anima mea; evaginabo gladium meum*; d *interficiet eos manus mea.*

d *Heb.* Poſſidebit, ou poſſidere faciet.

V. 10. e *Flavit ſpiritus tuus*, & *operuit eos mare. Submerſi ſunt quaſi plumbum in aquis vehementibus.*

e *Heb.* Suffiaſti ſpiritu tuo.

V. 11. *Quis ſimilis tui in* f *fortibus, Domine, quis ſimilis tui, magnificus in ſanctitate*, g *terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?*

f Le mot Hébreu ſignifie également *Dieux* & *forts.*
g *Heb.* Terribilis laudibus.

V. 12. *Extendiſti manum tuam*, h & *devoravit eos terra.*

h & n'eſt point dans l'Hébreu.

V. 13. *Dux fuiſti in miſericordia tua populo quem redemiſti*: & i *portaſti eum in fortitudine tua ad*

i *Heb.* deduces,

de votre gloire, vous avez terraſſé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colere: elle les a dévorés comme une paille.

Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées: l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau: les flots de l'abime ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi diſoit: Je les pourſuivrai; je les atteindrai; je partagerai les dépouilles; j'aſſouvirai mes deſirs; (*ou* je ſatisferai ma vengeance) je tirerai mon épée; ma main me les aſſujettira [de nouveau.]

Vous avez ſouffié, & la mer les a abîmés. Ils ſont tombés au fond des eaux violentes, comme une maſſe de plomb.

Qui d'entre les dieux eſt ſemblable à vous? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroître avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont autant de merveilles?

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté; & vous le conduirez par votre

ad habitaculum ſanctum tuum.

v. 14. [k] *Aſcenderunt populi & irati ſunt: dolores obtinuerunt habitatores Philiſthiim.*

k *Heb.* Audient populi.

v. 15. *Tunc conturbati ſunt principes Edom: robuſtos Moab obtinuit tremor:* [l] *obriguerunt omnes habitatores Chanaan.*

l *Heb.* diſſolventur.

v. 16. *Irruat ſuper eos formido & pavor: in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quaſi lapis, donec pertranſeat populus tuus, Domine, donec pertranſeat populus tuus iſte, quem poſſediſti.*

v. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmiſſimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine: Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

v. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

v. 19. *Ingreſſus eſt enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare; & reduxit ſuper eos dominus aquas maris: filii autem Iſraël ambulaverunt per ſiccum in medio ejus.*

tre puiſſance juſqu'au lieu de votre demeure ſainte.

Les peuples l'apprendront, & en ſeront conſternés: les habitans de la Paleſtine en ſeront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée ſeront dans le trouble: les chefs de Moab trembleront de fraieur: tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront ſur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, juſqu'à ce que votre peuple ſoit paſſé, Seigneur; juſqu'à ce que ſoit paſſé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les [a] établirez ſur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous conſtruirez, Seigneur, pour vous ſervir de demeure; dans ce ſanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

Le Seigneur regnera dans l'éternité, & au-delà de tous les ſiecles.

Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie; & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer: mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.

[a] Lett. vous les planterez.

CAN-

CANTIQUE DE MOYSE,

Expliqué ſelon les règles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut paſſer à bon droit pour une des plus éloquentes pieces de l'antiquité. Le tour en eſt grand, les penſées nobles, le ſtile ſublime & magnifique, les expreſſions fortes, les figures hardies; tout y eſt plein de choſes & d'idées qui frapent l'eſprit, & ſaiſiſſent l'imagination. Cette piece, qui, ſelon le ſentiment de quelques perſonnes, a été compoſée par Moyſe en vers Hébreux, ſurpaſſe tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poëtique, n'ont rien qui en approche. Perſonne n'a plus d'eſtime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaiſir pendant pluſieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguſte au commencement du troiſieme livre des Géorgiques, & à la fin du huitieme de l'Enéide; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre: quoique ces endroits ſoient très beaux, je les trou-

v. 16. 39.

v. 675-728.

v. 287-302.

ve

ve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroît tout de glace, & Moyſe tout de feu. Il en eſt de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrieme livre, & dans la derniere des Epodes.

Ce qui ſemble favoriſer ces deux poëtes & les autres profanes, c'eſt qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du ſtile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture ſainte. Mais auſſi l'Ecriture ſainte que nous avons, n'eſt qu'une traduction: & l'on ſait combien les meilleures traductions Françoiſes de Ciceron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puiſqu'il nous en reſte encore plus dans ſes copies, que dans tout le Latin de l'ancienne Rome, & dans tout le Grec d'Athenes. Elle eſt ſerrée, conciſe, dégagée des ornemens étrangers, qui ne ſerviroient qu'à ralentir ſon impétuoſité & ſon feu. Ennemie des longs circuits, elle va à ſon but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de penſées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre ſenſibles les objets les plus éloignés des ſens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majeſtueuſe ſimplicité, qui la mettent au deſſus de toute l'éloquence paienne. Que l'on prenne ſeulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les ré-

réflexions que nous allons faire, & l'on ſera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au paſſage de la mer rouge, eſt l'occaſion de ce Cantique. Le deſſein du Prophete eſt de s'abandonner aux tranſports de joie, d'admiration, de reconnoiſſance ſur ce grand miracle: de chanter les louanges du Dieu liberateur; de lui rendre des actions de graces publiques & ſolennelles, & d'inſpirer au peuple les mêmes ſentimens.

EXPLICATION DU CANTIQUE.

V. 1. *CAntemus* (Heb. *cantabo*) *Domino: glorioſè enim magnificatus eſt. Equum & aſcenſorem dejecit in mare.* „ Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il „ a fait éclater ſa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Moyſe plein d'admiration, de reconnoiſſance, & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de ſon cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive

ve reconnoiſſance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur?

Cet exorde eſt la propoſition ſimple de toute la piece. Il eſt comme l'abregé & le point de vue, où toutes les parties du tableau ſe raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'eſprit en liſant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophete tire tant de beautés & tant de richeſſes d'une propoſition qui paroît ſi ſimple & ſi ſtérile.

Cantabo, eſt bien plus énergique, plus intereſſant, plus tendre, que ne ſeroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux ſur les Egyptiens ne reſſemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte ſur un autre peuple, & dont le fruit eſt général, vague, commun, preſque imperceptible à chaque particulier. Ici tout eſt propre à chaque Iſraelite, tout eſt perſonnel. Dans ce premier moment chacun penſe à ſes propres fers rompus, chacun croit voir ſon cruel maitre noié, chacun ſent le prix de ſa propre liberté qui lui eſt aſſurée pour toujours. Car il eſt naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeller tout à ſoi, & de ſe compter ſeul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce ſingulier, *le cheval, le cavalier*, qui embraſſe la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, eſt bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce ſingulier eſt bien plus propre à marquer la facilité & la promtitude de

de la ſubmerſion. La cavalerie Egyptienne étoit nombreuſe, formidable, & couvroit des plaines entieres. Il auroit fallu une victoire continuée pendant pluſieurs jours, pour la défaire & pour la mettre en pieces. Mais à Dieu ſa défaite n'a couté qu'un inſtant, qu'un effort, qu'un ſeul coup. Il l'a toute renverſée, noiée, abîmée, comme ſi ce n'avoit été qu'un ſeul cheval, & qu'un ſeul cavalier. *Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, &c. Voilà l'amplification du premier mot du Cantique: *Cantabo.* Voions comment cela eſt dévelopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'eſt par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure eſt énergique, pour *cauſa fortitudinis*, qui eſt plat & languiſſant: outre que *fortitudo mea* fait ſentir que Dieu tint ſeul lieu de courage aux Iſraelites, & les diſpenſa de faire aucun uſage du leur.

Laus mea. Le ſujet de mes louanges. Même figure, & de même énergie. *Il eſt* l'unique ſujet de mes louanges. Aucun inſtrument ne les partage avec lui. La puiſſance, la ſageſſe, l'induſtrie humaine n'y peuvent être aſſociées. Il mérite ſeul toute ma reconnoiſſance, puiſqu'il a ſeul tout fait, tout ordonné, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus eſt mihi in ſalutem. Le ſiecle d'Auguſte auroit dit, *me ſervavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'eſt char-

chargé de faire lui-même tout ce qu'il falloit pour me ſauver. Il a fait de mon ſalut ſon affaire propre, & perſonelle: & ce qui eſt bien plus expreſſif, *il eſt devenu mon ſalut.*

Iſte Deus meus. Iſte, eſt emphatique, & ſignifie beaucoup plus qu'il ne paroît. *Iſte*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations: des dieux ſans force, ſans parole, ſans vie: mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre paſſage, celui-là eſt mon Dieu: c'eſt lui ſeul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double raport: l'un à Dieu, l'autre à l'Iſraelite. Dans le premier: Dieu paroît n'être grand, n'être puiſſant, n'être Dieu que pour moi. Diſtrait ſur le reſte de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma ſureté; & il eſt prêt à ſacrifier à mes interêts toutes les nations de la terre. Dans le ſecond raport: *Iſte Deus meus*, *C'eſt lui qui eſt mon Dieu*: Je n'en aurai jamais d'autre. Je réunis en lui ſeul tous mes vœux, tous mes deſirs, toute ma confiance. Il eſt ſeul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur. Cette répétition eſt la choſe du monde la plus tendre. Celui dont je releve la grandeur, n'eſt point un Dieu étranger, inconnu juſqu'à ce jour, protecteur pour une occaſion paſſagere, &

prêt à accorder le même secours à tout autre. Non: c'eſt l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté eſt héréditaire. J'ai mille preuves domeſtiques de ſon amour conſtant, perpétué de race en race juſqu'à moi. Ses anciens bienfaits, étoient des titres & des gages qui m'en aſſuroient de pareils. C'eſt le Dieu de mon pere. C'eſt le Dieu qui s'eſt montré tant de fois à Abraham, à Iſaac, à Jacob. C'eſt le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promeſſes qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quaſi vir pugnator.* Dans l'Hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire: comme il eſt le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'armée de Pharaon: mais c'étoit trop peu dire. Il regarde ſon Dieu comme un ſoldat, comme un capitaine: il lui met, pour parler ainſi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quaſi vir pugnator: Omnipotens nomen ejus. L'Hébreu porte: *Jehova vir belli: Jehova nomen ejus.* Moyſe inſiſte ſur le terme *Jehova*, pour mieux faire ſentir par cette répétition, quel eſt ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Iſrael. Comme s'il diſoit: *Jehova, le Seigneur, a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille? Oui, je le répete: C'eſt le Dieu ſu-

prê-

prême en personne, c'est le Dieu unique, c'est, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui possede seul toute la plénitude de l'être: c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, disoit Moyse aux Israelites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous demeurerez dans le silence*: c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Qui est... Ego sum, qui sum.

Exod. 14. 14.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon & son armée: les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum & ascensorem*; *le cheval & le cavalier*.

1. *Currus Pharaonis*. 2. *exercitum ejus*. 3. *electi principes ejus*. Belle gradation!

Que disons-nous de cette admirable amplification: *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssi operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis?* Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare*. Vous voyez dans nous ces mots une suite d'images qui se succedent & se groſſissent par degrés. 1. *projecit in mare*. 2. *submersi*

ſunt in mari rubro. Tous ſubmergés dans la mer rouge. *Submerſi ſunt*, enchérit ſur *projecit... In mari rubro*, eſt une circonſtance qui fixe plus que *mari* ſimplement. Heb. *in mari Suph.* Il ſemble que Moyſe veuille relever la grandeur de la puiſſance que Dieu a fait paroître dans une mer qui faiſoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit ſous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon: c'eſt-à-dire, les plus ſuperbes, & peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Iſrael: enfin les plus capables de ſe ſauver du naufrage, ſont ſubmergés comme les moindres ſoldats. 4. *Abyſſi operuerunt eos.* Quelle image! Ils ſont couverts, abîmés, diſparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une ſimilitude, qui eſt comme le gros trait qui figure la choſe: *deſcenderunt in profundum quaſi lapis.* Tout fiers qu'ils ſont, ils ne font pas plus de réſiſtance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

* Iſa.

Après cela que devoit penſer Moyſe? que devoit-il dire? C'eſt une des plus importantes règles de Rhétorique & à laquelle Ciceron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action ſurprenante, ou même d'une circonſtance extraordinaire, il faut ſortir de l'air tranquille & paiſible de la narration, pour ſe répandre dans des mouvemens plus ou moins impétueux

ſelon

ſelon la nature du ſujet: ce qui ſe fait preſque toujours par des apoſtrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le diſcours & l'auditeur. C'eſt ce que Moyſe fait dans tout ce cantique d'une maniere inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata eſt in fortitudine: dextera tua, Domine, percuſſit inimicum; & in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos. v. 6.

Il y a ici pluſieurs choſes à remarquer.

1. Moyſe pouvoit dire: *Deus magnificavit fortitudinem ſuam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela ſeroit foible & languiſſant, pour exprimer une ſi grande action! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une eſpece d'enthouſiaſme: *Dextera tua, Domine, magnificata eſt, &c.*

2. Il pouvoit dire: *O Domine, magnificaſti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point aſſez d'idée, & n'a rien de ſenſible: au-lieu que dans l'expreſſion de Moyſe, vous voiez, vous diſtinguez, pour ainſi dire, la main de Dieu, qui écraſe les Egyptiens. D'où je conclus tout à la fois, que la véritable éloquence eſt celle qui perſuade: qu'elle ne perſuade ordinairement qu'en touchant: qu'elle ne touche que par des choſes & par des idées palpables: & que par toutes ces raiſons l'éloquence de l'Ecriture Sainte eſt la plus parfaite de toutes, puiſque les choſes les plus ſpirituelles & les plus métaphyſiques

y ſont repréſentées ſous des images vives & ſenſibles.

3. *Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Belle répétition, & néceſſaire pour mieux faire ſentir la puiſſance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater ſa force*, n'aiant déſigné l'événement qu'en général & confuſément, le Prophete croit n'en avoir pas aſſez dit; & pour marquer la maniere de cette action, il répéte auſſi-tôt: *Votre droite a briſé l'ennemi.* C'eſt le génie des grandes paſſions, de répéter ce qui ſert à les entretenir. Nous voions cela dans tous les endroits paſſionnés des meilleurs auteurs. Et c'eſt ce qui régne particulierement dans les Pſeaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ deposuisti adversarios tuos.* L'Hébreu porte: *In multitudine elationis* (*celsitudinis*) *tuæ destruxisti insurgentes contra te.* Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu dévelopées.

1. Par ces mots: *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur ſacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui ſe redreſſe, qui prend un air haut & fier, qui s'éleve à proportion de ce qu'un petit inférieur oſe s'élever contre lui, & qui ſe plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens ſe comptoient pour quelque choſe de grand: ils s'attaquoient à Dieu même: ils demandoient fierement, *Quel eſt*

Exod. 5. 2.

donc

donc ce Seigneur? Mais, à meſure que ces inſolens s'élevoient ſelon toute leur étendue, Dieu s'élevoit auſſi, & prenoit contre eux toute l'élévation de ſa grandeur infinie, toute la hauteur de ſa majeſté ſuprême: *alta à longè cognoſcit.* Et c'eſt de là qu'il a renverſé ſes ennemis ſi pleins d'eux-mêmes, & les a rabaiſſés non-ſeulement contre terre, mais dans les abîmes les plus profonds de la mer. *Pſ.* 137. 6.

2. *Inſurgentes contra* TE. Ce n'eſt pas contre Iſrael que les Egyptiens ſe ſont déclarés: c'eſt vous-même qu'ils ont oſé attaquer: c'eſt vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre: c'eſt à vous qu'ils faiſoient la guerre: *contrà te.* Ce tour eſt délicat & touchant, pour intereſſer Dieu même dans la cauſe d'Iſrael.

Vous avez envoié votre colere; elle les dévorés comme une paille. Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées: l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau, les flots de l'abîme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la mer. L'ennemi diſoit: Je les pourſuivrai; je les atteindrai; je partagerai les dépouilles; j'aſſouvirai mes déſirs, ou, *je ſatisferai ma vengeance, je tirerai mon épée; ma main les aſſujettira* de nouveau. *Vous avez ſouffié, & la mer les a abîmés. Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb.* v. 7. 8. 9. 10.

Moyſe revient à ſa narration, non pas comme aux verſets 4 & 5, par une deſcrip-

cription toute pure, mais en continuant ſon apoſtrophe à Dieu ; ce qui paſſionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au deſſus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la propoſition ſimple qui lui ſert d'exorde, plus on voit augmenter la force de ſes amplifications.

Miſiſti iram tuam. Quelle figure ! quelle expreſſion ! Le Prophete donne à la colere divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un miniſtre ardent & zèlé, que le Juge tranquille envoie du haut de ſon trône exécuter les arrêts de ſa vengeance. Les Rois ont beſoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, ſa colere ſeule lui ſuffit pour punir des coupables. *Vous avez envoié votre colere.* Que de choſes renfermées dans un ſeul mot, qui laiſſe au lecteur le plaiſir de compter lui-même dans ſon imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres inſtrumens de cette colere ! On ſent mieux la beauté de cette expreſſion, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne ſai quoi, qui occupe & qui remplit l'eſprit. Horace a eu en vue cette figure par ſon
Od. 3. l. 1. *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuſe compoſition de la foudre qu'il décrit au huitieme livre de l'Enéide :

So-

Sonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colere? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette penſée. Nous verrons la colere de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela eſt broié, conſumé, abîmé: foibles ſynonymes. Tout cela eſt dévoré: ce ſeroit tout dire. Mais la ſimilitude qui vient après, acheve le portrait. Car dans le mot de *dévorer*, vous concevez une action qui dure quelque tems: mais *ſicut ſtipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc? une armée ſi nombreuſe eſt dévorée comme une paille! Peſez bien ces idées.

Mais comment cela s'eſt-il fait? Dieu par un vent furieux a raſſemblé les eaux, qui ſe ſont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Iſrael y ont paſſé à ſec. Les Egyptiens les y ont pourſuivis, & ils ont été enveloppés dans les flots. Voilà un récit ſimple & ſans ornement. Mais que de beautés, que de richeſſes dans le tour de l'Ecriture! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme: mais cet endroit m'enleve.

In ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ. Le Prophete annoblit le vent en lui donnant Dieu même pour principe; & il anime les eaux, en les repréſentant ſuſceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ſes effets, il emprunte l'image de la colere humaine, dont les vifs tranſports ſont accompagnés d'une reſpiration précipitée, qui cauſe un ſouffle impétueux & violent. Et lorſque cette colere, dans une perſonne puiſſante, ſe tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de ſe renverſer tumultuairement les uns ſur les autres. C'eſt ainſi qu'*au ſouffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées ſe ſont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & ſe ſont entaſſées à la hâte les unes ſur les autres, pour laiſſer paſſer cette colere ſans y mettre obſtacle : au-lieu que les Egyptiens, qui ſe ſont préſentés ſur ſon chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture de la colere divine ſe trouve ſouvent dans les Ecritures. * *La mer l'a*
Pſ. 113. 3. *vu, & a pris la fuite. On a vu les abîmes*
Pſ. 17. 16. *des eaux s'entr'ouvrir ... par le bruit de vos*
Ibid. v. 9. *menaces, Seigneur, & par la reſpiration du ſouffle de votre colere. La fumée de ſa colere*

* Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua, Domine, ab inſpiratione Spiritus iræ tuæ. v. Aſcendit fumus in ira ejus, & ignis, à facie [Heb. ex ore] ejus exarſit: carbones ſuccenſi ſunt ab eo.

re s'eſt élevée: un feu dévorant eſt ſorti de ſa bouche; des charbons en ont été allumés. Faut-il s'étonner qu'une telle colere renverſe & abîme tout?

Congregatæ ſunt abyſſi in medio mari. C'eſt la répétition, & tout enſemble l'amplification de *congregatæ ſunt aquæ.* 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'eſt-à-dire, les eaux ſe ſont priſes & épaiſſies comme de la glace. 2. *Abyſſi* donne une idée beaucoup plus affreuſe que *aquæ.* 3. *In medio mari.* Cette circonſtance a beaucoup d'emphaſe. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau ſolides dans le centre des choſes liquides.

Les deux verſets ſuivans ſont d'une beauté qu'on ne peut aſſez admirer. Au lieu de dire ſimplement, comme nous l'avons déja remarqué, les Egyptiens ſont entrés dans la mer, en pourſuivant les Iſraelites: le Prophete entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il ſe met à leur place, il prend leurs paſſions, & les fait parler; non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le deſir de vengeance, & la chaleur à pourſuivre les Iſraelites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moyſe leur a mis dans la bouche pour varier & paſſionner ſa narration.

Dixit inimicus, pour *dixerunt Ægyptii.* Ce ſingulier, cet *inimicus*, tout cela eſt de bon goût!

Perſequar . . . comprehendam . . . dividam

ſpolia, *&c.* On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on ſe ſent preſque animé en liſant. L'auteur ſacré n'a point mis de conjonction à aucun des ſix verbes qui compoſent le diſcours du ſoldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la diſpoſition d'un homme plein de paſſion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne ſe met pas en peine de mettre des liaiſons & des conjonctions dans ſes penſées, qui demandent de la liberté.

Un autre en ſeroit demeuré là : mais Moyſe va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvoit dire : *Dividam ſpolia, & iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les repréſente regorgeans de dépouilles, & nageans dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'eſt ainſi que porte la Vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui ſuit, ſuppoſe ce ſens, & eſt fort belle. Le plaiſir d'égorger leurs ennemis n'eſt pas moins ſenſible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai* ; mais cela auroit paſſé trop vîte : il leur ménage le plaiſir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frape même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea*, eſt d'une beauté que je ne

ne puis exprimer. On voit dans cette expreſſion un ſoldat ſûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui meſure ſon bras. Je tremble pour les enfans d'Iſrael. Grand Dieu! que ferez-vous pour les ſauver? Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colere peuvent-ils ſuffire pour arrêter vos ennemis? Dieu ſouffle, & la mer les a déja envelopés. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion eſt bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût: & c'eſt pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je ſuis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au-lieu de, *interficiet eos manus mea*, a, *poſſidere faciet eos manus mea: poſſeſſioni reſtituet eos manus mea.* Ce qu'on pourroit traduire: *ma main me les aſſujettira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtreſſe. Ma main me remettra en poſſeſſion* de ces fugitifs. En effet, c'étoit-là le véritable motif de la pourſuite ſi ardente des Egyptiens: l'hiſtoire y eſt formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même-tems le cœur de Pharaon & de ſes ſerviteurs fut changé à l'égard de ce peuple; & ils dirent: A quoi avons-nous penſé, de laiſſer ainſi aller les Iſraelites, afin qu'ils ne nous faſſent plus aſſujettis?* L'intention de Pharaon & de ſes Officiers n'étoit donc pas de tuer & d'exter-

Exod. 14. 5.

terminer les Israelites; ils auroient agi contre leurs interêts. Mais ils songeoient à les forcer, les armes à la main, à rentrer dans l'esclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau.* Le Dieu des Israelites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras: *Educam vos de ergastulo Ægyptiorum,* Exod. 6. 6. *& eruam de servitute, ac redimam in brachio excelso.* Il avoit fait dire plusieurs fois à Ibid. 9. 3. & 15. Pharaon qu'il étendroit sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux: qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maitre & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son peuple de l'esclavage: *Scient Ægyptii quia ego sum Dominus,* Exod. 7. 5. *qui extenderim manum meam super Ægyptum, & eduxerim filios Israel de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui se croit déja vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras, & la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu; & il se dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie insolente, & dans les transports d'une folle confiance: Quoi qu'en ait dit le Dieu d'Israel, *ma main me les assujettira de nouveau.*

V. 10. *Vous avez soufflé, & la mer les a abîmés.*

Ils

Ils ſont tombés au fond des eaux violentes, comme une maſſe de plomb.

Vous avez ſouffle, & la mer les a abîmés. Moyſe pouvoit-il mieux exprimer la ſuprême puiſſance de Dieu ? Il ne fait que ſouffler, pour abîmer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable ſublime. Le *fiat lux*, *& facta eſt lux*, a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abîmés. Que de choſes en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle ſobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'eſt ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur... aut oſtendit etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyſe auroit donné leſſor à ſon imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes deſcriptions fades & inutiles. Il auroit épuiſé tout le ſujet, & avec un pompeux verbiage, & une ſtérile abondance, il auroit appauvri ſa matiere, & fatigué ſon lecteur. Mais ici Dieu ſouffle, la mer obéit, elle tombe ſur les Egyptiens : les voilà tous engloutis. Y eut-il jamais rien de ſi plein, de ſi vif, ni de ſi animé ? Vous ne voiez point d'eſpace entre le ſouffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour ſauver ſon peuple. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb. Conſidérez bien ce dernier

nier

nier trait, qui aide l'imagination, & achève le tableau.

V. 11. *Qui entre les dieux eſt ſemblable à vous? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroître avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont autant de merveilles? Vous*

V. 12. *avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit eſt ſuivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de ſentiment & de reconnoiſſance. Et quel moien de ne pas ſe récrier, & de ne pas ſortir comme hors de ſoi-même à la vue d'une telle merveille? Interrogation, comparaiſon, répétition: toutes figures propres à l'admiration & à l'extaſe.

Magnificus in ſanctitate, &c. Il eſt impoſſible ici d'approcher du ſtile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, ſéparés les uns des autres, ſans liaiſon, & dont chacun eſt compoſé de deux mots aſſez courts. *Magnificus ſanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'eſt pas plus facile d'en rendre le ſens, quelque étendue qu'on donne à la verſion: ce qui d'ailleurs la rend froide & languiſſante, au-lieu que l'Hébreu eſt plein de feu & de vivacité.

V. 13. 17. *Vous, vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple. . . & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu, &c.*

Ces

Ces cinq verſets ſont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à ſon peuple après l'avoir tiré de l'Egypte. Tout y eſt plein d'images vives & touchantes. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendreſſe de Dieu pour ſon peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conſervant pendant tout le voiage, ſelon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de ſon œil, & le portant ſur ſes épaules, comme l'aigle ſe charge de ſes aiglons: ou ſa formidable puiſſance, qui faiſant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'oppoſer au paſſage des Iſraelites, & les rend immobiles comme une pierre: ou enfin l'attention merveilleuſe de Dieu à les établir d'une maniere fixe & permanente dans la terre promiſe, ou plutôt à les y planter: *plantabis in monte hereditatis tuæ*; expreſſion énergique, & qui ſeule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du ſoin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroſer, de la faire croître, de l'environner de foſſés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ſes branches fécondes. *Deut.* 32. 10. 11.

Le Seigneur regnera dans l'éternité, & au-delà de tous les ſiecles. Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie, & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer: mais les enfans v. 18. 19.

sans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.

C'est ici la conclusion de tout le Cantique, par laquelle Moyse promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de les délivrer.

Cette conclusion paroitra peut-être trop simple, en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité, que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures, la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique par une exposition simple & naïve, tant pour délasser les esprits, que pour leur faire comprendre sans figures, sans détours, & sans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Egypte, est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament. Il le rappelle en mille occasions: il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, avec une espece de complaisance: il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet ce n'est pas un seul prodige, mais une longue suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la gran-

grandeur de l'évenement: & cela ne pouvoit pas n'être point de la ſorte, puiſque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit auſſi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les ſens myſtérieux cachés ſous le voile & ſous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut diſconvenir, que la ſortie de l'Egypte ne couvre & ne repréſente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la Tradition, & les prieres de l'Egliſe, nous obligent d'y voir la liberté que le chrétien acquiert par les eaux du batême, & ſon affranchiſſement du joug du Prince du monde. L'Apocalypſe fait un autre uſage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moyſe ſerviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en diſant: Seigneur Dieu, vos œuvres ſont grandes & merveilleuſes, &c. Or comme, ſelon l'Ecriture, les merveilles de la ſeconde délivrance ſurpaſſeront infiniment celles de la premiere, & en aboliront entierement la mémoire; ainſi l'on peut juger que les beautés du ſens ſpirituel de ce Cantique effaceroient celles du ſens hiſtorique.

1. Cor. 6. 10.

Apoc. 15. 2. 4.

Cantantes canticum Moyſi ſervi Dei.

De telles merveilles paſſent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le deſſein de cet ouvrage, où je me ſuis propoſé

ſé de former le goût des jeunes gens par raport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moyſe peut y contribuer plus que toute autre choſe. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un préſent qui lui ſeroit agréable. La modeſtie de l'Auteur l'avoit tenu juſqu'ici comme enſeveli dans les ténèbres: on ne ſera point fâché que la juſte reconnoiſſance d'un diſciple plein de reſpect pour la mémoire de ſon maitre, le faſſe paroître au jour. A la qualité de maitre, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'aiant toujours aimé comme ſon enfant. Il avoit pris dans les Claſſes un ſoin particulier de me former, me deſtinant dès-lors pour ſon ſucceſſeur: & je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au Collège Roial. Je puis dire ſans flaterie, que jamais perſonne n'a eu plus de talent que lui pour faire ſentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'oraiſon funèbre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui eſt la ſeule piece de proſe qu'il ait permis qu'on imprimât, ſuffit pour montrer juſqu'où il avoit porté la délicateſſe du goût: & les vers qu'on a de lui peuvent paſſer pour un modèle en ce genre. Mais il étoit encore plus eſtimable par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit. Bonté, ſimplicité, * modeſtie, deſintéreſſement, mépris des richeſſes, généroſité portée

* *Il n'a jamais voulu conſentir à*

preſ-

preſque juſqu'à l'excès, c'étoit-là ſon caractere. Il ne profita de la confiance entiere qu'un puiſſant * Miniſtre avoit en lui, que pour faire plaiſir aux autres. Quand il me vit Principal au Collège de Beauvais, il ſacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embelliſſemens néceſſaires. Mais les dernieres années de ſa vie, quoique paſſées dans la retraite & l'obſcurité, ont effacé tout le reſte. Il s'étoit retiré à Compiegne, lieu de ſa naiſſance. Là, ſéparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture ſainte, qui avoit toujours fait ſes délices, aiant continuellement dans l'eſprit la penſée de la † mort & de l'éternité, il ſe conſacra entierement au ſervice des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui ſoit dans le Roiaume; & fonda un maitre pour leur inſtruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il aſſiſtoit très ſouvent à leurs leçons: il en avoit preſque toujours quelques-uns à ſa table: il en habilloit pluſieurs: il leur diſtribuoit à tous dans des tems marqués diverſes récompenſes pour les animer: & ſa plus douce conſolation étoit

être du Recteur dans l'Univerſité.

* *M. de Louvois.*

† *Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits ſur ce ſujet, intitulé*, Penſées édifiantes ſur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des Saints Peres.

étoit de penſer qu'après ſa mort ces enfans feroient pour lui la même priere que le fameux Gerſon, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par ſon teſtament à ceux dont il avoit pris ſoin: *Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre ſerviteur Jean Gerſon.* Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque ſorte au milieu des pauvres, ce qui lui reſtoit de bien aiant à peine ſuffi pour une derniere fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour inſtruire les filles, & pour prendre ſoin des malades. Je prie le Lecteur de me pardonner cette digreſſion, que ma tendre reconnoiſſance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excuſable.

FIN DU TOME II.

TA-

TABLE.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHETORIQUE. pag. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des préceptes de Rhétorique. 4

CHAPITRE SECOND.

De la Compoſition. 11

ART. I. *DEs matieres de Compoſition.* page 12

ART. II. *Eſſai de la maniere dont on peut former les jeunes gens à la compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens & modernes.* 22

CHAPITRE TROISIEME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 60

§. I.

TABLE.

§. I.

Des trois différens genres ou caracteres d'Eloquence. 64

ART. I. *Du genre simple.* 67
ART. II. *Du genre sublime.* 80
ART. III. *Du genre tempéré.* 93
ART. IV. *Réflexions générales sur les trois genres d'éloquence.* 104

§. II.

De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs. 114

ART. I. *Du Raisonnement & des Preuves.* 115
Explication d'une Harangue de Tite-Live. 125
ART. II. *Des pensées.* 132
Combat des Horaces & des Curiaces. 133
Différentes réflexions du P. Bouhours sur les pensées. 142
Des pensées brillantes, où l'on examine quelques endroits de Séneque. 157
ART. III. *Du choix des mots.* 175
ART. IV. *De l'arrangement des mots.* 186
ART. V. *Des Figures.* 201
ART. VI. *Des précautions oratoires.* 243
ART. VII. *Des passions.* 253

§. III.

§. III.

De l'Eloquence du Barreau. 271

ART. I. *Des modèles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.* 272
Extraits de Démoſthene & d'Eſchine. 276
Jugement des anciens ſur Démoſthene & ſur Eſchine. 304
De l'éloquence de Ciceron compaſée avec celle de Démoſthene. 314
De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athenes & à Rome. 324
ART. II. *Par quels moiens les jeunes gens peuvent ſe préparer à la plaidoierie.* 337
Court récit de ce que Démoſthene & Ciceron ont fait pour s'y préparer. ibid.
ART. III. *Des Mœurs de l'Avocat.* 362

§. IV.

De l'Eloquence de la Chaire. 376

PREMIERE PARTIE.

De la maniere dont un Prédicateur doit parler. ibid.

I. *Devoir du Prédicateur : Inſtruire, & pour cela parler avec clarté.* 377
Combien la clarté eſt néceſſaire pour ceux qui

ſont chargés de faire des Catéchiſmes. 381
II. *Devoir du Prédicateur: Plaire, & pour cela parler d'une maniere ornée & polie.* 387
1. *Défaut à éviter: Trop rechercher les ornemens du diſcours.* 393
2. *Défaut: Trop négliger les ornemens du diſcours.* 396
III. *Devoir du Prédicateur: Toucher & émouvoir par la force du diſcours ceux à qui il parle.* 407
Extrait de S. Auguſtin. 410
Extrait de S. Cyprien. 413
Extrait de S. Jean Chryſoſtome. 415

SECONDE PARTIE.

Du fonds de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien. 430

De l'étude de l'Ecriture ſainte. 432
De l'étude des Peres. 439

§. V.

De l'éloquence de l'Ecriture Sainte. 447

1. *Simplicité des Ecritures myſtérieuſe.* 447
2. *Simplicité & grandeur.* 450
3. *La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choſes.* 457
4. *Deſcriptions.* 460
5. *Figures.* 467

6. *Endroits ſublimes.* 473
7. *Endroits tendres & touchans.* 479
8. *Caracteres.* 485
Cantique de Moyſe expliqué ſelon les règles de la Rhétorique. 500

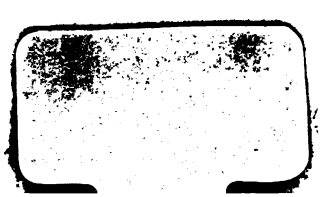
FIN.

Faute à corriger.

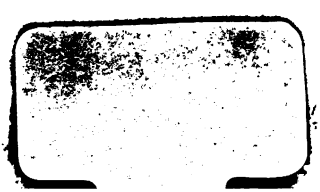
Page 447. l. 23. *myſtérieuſes.* Liſez *myſtérieuſe.*

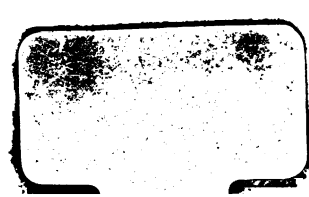
82833083

Paul Grinke
20.4.1983



Paul Grinke
20.4.1983



Paul Grinke
20.4.1983

Paul Grinke
20.4.1983